



RECUEIL  
DE  
VOYAGES  
AU  
NORD.

*Contenant divers Mémoires très-utiles  
au Commerce & à la Navigation.*

TOME V.



A AMSTERDAM,  
Chez JEAN FREDERIC BERNARD.  
M. DCC. XXIV.





T A B L E  
D E S  
R E L A T I O N S  
E T A U T R E S P I E C E S

contenues dans ce

T O M E V.

**R** *Relation de la Louisianne par un  
Officier de Marine. Pag. 1*

*Relation de la Louisianne & du Fleuve  
Mississipi. 35*

*Voyage en un Pays plus grand que l'Eu-  
rope &c. ou troisieme Relation du  
Pere Hennepin. 197*

*Voyage de Gofnol, Pringe & Gilbert  
aux Côtes de la Virginie. 371*

*Rela-*

T A B L E.

*Relation du Détroit & de la Baye de  
Hudson.* 396

*Les trois Navigations de Martin Fro-  
bisher, pour chercher par le Nord-  
Ouest le passage à la Chine & au Ja-  
pon par la Mer glaciale.* 433



RELA-

## RELATION

DE LA

## LOUISIANNE

OU

## MISSISSIPPI.

*Ecritte à une Dame, par un Officier de  
Marine.*

J'Obeïs, Madame, à la commission que vous me donnez de vous faire conoître un País qui merite toute vôtre curiosité, & qui peut devenir un jour le Perou de la France. Mais en même tems je suis très-faché de ne pouvoir parler de tout comme témoin. J'ose cependant vous assûrer, sans craindre le démenti, que si ma petite Relation n'est pas complete, elle fera du moins fidelle. Pendant près de quatre mois que j'ai été à la Louisiane, j'ai examiné tout ce que j'ai pû par moi même : Les témoignages des Officiers de la Colonie, & des Voyageurs les plus sensez que j'ai conciliez sont des garants sûrs du reste.

Il semble que vous me demandiez un Journal exact de ma Campagne: Souvenez vous, s'il vous plaît, Madame, que je vous

A

ai

ai vû lire le voyage le mieux écrit que nous ayons , & passer , en le lisant , le détail de ce qui se faisoit chaque jour , dans le Vaisseau où étoit embarqué l'Auteur. Si Mr. l'Abé de Choisy n'a pû égayer une matiere il sèche , au point de la faire goûter à une femme d'esprit , que pourriez-vous attendre de moi ? & si vous m'avez refusé cent fois le plaisir de vous entretenir de choses très-interressantes , écouteriez-vous avec patience ce qu'il y a de plus ennuyeux ? Sachez-moi donc gré , de vous faire aborder tout d'un coup au Mississipi , sans vous exposer à l'ennui d'un voyage qui n'eut aucuns evenemens extraordinaires : Nous y moiillâmes , après un de ces coups de vent de Nord furieux qui sont fort ordinaires a cette côte , dans l'hiver. Voulez-vous , Madame , en voir la description , pour mieux goûter le plaisir d'être à terre ? Si j'employe dans ma Relation quelques termes de Géographie ; c'est que je sai qu'ils n'ont rien d'obscur pour vous. Nous étions deux Vaisseaux du Roi de compagnie \* *le Ludlow* & *le Paon* , dont Mr. de Lepinaï , nommé par le Roi au Gouvernement de la Louïsianne , avoit le commandement , jusqu'à son arrivée. Le 7. & le 8. de Mars , nous n'étions qu'à 40. lieues de l'Isle Daufine. Un vent de Sud assez frais , nous faisoit faire tranquillement nôtre route , lorsqu'à l'ap proche de la nuit , il augmenta si fort , avec de la pluye & du tonnerre , que nous fûmes contraints de serrer toutes nos voiles , crainte qu'il ne nous forçât à terre : Il étoit si

vio-

\* C'est un nom Anglois.

violent, que nous jugions faire deux lieues par heure, quoi que sans voiles; mais ce n'étoit que le prélude de ce qui nous arriva après minuit. Ce vent forcé se jetta tout d'un coup avec impetuosité au Nord: Comme il nous éloignoit de la côte, nous mêmes le côté au vent sans voiles. Les deux Vaisseaux se perdent de vûë & se séparent. Les flots que le vent de Sud avoit agitez, se trouvent combattus par un vent opposé & furieux, se grossissent. Une pluye & un tonnerre affreux nous surprennent: l'horreur d'une nuit obscure qui n'étoit illuminée que par les éclairs, la galerie de nôtre Vaisseau emportée par un coup de Mer, une Mer profonde & élevée, qui se déploie de moment en moment dans le Vaisseau; enfin, une Tempête à peu près pareille à celle que Cesar essuye dans Lucain.

*Où les flots coup sur coup élancez dans les airs  
Vont presque dans la nuë éteindre les éclairs.*

Cela ne fut pas si loin, Madame. Je vous vois déjà révoltée contre l'hyperbole. Tant de fracas jetta bien-tot l'épouvante dans l'esprit de ceux qui ne connoissoient pas Neptume tout entier; nos passagers surtout furent vivement effrayez. Des promesses faites au Ciel, la confession, tout fut employé pour l'appaiser: Une jeune femme de celles qui passoient dans nôtre Vaisseau, mavoüa cependant, que la contenance assurée qu'elle remarquoit dans les Officiers, lui donnoit autant d'esperance que les Actes de Contrition. Il est vrai qu'ayant tous

vû de plus grands dangers , nous ne parûmes pas fort allarmez.

Tant de vœux n'empêcherent pas la temête de durer 36. heures ; après quoi , le vent s'étant apaisé , nous mouillâmes le neuf de Mars, dans la rade de l'Isle Daufine. Nous ne pûmes entrer dans le Port, dont la passe s'étoit fort comblée & fort retressie: La frégate *le Paon* le voulut tenter , & pensa s'y perdre.

Le lendemain , nous mîmes le Gouverneur à terre, au bruit de l'artillerie des Vaisseaux & du Fort. Je crois, Madame, devoir vous donner une idée du tems de la découverte, & de l'étenduë des côtes & des terres de la Louïsianne, avant que d'entrer dans aucune description particuliere.

Ces côtes ont été probablement connuës, dès le tems de la découverte de la Floride, par *Soto*, ou de la conquête du Méxique, par *Fernand Cortés*, en 1521. Comme la Louïsianne joint à l'Occident au Méxique, qui est au fonds d'un Golphe de 300. lieües de profondeur, & que ses côtes en font partie, il est impossible qu'elles n'ayent pas été appercûës, en allant ou en venant.

On a des Mémoires, que les François en ont pris possession dès letems de *Charles IX.* & qu'ils y établirent un Fort contre les Indiens, au lieu appelé aujourd'hui *Pansa Cola*, & un autre, 45. lieües plus à l'Orient, qu'ils nommerent le Fort de *Charles* ou *Charlefort*. Tout le monde fait les voyages que firent, sous les deniers Rois de la race précédente, & sous *Henry le Grand*, Ribaud, Lau-

donie-

doniere, Verazan, Jacques Quartier, depuis le Tropicque de Cancer, jusqu'à la nouvelle France; & que de l'autre côté de l'Amérique, le Chevalier de *Villegagnon* s'établit l'an 1555. à la côte du Bresil, dans l'endroit où est située aujourd'hui la grande Ville de Rio de Janeyro; & que cet établissement ne manqua que par la division qui se mit parmi ces nouveaux Habitans, au sujet des opinions de Calvin, qui troubloient alors toute la France.

Quoiqu'il en soit, il est constant qu'avant M. de la Salle, personne n'avoit pris possession de ce vaste Païs, qui est entre la Floride & le Méxique, à qui ce fameux Voyageur donna le nom de *Louisiane*, & qu'on appelle encore *Mississipi*, du nom de ce grand fleuve qui l'arrose. Ce fut en 1682. que cet homme infatigable entreprit de percer par les Terres du Canada à la Mer méridionale; & qu'il découvrit le *Mississipi*, appelé maintenant fleuve Saint-Louis, sur les bords duquel il fit quelques établissemens, & dont il suivit le cours, jusques dans le Golphe du Méxique où il se décharge. Ayant jugé qu'il étoit d'une grande importance de connoître l'embouchure de ce fleuve par Mer, il revint en Canada, d'où il passa en France; afin d'obtenir des Vaisseaux pour sa découverte. Il y fut envoyé en 1684, avec deux Vaisseaux & deux brigantins chargés de provisions. Il chercha long-tems, mais en vain, l'entrée du *Mississipi*, trompé par la latitude de la côte, qui va de l'Orient à l'Occident, & par les différentes rivières ou bayes. Enfin, il se rendit à la

baye *Saint-Louis* ou *Saint-Bernard*, comme les Espagnols l'appellent. Là, il fit bâtir un Fort; mais ayant eû le malheur de perdre un des Vaisseaux avec un des brigantins, & l'autre l'ayant abandonné, pour s'en retourner en France, il se trouva sans secours avec peu de monde. Loin de perdre courage, il tenta touÿours la découverte de l'entrée du fleuve. Il découvrit plusieurs Nations, & fit quelques établissemens. Il continua ses travaux jusqu'en 1687. qu'il fut assassiné par ses gens mêmes, à qui l'ennui de tant de fatigues, & la fréquentation des Sauvages avoient fait contracter une férosité & un esprit d'indépendance, qui a touÿours fait le charme de la vie errante de nos coureurs de bois.

Ce ne fut qu'en 1698. que M. d'Hiverville Canadien, Capitaine des Vaisseaux du Roi, connu par ses entreprises, & les avantages qu'il a remportez sur les Anglois, dans la baye d'Hudson & l'Amérique méridionale, entreprit de découvrir par Mer l'embouchure du Mississipi. Il en vint à bout; mais avec beaucoup de peine, trompé par les différentes branches de ce fleuve & les rivieres qui s'y déchargent. L'ayant remonté jusqu'aux *Natches*, Sauvages qui habitent un fort beau País à 120. lieües de la Mer, pour connoître par lui-même l'excellence du terrain, il revint en France, & le Roi lui ayant donné le Gouvernement de la Louïsianna, il y fit plusieurs voyages & différens établissemens. Trois mois avant l'arrivée des Vaisseaux qui y portèrent les premiers habitans, les Espagnols s'étoient emparez

emparez de Panfa Cola, Port qui n'est qu'à 14. lieües dans l'Est de l'Isle Daufine, sur l'avis qu'ils avoient eü, que les François venoient s'établir à cette côte.

Les côtes de la Louïsianne s'étendent plus de 200. lieües de l'Est à l'Oüest, en ne parlant que de celles qui sont entre Panfa Cola, & la baye Saint-Bernard inclusivement. Car quoique les Espagnols, ayant pressenti depuis un an les desseins de la France sur ce País, se soient venus établir depuis peu dans cette baye, qui est un poste très-considérable, à cause de la proximité des Sauvages *Assens*, chez lesquels il y a des mines; quoique le Viceroi du Méxique ait envoyé un Missionnaire à ces Sauvages, & qu'il projette de faire ouvrir ces mines; il est constant que M. de la Salle ayant établi tous ces postes au nom du Roi, si on n'a pas continué de les habiter, il ne s'ensuit pas de là, qu'ils ne nous appartiennent pas. Nous avons dans l'Amérique plus d'une Isle qu'on n'a pas jugé à propos, pendant plusieurs années, d'habiter, & dont les autres Etats ne nous ont jamais disputé la possession.

J'entre dans la description générale de la Louïsianne: Que l'étenduë que je lui donne, ne vous épouvante pas, Madame; vous ne verrez rien de plus exact. La Louïsianne est bornée à l'Est par la Floride & la Caroline, au Nord-est par la Vrgine & le Canada, qui en est éloigné de 900. lieües: Au Nord, les bornes n'en sont pas connües. En l'an 1700. M. le Sueur Canadien remonta le fleuve Saint-Louis jusqu'à 700.

lieües de son embouchure. Il est connu 100. lieües plus haut, & navigable jusques-là, sans aucun rapide. On assure qu'il prend sa source dans le País de la Nation des *Sioux*, que l'on prétend n'être pas fort éloigné de la baye d'Hudson, en passant par l'Oüest du Canada. Quoiqu'il en soit, la Louïsianna n'a peut-être point d'autres bornes au Nord que le Pole arctique. Du côté du Nord-ouest & de l'Oüest étant au Nord du Méxique, les limites n'en sont pas plus connües. Le Missouri, qui est une Riviere qu'on croit encore plus grande que le Mississipi, & qui donne son nom à un País vaste & inconnu qui fait partie de la Louïsianna, vient du Nord-ouest, & se décharge dans le fleuve du Mississipi, à 400. lieües de la Mer. On a remonté cette riviere jusqu'à 300. lieües, & les Sauvages dont les bords de cette Riviere sont fort peuplez, assürent qu'elle prend sa source d'une montagne, de l'autre côté de laquelle un torrent forme une autre grande Riviere, qui a son cours à l'Ouest, & se décharge dans un grand lac, qui ne peut-être, en supposant la vérité de ce rapport, que la Mer du Japon. Les François habituez aux Illinois qui commercent avec les Sauvages du Missouri, assürent que ce País est très-beau & très-fertile, & ils ne doutent point qu'on n'y puisse trouver quantité de mines d'or & d'argent, dont les Sauvages ont même fait voir des morceaux. Pour revenir aux limites de la Louïsianna à l'Oüest, elle est bornée par le vieux & le nouveau Méxique, & au Sud, par la Mer. Voilà, Madame, une étendue de Terres habitables, dans laquelle l'imagination se perd.

Je

Je commencerai la description particulière du País par l'Isle Daufine, & la Riviere de la Mobile, qui sont éloignées de l'embouchure du fleuve Saint-Louis de 70. lieues à l'Est : Ce sont jusqu'à présent les seuls Postes établis le long de la côte : L'Isle Daufine est par 30. degrez de latitude; elle s'appelloit encore, il y a quelques années, l'Isle Massacre, à cause d'un grand nombre d'os d'Hommes qu'on y trouve, vestiges d'une Bataille sanglante qui s'y est donnée entre deux Nations Sauvages. Les deux tiers du terrain de cette Isle ne sont presque qu'un amas de sable mouvant, de même que toutes les autres de cette côte: Elle n'est habitée qu'à cause de son Port, qui jusqu'ici a été l'abord des Vaisseaux de France, & dont l'entrée se ferma les derniers jours d'Avril 1717. par une digue de sable large de 14. toises, & égale en hauteur à l'Isle même : La Fregatte le *Paon* & un Vaisseau Marchand s'y trouverent enfermez; mais comme ils tiroient peu d'eau, & qu'il y en avoit assez pour eux de l'autre côté du Port, il ne leur fut pas difficile d'en sortir. Le long du Port, il y a près de cent Maisons avec un fort qui n'est encore revêtu que de terre : Il y a dans l'Isle une garnison de deux Compagnies de 50. hommes.

A la Terre ferme, à 9. lieues au Nord de cette Isle, au fonds d'une grande Baye, est la Riviere de la Mobile, à l'entrée de laquelle est un autre établissement plus considérable, appellé le Fort-Louis. C'est la demeure ordinaire du Gouverneur de la Loui-

fianne, du Commissaire Ordonnateur, de tout l'Etat Major, & du Conseil Superieur: Il y a dans ce Fort, plusieurs Compagnies d'Infanterie, dont le Gouverneur distribue des detachemens dans les postes établis dans les Terres. Là il est à portée de recevoir les Calumets (c'est-à-dire les Ambassades) des Nations Sauvages situées sur cette Riviere, qui est une des plus grandes de la Louisianne. On est d'autant plus obligé de ménager les Nations qui habitent le haut de cette Riviere, qu'elles sont voisines des Anglois de la Caroline, qui ne négligent rien pour les gagner; l'envie de rendre chacun son parti le plus fort, regnant toujours entre eux & nous. Les plus puissantes de ces Nations sont les *Chicachas*, & les *Alibamons*. Malgré les tentatives que les Anglois font par leurs presens, & le prix modique qu'ils attachent aux marchandises qu'ils leur portent, ils ont presque toujours été de nos amis. S'ils leur paroissent plus riches & plus liberaux, ils ne les trouvent pas d'un commerce si doux que les François. Bel exemple, Madame, que nous donnent des Barbares, chez qui les cœurs ne se forcent point, & où l'avarice n'étouffe point la simpatie.

Le País, que la Riviere de la Mobile arrose, est beau, uni, coupé de plusieurs autres petites Rivieres, & couvert de bois presque par tout. La terre y produit presque tous les légumes, & les arbres fruitiers de France; elle n'attend que les soins du Laboureur, pour produire tout ce qui peut être nécessaire à la vie: On y trouve beaucoup

coup d'Animaux, comme des Ours, des Bœufs, & des Chevreuils, dont les peaux font un commerce continuel entre les Sauvages & nous. Nos Voyageurs achètent ordinairement une peau de Chevreuil, depuis dix jusqu'à vingt bales de fusil, selon la rareté du plomb dans la Colonie. Ils vendent de plus aux Sauvages de grosses couvertures de laine, qui servent d'habits à plusieurs, du drap de \* Limbourg rouge ou bleu, des habits de ce drap tous faits, de grosses chemises, & des chapeaux dont ils trouvent l'usage fort commode, des couteaux, des hâches, des pioches, de petits miroirs, de la rassade, & du vermillon. La description de l'habillement d'un Sauvage vous expliquera l'emploi qu'ils font de la plupart de ces choses.

Depuis qu'ils ont commerce avec nous, ils quittent, autant qu'ils peuvent, les peaux de bêtes dont ils se couvroient : Les plus riches ; c'est-à-dire les plus habiles chasseurs, ont des chemises qu'ils usent ordinairement sur leurs corps, sans jamais les laver. Les uns portent sur cette chemise une de ces grosses couvertures dont je viens de parler, lorsqu'il fait froid, & vont nus en chemise pendant le chaud. Les autres, comme les Chefs, ont des habits de Limbourg que nous leur donnons tous faits, rouges ou bleus. Les couleurs modestes ne sont pas de leur goût ; aucun Sauvage ne porte de culotte généralement dans l'Amérique ; ils se contentent d'un braguet, c'est un morceau de drap ou de peau, avec lequel ils cachent

A 6 cc

\* C'est un beau drap d'Allemagne.

ce que toute la posterité d'Adam regarde comme honteux ; ils se l'attachent à la ceinture par devant & par derriere : Au lieu de bas, ils s'envelopent la jambe d'un autre morceau d'étoffe qu'ils lient sous le genou, & qu'on appelle *mitasses*. Leurs souliers sont un morceau de peau coupée, & cousuë pour la mesure du pied; plusieurs femmes, & sur tout celles des Chefs, ont des chémises & portent toujours une espece de jupon, qui les couvrent de la ceinture au genou. Les mieux nippées ont des couvertures de laine ; les moins riches n'ont ni chemises ni couvertures ; elles vont nuës de la ceinture en haut, à moins que le froid ne les oblige à se couvrir d'une peau ; elles ont toutes la tête découverte, les cheveux noûez sur le haut de la tête, avec quelques lisieres d'étoffe de couleur. Leur plus grande parure consiste dans les colliers de raïade de diverses couleurs, dont elles se chargent le cou & les oreilles, où elles ont des trous, aussi bien que les hommes, à y faire passer un œuf, que la grosseur & le poids de ce qu'ils y mettent dès l'enfance, élargissent beaucoup.

Les hommes & les femmes du Mississipi se peignent le visage ; mais, comme ils ne veulent pas donner l'art pour la nature, ils employent différentes couleurs : Le rouge, le bleu, le noir & le blanc entrent dans la composition de leur teint ; quelquefois c'est une moitié de visage rouge ou blanche : Un autre est marqué de rayes larges comme le pouce, & de couleurs opposées. Dans une troupe de Sauvages ajustez pour quelque cérémonie, on n'en remarque point qui

ne soient différemment \* Matachez. Le goût d'un chacun s'examine & se fait distinguer dans la manière d'appliquer & de placer ces couleurs : Il m'a paru que la plus bizarre étoit chez eux la plus recherchée. Ils ne se contentent pas du visage, ils se peignent aussi une partie de la tête. Ils ont les cheveux noirs, fort gros, long & en grande quantité; ils les tressent par derrière, & ils les entrelacent des plumes les plus variées qu'ils peuvent trouver. Mais comme tout ce qui n'est qu'appliqué s'efface, & qu'ils aiment les agrémens qui durent, la plupart se font imprimer plusieurs marques d'imagination sur le visage, les bras, les jambes & les cuisses; car pour le corps, c'est un droit qui n'appartient qu'aux guerriers, & il faut s'être signalé par la mort de quelque ennemi, pour le mériter. Au lieu qu'ici nous couronnons nos Héros, là ils leur impriment sur l'estomac une infinité de rayes noires, rouges & bleuës: Ces agrémens ou ces marques d'honneur ne s'impriment pas sans douleur; on commence par tracer le dessein sur la peau; ensuite, avec une éguille ou un petit os bien aiguilé, on pique jusqu'au sang, en suivant le dessein; après quoi, on frotte l'endroit piqué d'une poudre de la couleur que demande celui qui se fait marquer. Ces couleurs ayant pénétré entre cuir & chair ne s'effacent jamais; l'épreuve en est aussi aisée à faire ici qu'à l'Amérique. Nos François établis à la Louisiane, qui font le métier de Voyageurs, contractent aisément les manières sauvages. Ils courent

\* C'est le terme qui spécifie cette manière de se peindre.

lés Boisen bas & en souliers, sans culotte & avec un simple braguet. Ils se plaisent surtout à se faire piquer, & il y en a beaucoup, qui, au vilage près, le font presque par tout le corps. J'en ai vû plusieurs, & sur tout un Officier homme de condition, dont vous pouriez connoître le nom, qui, outre une image de la Vierge avec l'Enfant Jesus, une grande croix sur l'estomac avec les paroles miraculeuses qui apparurent à Constantin, & une infinité de piqures dans le goût Sauvage, avoit un Serpent qui lui faisoit le tour du corps, dont la langue pointuë & prête à se darder venoit aboutir sur une extremité que vous dévinerez, si vous pouvez.

Les Sauvages du Mississipi, sont communement grands, assez bien faits, d'un air fier, sur tout les Nations qui habitent les bords du fleuve Saint-Louis. Ils ont le teint olivatre, les yeux petits, le front plât, la tête en pointe & presque de la forme d'une mitre. Ne croyez pas qu'ils naissent ainsi, c'est un agrément qu'on leur donne dans le bas âge. Ce qu'une mere fait sur la tête de son enfant, pour forcer ses ostendres à recevoir cette figure, fait de la peine à voir & paroît presque incroyable. Elle couche l'enfant sur un berceau, qui n'est autre chose qu'un bout de planche, sur lequel est tendu un morceau de peau de bête. L'extrémité de cette planche a un trou où la tête se place, & est plus bas que le reste. L'enfant étant couché tout nud, elle lui renverse la tête dans ce trou, & lui applique sur le front & sous la tête une masse de terre grasse,

grasse, qu'elle lie de toute sa force entre deux petites planches. L'enfant crie, devient tout noir, & les efforts qu'on lui fait souffrir vont si loin, qu'on lui voit sortir du nez & des oreilles une liqueur blanche & gluante, dans le tems que la mere lui péle sur le front; c'est ainsi qu'il dort toutes les nuits, jusqu'à ce que le crane ait reçu la forme que l'usage veut qu'il prenne. Quelques Sauvages voisins de la Mobile, commencent à se desabuser par nôtre exemple, d'un agrément qui coûte si cher; mais cette exception n'est rien à l'égard du général. Les femmes de la Louïsiannie sont plus petites que grandes, & généralement laides: Il est vrai que la couleur de leur peau, & la mal propreté dans laquelle elles vivent, ne préviennent pas pour elles; c'est apparament ce qui m'a empêché de remarquer dans quelques-unes les agrémens que plusieurs François m'y ont voulu faire admirer. Ils avoient leurs raisons sans doute, & les plaintes fréquentes des Missionnaires, sur le trop de familiarité des habitans de la Colonie avec les Sauvageſſes, les font assez comprendre. Je dirai ici, sans vouloir me parer d'un air de continence, que j'ai toujours pensé que la ſeve d'Adam doit être bien forte dans un Européen, qui ne ſauroit réſiſter aux tentations qu'excitent de pareils objets. Si cependant l'univerſalité d'un goût le pouvoit faire executer, l'exemple de nos voiſins les Eſpagnols & les Anglois, nous aideroit beaucoup. Les Eſpagnols ſur tout ſont incomparablement plus foibles que nous ſur ce chapitre; ce  
n'est

n'est pas la honte qui peut les tenir, ils n'en connoissent guères dans des actions naturelles; & à l'égard du remors, plusieurs ont trouvé le moyen de s'en délivrer, en bâtissant la Sauvagesse si tôt que l'accord est fait. L'ayant ainsi arrachée à l'esclavage du Démon, le reste leur paroît une bagatelle; la chaleur du climat excusé leur incontinence, & leurs Casuistes les rassurent. Ne croyez pas, Madame, que j'avance ici rien d'inventé, la plaisanterie seroit un peu trop forte.

Les Sauvagesse ne sont pas ordinairement d'un difficile accès pour les François, sur tout pour les Chefs; c'est ainsi que les Sauvages appellent nos Officiers. Celles qui ne sont point mariées ont une grande liberté dans leurs plaisirs; personne ne les peut gêner. Il s'en trouve quelques unes, dont rien ne sauroit ébranler la chasteté; il en est même qui ne veulent ni d'amans ni de maris: Je n'en sai aucune raison, puisque la chasteté chez les Sauvages n'est rien moins qu'une vertu; le plus grand nombre tire parti de la liberté que l'usage leur donne, & d'un avantage qui cesse dès qu'elles sont mariées: Alors, elles ne sont plus maîtresse d'elles, elles appartiennent sans réserve à leurs maris, qui ont droit de punir de mort une infidélité, quoi qu'il leur soit permis de la commettre. Des hommes peuvent-ils faire & recevoir de pareilles Loix?

Le mariage chez les Sauvages, n'est pas, comme chez nous, l'affaire la plus sérieuse de la vie. S'il a quelques loix, elles sont  
très-

très accommodantes. Un Sauvage épouse autant de femmes qu'il veut ; il est même, en quelque façon, obligé en certains cas. Si le pere & la mere de la femme meurent, & si elle a plusieurs sœurs, il les épouse toutes ; de sorte que rien n'est plus commun que de voir quatre ou cinq sœurs, femmes d'un même mari : Celle qui devient mere la premiere a ses prérogatives, qui consistent à être exemte des travaux pénibles du ménage, comme de piler le \* Maïz, dont les Sauvages se servent au lieu de pain, & qui est le seul grain qu'ils cultivent.

Un Sauvage s'amuse peu à soupirer, pour obtenir une fille qui lui plaît. En portant quelques presens chez son pere, & en régalant la famille de sa maîtresse, il en est quitte ; elle lui est accordée sur le champ, & il l'emmene dans sa Cabane. Ce sont toutes les formalitez, & les conditions qu'exige le mariage. L'argent & les fonds de terre n'y mettent jamais d'obstacles : A quelques hailons près, quelques coliers de rassade, & quelques fusils, les Sauvages sont tous également riches. La bravoure dans la guerre, la force & l'adresse à la chasse font leur plus grand bien ; ils ne sont puissans qu'à proportion de l'estime qu'on a pour eux. Ce n'est pas le trait de leur conduite qui nous fournit le moins de sujets de réflexion. Je reviens au mariage, je suis persuadé qu'il ne vous paroît pas assez bien cimenté, pour ne pouvoir pas se dissoudre ; il est vrai que le mari peut répudier sa femme,

&c.

\* On l'appelle aussi Bled de Turquie.

& la femme quitter son mari, sans en répondre à aucun Tribunal : La femme répudiée, ou qui a pris congé de son mari, s'en retourne chez ses parens qui la donnent à un autre. Les femmes du Mississipi sont assez fécondes, quoique le País ne soit pas extrêmement peuplé de Sauvages. La manière dure avec laquelle ils élèvent les enfans, en fait mourir une grande partie ; & les maladies, comme la fièvre, & la petite verole, pour lesquelles ils ne connoissent d'autre remède que de se baigner, quelque froid qu'il fasse, en emportent une très-grande quantité. Les filles, quelques adonnées qu'elles soient à leurs plaisirs, ont des moyens de se garantir de la peine de devenir meres, & du déplaisir de perdre par là leurs charmes.

Rarement les Sauvages se marient-ils hors de leurs Nation. Le peu d'union qui est entre ces Nations en est la cause : La haine & la jalousie y sont à un point que l'une ne cherche qu'à faire la guerre à l'autre, & que le Gouverneur François a quelquefois beaucoup de peine à les résoudre à vivre en paix ; ce qui fait voir que la difficulté ne seroit pas grande à les détruire, & qu'avec du tems & des presens, on les feroit périr les uns par les autres. C'est la politique cruelle qu'ont suivie les Espagnols dans la conquête du Perou, & du Mexique, où ils ont plus détruit d'hommes qu'il n'y en reste. Leurs relations même de ce tems là sont plaines d'exemples de la plus monstrueuse cruauté. Si dès moyens si odieux les ont rendu maîtres de ces deux puissans  
Empi-

Empires, ils ont produit avec raison dans l'ame des Amériquains, chez qui ils n'ont pas pénétré, une horreur, & une exécration pour eux, que le tems ne sauroit effacer. Les Sauvages de la Louisiane se l'inspirent les uns aux autres en naissant. Ils ne sauroient voir un Espagnol, qu'ils n'ayent envie de le tuer, & les François ont souvent sauvé la vie à plusieurs : La Garnison de Panfa Cola est quelquefois des mois entiers renfermée dans le Fort, sans qu'aucun ose sortir : Le sort de plusieurs Espagnols, qui ont été tuez presque sous le Canon du Fort, les intimide ; les alliances que le Gouverneur de Panfa Cola fait avec les Sauvages ses voisins, & les presens qu'il leur donne, ne les adoucissent que pour un tems ; & il est constant que si le Gouverneur de la Louisiane ne les retenoit pas, les Espagnols seroient contraints d'abandonner ce poste.

Il faut dire ici, à la louange des Officiers François de la Louisiane, qu'on ne sauroit se conduire avec plus de prudence, ni acquerir plus d'estime & d'autorité qu'ils en ont chez les Sauvages. Le malheur des tems passez a été cause que cette Colonie a été plusieurs années de suite sans recevoir aucun secours de France. Comment se soutenir, & se concilier une infinité de nations Sauvages, dont l'amitié & la soumission ont toujours nos présens pour objet, & qui étoient incessamment sollicités par les libéralitez de nos voisins ; ressorts infaillibles chez tous les hommes ? Cependant nos Officiers ont réussi par des discours mêlez de quelques  
pro-

promesses, & non seulement ils les ont conservé dans nôtre parti, & leur ont fait faire la guerre plus d'une fois; mais ils ont de plus marqué ces tems malheureux par des exemples de severité sur des Nations entieres. Tel est celui de la Nation des Sitimacha, située vers l'embouchure du Mississipi. Il y a environ quinze ans qu'un Jesuite ayant passé chez eux, y fut massacré. M. de Bienville frere cadet de M. d'Hilberville qui a le premier établi nos affaires à la Louisiane, y commandoit alors comme Lieutenant de Roi, en l'absence de son frere qui en étoit Gouverneur; M. de Bienville, dis-je, qui s'est acquis une estime générale, & un crédit étonnant sur tous les Sauvages, jugea que l'impunité de ce meurtre seroit d'une dangereuse conséquence, sur tout par rapport à la Religion, qu'on ne sauroit rendre trop respectable à des Peuples que l'intérêt de la vérité, & la politique même demandent qu'ils soient instruits; & qu'une punition signalée sur une Nation entière étoit nécessaire pour contenir les Sauvages de tout le País. Sur ce principe fondé sur la connoissance parfaite qu'il a du génie des Sauvages, il leur fit faire la guerre par les Nations voisines, qui les ont presque détruits, & qui les ont réduits à la nécessité de se réfugier sur les bords de la Mer, dans un endroit marécageux presque impraticable, où n'ayant aucune terre propre à être cultivée, ils sont contraints de vivre de crocodites & de poisson. Presque tous nos esclaves sont de cette Nation, & les Sauvages en font encore tous les jours qu'ils nous amènent,

nent, & qu'ils commercent avec nos Voyageurs.

De plusieurs exemples que je pouvois rapporter d'une pareille sévérité, j'en marquerai encore un plus récent que l'autre. En 1715. le Gouverneur de la Louisiane allant chez les Illinois, & ayant refusé le Calumet des *Natchés* chez qui il passoit, ces Sauvages s'imaginèrent que le Chef des François avoit dessein de les détruire, puisqu'il avoit refusé leur alliance, & leurs marques d'amitié. Dans cette idée, ils cassèrent la tête à quatre François, qui, en montant aux Illinois, s'étoient arrêtés chez eux dans la bonne foi ordinaire. Lorsqu'on eût appris cette révolte fort préjudiciable au commerce des François qui voyagent aux Illinois, parce que le passage du Fleuve se trouvoit barré, M. de Bienville se rendit chez eux en 1716. avec 34. Soldats seulement; & quoique ces Sauvages soient au nombre de 800. hommes, presque tous armez de fusils, ils les contraignit par la terreur qu'il leur inspira, de lui remettre entre les mains les meurtriers de nos François, du nombre desquelles étoit un Chef redouté & respecté parmi eux, auxquels il fit casser la tête, & il ne leur accorda la paix, qu'à condition d'élever eux-mêmes un Fort près de leur Village, pour y recevoir Garnison; ce qui fut exécuté.

Je dirai ici, à propos des *Natchés*, qu'ils se gouvernent différemment des autres Sauvages. Ce sont les seuls chez qui l'on trouve une parfaite soumission à leurs Chefs, & quelque espèce de culte religieux. Les autres

tres Nations ne connoissent que des Esprits, tels que nous concevons les Génies. Chaque Nation s'imagine avoir un Esprit particulier qui en prend soin. Comme ils nous attribuent aussi un Génie qui nous gouverne, quelques-uns reconnoissent que le nôtre est plus puissant que le leur. Ils ont parmi eux des Médecins, qui, comme les anciens Egyptiens, ne séparent point la Médecine de la Magie. On les appelle Jongleurs. Pour parvenir à ces fonctions sublimes, un Sauvage s'enferme seul dans sa cabane, pendant neuf jours, sans manger, & avec de l'eau seulement. Il est deffendu à qui que ce soit de le venir troubler. Là, ayant à sa main un espece de gourde remplie de cailloux, dont il fait un bruit continuel, il invoque l'Esprit, le prie de lui parler, & de le recevoir Médecin & Magicien; & cela, avec des cris, des hurlemens, des contorsions & des secousses de corps épouvantables, jusqu'à se mettre hors d'haléne, & écumer d'une manière affreuse. Ce manége, qui n'est interrompu que par quelques momens de sommeil auquel il succombe, étant fini au bout de neuf jours, il sort de sa cabanne triomphant, & se vante d'avoir été en conversation avec l'Esprit, & d'avoir reçu de lui le don de guérir les maladies, de chasser les orages & de changer les tems. Soit qu'il y ait du sortilége dans leur manœuvre, soit, ce qui est plus probable, que par l'épuisement de leur cerveau causé par un jeuné si long, & des secousses si violentes, ils s'imaginent avoir parlé à l'Esprit, il est certain qu'ils le persuadent aux autres; & que  
des-

dehors ils sont reconus pour Jongleurs & grands Médecins ; & conséquemment très-respectez : On a recours à eux dans les maladies, & pour obtenir un tems favorable, il faut avoir toujours les présens à la main : Il arrive quelquefois , que les ayant reçû , si le malade ne guerit point , ou que le tems ne change pas , le Jongleur est massacré comme un imposteur ; ce qui fait que les plus habiles d'entreux , ne reçoivent des présens , que lorsqu'ils voyent apparence de guérison , ou de changement dans le tems. Ils apportent pour raison , qu'étant obligez de se séparer de leurs femmes , & de jeuner pendant trois jours , toutes les fois qu'ils jonglent , ils ne sont pas en état d'entreprendre une action si sainte. Quelques uns de ces Jongleurs reconnoissant la supériorité de nôtre esprit sur le leur , nous ont demandé de quelle couleur étoit le nôtre , & ont assuré qu'ils avoient vû celui de leur Nation , & qu'il étoit noir.

A l'égard de l'immortalité de l'ame , tous les Sauvages la croient , & surtout , la Métémpsychose : Les uns s'imaginent que leur ame doit passer dans le corps de quelque animal. Alors ils en respectent l'espèce : Les autres , qu'ils vont revivre , s'ils ont été braves & gens de bien , chez une autre Nation heureuse à qui la chasse ne manque jamais : ou chez une malheureuse , & dans un Pais où l'on ne mange que du Crocodile , s'ils ont mal vécu. A parler franchement , ils ne se conduisent guères suivant ces principes.

Je reviens aux Natchez , qui , outre la croyance

croyance générale de la Métempficoſe, ont chez eux, de tems immémorial, une eſpèce de Temple, où ils conſervent un feu perpétuel qu'un homme deſtiné à la garde du Temple a ſoin d'entretenir. Ce Temple eſt dédié au Soleil, dont ils prétendent que la famille de leur Chef eſt deſcenduë. Ils y enferment avec grand ſoin, & avec beaucoup de cérémonie, les os de ces Chefs. Lorſqu'ils meurent, ils ſe perſuadent que leurs ames retournent dans le Soleil. Comme ils ſont de ſa famille, on les appelle eux-mêmes d'un nom qui ſignifie *Soleil*. Le Chef de toute la Nation eſt le grand Soleil, & ſes parens, petits Soleils, qui ſont plus ou moins reſpectez, ſelon le degré de proximité qu'ils ont avec le grand Chef. La vénération que ces Sauvages ont pour leur Chef & pour ſa famille va ſi loin, que dès qu'il parle bien ou mal, on le remercie par des génu-flexions & des reſpects marquez par des hurlemens. Tous ces Soleils ont pluſieurs Sauvages qui ſe ſont donnez à eux. Ils ſe ſont fait leurs eſclaves, ils ne chaffent & ne travaillent que pour eux. Ils étoient autrefois obligez de ſe tuer, lorſque leurs Maîtres mouroient. Quelques-unes de leurs femmes ſuivoient auſſi cette maxime ; mais les François les ont défabuſé d'une coûtume ſi barbare. Tous ces parens du Soleil regardent les autres Sauvages comme de la bouë; ils les appellent des *puans*.

Les Tenſa, qui étoient autrefois voiſins des Natchez, ſuivoient les mêmes uſages. Ils avoient une eſpèce de Temple & une vénération ſi parfaite pour le feu, que M. d'Hiberville en  
montant

montant aux Natches, comme je l'ai dit, s'arrêta, chemin faisant, chez les Tensa. Il trouva que le tonnerre étoit tombé sur leur Temple, & y avoit mis le feu, & qu'ils y avoient déjà jetté trois enfans tous vivans pour l'appaiser. Ils alloient continuer, lorsqu'ils furent abordez par la troupe François, qui leur aida à éteindre l'incendie. Un Jésuite qui suivoit les François, eut bien de la peine à leur faire interrompre des sacrifices si cruels.

Le Christianisme ne fait que commencer à faire quelques progres chez les Sauvages. Quelle difficulté n'y a-il pas à inspirer la foi de plusieurs misteres impénétrables, & une Morale mortifiante, à des gens qui ne sauroient croire que ce qui est naturel soit un crime. Cependant, vû le peu d'Ouvriers qui ont été employez jusqu'ici à cette abondante moisson, on peut dire que Dieu a répandu des bénédictions bien consolantes sur l'Ouvrage des Missionnaires. Les Illinois, les Apalaches, les Châteaux ont des Chrétiens. Je ne sauroit m'empêcher de rendre ici la justice qui est dûë aux Peres Jésuites, sur le Chapitre des Missions. Rien n'est plus édifiant pour la Religion, que leur conduite & le zele infatigable avec lequel ils travaillent à la conversion de ces Nations. Representez-vous, Madame, un Jésuite, comme un Héros de Roman, à quatre-cent lieuës dans les Bois, sans commoditez, sans provisions, & n'ayant souvent d'autres ressources, que les liberalitez de ces gens qui ne connoissent pas Dieu; obligé de vivre comme eux, de passer des années entieres, sans

recevoir aucunes nouvelles, avec des Barbares qui n'ont de l'homme que la figure; chez qui, loin de trouver ni société ni secours dans les maladies, ils sont exposez tous les jours à perir & à être massacrez. C'est cependant ce que font tous les jours ces Pères dans la Louïsianne & dans le Canada, ou plusieurs ont versé leur sang pour la Religion. Je ne sai pas si les Jesuites confessent la toute puissance de la Grace; mais ils ont des Sujets chez eux qui en font de grands exemples. Après cela, peut-il y avoir des gens qui n'attribuent que des vûës humaines à l'ardeur qu'ils font paroître pour des travaux si rebutans? Deux Jesuites, qui font depuis dix ou douze ans aux Iffinois, dont l'un est mort depuis deux ans, ont non seulement converti ces Sauvages, dont la plupart vivent assez Chrétiennement, mais encore ils les ont, en quelque façon, civilisez avec le secours de quelques Voyageurs François, qui sont établis chez ces peuples où nous avons un Fort. Le Sauvage & le François y cultivent la terre, le bled y vient parfaitement, aussi bien que la vigne, & presque tous les fruits de France. On en parle, comme du plus beau País du monde, plein de mines de plomb, de cuivre & d'argent, dont on a fait des épreuves. Le climat est très-sain, & ne peut être que fort temperé, étant par les 38. degrez de latitude.

Cet établissement fait la moitié du chemin de la Mobile au Canada. Il est à 50. lieues sur le fleuve Sain Louïs, & environ à la même distance de Quebec. Quoi que  
ce

ce trajet soit de 900. lieuës, plusieurs de nos Voyageurs l'ont fait; & lorsque je suis parti de la Louïsiannie, trois Officiers de Canada, suivis de quelques Soldats, étoient en chemin pour venir servir d'une Colonie à l'autre. Vous pouvez croire que ce voyage est très-rude & plein de risques, & qu'il seroit même impossible à la plûpart des gens qui portent le nom d'Officiers. Représentez-vous dix ou douze hommes, qui entreprennent de faire 900. lieuës, dans un canot d'écorce d'arbre, qu'ils sont obligez de potter sur leurs épaules au travers des Bois, lorsqu'il faut passer d'un lac ou d'une Riviere à une autre; vetus comme des Sauvages, sans aucunes des commoditez qui sont dévenuës pour nous des besoins; sans autres provisions que de la poudre & des balles; contraints de changer leur maniere de vivre, de se passer de pain, & réduits en de certains cantons assez steriles en Bêtes & en Gibier, à la nécessité de chasser tout un jour, avec des peines infinies, & des risques de se perdre dans le Bois sans aucune ressource. Figurez-vous l'Officier, comme le Soldat, obligé de porter son fardeau, de travailler tous les soirs, la hâche à la main, pour se faire une cabanne d'écorce ou de branches d'arbres, afin de se mettre à l'abri des injures de l'air. Là, il est couché sur quelques branches de sapin, dévoré des \* Moustiques, dont la grande quantité fait le plus grand supplice du voyage. Cependant, ces aventuriers sont François. Le Chevalier de la Lon.

B 2

gue.

\* Ce qu'on appelle ici cousins.

gueville, qui est de nôtre Province, est un des Officiers dont j'ai parlé. Pour aller de la Louïsianna dans le Canada, on quitte le Fleuve S. Louïs, près des Illinois, pour entrer dans une Riviere appelée *Ovabache*, qui prend sa source près des Lacs qui forment celles du Fleuve S. Laurent. On passe par ces Lacs, & de là dans ce Fleuve.

Je reviens au climat de la Louïsianna; on peut juger de sa beauté & de sa fertilité, par son exposition qui est depuis le 28. degré de latitude jusqu'au 45. Peu de Voyageurs ont pénétré plus avant. Il est vrai que les approches de la Louïsianna, & surtout de l'embouchure du Fleuve S. Louïs ne préviennent pas en sa faveur. L'aspect en est affreux; l'entrée en est défendue par plusieurs Isles, qui paroissent former différentes embouchures, & une infinité d'écueils: Le terrain du bord de la Mer est entierement noyé & impraticable, & il n'y a personne à qui le premier coup d'œil donne envie d'habiter cette terre. Ce Fleuve arrose cependant un des plus beaux & des plus fertiles Païs du monde, si les Habitans avoient l'industrie d'en tirer les avantages qu'il peut donner. Plus on s'engage dans les terres, plus elles paroissent agréables. C'est un Païs uni, couvert de bois, entremêlé de plaines, dont le terrain est très fertile. On y trouve en abondance le chêne, le noyer qui est différent du nôtre, le hêtre, le ciprez, le cédre blanc & rouge, tous bois propres à mettre en œuvre, & à servir à la construction des Vaisseaux. Je ne parle point d'une infinité d'au-

tres

tres arbres particuliers au Païs, dont j'en'ai pas retenu les noms. Lorsqu'on est parvenu à 50. lieuës de la Mer, on commence à trouver, des Meuriers, dont la quantité augmente si fort, à mesure qu'on avance, que dans de certains cantons, les Meuriers seuls égalent en nombre tous les autres arbres de différentes espèces. J'ai sù par tous les Voyageurs que j'ai consulté, qu'on y trouvoit des coques de vers à soye qui s'y perpetuoient naturellement : Outre que la chose d'elle-même est très-croyable, c'est que l'expérience qu'on fit l'année dernière sur les feuilles de Meurier, a parfaitement réussi, & qu'on en a envoyé de la soye à Paris, qui a dû en faire juger. Tout le monde peut voir les avantages considérables que la France retirera un jour du seul Commerce de la soye qui se fera à la Louisiane. Les Meuriers y sont en abondance, & ne demandent aucune culture. On a éprouvé que la feuille en est excellente pour les vers, & les connoisseurs qui sont dans le Païs, prétendent même qu'ils n'y seront point sujets aux maladies qu'ils essuient en Europe. De plus comme la soye n'exige aucuns soins penibles & fatigans; quelques ennemis du travail que soient les Sauvages, je suis convaincu qu'il ne sera pas difficile de les y habituer, sur tout, lorsqu'ils verront que par ce moyen ils auront tout ce qui peut contenter leurs besoins & leur curiosité. Alors nous tirerons d'eux pour des bagatelles, la plus précieuse des Marchandises de l'Europe. C'est un grand avantage pour nous, qui ne connoissons d'autre bien

que l'argent, d'avoir commerce avec des gens qui le regardent comme de la terre, & qui ne sauroient comprendre, que des hommes recherchent avec tant d'ardeur ce qui ne peut être d'usage pour la vie.

Avant que de quitter la Louïsiannne, permettez moi, Madame, de vous faire faire une promenade de cinq ou six cent lieues dans un terrain charmant. Là, tantôt dans un bois, où nous marcherons sur la vigne & l'idigo sauvage qui ne demandent qu'à être cultivé; tantôt sur un coteau, ou dans une plaine vaste & agréable par sa verdure, & la variété des Fleurs, ou sur les bords d'une infinité de petites rivières, & de ruisseaux qui coulent dans le Fleuve, vous ferez que la nature n'a pas répandu ses trésors & ses agrémens sur notre Europe seule.

Si vous êtes curieuse des Mines, comme je n'en doute pas; nous pourrons parcourir le País des \* *Natchitoches*, où nous avons un poste établi; celui des *Affenis*, les Illinois, la Rivière des Acanfas qui se décharge dans le Fleuve, un peu au dessous de celle des Illinois: Nous visiterons les Montagnes situées sur cette Rivière qui vient du nouveau Mexique; nous en tirerons à coup sûr des morceaux de mines d'argent; puisque d'autres en ont déjà tiré sans peine, dont les épreuves ont été très-heureuses: & je vous ferai remarquer, que ces Montagnes étant dans la même chaîne que celles du nouveau Mexique, où les Espagnols puisent des richesses immenses, il est impossible qu'elles ne soient pas aussi fécondes.

Après

\* *Sauvages voisins de la Baye S. Bernard.*

Après les Mines, nous chercherons des Simples d'une infinité d'espèces différentes, qui peuvent enrichir la Botanique. Les Sauvages nous en feront connoître de souverains pour les blessures, & même d'infaillibles, \* à ce qu'on prétend, pour les fruits cuisans de l'amour. Je me charge de la connoissance de ceux-ci, Madame. C'est un service que je veux, s'il vous plaît, rendre tout seul au public.

Si nous voulons nous arrêter à considérer les animaux du País, nous trouverons en abondance des bœufs sauvages, qui ont sur le cou une bosse, comme celle d'un chameau, dont le poil est fort long, semblable à de la laine, excepté qu'il est beaucoup plus fin. Nous y verrons une prodigieuse quantité de chevreuils & d'ours qui ne font aucun mal. Pour gibier, des compagnies de dindons, comme des perroquets, des outardes, des canards, des perdrix différentes des nôtres, & beaucoup d'oiseaux curieux que je ne connois pas assez, pour que je puisse vous les dépeindre. J'oubliois de vous parler d'un animal très-singulier, de la figure d'un rat, quoique beaucoup plus gros. Il a sous la gorge un sac où il met les petits lorsqu'il s'enfuit. Il est si commun, que les Sauvages ont beaucoup de peine dans leurs Villages à préserver leurs poules de ses poursuites.

Nous n'aurons à craindre que quelques Serpens, sut-tout ceux qui ont des sonnettes au bout de la queue. Ce sont

B 4 des

\* On n'a pas encore pu les obliger à nous découvrir ce secret.

de petites écailles emboîtées les unes dans les autres, qui font assez de bruit, lorsque le Serpent se remuë, pour être entendu de 15. ou 20. pas. Sans cet avertissement, ils seroient fort dangereux. On en trouve de plus gros que la jambe, & longs à proportion. On connoît des simples qui guérissent de leur morsure.

Le Crocodile vous paroîtra affreux, mais il est moins à craindre que le Serpent, sur-tout à terre : car, quoique cet animal soit amphibie, l'élément qui lui est le plus propre est l'eau. Il ne court pas vite, & se tourne difficilement, n'ayant point de vertèbres dans le dos. Il est fait comme un lézard, couvert d'écailles, à l'épreuve d'un coup de fusil, si on le prend de la tête à la queue. On en voit de 20. pieds de long ; il n'a point de venin, mais il dévore un homme & même un bœuf. On en a eu plus d'un exemple dans le Mexique. Les Sauvages en mangent, lorsque la chasse leur manque.

Je crains que ces monstres ne vous effrayent, & que la promenade dans un País, qui n'est pas encore trop frayé, ne vous ennuie. Quittons le Fleuve Saint Louis, après avoir admiré son débordement, qui arrive tous les ans à la fin de Février, ou dans le mois de Mars. Il est si prodigieux, qu'il monte dans le fond des terres quelquefois plus de cent pieds, & que la tête des plus hauts sapins qui se trouvent sur ses bords, est  
pres-

presque cachée sous l'eau. Comme le terrain s'éleve à proportion qu'il s'éloigne du Fleuve; ce débordement n'inonde pas fort loin.

Permettez-moi, Madame, avant que de nous rembarquer, de vous parler d'un endroit très-commode, pour bâtir une Ville, & y faire un beau port. C'est au premier détour du Fleuve, à vingt-cinq-lieuës de son embouchure. Jusques là il est droit & assez profond pour un Vaisseau de 80. Canons. Il ne s'agit que d'en creuser l'entrée, sur laquelle il y a déjà 11. ou 12. pieds d'eau, & de l'assûrer par des jettées; ce qui ne sauroit se faire sans une dépense considérable. Le plus grand inconvenient des côtes de la Louisianne est causé par le mouvement des sables qui chargent souvent les entrées des Rivieres & des Ports. On en a vû, comme je l'ai dit, un fâcheux exemple dans celui de l'Isle Daufine. A son défaut on pourra établir celui de l'Isle aux Vaisseaux, qui est à 17. lieuës, à l'Occident de l'Isle Daufine. On y mettra les Vaisseaux entierement à l'abri des vents du large, qui sont les plus dangereux; & la grande terre les couvrira & rompra les vagues du côté du Nord. Quelques-uns ont voulu faire croire, qu'il y avoit un Port à l'entrée de la Baye de la Mobile; mais outre que les Courans rendent cette entrée presque toujours impraticable, on ne peut y être à couvert de tous les vents qui sont à craindre. Les Pilotes experimentez dans ce Pais ont plus d'une fois assûré, qu'il y avoit

34      **RELATION DE LA LOUISIANNE.**  
moins d'eau dans la Passe, qu'on ne le  
dit; & ils ne font aucun fonds sur ce pré-  
tendu Port.

Enfin me voilà au bout de ma carriere je vous avoüerai, Madame, que dans le dépit de ne pouvoir pas la fournir, comme j'aurois voulu, peu s'en est falu que je ne l'aye abandonnée. Ainsi tout le mérite que j'espere auprès de vous de ma Relation, n'est fondé que sur ma soumission, & non pas sur ses agrémens. J'ai l'honneur d'être, &c.



**RELA-**

**RELATION**  
DE LA  
**LOUISIANNE,**  
ET DU  
**MISSISSIPI.**

P A R

**LE CHEVALIER DE TONTU**

Gouverneur du Fort Saint Louis,  
aux Illinois.



# RELATION

## DE LA

### LOUISIANNE

#### ET DU

## MISSISSIPI.

**L**es Relations ne sont à estimer qu'autant qu'elles sont fidelles & sinceres. Celle-ci a l'un & l'autre caractère; la manière même dont elle est écrite le découvre aisément. On y voit d'abord le motif qui engagea M. *Cavelier de la Salle*, natif de Roüen, à penetrer dans ces vastes Contrées qui restoient à découvrir dans l'Amerique Septentrionale. Le Ciel qui l'avoit doué d'un genie capable de toute sorte d'entreprises, lui suggera le dessein d'aller depuis le Lac appellé *Frontenac*, jusqu'au Golfe de la Mer du Mexique. En effet il se résolut d'entrer dans ces Terres jusques alors inconnuës, pour faire connoître aux Habitans, malgré leur barbarie, la verité de la Religion Chrétienne, & la puissance de nôtre grand Monarque. Plein de cette idée, il vint à la Cour pour la communiquer au Roi. Sa Majesté ne se contenta pas d'approuver son dessein, elle lui fit expedier des ordres, par lesquels elle lui accordoit la permission de l'aller exécuter; & pour lui

faciliter l'exécution d'un si vaste projet, on lui fournit peu de tems après, les secours nécessaires, avec liberté entiere de disposer de tous les Païs qu'il pourroit découvrir.

En ce tems là, après huit années de service, tant sur Terre que sur Mer, ayant eu en Sicile une main emportée d'un éclat de grenade, j'étois à la Cour, à dessein d'y solliciter de l'emploi. *M. de la Sale*, après avoir obtenu de nôtre généreux Prince tout ce qu'il souhaitoit, & même plus qu'il n'avoit demandé, se dispoisoit à partir pour l'Amerique. *M. le Prince de Conti*, qui l'avoit beaucoup appuyé dans sa demande, & qui m'honoroit de sa protection, eut la bonté de me proposer à lui pour l'accompagner dans ses voïages. Il n'en falut pas davantage pour engager *M. de la Sale* à me recevoir au nombre de ceux qu'il vouloit emmener avec lui pour son expedition. Ce nombre qui pouvoit aller à trente hommes, tant Pilotes que Charpentiers ou autres Artisans, étant complet, nous partîmes de la Rochelle le 14. Juillet 1678. & nous arrivâmes à *Quebec* le 15. Septembre suivant. Nous y séjourâmes quelques jours, & après avoir pris congé de *M. le Comte de Frontenac*, Gouverneur Général du Païs, nous montâmes le Fleuve *S. Laurent* jusqu'au Fort de *Frontenac*, & nous prîmes terre au bord du Lac de même nom, à six vingt lieux de *Quebec*, sur le 44. degré de latitude.

Ce Lac a trois cent lieux de tour ou environ, & communique avec quatre autres d'une pareille ou plus grande étenduë. Ils sont.

font tous d'une navigation très-commode, & font fournis de toutes sorte de pêche. L'entrée de ce premier Lac est défenduë par un Fort soutenu de quatre gros bastions, dans le fonds d'un bassin, capable de contenir une nombreuse flotte. Comme c'étoit l'ouvrage de M. de la Sale, le Roi lui en avoit donné la propriété avec celle de tous les autres Lacs & de leurs dépendances. Les environs en font charmans. Ce ne font que belles campagnes, que vastes prairies, que grands bois de haute fustaie, que côteaux garnis de toutes sortes d'arbres fruitiers. Ce fut-là le terme de nôtre premiere course, & d'où nous primes resolution de pousser nos découvertes jusqu'aux dernieres contrées de ce vaste Continent.

Comme entre tous ceux qui accompagnerent Monsieur de la Sale, nul n'eut plus de part que moi à ses travaux, soit pour m'être toujours fortement attaché à les secourir, soit pour m'être vû chargé par sa mort prématurée, de tout ce qui manquoit à l'accomplissement de son dessein : je puis me flatter que personne ne sauroit donner plus de lumieres que moi, sur une si glorieuse & si importante entreprise. Les Mémoires que j'ai faits par jour, me serviront de guide pour en retracer toutes les particularitez ; je presenterai naïvement les choses telles que je les ai vûës ; & si la necessité de m'éloigner quelquefois d'auprès de lui, m'en a fait manquer quelques-unes, je ne les rapporterai que sur le témoignage oculaire des personnes, de la foi desquels je suis garand comme de la mienne. Qu'on ne s'attende pas

pas ici à des descriptions pompeuses, dont on a coûtume d'embellir ces sortes d'Ouvrages. On verra regner par tout une grande simplicité jointe à une grande exactitude; mon stile semblera peu-être rude & grossier, & c'est en cela qu'il paroîtra plus conforme au naturel de ces Païs ou de ces Peuples sauvages.

Cependant à considérer la grandeur de cette entreprise, les perils & les difficultez qu'il a falut surmonter pour la conduire, ou pour la consommer; sans parler même des avantages qu'on peut retirer de la connoissance de ces climats éloignez, on peut dire que cet Ouvrage merite bien la curiosité du Lecteur, puisque c'est une découverte de plus d'environ dix-huit cent lieues, tant du Nord au Sud, que du Levant au Couchant. En un mot c'est cette grande étendue de Terre qu'on a nommée la *Louisiane*, depuis qu'on en a pris possession au nom de Louis LE GRAND.

Ces terres, toutes incultes qu'elles sont, portent la plûpart du fruits, que l'art & la nature font naître dans les nôtre; les champs y produisent leurs moissons deux fois chaque année sans le secours d'une penible agriculture; la vigne y porte en certaines contrées de gros raisins sans le soin du vigneron. Les arbres fruitiers n'ont besoin ni de la coupe, ni des greffes pour y donner les meilleurs fruits; tout y vient fort naturellement & en abondance; le sol & le climat y est presque par tout doux & temperé; on y voit certaines Regions traversées par une grande quantité de ruisseaux; d'autres arrosées par  
de

de très-grands fleuves, d'autres entre-coupés par des valons, par des montagnes, par des bois & par des prairies. Au travers de ces vastes forêts errent des animaux de toute espèce; des bœufs, des orignacs, des loups communs, des loups cerviers, des ânes sauvagés, des cerfs, des chevres, des moutons, des renards, des lièvres, des castors, des loutres, de gros & de petits chiens, avec une abondance infinie de toute sorte de gibier; & tout cela à la merci de ceux qui ont la force ou l'adresse de s'en rendre les maîtres. On y a découvert des mines de fer, d'acier, de plomb. On pourroit bien y en trouver d'or & d'argent, si on se donnoit la peine d'en chercher; mais les hommes qui habitent ces Regions ne mesurant le prix des choses que par rapport aux nécessitez de la vie, & non par cette valeur imaginaire uniquement fondée sur l'avarice, se sont peu souciés de ces trésors, & ne se sont nullement mis en peine de creuser la terre pour les en tirer.

Ces hommes au reste n'ont d'ailleurs presque rien de l'homme que le nom. Les noms mêmes en sont presque aussi barbares que les mœurs. Ils vivent sans loi, sans art, sans religion; ils ne connoissent ni supériorité, ni subordination; l'indépendance & la liberté sont leur souverain bien. Leur vie est presque toujours errante. Ils n'ont rien de fixe, rien de borné dans leurs possessions, ni même dans leurs mariages. Ils prennent une ou plusieurs femmes, selon leur fantaisie; ils les gardent ou les quittent quand il leur plaît. S'ils se dégoûtent de quelqu'une, un autre s'en accom-

mode;

mode ; ils en usent à peu près de même pour les terres qu'ils cultivent, ou qu'ils habitent. Après les avoir quelque tems travaillées, ils les abandonnent pour aller ailleurs ; alors un nouveau-venu s'en empare , & laisse à quelqu'autre les fonds qu'il vient de cultiver. Ainsi chacun choisissant à son gré tantôt une habitation, tantôt une autre , & vivant tous dans une espece de communauté de biens , ils se croient tous égaux , & s'imaginent que l'Univers n'est fait que pour eux : car chacun d'eux se croit le maître de la Terre.

Pour ce qui concerne la Religion , quoi qu'ils ayent quelque sombre idée d'un Dieu, ils vivent comme s'il n'y en avoit pas ; & quelque puissant qu'ils croient ce Dieu , ils le croient trop occupé de sa propre grandeur, pour se persuâder qu'il prenne le moindre soin de leur conduite. Les uns adorent le Soleil , les autres pensent que tout est plein de certains Esprits , qui président à toutes leurs aventures. Ils croient même que chaque chose a son genie particulier , & qu'elle ne nous est profitable ou nuisible , que selon qu'il plaît à ce genie ; de-là viennent leurs folles superstitions pour leurs *Jongleurs* ou pour leurs *Monions* , qui sont comme leurs Prêtres , ou plutôt leurs Sorciers.

A l'égard de leurs ames , la plûpart sont incapables de porter leurs reflexions jusques-là , ou s'il y en a quelques-uns qui semblent persuâdez de l'immortalité , ce n'est que sur les principes de la Metempsycofe , dont ils se forgent mille songes creux , & cent sortes de rêveries impertinentes. Je  
croi-

croirois me rendre plus ridicule qu'eux, si je voulois entrer dans le détail de leurs extravagances sur ce sujet. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'ils sont si durs, si indociles sur le chapitre de la Religion ou de la Divinité, qu'ils ne sont convaincus ni de leur propre croyance, ni de celle des autres; & qu'ils ne prennent que pour chansons tout ce que les Missionnaires tâchent de leur inspirer là-dessus.

Cependant au travers de cette humeur brute & barbare, on remarque en eux un certain fonds de bon sens, qui leur fait très-bien démêler leur propre intérêt d'avec celui des autres, qui les rend capables de négociation, de commerce, de conseil, qui leur fait enfin prévoir les suites des grandes entreprises, & prendre de justes mesures, ou pour en avancer l'heureux succès, ou pour en détourner les dommages. S'ils ont à délibérer sur quelque importante affaire, ce n'est qu'étant tous assis dans un lieu séparé du bruit, prenant ou fumant du tabac, tout le monde gardant un profond silence, tandis qu'un de la compagnie propose avec beaucoup de gravité l'état de l'affaire & son sentiment.

Sur quoi il est à remarquer que quelque traité, quelque accomodement qu'ils ayent à faire, ils ne font jamais aucune convention, qu'auparavant ils ne se soient fait des présents reciproques, & qu'ils ne se soient regalez. C'est pour cela qu'ils ont leur chaudiere de paix, & leur chaudiere de guerre. Ils annoncent la paix avec un bâton ou pieu fiché en terre, qu'ils appellent *Calumet*, ou  
avec

44      NOUVELLE RELATION  
avec des coliers , qui sont le symbole de l'u-  
nion : mais pour la Guerre, ils ne la déclarent  
que par des cris & par des hurlemens  
horribles.

Ils savent non seulement se camper , mais  
se palissader , se fortifier , & garder même  
quelque espece d'ordre dans leurs attaques &  
dans leurs combats.

Quoi que la terre leur donne indifferem-  
ment toutes sortes de grains & de plantes ,  
comme ils en ont observé quelques unes plus  
propres pour la nourriture que les autres, ils  
prennent plus de soin de les semer & de les  
cultiver. De sorte qu'ils ont leur semaille &  
leur recolte ; comme de leur bled d'Inde,  
dont ils font une boüillie très-nourrissante &  
d'un fort bon goût, de leur *Touquo* , dont ils  
font leur cassave , & de certains navets, dont  
ils font leur *cassamite*.

Ils tirent de certains arbres des baumes très-  
excellens , ils ont même une espece d'instinct  
pour connoître les simples, tant ceux qui leur  
ont salutaires , que ceux qui leur sont nuisi-  
bles , & savent fort bien s'en servir pour se  
guérir des plaies ou des morsures les plus en-  
venimées.

Ce n'est pas tout , ils portent leur connois-  
sance jusqu'au Ciel. Ils savent quel est le  
cours du Soleil , de la Lune & des autres  
Etoiles. Par là ils prévoient les changemens  
des Saisons, des jours & des vents.

Ils joignent à ces lumieres l'adresse de fai-  
re des Ouvrages aussi utiles que merveilleux ;  
ils travaillent en certains Pais à des nattes  
d'un tissu très-fin, tant pour se couvrir eux-  
mêmes, que pour orner leurs cabannes. En  
d'autres

d'autres endroits il y en a qui savent apprêter les peaux pour s'en faire des vestes ou des fouliers ; mais leur industrie excelle surtout dans la construction de ces Canots qui n'enfoncent jamais. Ils les fabriquent avec de l'écorce d'orme, de noier ou de sureau, longs de dix ou douze pieds, larges à proportion, les bords vers le milieu tournés en dedans en forme de gondole, pour les faire aller au lieu de rames ou d'avirons. Ils se servent de deux battoirs comme des deux mains, avec quoi ils repoussent l'eau d'un côté & d'autre. Ils appellent cela *nager* ; & comme le Canot ne va qu'à fleur d'eau, à cause de sa légèreté naturelle, ils voguent tant en montant qu'en descendant avec une vitesse incroyable ; c'est par le moyen de ces légers Vaisseaux, qu'ils parcourent ou remontent les fleuves les plus longs, qu'ils franchissent les courans les plus rapides, qu'ils affrontent même les mers sans craindre les écueils ni les orages.

Pour leurs voyages par terre, n'y ayant dans ces immenses deserts ni route certaine, ni sentier frayé, ils se conduisent par quelques marques qu'ils gravent de distance en distance sur l'écorce des arbres. C'est à la faveur de ces indices, que les femmes mêmes vont quelquefois rejoindre leurs maris à la chasse, ou chercher dans le fond des bois le gibier qu'ils y ont laissé. Rarement le Sauvage se donne-t-il la peine de l'apporter ; il charge sa femme du soin de l'aller chercher, de l'apprêter & de le boucaner.

Je ne saurois me dispenser ici de faire une  
legere

46 NOUVELLE RELATION  
legere peinture de leur maniere d'agir, de se  
loger, de se couvrir, en un mot de leur  
ménage.

Pour leur logement, s'ils en ont, car il  
y en a beaucoup qui errent dans les bois, &  
qui gîtent à l'avanture : s'ils ont donc un loge-  
ment, ce ne sont que des cabannes faites de  
bouffillage ou de branches d'arbres fichées en  
terre, entrelassées fort près les unes des  
autres, réunies par en haut, ou recouvertes  
de feuilles ou de cannes : le dedans est pour  
l'ordinaire assez proprement natté ; le plan-  
cher est ou le sol même de la terre, ou une  
espèce de parquetage soutenu sur de gros  
trons d'arbres, ou sur des pieux.

Leurs lits sont aussi bâtis de quelques pie-  
ces de bois appuïées sur de grosses souches,  
& entourées de quelques claies, la plupart  
garnis de grosses peaux fourées de laine, ou  
remplies de paille. Pour couverture, ils ont  
des fourrures ou des nattes assez bien tra-  
vaillées.

Ils se font aussi des caves ou des huttes  
pour y garder leur bois, leur bled d'inde,  
ou leur provision. Toute leur batterie con-  
siste en quelque espèce de vaisselle ou de po-  
terie qu'ils façonnent avec de l'argile, &  
qu'ils font ensuite recuire avec de la fiente  
de bœuf. Au défaut de moulins ils broient  
leurs grains & leurs bleds avec de grosses  
pierres raboteuses, qu'ils tournent à force  
de bras, l'une sur l'autre. Certaines pierres  
trenchantes leur servent de couteaux, à  
moins qu'ils n'en aient par le commerce des  
Européens.

Ils ont pour armes l'arc & la flèche ; l'ex-  
tremité

tremité meurtrière du dard est garnie, au défaut du fer, ou de quelque pierre, ou de quelque dent, d'une force & d'une dureté à tout fracasser. Ils portent de grosses massues, ou des bâtons pointus au lieu d'épées ou de hallebardes; & ils savent se cuirasser avec des corcelets de bois, ou avec de grosses peaux mises les unes sur les autres, & se font des boucliers de même.

A l'égard des vêtements, la plupart ne s'en servent pas, & vont tous nus; leurs corps sont accoutumés & endurcis à toutes les injures de l'air, & leurs pieds insensibles aux épines. Il est vrai que les femmes, par un reste de pudeur naturelle qui paroît au travers de leur brutalité, portent au dessus des reins une grosse ceinture d'où tombent deux peaux en forme de banderolle, qui voilent un peu leur nudité.

Au dessus de Quebec & plus avant vers le Nord, où les froids sont extrêmement âpres, les Sauvages sont couverts de peaux d'ours, de cerf ou d'élan, qu'ils cousent ensemble le mieux qu'ils peuvent. Mais dans les climats les plus chauds, comme vers la Mer de Mexique, la plupart sont vêtus de certaines nattes très-fines & très-déliées, tissées de leurs propres mains.

Le soin du ménage se partage entre le mari & la femme : celui-ci se donne la peine d'aller chercher la provision, & de fournir à l'entretien de sa famille, soit par la chasse, soit par le trafic. La femme prend le soin de cultiver la terre, & de recueillir ce qu'elle a semé. Quelquefois elle va glaner

ner dans les bois, soit pour y choisir quelque herbe potagere ou quelque racine bonne à manger, soit pour en rapporter quelques fruits, comme figues, pommes, poires, melons, pêches, raisins, meures, & autres.

Dès que le Sauvage est de retour dans sa famille, il prend sa pipe, fume, & tout en fumant declare à demi-mot ce qu'il veut, ce qu'il a fait, ou gagné. S'il a tué quelque bête, il indique legerement l'endroit où il l'a laissée; sa femme comprend d'abord ce qu'il veut dire, s'en va & démêle parfaitement bien les routes qu'il a tenuës.

On remarque dans le Sauvage beaucoup de gravité & d'autorité; dans la femme beaucoup de souplesse & d'obéissance; & comme ils ne suivent en tout ce qu'ils font que leur instinct & leur sensualité; leur maniere est toujours sans fard & affectation. On peut dire que l'union conjugale entre eux est moins l'effet d'une veritable amitié, que de cette inclination qui nous est commune avec les animaux.

Leur vie étant toujours dans l'action, toujours dans les courses & dans les fatigues, on remarque que les femmes sauvages sont exemptes de ces incommoditez naturelles que les autres femmes souffrent. Mais ce qui doit le plus surprendre en elles, c'est qu'on pretend qu'elles accouchent sans douleur, du moins c'est sans aucun appareil, sans autre façon, & chemin faisant. Tout leur troufseau n'est que leur propre ceinture, ou quelques peaux qu'elles portent en pareils cas.

La manière dont elles élevent leurs enfans est assez extraordinaire, sans linge, sans langes; elles ont trouvé le moien de les tenir mollement, & à couvert, bien propres, bien nets, sans avoir presque besoin de les remuer. Toute leur layette consiste en une espèce de mâne ou de huche pleine de poudre de vermoulu. On fait qu'il n'est point de duvet plus fin ni plus mol que cette poudre: rien n'est en même tems plus propre à consumer les ordures & les humiditez. Elles posent leur enfant là-dessus, le couvrent bien proprement avec de bonnes fourures, & le sanglent avec de fortes courroies pour l'empêcher de tourner ou de tomber. Ensuite pour le changer elles n'ont qu'à remuer cette poudre, & à recoucher l'enfant; il est d'abord à sec, & aussi mollement qu'au paravant. Quand cette poudre a suffisamment servi, elles la renouvellent & continuent le même manége jusqu'à tant qu'elles l'aient sevré.

Elles continuent ensuite de le nourrir avec leur bouillie de bled d'Inde: à peine peut-il se servir de ses mains & de ses pieds, qu'ils lui donnent un petit arc. L'enfant s'accoutume à tirer, & suivant son pere & sa mere dans les bois, il en apprend les routes, & prenant incessamment leur même train, il s'abandonne enfin à ce libertinage si naturel à tous ces peuples, & se fait à cette vie sauvage, qui leur est commune avec les bêtes.

Je ne finirois point si je voulois ici expliquer toutes les coûtumes & façons d'agir de ces Sauvages. Ce que je viens d'en dire, iussit

50      NOUVELLE RELATION  
pour faire comprendre que leur intelligence est bornée aux seules necessitez de la nature; qu'ils semblent s'être fait une loi de vivre sans loix. Etant nez dans les bois, leur plus forte passion est pour la chasse & pour les armes; aussi ont-ils tous une ferocité naturelle, qui les anime sans cesse les uns contre les autres, & qui les porte à faire la guerre aux animaux, quand ils ne peuvent pas la faire aux hommes.

C'est au travers d'un nombre innombrable de ces Nations barbares que *M. de la Sale*, accompagné de trente hommes tout au plus, entreprit de pénétrer dans le milieu de ces spacieuses Provinces, & d'en traverser toute l'étendue. Peut-être croira-t-on qu'il ne s'y engagea que très-bien pourvû de tout ce qui pouvoit lui être nécessaire dans un si long voiage. Ses meilleures munitions consistoient en poudre, en plomb & en armes. Il ne fit fonds pour sa bouche, que sur ce que le hazard de la chasse ou de la pêche lui pourroit fournir, & sur quelque peu de *Cassamite* & de lard pour le tems de sa navigation; toute sa voiture ne fut au commencement qu'une barque & quelques canots. La plupart du tems sur terre nous n'avions que des traîneaux, avec lesquels nous étions obligez de conduire nôtre équipage. Souvent même n'ayant ni Barque ni Canot nous nous vîmes reduits à passer des fleuves ou des rivieres sur des branches d'arbres entrelassées en forme de cayeu. Pour tout guide au milieu de ces vastes deserts & de ces Païs inconnus nous avions seulement la boussole ou le genie de nôtre conducteur, qui selon les diverses inclina-

clinations de l'aiguille aimantée, & par la science qu'il avoit des étoiles & des vents, connoissoit à peu près le climat où nous étions, & se formoit au plus juste la route que nous devions tenir.

C'est avec ces foibles secours que nous parcourûmes ces vastes campagnes, tantôt forcez de combattre de petites Armées de Sauvages, qui faisoient mine de vouloir nous arrêter, ou plutôt nous dévorer; tantôt & presque toujours en peine de nous défendre de la faim. Après un grand nombre de perils & de traverses nous eûmes la satisfaction de trouver la mer de Mexique comme le terme de nôtre longue & dangereuse course. Nous eûmes même la consolation, après de très grandes afflictions, de revenir au terme d'où nous étions partis: mais avant que d'entrer dans le détail de toutes nos aventures, il faut dire d'abord que nous fûmes obligez de nous faire passage au travers de quatre grands Lacs, qui sont autant de grands Golfes.

Le premier de ces quatre Lacs est sur le 47. degré de latitude. On l'appelle *Lac Supérieur*, autrement *Lac de Frontenac*; la traversée est d'environ quatre-vingt lieuës, & il en a bien trois cent de circuit. Il se joint avec un autre nommé le *Lac Herié* ou de *Conti* par un Canal de vingt lieuës, dont le courant se precipite dans le premier Lac par un saut de cent toises de hauteur. On appelle ce courant le *Saut Niagara*. Le Lac de *Conti* se communique, par un autre détroit très-rapide, à un troisième nommé *des Hurons* ou d'*Orleans*: celui-ci se joint du côté du

Sud par un détroit d'environ quinze lieuës, avec un quatrième qu'on nomme le *Lac des Illinois*, autrement *Lac Dauphin*, & du côté du Nord avec le dernier & le plus grand de tous, qu'on appelle *Lac de Condé*. Nous laissâmes celui-ci à côté, mais nous passâmes les quatre autres.

Ce fut le 18. Novembre de l'année 1678. qu'après un séjour de quinze jours au Fort de Frontenac, nous nous embarquâmes dans un Vaisseau de quarante tonneaux, pour faire le trajet du premier Lac; ce fut la première Barque qui ait jamais paru sur cette petite Mer; nous eûmes toujours les vents contraires, & après une très-perilleuse navigation d'un mois, nous nous trouvâmes à la hauteur d'un Village qui a nom *Ontonarioan*, où M. de la Sale envoya quelques Canois chercher du bled d'Inde pour nôtre subsistance: nous continuâmes cependant à faire voile vers *Niagara*; mais le courant étoit trop impetueux, & d'ailleurs les vents trop contraires pour en approcher de plus près que de neuf lieuës; ce qui nous obligea de débarquer à un bord assez commode, d'où nous allâmes par terre jusqu'à *Niagara*; c'est un Village situé sur le Lac Conti, auprès du Saut de même nom, dans les Terres des Iroquois.

Cette Nation la plus belliqueuse & la plus cruelle qui soit dans l'Amerique, s'étend depuis Montréal, ou plutôt depuis le confluent de deux rivières, qui forment le fleuve St. Laurent, jusqu'à l'extrémité du Lac Conti, dans l'espace de plus de deux cent lieuës vers le Sud. Ce peuple jaloux de sa gloire,

gloire, & de l'honneur de commander à tous les autres, dès qu'il fait qu'il y en a quelqu'un qui se rend plus puissant que les autres, ou par le nombre de les combattans, ou par l'étenduë de ses terres, ne se fait pas une affaire de l'aller chercher jusqu'à deux ou trois cent lieuës pour le dompter, & pour le soumettre. Il est infatigable dans la peine, intrepide dans les dangers, d'une constance à l'épreuve de tous les supplices. Il ne fait ni ne demande jamais quartier; il se nourrit du sang de ses ennemis, & joint à cette extrême cruauté toute la ruse, toute l'adresse, & même toute la prévoiance qu'on peut souhaiter dans les plus grands Guerriers.

Cette Nation, toute intraitable, toute farouche qu'elle est, ne laissa pas de nous recevoir fort humainement. Nous couchâmes une nuit dans leur Village, & le lendemain nous allâmes à trois lieuës plus haut chercher un lieu propre à bâtir un Fort. Après en avoir trouvé un, M. de la Sale en fit le plan & en jeta les premiers fondemens. Aussi-tôt on y travailla avec diligence; mais les Iroquois en aiant conçu de l'ombrage, nous jugeâmes à propos, pour ne pas nous attirer un si puissant ennemi, d'en interrompre la continuation, mais seulement de fortifier par de bonnes palissades ce qu'il y avoit de fait.

M. de la Sale avoit déjà donné ses ordres pour la construction d'une Barque; la saison étoit avancée, le froid très-rude, & les rivières prises par tout: ces vastes étangs n'étoient plus qu'une grande campagne gla-

cée, sur laquelle on pouvoit aller comme sur un marbre uni. Content d'avoir connu le terrain, il voulut aussi reconnoître les Habitans, & s'étant mis en état de les tenir en respect par son Ouvrage à demi-fait, il voulut, en attendant le Printems, employer le reste de l'hyver à ramasser des pelleteries, & toutes sortes de munitions pour fournir aux fraits de son voiage. Ces raisons l'obligerent de s'en retourner à *Frontenac* sur les glaces. Il commanda auparavant quinze hommes pour aller chercher les Illinois, le devancer, & lui preparer les voies: & me laissa pour Commandant à Niagara avec trente hommes & un Pere Recollet.

Dès le Printems il y fit transporter de *Frontenac* toutes sortes de provisions & de marchandises par la Barque qui nous y avoit conduits; mais enfin le malheur voulut qu'après plusieurs trajets, la Barque périt auprès du rivage, par la faute du Pilote. On en sauva les meilleurs effets. Cette perte fut réparée par le nouveau Bâtiment qui se trouva achevé vers le commencement du Printems.

M. de la Sale, qui avoit l'empressement de revoir sa nouvelle Barque, & de renouveler ses liaisons avec les Iroquois, ne tarda pas à nous venir rejoindre. Il entra aussitôt en commerce avec eux, tâcha par toutes sortes de voies de leur imprimer de la crainte & du respect pour le Roi, s'accommoda de leurs meilleures marchandises, en remplit son nouveau magasin, & m'ordonna cependant d'aller à six-vingt lieuës de là reconnoître les côtes & les terres qui sont au delà  
des

des Lacs vers le Nord-Est. Je m'embarquai dans un Canot avec cinq hommes ; après deux jours de navigation , j'arrivai au détroit du Lac *Herié*. C'est un Canal d'environ trente lieues de long , par où ce Lac se joint avec celui des Hurons. J'allai prendre terre à un de ses bords du côté du Nord : étant là je m'informai aussi-tôt de nos gens ; l'on m'apprit qu'ils avoient passé plus haut. Le desir de les rencontrer me fit faire une revue exacte du País ; c'étoit une espèce de presqu'Isle en forme de cœur compris entre ce trois Lacs. Après avoir assez parcouru ces terres , je remontai dans mon Canot , pour aller rendre compte de ma commission à M. de la Sale , qui durant l'espace de mon petit voyage , étoit reparti pour Frontenac , où il porta de nouvelles marchandises , & d'où quelque tems après il rapporta de nouvelles provisions & de nouveau monde à Niagara. Il y arriva le 7. Août de l'année 1679. accompagné de trois Peres Recollets. Toutes ces courses l'occupèrent non seulement le Printems , mais une bonne partie de l'Eté. En cas de nouveaux établissemens ces fréquentes revuës sont d'une nécessité indispensable. Non seulement elles affermissent les nouvelles possessions , mais encore elles fortifient dans un commencement d'habitation.

M. de la Sale étant de retour à Niagara , disposa tout pour la continuation de son Ouvrage. Nous montâmes au nombre de quarante personnes dans la nouvelle Barque vers la mi-Août , & aiant heureusement traversé le Lac *Herié* , nous entrâmes dans le

peut être regardé comme un Lac de communication entre les deux grands Golfs de la Mer du Canada & de la Mer de Mexique, comme il est aisé de le voir en jettant les yeux sur les Cartes.

M. de la Sale, après avoir débarqué sur le rivage de cette Baye, prit de nouvelles mesures, & renvoya la Barque chargée de pelleteries à *Niagara*. Ensuite il s'embarqua avec dix-sept personnes & un Pere Recollet, en divers Canots, & après avoir côtoyé la plus grande partie du Lac des Illinois, il vint aborder le 1. de Novembre de l'année 1679. près de l'embouchure de la petite Riviere des *Miamis*.

Ce Pais situé entre le 35. & le 40. degré de latitude, confine d'un côté à celui des Iroquois, & de l'autre à celui des Illinois à l'Orient de la Virginie & de la Floride. Il est très-abondant en toutes choses, en poissons, en bétail, & en toute sorte de grains & de fruits. M. de la Sale en visita les Habitans, fonda leur esprit qu'il trouva traitable; tâcha de les gagner par sa douceur, & par ses presens; les accommoda de ses marchandises, profita des leurs, leur fit concevoir par le moien de son negoce, le peu d'assurance qu'il y avoit pour eux, tant avec les Iroquois, qu'avec les Anglois; & les ayant assuré de la protection puissante du Roi, il les porta à une soumission volontaire aux loix de nôtre Monarque. Cependant ayant reconnu que ce peuple étoit inconstant, infidèle, incapable de se soutenir par lui-même, mais propre à se laisser toujours entraîner par le plus puissant, il crut devoir y bâtir un Fort,  
tant

tant pour affermir l'autorité du Roi, que pour s'y faire une habitation solide, qui lui tint lieu en même tems d'un petit arsenal & d'un honnête magasin. Le plan de ce Fort fut bientôt dressé, & son dessein executé en très-peu de tems sur le bord de la petite Riviere des *Miamis*, qui se jette dans le Lac des Illinois.

Cependant l'impatience que j'avois de rejoindre M. de la Sale avec les quinze hommes, que j'avois retrouvés, me faisoit pousser à toutes voiles vers les mêmes bords où il étoit; mais le défaut de vivres & les vents contraires s'opposant à mes efforts, m'obligèrent de relâcher à trente lieues de là, tant pour tâcher d'y trouver de quoi satisfaire à la faim, que pour l'orage. Dès que nous fûmes à terre, le premier secours qu'elle nous offrit, fut une très-grande abondance de gland, ensuite quelques cerfs s'étant présentés on en tua deux, & j'eus la consolation de voir mes gens se rafraîchir. Ils étoient si fatigués, que je ne pûs jamais les refoudre à se rembarquer le même jour. Pour moi je preferai à mon repos le soin d'aller au milieu de la tempête chercher nôtre Commandant.

Je quittai mes gens après leur avoir promis de revenir bien-tôt vers eux pour les ramener à M. de la Sale. Je revins donc à la voile, & malgré toute la fureur des vagues, j'eus le bonheur de rejoindre M. de la Sale, après six jours de tourmente. Je lui rendis un compte fidèle de mon expedition & de mes découvertes; il me témoigna en être assez content, mais il dit qu'il l'auroit été beau-

60 NOUVELLE RELATION  
coup davantage, s'il avoit vû les gens  
avec moi.

Ces dernieres paroles me parurent un commandement. Je pris dès ce moment congé de lui, & après m'être fort legrement rafraîchi, je repassai dans mon Canot. A peine fus-je avancé environ quinze lieuës vers ces bords où j'avois laissé mon monde, qu'aussi-tôt, comme si le Ciel eût voulu pour jamais me separer d'avec ces perfides, je fus accücilli de la plus furieuse tempête qu'on puisse essüier sur les plus grandes Mers. Nôtre Canot balotté par les vents & par les vagues, tantôt élevé dans les airs, tantôt précipité dans les abîmes, ne laissoit pas de se soutenir toujourns sur son fond sans tourner; mais un coup de vent l'ayant tout d'un coup renversé, nous ne sûmes où nous étions. La violence du mal étoit au dessus de l'art & de nos forces, lors qu'un second coup releva nos esperances, en redressant nôtre petit Vaisseau, & nous porta dans un moment sur la rade où nous nous jettâmes à corps perdu. Ainsi nous voyant garantis de la tempête par la tempête même, nous continuâmes par terre nôtre voyage, & le Pilote & moi tirant nôtre Canot & nôtre équipage sur des traîneaux, nous arrivâmes le lendemain à l'endroit où nous avions laissé nos gens. Nous employâmes le reste de la journée à les rallier. Le calme étoit revenu sur les flots, & nôtre petite Mer nous presentoit une navigation tranquile & commode; nous nous y rengagâmes tous ensemble, & en moins d'une journée nous vîmes mouïller au pied du Fort où M. de la Sale nous attendoit.

C'étoit

C'étoit vers la fin du mois de Novembre de la même année.

M. de la Sale nous reçut avec une entière satisfaction. Il avoit compté sur cette petite recrûe, comme sur un secours nécessaire pour avancer ses affaires, & pour achever sa traite; cependant ce furent ces malheureux qui contribuèrent le plus à le ruiner & à le perdre. Tel est l'aveuglement des hommes, de fonder le plus souvent leurs espérances sur ce qui dans la suite est l'unique source de leur malheur.

Nôtre conducteur ayant en moins de deux mois très-bien fait ses affaires en ce Païs, mit son nouveau Fort en état de défendre l'entrée du Lac, & de tenir en bride ses voisins; ayant d'ailleurs rempli son magasin de très-bons effets, & gagné les principaux de la Nation. Pour retenir les autres dans l'obéissance, il résolut de pousser jusques chez les Illinois à plus de cent lieues du port où nous étions. Pour pénétrer dans le cœur de cette Nation, il falloit gagner à 40. lieues de là le portage de la Rivière des Illinois, qu'on a depuis appelée *Lac de Sagenelai*. Elle prend sa source d'une éminence à six lieues du Lac des Illinois, & va se jeter après deux cent lieues de cours, dans le fleuve *Mississipi*, qu'on a depuis appelé *Fleuve Colbert*.

Nous partîmes de cette contrée des Miamis au commencement de Decembre, ayant seulement laissé dix hommes dans le Fort pour le garder. Il falut conduire nôtre équipage & nos Canots par des traîneaux. Après quatre journées de traite, nous nous trouvâ-

mes sur un des bords de cette Riviere très-navigable ; nous nous y embarquâmes au nombre de quarante personnes sans compter trois Peres Recollets. Nous la descendîmes à petites journées, tant pour nous donner le tems de reconnoître les habitans & les terres, que pour nous fournir de gibier ; il est vrai que tous ses bords sont aussi charmans à la veüe, qu'utiles à la vie. Ce ne sont que vergers, bois, prairies ; tout y est rempli de fruits : en un mot on y voit une agreable confusion de tout ce que la nature a de plus delicieux pour la subsistance des hommes & pour la nourriture des animaux.

Cette varieré si agreable, qui entretenoit nôtre curiosité, nous faisoit aller lentement. Enfin après six mois de navigation, nous arrivâmes sur la fin de Decembre à un Village des Isinois, nommé *Pontdalaria*, de plus de cinq cent feux ; ce lieu nous ayant paru vuide & abandonné, nous y entrâmes sans resistance ; toutes les maisons en étoient ouvertes & à la discretion des passans. Les bâtimens n'étoient que d'une charpente grossiere avec de grosses branches d'arbres, recouvertes de diverses pièces d'écorce ; le dedans assez proprement nappé, tant par terre que par les côtez. Chaque maison contenoit deux appartemens capables de loger diverses familles ; au dessous il y avoit des caves, dans lesquelles étoit renfermé leur bled d'Inde ; nous y en trouvâmes quantité, & comme les vivres commençoient à nous manquer, nous en fîmes notre provision.

De là ayant poursuivi nôtre voyage jusqu'à

qu'à trente lieuës plus bas, nous nous vîmes tout d'un coup au milieu d'un étang d'environ sept lieuës de tour ; nous y pêchâmes de très-bon poisson, & nous laissant insensiblement conduire au courant de l'eau, nous retombâmes bien-tôt dans le lit de la Riviere. A peine y fûmes-nous rentré, que nous nous trouvâmes entre deux camps : tous les Sauvages s'étant partagez en deux corps d'armée, campez d'un côté & d'autre du rivage. Dès qu'ils nous eurent apperçus, ils coururent aux armes, & après avoir renvoïé leurs femmes dans les bois, ils se rangerent en bataille, comme s'ils avoient voulu nous attaquer. De nôtre côté nôtre petite flotte se mit en disposition de se bien défendre. Les Illinois étonnez d'une si fiere contenance, & d'ailleurs plus portez à repousser la guerre qu'à la commencer, se contenterent de nous demander qui nous étions ; nous leur fîmes entendre par nos truchemens, que nous étions *François*, que nous n'étions venus-là, que pour leur faire connoître le vrai Dieu du Ciel & de la Terre, & pour leur offrir la protection *du Roi de France*. Que s'ils vouloient se soumettre à son obéissance, c'étoit l'unique moien de se rendre heureux, & de se mettre à couvert des insultes de leurs ennemis ; qu'ayant en abondance tous les biens de la terre, il ne leur manquoit que l'art de s'en servir utilement ; que nous étions prêts de leur faire part de nôtre industrie, pourvû qu'ils voalussent entrer dans nôtre commerce & dans nôtre Societé. Ils reçurent nos offres & nos propositions, non comme des Sauvages, mais comme  
des

64      NOUVELLE RELATION  
des hommes tout à fait civilisez. Nous aiant  
donné des marques très-respectueuses de leur  
veneration pour nôtre auguste Monarque,  
ils nous presenterent le *Calumet*. C'est, com-  
me nous avons déjà dit, le signal de la paix  
parmi tous ces peuples. Ils se servent en ces oc-  
casions des termes de *chanter* ou *danfer le Ca-  
lumet*: on le chante, lors qu'au pied d'un pieu,  
ou d'un bâton fiché en terre, chacun vient ap-  
porter les dépouilles de ses ennemis en forme  
de trophée, & raconter ses exploits guerriers.  
On le danse, lors qu'après toutes ces ha-  
rangues, on fait des danses tout au  
tour.

Pendant qu'ils faisoient toutes ces cere-  
monies, nous ne manquâmes pas de répon-  
dre de nôtre côté à leur demonstration de  
joye par des presens & par des assurances  
d'une amitié inviolable. Nous leur païames  
leur blé d'Inde en outils ou en eau de vie.  
Convaincus par là de nôtre bonne foi, ils  
voulurent fortifier leur nouvelle union avec  
nous par de bons festins à leur maniere: ils  
firent revenir leurs femmes & leurs enfans;  
leurs chasseurs revinrent chargez de gibier;  
on travailla d'abord aux apprêts d'un grand  
repas: on y étala le bœuf & le cerf boucan-  
né; ce fut un ambiga merveilleux de tou-  
tes sortes de gibier & de fruits; l'eau de vie  
n'y fut point épargnée de nôtre part; pen-  
dant deux ou trois jours ce ne fut que joye &  
que festins, mais au milieu de tous ces di-  
vertissemens deux ou trois décharges de nô-  
tre artillerie insinuerent dans leurs esprits,  
avec ces commencemens d'amitié, quelque  
respect mêlé de terreur pour nos armes; ils  
nous

nous caressoient, mais nous craignoient en même tems; nous faisons de nôtre part tout ce que nous pouvions pour les affermir dans leurs bons sentimens; chacun de nous se fit parmi eux des Societez agréables: nous nous traitions tous d'amis, de compagnons, de freres, quelques-uns même des nôtres furent adoptez par les Principaux d'entre eux: si bien qu'au travers de cette inconstance commune à tous les Peuples Ameriquains, nous reconnûmes en ceux-ci beaucoup d'humanité, & une très-grande disposition au commerce de la Societé civile.

En effet ce sont des hommes caressans, flateurs, complaisans au dernier point, mais aussi fort rusez, adroits, vifs, prompts & souples à toutes sortes d'exercices. Ils sont tous fort bien faits, robustes, de belle taille, & d'un teint basané. Leur passion pour les bois & pour la chasse les rend extrêmement libertins, & tout à fait indociles. Ils sont fort ardents pour les femmes, & encore plus pour les garçons, aussi deviennent-ils tous presque effeminez par leur trop grande mollesse, & par leur abandonnement au plaisir, soit que ce soit le vice du climat, soit que ce soit un effet de leur imagination pervertie. On remarque parmi eux un grand nombre d'*Hermaphrodites*. Ce qu'il y a de merveilleux en ceci, c'est que malgré ce malheureux penchant qu'ils ont pour ce vice infame, ils se sont fait de très-severes loix pour le punir: dès qu'un garçon est prostitué, il est dégradé de sa qualité d'homme, on lui défend d'en porter l'habit & le nom, d'en faire la moindre fonction. La chasse même lui est dé-

défenûë. On le renferme dans le rang & dans l'occupation des femmes; & celles-ci le haïssent autant que les hommes le méprisent: si bien que ces malheureux se voient en même tems le rebut & l'opprobre de l'un & de l'autre sexe. C'est ainsi que reconnoissant eux-mêmes leur brutalité naturelle, ils y savent mettre un frein, & que tout libres & independans qu'ils sont, ils se mettent au-dessus de leur propre sensualité par un effort de la raison. C'est aussi pour assouvir leur fureur qu'ils se permettent de prendre plusieurs femmes; mais afin d'entretenir la paix dans leurs familles, ils épousent les sœurs, ou les parentes, & le mari sert d'un nouveau nœud entr'elles pour redoubler les liaisons du sang. Ils en sont extrêmement jaloux, & s'ils les surprennent dans la moindre infidélité, ils les desfigurent & les punissent très-cruellement. Les femmes & les garçons effeminez y travaillent une très-fine & très-belle natte, dont ils tapissent le dedans de leurs cabannes. Pour ce qui est des hommes, les uns y vont à la chasse, les autres défrichent la terre, la cultivent pour y semer du bled d'Inde, & en recueillent de fort bons fruits. Leur contrée est le long de la Riviere qui porte leur nom: ils sont dispersez en plusieurs Villages, ils étoient dans celui-ci environ au nombre de quinze cent, tant de l'un que de l'autre sexe, tant jeunes que vieux, & on y pouvoit compter cinq cent combattans.

M. de la Sale ayant reconnu l'étenduë & les forces de cette Nation, crut devoir les fixer dans l'obéissance & dans la soumission  
par

par une espèce de Fort qu'il fit dessein de bâtir sur une hauteur près de la Rivière. Il fit son plan, il donna des ordres, on y travailla aussi-tôt; & comme les matériaux & les hommes ne lui manquoient pas, le bâtiment fut en peu de tems fort avancé. Cependant n'apprenant aucunes nouvelles de la Barque qu'il avoit renvoyée du Lac des Illinois à Niagara, richement chargée, il en étoit beaucoup en peine, & la douleur qu'il en conçut jointe au chagrin que lui causoit l'impatience & la malice de ses gens, le consumoit à vûe d'œil, mais renfermant ses chagrins au dedans de lui-même, il se contenta de les faire éclater par le nom de *Cœur-veillé*, qu'il donna à son nouveau Fort.

Jusques là nous ne pouvions nous plaindre du Ciel ni de la fortune; nous avons heureusement poussé nos decouvertes jusqu'à cinq cent lieuës au delà du Lac appelé *Fronzenac*, & nous avons soutenu par d'assez bons Forts les divers établissemens que nous avons faits en plusieurs contrées. La plûpart des Sauvages s'étoient volontatremment rangez sous nos loix, & les moins traitables d'entre eux nous avoient laissé tranquillement pousser nos progrès; car nous ne trouvâmes point d'autres ennemis que nous-mêmes, & ce fut dans nos dissentions que nous rencontrâmes la source de nos plus grandes disgraces.

La plûpart de nos gens, fatiguez des longueurs d'un voyage dont ils ne voyoient point la fin, & rebutez de traîner une vie vague au travers des bois & des terres incultes, toujours parmi les bêtes, ou parmi les Sauvages,

yages, fans guide, fans voiture, & la plupart du tems sans vivres, ne pouvoient s'empêcher de murmurer contre le Chef, ou l'Auteur d'une si fatigante & si perilleuse entreprise. M. de la Sale, à la penetration de qui rien ne pouvoit échapper, n'entrevit que trop leurs mécontentemens & leurs mauvaises intentions. Il n'oublia rien pour en prévenir les suites. Les promesses, les bons traitemens, la gloire, la raison, l'exemple des établissemens faits par les Espagnols dans l'Amerique, tout fut mis en usage pour remettre les esprits dans une bonne situation, & pour les tourner du bon côté, mais tout cela fut inutile : rien ne fut capable de les gagner, les caresses, les conseils, les raisonnemens ne faisoient que les irriter davantage. Quoi, *Je disoient-ils*, ferons-nous toujours les esclaves de ses caprices, toujours les duppes de ses visions, & de ses folles esperances ? Faut-il que les peines que nous avons essuyées jusqu'ici, nous soient un engagement pour en souffrir de nouvelles ? Que sous pretexte qu'un barbare nous tient ici transplantez dans un nouveau Monde, il nous traîne dans une suite perpetuelle de fatigues & de miseres ? Que nous revient-il de toutes nos courses, qu'une espèce d'esclavage, qu'une malheureuse indigence, & qu'un épuisement entier de nos forces ? Qu'esperons-nous gagner quand nous serons arrivez aux extremitez de la Terre ? Nous y trouverons des mers inaccessibles, & nous nous verrons enfin forcez de revenir sur nos pas, aussi vuides & aussi miserables que nous le sommes à present. Prévenons un si grand mal-

malheur, & tandis que les forces nous restent, servons-nous en pour regagner les Païs que nous avons quittez, separons-nous d'un homme qui nous veut perdre en se perdant lui même; abandonnons-le à ses recherches aussi penibles qu'inutiles. Mais quel moyen de pouvoir lui échaper ? il s'est fait de tous côtez des intrigues, des intelligences ; il a des forces, & des richesses qu'il ne doit qu'à nos peines & à nos travaux. Si nous le quittons, il saura bien tôt nous r'attraper & nous punir ensuite comme deserteurs. D'ailleurs où aller sans provisions, sans aucuns effets, sans aucune ressource ? faisons mieux, coupons l'arbre & la racine, finissons nos misères par la perte de celui qui les cause, & profitons par sa mort des fruits de nos courses & de nos peines. Voilà à peu près par quels discours ces esprits mécontents se préparoient & s'excitoient eux-mêmes au plus detestable complot que la rage puisse inventer. Mais soit que l'horreur du crime, soit que la crainte du suplice les arrêtât, ils ne purent d'abord se déterminer à un attentat si horrible. Ils prirent le parti de porter ce peuple inconstant à un soulèvement général contre lui, pour le faire perir par leurs mains, & recueillir par ce moyen le fruit du crime, sans paroître y avoir aucune part.

Ils crurent donc devoir les surprendre par de fausses confidences jointes à tous les faux semblans de la plus sincere amitié : ils leur dirent qu'ils étoient trop sensibles à leurs bons traitemens, pour n'être pas touchés du peril qui les menaçoit ; qu'ils croyoient être obligés par toutes sortes de devoirs de

les avertir que M. de la Sale étoit entré dans de très forts engagements avec les Iroquois, leurs plus grands ennemis; qu'il ne s'étoit avancé jusques dans leurs terres, que pour reconnoître leurs forces; que s'il avoit bâti ce Fort, ce n'étoit que pour les tenir en bride; que le voiage qu'il meditoit pour Frontenac, n'étoit que pour aller avertir les Iroquois de la disposition où ils étoient, & pour les presser même à venir faire une prompte irruption sur eux, afin qu'unissant leurs forces avec les siennes, ils pussent plus facilement ensemble envahir leurs biens, les reduire à l'esclavage, & partager entre eux leur butin & leurs conquêtes. C'est à vous maintenant, *leurs dirent-ils*, à prendre vos mesures & à profiter des avis que nous vous donnons.

Jugez quelle impression firent de pareils discours tenus par nos gens mêmes, sur des esprits foibles, legers & credules. Aussi-tôt des murmures ou des bruits sourds se répandirent parmi ce Peuple soupçonneux; nos grandes Societez se rompirent. Les défiances & les refroidissemens succederent aux empressements de se voir. En un mot les Illinois conçurent une inimitié générale contre nous, mais surtout contre nôtre Chef qu'ils regarderent dès-lors comme leur ennemi capital, & dans la perte duquel ils mirent toute leur esperance.

M. de la Sale ne manqua pas de s'appercevoir d'un si grand changement & de l'extrême danger où il étoit, craint ou plutôt haï des siens, & d'ailleurs exposé à la fureur d'un peuple barbare. Mais il ne pouvoit augurer  
d'où

d'où venoit un si grand changement, il tâcha de sonder les esprits, il pressa, il conjura les uns & les autres, il leur fit entendre qu'il n'étoit ni juste ni raisonnable de prendre légèrement l'épouvante, & de rompre sans fondement avec des gens avec qui on étoit entré en de si grandes liaisons.

Les Illinois se rendant à ses raisons, lui déclarerent que c'étoit de ses gens mêmes qu'il venoient d'être informez de son intelligence avec les Iroquois, & qu'ils n'avoient pû se défendre de tomber en de pareils soupçons après de telles ouvertures.

M. de la Sale leur fit d'abord toucher au doigt la malice & la perfidie de ses gens qui ne cherchant qu'à se defaire de lui sans infamie & sans danger, tâchoient d'employer des Etrangers pour le perdre. Il leur fit concevoir le peu d'apparence qu'il y avoit, de son union avec une Nation aussi perfide, que celle des Iroquois; qu'il y alloit non seulement de la gloire de son Prince, mais de l'intérêt même de toute la Nation Françoise de faire une telle Societé. Quelle sûreté, quelle gloire pour lui de s'associer avec des sauvages, avides du sang humain, sans foi, sans loi, sans humanité, & qui enfin ne suivent que leur intérêt & leur brutalité? qu'au surplus il avoit déclaré fort sincerement ses sentimens à toute la Nation Illinois, qu'il n'étoit venu que leur faire connoître le vrai Dieu, & pour leur offrir la protection d'un Roi dont le seul nom pourroit les maintenir dans la paisible possession de leurs biens & de leurs terres. L'assurance & la sincerité dont il accompagna ses discours, dissipa leur dé-

fian-

72 NOUVELLE RELATION  
fiance, rassura les esprits, & remit le calme dans toute cette multitude tumultueuse.

Mais à peine ce mouvement fut-il apaisé, qu'on en vit aussi-tôt renaître un autre beaucoup plus dangereux que le premier, par l'arrivée d'un nommé *Mansolea*, secret Emisfaire des Iroquois, de la Nation voisine des *Mascoutans*, homme fin, éloquent & séditieux. Cet homme venant sous le nom d'ami, & comme député de sa Nation, prit à dessein l'entrée de la nuit pour s'introduire plus secrettement dans le camp des Illinois, & pour avoir le tems de mieux ménager ses pratiques, ou de mieux conduire sa négociation. D'abord il visita les uns & les autres, & après avoir attiré dans ses intérêts ses plus affidez, il convoqua les plus considerables. Ensuite pour autoriser son ambassade, il fit divers presens, & declara à toutes l'Assemblée le motif qui l'amenoit vers eux : il leur representa que ce n'étoit pas seulement l'interêt commun de tous les Peuples de l'Amérique, mais celui de toute leur Nation & de la sienne, qui avoit engagé son peuple à l'envoyer vers eux pour deliberer ensemble sur le danger commun qui les menaçoit. Qu'ils étoient très-bien informez que les François n'étoient venus dans leurs Terres, qu'en vûe de subjuguier tous les peuples de l'Amérique Septentrionale jusqu'à la mer de Mexique. Que pour parvenir à leurs fins ils ne prétendoient pas seulement se servir de leurs forces, mais de celles des Ameriquains mêmes. Que nous avions assurément contracté de secrettes alliances avec des Iroquois, leurs ennemis communs. Que ce Fort que nous avions  
con-

construit sur leur rivière; n'étoit qu'un commencement d'une tyrannie & d'une domination usurpée, en attendant que nous puissions achever nôtre conquête par la descente de nos Confederez. Qu'ils n'avoient qu'à prendre leurs précautions, ou plutôt que s'ils attendoient que nous fussions tous unis, il ne seroit plus tems, & que le mal seroit sans remede; mais que tandis que nous étions en si petit nombre, & qu'ils étoient les plus forts, il leur seroit aisé de nous accabler, & de se mettre à couvert de nôtre prétenduë conjuration. C'est par ces sortes d'avis que *Manfolea* machinoit nôtre perte dans l'esprit de ce peuple crédule, & tous ces discours avoient d'autant plus de poids & de force, qu'ils convenoient avec ceux que nos François leur avoient déjà tenus. Telle fut l'adresse & la politique des Iroquois pour nous troubler dans nos établissemens, & pour tâcher de s'emparer des Illinois. Ils se garderent bien d'employer quelqu'un de leur Nation, ils n'auroient pas manqué de donner par-là quelque ombrage aux Illinois, ils susciterent leurs voisins pour jeter chez eux des soupçons contre nous, & tenterent de nous perdre par les mains de nos Alliez, afin de pouvoir ensuite plus facilement détruire les autres. Cependant toute la nuit se passa en conseil & en deliberation; on y conspira nôtre ruine, M. de la Sale qui se repositoit sur l'apparence d'une parfaite reconciliation, ne savoit rien de ce qui se passoit. Impatient de mieux cimenter les nœuds de sa réunion, il se leva dès la pointe du jour, & s'en alla dans le camp des Illinois, ac-

compagné de ses plus fideles amis. Il ne vit de tous côtez que divers attroupemens & qu'un tumulte universel ; loin d'y rencontrer cet accueil favorable qu'on lui faisoit auparavant, ce n'étoit partout que vilâges glacez, qu'un morne silence à son approche, ou plutôt qu'un murmure menaçant. Quelques-uns même lui tournoient le dos, & ne le regardoient qu'avec des yeux pleins de colere & d'indignation. Surpris d'une telle revolution, il ne fait que penser, ni même à quoi se refoudre, ou s'il ira se retrancher dans son Fort, ou s'il tâchera d'entrer en de nouveaux éclaircissemens ; mais ne pouvant souffrir l'incertitude, ni se relâcher dans les occasions les plus perilleuses, il s'avança dans le gros de l'assemblée, & comme il parloit un peu la langue des Sauvages, il s'adressa aux principaux de la Nation. Hé quoi ! *leur dit-il*, mes amis, sera-ce toujours à recommencer ? Vous verrai-je toujours dans des défiances perpetuelles ? hier au soir dans le calme, & dans une situation paisible ; aujourd'hui dans l'allarme, dans la fureur, prêts à vous soulever contre moi. On me fuit, on me regarde avec des yeux menaçans, je vous vois assemblez par troupe. Que s'est-il passé de nouveau depuis hier au soir, de ma part, pour vous porter à un si grand changement ? ou plutôt par quelle imposture, & par quelle supposition m'a-t-on noirci dans vos esprits, pour alterer cette amitié sincere dont vous m'avez donné jusqu'ici tant de marques obligeantes ? Declarez-vous, je vous prie, je me livre entre vos mains, & je consens d'être vôtre victime

me si vous pouvez me convaincre d'avoir machiné la moindre chose contre le bien de vôtre Nation. Ces Barbares à demi persuadés par sa contenance & par sa fermeté, ne tarderent pas à lui montrer *Manfolea*, député de la part des Mascoutans pour les informer de ses pratiques & de ses conventions avec les Iroquois. Aussi-tôt M. de la Sale s'adressant à *Manfolea* ; quels témoins, quels indices, quelles assurances avez-vous, vous & vôtre Nation, de mes liaisons avec un peuple aussi barbare, aussi perfide que celui dont on me parlez ? Où sont mes secrets Emissaires, envoyez vers ces peuples pour m'en convaincre ; Quels témoignages avez-vous contre moi ? faites vos efforts pour me prouver cette prétendue trahison, je ne demande pas mieux.

*Manfolea* pressé par une si vive réponse, ne manqua pas de lui faire entendre que dans des occasions où il y va du salut ou de la perte de tout un Peuple, il n'est pas toujours besoin de preuves pour convaincre les gens suspects ; que les moindres apparences suffisent pour obliger les personnes bien sensées à prendre leurs précautions contre de pareilles entreprises ; que comme toute l'adresse des esprits seditieux & turbulens consiste à bien dissimuler leurs projets, toute la prudence des bons politiques consiste à les prévenir ; que dans cette rencontre, tant ses négociations passées avec les Iroquois, que celles qu'il étoit prêt de renouveler avec eux dans le voyage qu'il méditoit pour Frontenac ; que ce Fort bâti sur

la Riviere des Illinois, n'étoient que des témoignages trop convaincans du dessein dont on le soupçonnoit, & qu'il n'en falloit pas davantage pour obliger leurs Nations à se tenir sur leurs gardes, & à se mettre à couvert des embûches de ceux qui vouloient les perdre. Vous avez raison, *lui dit d'abord M. de la Sale*, il est bon de prendre ses précautions contre ceux qui veulent nous détruire; il faut donc que les Illinois se precautionnent contre les Iroquois, & non pas contre nous qui ne sommes venus que pour les proteger, que pour les maintenir dans leurs terres, & que pour unir enfin tous les Peuples de l'Amérique Septentrionale sous l'Empire du Roi des François. Puis s'adressant aux Illinois, vous n'avez que trop souvent éprouvé, *leur dit-il*, l'avarice & la cruauté de cette Nation toujours avide de vôtre sang & de vos biens; nous prétendons mettre un frein à leur orgueil, & reduire ces barbares à vivre avec vous comme vos égaux, & non pas comme vos tyrans. Ils ont déjà subjugué les *Miamis*, les *Quiquapous*, les *Mascontans*; ils ont fait de tous leurs voisins autant d'esclaves, ils veulent en faire autant de vous, mais ils n'oseront l'entreprendre, tant qu'ils nous verront unis ensemble. Leur premiere vûë est de nous perdre pour vous détruire ensuite plus facilement vous mêmes, c'est pour cela qu'ils voudroient rompre nôtre union pour mieux surprendre vôtre credulité. Ils vous font aujourd'hui donner des avis par les *Mascontans* vos voisins. Profitez de leur exemple plutôt que de leurs discours, & ne vous laissez pas entraîner par vôtre fa-

cili-

cilité dans l'esclavage où ils sont tombez eux-mêmes par leur foiblesse. On veut me rendre suspect de quelque intelligence particuliere avec les Iroquois par le commerce que j'ai eu avec eux : tout ce commerce ne s'est terminé qu'à negocier quelques pelleteries ; j'ai tâché ensuite de les brider par le Fort de Frontenac, & par celui des Miamis, & je n'entrerais désormais en société avec eux qu'autant qu'ils se soumettront aux loix de nôtre Monarque ; sans cela point de paix & point de trêve avec cette Nation. D'ailleurs soyez persuadez que si je fais quelque liaisons avec certains Peuples, ce ne sera pas avec les plus forts pour opprimer les plus foibles, mais plutôt avec les plus foibles, pour dompter les plus forts & les plus entreprenans. On me fait un crime de ce Fort que j'ai bâti sur vôtre Riviere, hé comment pourvoir à la sûreté des peuples, que par ces sortes de remparts, qui les mettent à couvert des insultes de leurs ennemis ? Si ce sont des défenses pour appuyer l'autorité des Souverains, ce sont aussi des asiles pour le Peuple, & des lieux d'assurance pour tout ce qu'il a de plus cher dans les perils les plus grands. C'est la conduite que nous avons tenuë jusqu'ici, & celle que nous prétendons tenir dans tout le cours de nos découvertes. Elle n'a rien de violent, ni de tyrannique : en tâchant de nous établir, nous ne voulons que vous procurer un entier repos ; en vous proposant de vivre sous le gouvernement de nôtre Prince, nous voulons plutôt vous assurer dans vos possessions, que vous les ravir. Tant que vous

meñerez cette vie vague , fans foi , fans regles , fans limites ; tantôt dans une contrée , tantôt dans une autre , chacun faisant un Peuple à part , & voulant avoir l'avantage sur son voisin , vous courrez les uns sur les autres , vous vivrez toujours exposez à de nouvelles incursions , toujours dans les pertes , dans les invasions , & dans le carnage , au lieu qu'étant réunis sous la loi d'un même Maître , vous vous entretiendrez tous dans une heureuse société ; les plus forts seront arrêtez , les plus foibles secourus par l'Autorité Royale , & vivant tous sous les mêmes loix , nous vous ferons part de nos richesses , comme vous nous faites part des vôtres. Nous vous ouvrirons le commerce de nos terres , & nous ne serons parmi vous que pour être le nœud de la paix , de la concorde & de l'amitié. Voilà quelles sont nos intentions , c'est à vous à les accepter ou à les refuser , à voir si vous devez vous défier de nous comme de vos ennemis , ou nous regarder plutôt comme vos freres , & vos fidelles défenseurs.

Ce discours soutenu par cette fermeté qu'inspire un bon cœur & la bonne foi , fit tout l'effet que M. de la Sale en pouvoit attendre. *Mansolea* lui-même touché des bons sentimens qu'il reconnut dans nôtre Chef , & pressé par le témoignage de sa conscience , avoüa que les Iroquois avoient fait courir ces faux bruits parmi les *Mascontans* , pour les obliger à faire entrer les Illinois dans ces défiances , & pour exciter par ce moyen une revolte générale contre nous. Il demeura d'accord de la malice des Iroquois , & convint

vint avec M. de la Sale , que leur propre fureté & celle des Illinois dépendoit uniquement de leur union , & de leur intelligence avec nous. Dès ce moment les Illinois rentrèrent dans leurs premiers sentimens , & protesterent de ne jamais renoncer ni à nôtre alliance, ni à nôtre protection qu'ils nous supplierent avec instance de leur continuer.

M. de la Sale content des nouvelles assurances de leur amitié ne songea qu'à pousser plus loin ses découvertes ou ses conquêtes; car c'étoit à lui la même chose de découvrir un País , & de le soumettre à la puissance du Roi.

Se voyant sur une Riviere qui l'alloit faire tomber dans le milieu du grand fleuve *Mississippi*, il crut que pour pouvoir remplir la vaste étendue de ses desseins, il n'avoit qu'à partager ses courses en deux parties; l'une, après avoir gagné ce fleuve, de le suivre en remontant vers sa source, & de côtoier ses rivages pour reconnoître les Nations qui sont au Nord-Est de l'Amérique; l'autre de descendre ce même fleuve jusqu'à la Mer de Méxique, & de tâcher de soumettre toutes les Nations situées sur ses bords jusqu'à la Mer. Il se reserva cette dernière partie, & se résolut de charger quelqu'autre personne de la première.

Pendant qu'il dispoit ainsi son voyage, nos perfides ne songeoient qu'à rompre le cours de ses desseins: mais voyant que sa prudence lui faisoit prévenir tous leurs complots, ils résolurent de l'empoisonner. Pour executer ce dessein ils choisirent le jour de Noël de l'année 1679. & pour en avancer

le succez, ils trouverent le moyen de jeter du poison dans la marmite, afin qu'empoisonnant en même tems & le Maître & ses affidez, ils pussent seuls se rendre les Maîtres & du Fort, & de tout ce qu'il y avoit dedans.

Le dîner ayant été servi, on se mit à manger. A peine M. de la Sale & tous ses conviez furent-ils sortis de table, qu'ils se trouverent également attaquez de convulsions, de sueurs froides, & de maux de cœur. Ces marques trop sensibles de poison les obligerent à prendre de la theriaque, & sans ce prompt remede, & sans la précaution que chacun prit sur le champ, il auroit été impossible de se garantir de la mort.

Le mal avoit trop éclaté pour demeurer dans le silence: ces scelerats voyant que leur malice avoit avorté, prirent la fuite dans les bois. M. de la Sale les fit chercher en vain, & inutilement les poursuivit-on. N'ayant pû les rencontrer, il prit en leur place de jeunes Sauvages volontaires, qui se dévoïerent à lui avec une entiere fidelité. Sa reputation s'étoit si avantageusement répanduë de tous côtez, que non seulement plusieurs François dispersez dans les bois, mais un grand nombre de Sauvages venoient de leur propre gré se soumettre à lui, & reconnoître en sa personne l'Autorité du Roi. L'accueil favorable qu'il leur faisoit lui attiroit sans cesse de nouveaux soldats de toutes parts; si bien qu'il repara non seulement par-là le nombre de ses fugitifs, mais il accrut de beaucoup sa troupe, & grossit  
conti-

considérablement son magasin par son trafic & par les négociations.

Les choses étant dans cette disposition chez les Illinois, M. de la Sale crut devoir mettre en exécution le dessein de ses découvertes. Pour cet effet il jeta les yeux sur M. *Dacan* pour faire la découverte des terres qui sont le long du Fleuve *Mississipi*, en tirant vers le Nord-Est. Il choisit pour l'accompagner, le *Pere Louis* Recollet, avec quatre François & deux Sauvages: les fournit d'armes, de munitions nécessaires, & leur donna de quoi trafiquer avec les Nations qu'ils rencontreroient. Ils s'embarquerent le 28. Fevrier de l'année 1680. sur la Riviere des Illinois; la descendirent jusqu'au fleuve *Mississipi*, & poussèrent leur traite en remontant ce fleuve, jusqu'à quatre cent cinquante lieues vers le Nord, à sept lieues de sa source, en s'écartant de tems en tems d'un côté & d'autre du rivage pour reconnoître les diverses Nations qui les habitent.

Ce fleuve sort d'une grande source, du haut d'une colline, qui borde une très-belle plaine dans le País des *Issati*, sur le cinquantième degré de latitude. A quatre ou cinq lieues de sa source il se trouve si fort accru par cinq ou six Rivières qui s'y déchargent, qu'il est capable de porter bateau. Les environs en sont habitez par beaucoup de Nations, les *Hanétons*, les *Issati*, les *Oua*, les *Tintonhas*, les *Nadoïeffans*. M. *Dacan* fut très bien reçu de tous ces Peuples, commerça avec eux, y fit plusieurs esclaves, augmenta sa troupe de plusieurs Sauvages vo-

lontaires , & posa , à deux lieuës de la source de ce grand fleuve , les Armes du Roi sur le tronc d'un grand arbre à la vûë de toutes ces Nations , qui les reconnurent comme celles de leur Prince & de leur Maître souverain. Il y établit aussi plusieurs habitations , l'une chez les *Iffati* , ou plusieurs Europeens qui s'étoient joints à lui dans sa course, voulurent s'habituer ; une autre chez les *Hanétons* ; une autre chez les *Oua* , une autre enfin chez les *Tintonhas* , ou gens de Riviere.

Charmé de la docilité de ces Peuples , & d'ailleurs attiré par le grand commerce des peaux , il s'avança dans les terres jusqu'au Lac des *Affenipoits*. C'est un Lac de plus de trente lieuës de tour. Cette Nation , toute farouche qu'elle est , le reçût fort humainement. Il y fonda une habitation pour les François , & une autre chez les *Chongaskabes* , ou Nation des Forts , leurs voisins.

Pendant que le Sieur Dacan faisoit toutes ces découvertes & ces établissemens , M. de la Sale prit congé des Illinois pour aller à Frontenac , le 8. Novembre de l'année 1680. tant pour apprendre des nouvelles d'une barque qu'il avoit fait depuis peu construire & équiper , que pour faire une revûë de ses magasins , de ses Forts & de ses habitations. La troisième journée , il arriva au grand Village des Illinois , où , après avoir observé la situation du Pais , au milieu de plusieurs Nations , des *Miamis* , des *Outagamis* , des *Kicoapous* des *Ainous* , des *Mascontans* , & de plusieurs autres , ar-  
rosé

rosé d'une belle Riviere, il crut devoir faire bâtir un Fort sur une hauteur qui commande à toute la campagne, tant pour se rendre le Maître de tous ces differens Peuples, que pour servir de retraite & de rempart à nos François. Ce dessein, quelque'avantageux qu'il pût être, eut pourtant de fâcheuses suites.

Deux malheureux que M. de la Sale avoit envoyez l'Automne dernière à *Missilimachinac*, pour s'informer de son nouveau bâtiment, feignirent de revenir lui rendre compte de leur expedition. Ils le rencontrèrent dans leur chemin à deux lieues du dernier Village, & lui dirent qu'ils n'avoient rien pû découvrir de sa Barque. Cependant eux-mêmes l'avoient brûlée, après en avoir vendu tous les effets & tout l'équipage aux Iroquois. M. de la Sale se douta bien dès-lors, que sa barque étoit perdue, mais il n'en parut pas moins tranquile. Il m'écrivit sur le champ, m'envoya avec sa lettre un plan du Fort qu'il avoit designé, & m'ordonna d'y venir incessamment travailler. Ensuite après avoir recommandé l'union & la paix à ces deux nouveau-venus, il continua son voyage.

Ces traitres qui nous avoient déjà vendus aux Iroquois, & qui n'attendoient que l'occasion de nous livrer à ces barbares, impatiens de profiter de l'absence de notre Commandant, se hâterent de venir nous joindre. Dès qu'ils m'eurent donné la lettre, je me disposai à partir; eux de leur côté ne trouvant que trop de disposition au mécontentement dans les esprits déjà

mal intentionnez, firent confidence à leurs anciens compagnons, de leur secrette correspondance avec les Iroquois, & les firent bien-tôt entrer dans leur pernicious dessein. Sans me défier, je leur recommandai à tous la concorde, & ayant remis le commandement du Fort à celui que je crus le plus fidele, je partis pour me rendre à l'endroit destiné pour le Fort que je devois entreprendre. C'étoit un rocher fort élevé: sur sa cime il y avoit un terrain uni, étendu, & qui commandoit de tous côtez à une très-vaste campagne. J'avois déjà tiré quelques lignes pour en jetter les fondemens incessamment, lorsque je reçus avis, non seulement de la désertion de nos gens, mais du vol & du pillage qu'ils avoient fait de tout ce qu'il y avoit de plus considerable dans le Fort. On peut juger quelle fut ma douleur & ma surprise. Aussi-tôt je quittai tout pour aller sur les lieux, je trouvai le Fort pillé & saccagé; il étoit encore gardé par sept ou huit François, qui n'avoient pû résister à la violence de ces traîtres. J'avoüe que je fus desolé de me voir avec une poignée de gens, à la merci des Sauvages, sans secours & sans munitions. Ce qui fait voir que lors que les Societez sont composées de differens esprits, la division & la mesintelligence y causent plus de dommage, que les armes & la violence des propres ennemis. Tout ce que je pûs faire dans une si triste situation, ce fut de dresser un procez verbal de l'état du Fort, de l'envoyer à M. de la Sale, avec un fidele recit de tout ce qui s'étoit passé. Après cela je  
son.

songeai à me mettre en état de n'être point insulté. Le Fort étoit assez bien fourni d'armes & de poudre; je relevai le courage de nos gens par l'espérance d'un prompt secours, que nôtre Chef ne manqueroit pas de nous envoyer, dès qu'il nous sauroit dans le peril. Enfin je leur remontrai que c'étoit dans ces grands revers de fortune que paroïssoit le courage & la veritable fidelité; que c'étoit là une occasion de se signaler. A l'égard des Illinois, je redoublai mes soins pour les ménager, & pour les entretenir dans les mêmes sentimens à notre égard. Alors chacun tâcha de me seconder, & nous fîmes si bien, que nous trouvâmes par leur moyen dequoi nous consoler, & dequoi reparer en quelque maniere les disgraces que les notres nous avoient causées par leur trahison.

M. de la Sale ayant reçu ma Lettre, fit d'abord une exacte recherche de tous ces scelerats, les uns vinrent s'abandonner à sa misericorde, les autres furent pris, il en fit mourir une partie, & pardonna à l'autre. Après cela, il travailla à faire quelque nouvelle recruë, & m'écrivit aussi-tôt de ne me pas décourager, & de l'attendre de pié ferme avec le peu de monde qui me restoit. Une année se passa dans cette attente; pendant ce tems-là ma petite troupe s'accrut de quelques nouveau-venus, tant François que Sauvages; & nous ne manquions, graces au Ciel, de quoi que ce soit.

A peine étions-nous relevés d'un si grand revers, que nous nous vîmes retomber dans un plus funeste danger. Environ le mois de

Septembre de l'année 1681. il parut tout d'un coup à un quart de lieuë du Camp des Illinois un gros de six-cens Iroquois, armez les uns de fleches, les autres d'épées & de pertuisannes : quelques-uns même d'armes à feu. Les Illinois à cet aspect rentrèrent dans leurs premiers ombrages contre nous, & nous soupçonnerent plus que jamais d'intelligence avec leurs ennemis.

Me voyant entre deux écueils, soupçonné par les Illinois, pressé par les Iroquois, je fis tous mes efforts pour rassurer les premiers : pour cet effet je m'offris d'aller trouver les Iroquois dans leur Camp, pour tâcher de les arrêter, & de les faire entrer en quelque accommodement : en tout cas je protestai aux Illinois de partager tout le peril avec eux, à quoi j'ajoutai qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, & qu'il falloit sur l'heure se mettre en défense. Persuadez par ce discours qui témoignoit ma bonne foi, ils me conjurerent de faire un effort pour tâcher de porter leurs ennemis à la paix ; me donnerent un esclave pour me servir de truchement, & un Illinois pour être garant de tout ce que j'avancerois de leur part : & dès ce moment ils renvoyerent leurs femmes & leurs enfans dans les bois ; après cela chacun courut aux armes & se mit en état de combattre.

L'Armée des ennemis, divisée en deux aîles, étoit commandé par deux Généraux, l'un nommé *Togancourte*, Chef des *Tsoumontouans* ; l'autre *Agoufot*, Chef des *Défouatages* ; celle des Illinois ne faisoit pas cinq cens hommes ; nous n'étions que vingt François tout au plus. Nos gens mêlez  
par-

parmi eux les aidèrent à bien dresser leurs bataillons, & tâchoient de les encourager par leur exemple. Je me détachai de notre petite armée, avec un Illinois & deux François seulement : Comme je m'avançois vers les ennemis, leur aîle gauche s'avançoit vers nos gens, qui les attendoient de pié ferme & avec beaucoup de résolution.

Dès que ces Barbares me virent approcher, ils tirèrent sur nous, mais personne n'ayant été blessé, je conseillai à l'Illinois & à nos deux François de se retirer, & comme je n'allois pas là pour combattre, mais pour être le mediateur de la paix, je voulus prendre sur moi tout le peril de ma députation. Je presentai d'aussi loin que je pûs aux ennemis un Collier; c'est la coutume parmi ces Sauvages de faire leurs propositions de paix avec des Colliers, qui sont chez eux autant de marques d'alliance & d'union : je m'avançai sur la foi de ce gage. A peine fus-je entré dans leur Camp que je me vis saisi par ces perfides; l'un m'arracha brusquement le Collier de la main, un autre me porta un coup de couteau dans le sein. Mais par bonheur le coup ayant glissé sur une côte, je ne fus que legèrement blessé, & les plus raisonnables de l'assemblée m'ayant donné quelque secours, soit par l'application d'un certain baume, soit par le moyen de quelque bande, on arrêta le sang, & après m'avoir donné le tems de me remettre, on me conduisit jusqu'au milieu du Camp, avec mon Interprete. Là on me demanda le sujet de mon arrivée; mes forces étoient bien diminuées à cause  
du

du sang que j'avois perdu ; mais j'avois toujours le cœur bon , & sans m'étonner , ni de leur grand nombre , ni de leurs menaces , je leur representai le tort qu'ils avoient , d'avoir violé en ma personne le droit des Gens , qui doit être respecté de tout le monde , & l'injure qu'ils faisoient au Roi mon Maître & à tous les François , de venir sans sujet faire la guerre à une Nation qui étoit dans son alliance & sous sa protection ; Que s'il leur restoit quelque consideration pour notre Prince & pour nous , ils se desistassent de cette guerre ; qu'ils regardassent les Illinois comme leurs freres & nos bons amis ; que nous trouvant unis dans cette rencontre , & ne faisant presque qu'un même Corps avec nous , ils ne pouvoient conspirer leur perte , sans conspirer en même tems la nôtre ; qu'il ne leur étoit ni glorieux de tremper leurs mains dans le sang de leurs compatriotes , ni trop avantageux pour eux de s'attirer de tels ennemis que les François ; que quelque grande que fut leur valeur , le peril étoit bien égal dans cette occasion pour les deux partis , puisque les Illinois étoient au moins au nombre de 600. combattans , & que nous étions bien près de deux cens dans notre troupe. (Il est bon quelquefois de s'accuser pas tout-à-fait juste , & sur tout à la guerre ; ) Qu'ainsi ce n'étoit ni manque de forces ni faute de courage , que je venois les inviter à la paix , mais par un pur principe d'amitié pour les uns & les autres. J'ajoutai à tout cela , que c'étoit au nom de toute notre Nation , de M. le Comte de *Frontenac* leur Pere , au nom même

me de nôtre grand Monarque, que je leur faisois cette priere, & leur protestai en même tems que je ne plaindrois pas le sang que j'avois perdu dans cette negociation, si j'avois le bonheur de recevoir de leur part une favorable réponse.

Pendant que je leur tenois ce discours, ou que mon interprête le leur faisoit entendre, on escarmouchoit de part & d'autre : & quelque tems après, un de leurs gens vint donner avis du combat à un des Généraux, & lui dit même que leur aîle droite commençoit à plier, & qu'on avoit reconnu parmi les Illinois quelques François qui faisoient grand feu sur eux. Ce fut un contretems fâcheux pour moi. Je remarquai que ces Barbares me regardoient d'un œuil feroce, & sans autre façon ils commençoient à délibérer sur ce qu'ils feroient de ma personne. Je me préparois à tout événement, lorsqu'un de la compagnie s'étant posté derrière moi, & tenant un rasoir dans sa main, me levoit de tems en tems mes cheveux. Je me retournai vers lui, & je vis bien à sa contenance & à sa mine, que son dessein étoit de m'enlever la chevelure; c'est-à-dire, de me couper la gorge: car c'est la coûtume parmi ces Peuples sauvages, quand ils vont en parti, où à la chasse, s'ils rencontrent un François, ou quelqu'autre de quelque Nation qu'il puisse être, de lui couper la tête, & de lui enlever la peau de dessus le crâne avec les cheveux en forme de calotte; ce qui est chez ces Barbares le plus glorieux trophée par où ils puissent se signaler; si bien que m'étant aperçû que

ce

ce jeune Iroquois vouloit s'acquérir cette marque d'honneur à mes dépens, je le priaï fort honnêtement de vouloir du moins se donner un peu de patience, & d'attendre que ses Maîtres eussent décidé de mon sort. *Tagancourte* vouloit qu'on me fit mourir, *Agoufot*, ami de M. de la Sale, vouloit qu'on me donnât la vie. Celui-ci l'emporta sur l'autre, & ce fut une espece de prodige chez un peuple si inhumain, que la clemence prévalût sur la cruauté. En un mot ils conclurent unanimement de me renvoyer pour porter de leur part aux Illinois parole d'une paix entière & d'une parfaite réunion. Soit qu'il y eut de la sincérité ou de la dissimulation dans cette proposition, le plaisir de me tirer de leurs mains, guérit à demi ma blessure; cependant pour mieux me persuader de la bonne foi de leurs intentions, ils me chargerent d'un beaux Collier de porcelaine, comme d'un gage d'union, & me prièrent de leur témoigner qu'ils souhaitoient désormais de vivre avec eux en véritables freres, & comme enfans communs de M. le Gouverneur. J'étois cependant si foible & si fatigué, qu'à peine pouvois-je me soutenir sur mes pieds.

Je rencontrai en m'en retournant le Pere *Gabriel de la Ribonde*, & le Pere *Zenobe Membré*, qui venoient s'informer de mon sort. Dès qu'ils me virent pâle, défait, tout en sang, me traînant avec peine, ils ne furent pas moins saisis de douleur que d'étonnement; ma blessure & la perte de mon sang les affligeoit, mais ils étoient un peu coniolez de me voir encore en vie, &  
ne

ne pouvoient assez me témoigner leur joye de ce que ces Barbares ne m'avoient pas entièrement tué. Nous allâmes ensemble trouver les Illinois; je leur repetai à peu près les mêmes discours que les Iroquois m'avoient tenus, & leur presentai de leur part, le collier de paix. Cependant je leur fis entendre qu'il ne falloit pas trop se fier à leurs propositions, ni à leur present, & qu'autant que j'en pouvois juger, ils n'étoient pas venus là pour s'en retourner sans rien faire; qu'ils étoient trop jaloux de leur gloire pour ne rapporter de leur course, que l'honneur de s'être accommodez avec un Peuple, qu'ils prétendoient soumettre; Qu'ainsi à mon sens, toutes ces belles paroles, toutes ces démonstrations d'amitié n'étoient que des apparences trompeuses pour les mieux surprendre.

Les Illinois n'eurent pas beaucoup de peine à croire & à se persuader tout ce que je leur dis. Ils se mirent cependant en devoir de répondre à leurs propositions par des présens reciproques & par une nouvelle ambassade. Il y avoit eu pendant tout ce tems une suspension d'armes: les jeunes Illinois contens d'avoir repoussé, au dépens de quelques-uns des leurs, les premières attaques de leurs ennemis, ne voulurent point s'exposer à un nouveau combat, & préférèrent le plaisir de la chasse à une gloire perilleuse; ainsi la plupart prirent ce moment pour décamper, & deserterent. Ceux qui étoient restez, se voyant abandonnez des plus braves, & appercevant venir à eux les ennemis en corps de bataille, ils n'eurent pas l'assû-  
rance

rance de les attendre. Comme ils ne se croyoient pas assez forts pour se défendre , ils prirent le parti de leur abandonner le terrain , & d'aller chercher ailleurs une nouvelle demeure ; ils allerent rejoindre leurs familles à trois lieuës de là.

Les ennemis se jetterent dans leur camp entierement abandonné ; quelques François qui resterent , deux Peres Recollets & moi , nous nous renfermâmes dans nôtre Fort. Au bout de deux jours les Illinois ayant paru sur une hauteur en assez grand nombre , & dans une contenance assez fiere , les Iroquois nous soupçonnerent de quelque intelligence avec eux , & crurent que c'étoit nous qui les avions rappelés. Comme ils les croyoient en plus grand nombre qu'ils n'étoient en effet , & que d'ailleurs ils avoient éprouvé leur valeur dans la dernière occasion , il me prièrent de vouloir être leur mediateur pour moyenner encore un nouveau traité de paix entre les deux Nations. J'acceptai volontiers cette mediation , ils me donnerent un des plus considerables des leurs pour me servir d'otage ; j'allai trouver les Illinois , & le Pere *Zenobe* eut la bonté de m'accompagner. Dès que je fus dans le champ des Illinois , je leur proposai les offres de leurs ennemis , & leur dis qu'ils étoient prêts d'étouffer toutes sortes d'inimitiez ; que j'amenois avec moi , pour garant de leur bonne foi , un jeune Iroquois des plus considerables de la Nation.

Les Illinois m'écouterent avec beaucoup de plaisir , me chargerent de les assûrer de leur entiere correspondance , me laisserent le maître des articles de la paix , & me promirent

mirent de leur envoyer sur l'heure un ôtage de pareille considération. Cependant ils me prièrent de ne point perdre de tems, & d'aller incessamment traiter cette affaire.

Je voyois les chpses en trop bon chemin pour ne pas me promettre un bon succès de ma méditation. Après avoir pris un léger rafraichissement chez eux, je me hâtai d'aller conclurre avec les Iroquois. Je leur portai parole d'un entier consentement de la part des Illinois, & leur dis en même tems qu'ils avoient mis à ma disposition cette affaire; que, s'ils vouloient, nous irions sur l'heure même travailler aux conventions pour établir une paix stable, solide, & de longue durée. La-dessus l'ôtage Illinois arriva, qui confirma les Iroquois dans la croyance de tout ce que j'avois avancé. Mais il gâta tout par son imprudence: car après avoir loué leur valeur & leur generosité, il avoua avec trop d'ingenuité, que le nombre de leurs combattans n'étant tout au plus que de quatre cent, ils recevoient leurs propositions de paix comme une grace dont toute sa Nation leur étoit très-obligée, & que pour marque de reconnoissance ils étoient prêts de leur envoyer quantité de castors & nombre d'esclaves. Qui ne sait que lorsqu'il s'agit d'accommodement, ou de traité, le trop de sincérité ou d'empressement recule souvent les affaires, loin de les avancer? En effet les ennemis qui jusques-là, sur ce que je leur avois dit, avoient eu la moitié de la peur, & qui même croioient le nombre de leurs ennemis beaucoup plus grand qu'il n'étoit en effet, reprirent toute leur

leur fierté, & me firent de sanglans reproches de ce que je leur avois fait les Illinois beaucoup plus nombreux, qu'ils n'étoient, que je leur avois arraché la victoire des mains par cette tromperie, & qu'ils devoient me faire payer aux dépens de ma vie la perte du butin qu'ils auroient fait, sans moi, sur leurs ennemis.

J'eus bien de la peine à me tirer de ce mauvais pas : cependant je leur fis entendre que ce que l'ôtage venoit de leur dire, n'avoit rien d'incompatible avec ce que je leur avois dit, que dans le tems de leur arrivée, les Illinois étoient du moins au nombre de six-cent combattans, mais que beaucoup avoient deserté ; qu'au reste mes intentions avoient toujours été très-bonnes, & que tout mon but n'avoit été qu'à faire parvenir les choses à un sincere accommodement. Au surplus je leur representai qu'ils s'étoient rendus les maîtres de leur champ & de leurs terres, qu'ils étoient en état d'imposer telle loi à leurs ennemis qu'ils souhaiteroient. Ne vous est-il pas assez glorieux, *ajoutai-je*, d'accorder la paix à des gens qui s'offrent même de l'acheter ? Les Iroquois se rendirent, ou plutôt firent semblant de se rendre à mes raisons, me regarderent d'un œil un peu plus riant, & renvoyerent l'Illinois dans le camp dire à ceux de sa Nation, qu'ils le prioient de se rendre le lendemain dans le leur, pour y conclure une solide paix.

Les principaux des Illinois ne manquerent pas de se trouver le lendemain au rendez-vous, avec leurs castors & leurs esclaves :

ves:

ves : les Iroquois les reçurent fort honnêtement, leur promirent de les remettre au premier jour en possession de leurs habitations, & leur offrirent en même tems divers colliers avec quelques pelletteries. Par le premier collier ils demandoient pardon au Gouverneur des François, de ce qu'ils étoient venus troubler une Nation qui vivoit sous leur protection : par le second, ils faisoient la même civilité à M. de la Sale ; & par le troisième ils juroient aux Illinois une éternelle alliance. Les Illinois leur firent les mêmes protestations, après quoi chacun se retira.

Pendant que ces deux Nations se donnoient de mutuelles assurances d'amitié, j'appris de bonne part, que les Iroquois faisoient faire des canots d'écorce d'orme, à dessein de poursuivre les Illinois le long du fleuve pour les perdre & pour les exterminer. Comme j'accompagnois un des principaux Illinois, il me demanda ce que je pensois de leur reconciliation. Je lui répondis franchement qu'il n'y avoit pas grand fond à faire sur la parole de ces perfides, que j'étois assuré qu'ils faisoient travailler à des canots pour les suivre sur leur Riviere ; que s'ils n'en croyoient ils profiteroient du tems, & se retireroient en quelque autre contrée où ils tâcheroient de se bien fortifier pour se mettre à couvert de leur surprise. L'Illinois donna dans ma pensée, me remercia de mon conseil, & nous étant separez, il s'en alla rejoindre ses gens, & je me retirai dans nôtre Fort.

Le huitième jour de leur arrivée & le dixième

dixième de Septembre, les Iroquois me firent appeller à leur Conseil avec le Pere *Zenobe*, & nous ayant fait asseoir, ils firent mettre six paquets de castor devant nous. Ensuite m'adressant la parole, ils me dirent que leur Nation nous offroit ces presens, & nous prioit en même tems de vouloir donner de leur part les deux premiers paquets à M. le Comte de Frontenac, leur pere, & de l'assurer qu'ils ne vouloient plus manger des Illinois, les enfans; qu'ils me donnoient le troisiéme pour servir d'emplâtre à ma playe; que le quatriéme nous serviroit d'huile, au Pere *Zenobe* & à moi, pour nous frotter les jambes dans le cours de nos voyages; que par le cinquiéme ils nous exhortoient à adorer le Soleil; & qu'enfin par le sixième ils nous sommoient de décamper le lendemain, & de nous retirer dans nos habitations Françoises.

Je ne manquai pas de les remercier au nom de toute nôtre Nation, tant de la consideration qu'ils avoient témoignée avoir pour M. le Comte de Frontenac & pour M. de la Sale, que du bon traitement qu'ils avoient fait aux Illinois, nos bons amis, & des bonnes huiles, ou emplâtres dont ils nous avoient gratifiés, le Pere *Zenobe* & moi. Je les suppliai aussi de vouloir toujours conserver les mêmes sentimens pour les uns & pour les autres; après quoi je leur demandai quand ils partiroient eux-mêmes, & quand ils remettroient les Illinois dans leurs terres, selon leur promesse. Cette demande leur parut un peu brusque ou trop hardie. Je ne l'eus pas plûtôt faire, qu'il

qu'il s'éleva un grand murmure parmi eux. Il y en eut quelques-uns qui me répondirent , que *puisque j'étois si curieux , ils alloient me le dire ; que ce seroit après avoir mangé quelques-uns de nos freres , ou des Illinois.* Ayant entendu ce discours , je repoussai avec le pié leur présent , & leur témoignai que puisqu'ils avoient ce dessein , je n'avois pas besoin de leur présent , loin de vouloir l'accepter ; qu'au reste je partirois sans leur ordre & sans leur congé , quand il me plairoit. Leurs chefs s'étant levez , nous dirent que nous pouvions nous retirer. Aussi-tôt un *Abenaguis* qui étoit parmi eux , & de mes anciens amis , s'approcha de moi pour me dire que ces gens étoient fort piquez contre moi , & me conseilla de me retirer le plus vîte que je pourrois. Je profitai de son avis , nous nous retirâmes , le Pere *Zenobe* & moi , & nous doublâmes le pas vers notre Fort , où nous étant renfermez , nous nous mîmes sur nos gardes durant la nuit , résolus de nous bien défendre en cas que nous fussions attaquez.

Quand nous nous vîmes en sûreté , nous raisonnâmes quelque tems sur la dissimulation & sur l'infidélité de ces peuples , sur l'état de nos affaires , & sur le peril que nous avions couru dans ce dernier Conseil. Le Pere *Zenobe* me blâmoit de ma brusquerie , me disant qu'il est quelquefois bon , & même nécessaire de se menager , quand on n'est pas le plus fort , dans l'esperance de trouver des occasions plus favorables. Mais je lui dis que la fermeté qu'on fait

paroître a souvent un meilleur effet, que la bassesse & la soumission. Que les ames cruelles ne s'attendrissent jamais par des supplications & des actions rampantes, au lieu que souvent elles se rendent à la vigueur & à la résistance; qu'au reste, lorsqu'il y a du danger, il vaut mieux prendre le parti d'un homme de cœur, que celui d'un lâche; que dans cette dernière occasion j'avois voulu repousser le mépris par le mépris; qu'ayant entrevû la mauvaise volonté des Iroquois, accompagnée même de raillerie, j'avois crû devoir rebuter ce qu'ils ne me presentoient que pour se mieux moquer de moi, & leur témoigner par ma réponse, ma fermeté dans le peril, plutôt que d'en venir à des prières ou à des flateries inutiles. Cependant voyant bien que nous n'étions pas en état de rester plus long-tems, nous employâmes le reste de la nuit à faire notre équipage pour le lendemain; nous étions encore quinze François dans le Fort, les deux Peres Recollets & moi. Cinq François voulurent être de ma compagnie, les autres se résolurent d'aller rejoindre les Illinois, ou d'aller chez quelque'autre Nation. Nous partageâmes nos munitions, nos armes & nos effets, & chacun fit son paquet.

Le lendemain onzième de Septembre de l'année 1681. dès la pointe du jour, chacun prit son parti, & nous nous embarquâmes les deux Peres, les cinq François & moi dans un canot, sur la Riviere des Illinois. Après cinq lieues de chemin nous mîmes à terre pour secher quelque peleterie, & pour rac-

commoder notre canot qui prenoit eau de tous côtez. Pendant cè tems-là le Pere *Gabriel* me dit qu'il s'en alloit le long du rivage dire à son Office. Je l'avertis de ne point s'écarter à cause que nous étions entourés d'ennemis. La beauté du climat, la douceur de l'air, l'agrement & l'aspect de la campagne chargée de beaux arbres & couverte de vignes, l'engagerent à aller un peu trop avant; & le firent tomber dans le piège que je lui avois prédit. Cependant le jour finissoit, & voyant que ce Pere ne revenoit point, j'entrai dans quelque chagrin de son retardement. Le Pere *Zenobe* n'en avoit pas moins que moi; nous allâmes le chercher de tous côtez avec un de nos gens; nous rencontrâmes sa piste, nous la suivîmes quelques pas, mais bien-tôt après nous la trouvâmes occupée par plusieurs autres qui nous empêcherent de suivre celle du bon Pere; de sorte qu'après avoir couru de tous côtez, au commencement de la nuit nous fîmes un grand feu sur le rivage pour lui servir de signal: nous passâmes même de l'autre côté de la riviere, l'appellant de tems en tems à haute voix. Tous nos cris, tous nos pas furent inutiles. Ce Religieux ayant été malheureusement rencontré dans un lieu écarté, par une troupe de Sauvages nommez *Quicapous*, fut entraîné dans le bois, & là il fut massacré par ces Barbares, qui lui couperent la tête; & lui prirent son Breviaire, qu'un de la troupe vendit ensuite à un Pere Jesuite, de qui nous avons depuis appris ces particularitez. Ainsi mourut ce bon Religieux âgé de soixante dix ans, au

milieu des prieres & des cantiques, divins, par les mains de ces malheureux, pour le salut desquels il étoit venu dévouer sa vie.

Après ces vaines recherches, nous ne laissâmes pas de l'attendre le lendemain jusqu'à midi; & n'y ayant plus d'esperance de le voir revenir, tristes que nous étions, nous nous embarquâmes sur la même riviere, & la remontâmes à petites journées, toujours dans l'attente du Pere Gabriel. Après environ un mois de navigation, nous primes terre à deux journées du grand Lac des Illinois; Nous y conduisîmes notre bagage par des traîneaux. Etant embarquez environ le 20. d'Octobre sur ce Lac, nous navigeâmes huit ou dix jours; un coup de vent nous porta sur un bord, à vingt lieuës du grand Village de *Potavalamia*. Les vivres nous manquant nous fumes obligez de prendre terre, & de glaner dans les bois. Comme j'étois extrêmement affoibli par une fièvre qui me consumoit, & que d'ailleurs mes jambes étoient fort enflées, nous ne pouvions gueres avancer. Cependant à force de nous traîner, nous arrivâmes à la Saint Martin, audit Village dont je viens de parler, où nous ne trouvâmes personne, & par conséquent nul secours pour nous rétablir. Nous avançâmes dans le desert, où nous rencontrâmes heureusement du blé d'Inde, avec lequel nous fîmes de la bouillie durant quelques jours. Etant munis de cette petite provision nous regagnâmes le Lac, & nous y étant rembarquez, après deux jours de navigation un vent de large nous por-

porta à terre. Nous abordâmes à une rade où nous trouvâmes des traces fraîches, qui nous conduisirent jusqu'à un autre Village des *Poutoualamis*, mais entierement abandonné. Il y avoit cependant encore quelque reste de blé d'Inde, & quelque peu de cerf boucané. Nous ne négligeâmes pas ce petit secours, que le hazard nous presentoit, & nous en étant fournis, le lendemain nous primes le chemin de la Baye des *Puans*, traînant toujours notre canot & notre bagage, & nous y arrivâmes vers la fin du mois de Novembre.

Cette Baye est un regorgement du Lac au dedans des terres; l'embouchure en est étroite, & va toujours en s'élargissant: son circuit est de plus de dix lieues. Il y a dans son enceinte une avance du Lac, qu'on a appelé, *l'Ance à l'esturgeon*: parce qu'il y a dans cet endroit plusieurs poissons de cette espèce. Nous nous y reposâmes quelques jours avec des Sauvages qui faisoient la chasse des Castors aux environs. C'étoient des *Poutoualamis* qui nous voulurent bien donner le plaisir de la chasse.

Comme tout ce país est coupé par un nombre infini de ruisseaux, ou de petites rivieres bordées de gros arbres, & que les bois y sont pleins de trembles, dont les petites feuilles & les branches les plus tendres servent de nourriture aux Castors, ces animaux s'y plaisent fort, & y sont en très-grand nombre.

Ce sont, comme l'on fait, des amphibiens, qui ne peuvent se passer de l'eau,

de l'air , & de la terre. Ils sont presque aussi gros que des moutons , mais beaucoup plus petits ; leurs jambes sont courtes , leur pattes approchent de celles des Singes , pour leur souplesse. Leur museau est long , armé de dents très-fortes ; leurs corps est revêtu d'une soie longue & fine , mais leur queue est un assemblage de plusieurs cordons très-durs , qui étant d'un fort petit volume sur le croupion , se développent ensuite , & forment en s'élargissant la base d'un triangle. Elle leur sert comme de masse ou de truelle pour taper la terre molle. Leur instinct admirable paroît dans leur bâtiment. Il se logent dans de petites cabannes qu'ils se bâtissent eux-mêmes ; & quand il est question de se loger , ils cherchent ensemble un lieu commode pour leur habitation. C'est pour l'ordinaire dans le lit de quelque rivière qui ne soit ni trop large , ni trop profonde , sur le bord de laquelle il y ait quelque gros arbre , dont le tronc panche vers l'eau. Quand ils ont trouvé un lieu qui leur convient , ils font entre eux un cercle ; ils se regardent comme s'ils vouloient tenir conseil. En effet , on remarque qu'ils s'assemblent toujours en nombre impair , tels que sont cinq , sept , neuf , onze , comme s'ils vouloient qu'il y en eut un qui décidât. Ensuite , la première chose qu'ils font , c'est de couper l'arbre qui est au bord de la Rivière. Ils le prennent ordinairement à un pié & demi de terre , & le tranchent tout au tour de haut en bas ; si bien qu'après l'avoir coupé , l'arbre tombe toujours dans l'endroit & dans le sens qu'ils veulent ;

&

& c'est justement au travers de la riviere, pour en arrêter, ou du moins pour en ralentir le cours. Si les branches de l'arbre empêchent qu'il n'appuye bien contre le fonds, ils ne manquent pas de les couper bientôt, & de faire un bon ciment d'un côté & d'autre avec des pierres, des branches, & du limon, pour fermer exactement le passage à l'eau. Si l'arbre n'a pas assez de longueur pour joindre les deux bords, ils en vont couper un autre au rivage opposé, ou s'ils n'en rencontrent pas, ils font des espèces de bâtardeaux, pour arrêter le cours de l'eau. Mais comme la riviere pourroit inonder, ou rompre la digue par sa violence, ils laissent de distance en distance quelques ouvertures à la chaussée par où l'eau puisse s'écouler. C'est ainsi qu'ils commencent leur bâtiment, ensuite ils se mettent à maçonner au pié de leur ouvrage: pour tout ciment ils prennent du limon qu'ils battent & rebattent avec leur queuë. Ils le mettent couche sur couche, jusqu'à ce qu'ils aient élevé leur édifice trois pieds de haut: ils le voutent, le polissent en dedans d'une manière très-propre; ils se font ainsi trois petits pavillons, qui communiquent les uns aux autres. L'un est pour leur gîte, l'autre pour garder leur provision, & le dernier pour leur nécessité. Ce qu'il y a de plus merveilleux en ceci, c'est que dans l'un de ces appartemens, ils creusent un bassin, une espèce d'aqueduc, ou de canal souterrain qui va jusqu'à la riviere. Ce bassin sert de reservoir dans lequel ils mouillent toujours leur queuë, faute de quoi ils mourroient

bien-tôt; & en cas de peril, leur canal leur sert de refuge & de chemin dérobé pour gagner la riviere. Si pendant qu'ils bâtissent, quelqu'un de la troupe a écorché sa queuë à force de taper la terre, il renverse sa queuë sur son dos, pour montrer au reste de la troupe, qu'il n'est plus en état de travailler.

Leur digue & leur cabanne étant faites, les Sauvages pour les en chasser, n'ont qu'à courir les petites rivieres, & dès qu'ils aperçoivent la chaussée, ils peuvent compter que la cabanne du Castor n'est pas loin. Ils s'en approchent d'aussi près qu'ils peuvent. Dès que le Castor voit ou entend les chasseurs, il s'enfonce dans son bassin, & suivant le courant de l'eau par dessous terre, il se retire dans le lit de la riviere. Mais comme il ne peut se passer d'air, il leve de temps en temps la tête hors de l'eau, & le Sauvage prend ce moment, si c'est en été, pour le tuer dans l'eau même, & ne manque pas de le percer de son trait: ou si c'est en hiver, quand les rivieres sont glacées; n'y ayant pas moyen de le tirer, le chasseur fait divers trous dans la glace, d'espace en espace, & se couche tout auprès sur le glaci. Le Castor passant par dessous leve la tête hors du trou pour respirer. Alors le chasseur enfonce & glisc la main sur le corps du Castor qui nage; mais quand il a passé jusqu'à l'endroit où la queuë s'élargit, le chasseur serre la main, & l'enpoignant fortement, le tire & le jette sur la glace. Comme il ne marche que fort lentement, on le rattrape aussi-tôt, & l'on l'ai-

l'affomme. On trouve quelquefois des huit ou dix chauffées dans l'espace de deux lieues. Aucun Castor n'en échape. Nous eumes le plaisir de cette chasse pendant huit ou neuf jours, quoique le tems fût extrêmement froid.

Après nous être un peu refaits, & munis de quelques provisions, nous nous remîmes sur le Lac le 7. de Decembre, & ayant pris à droite pour aller à *Missilimachinas*, un vent contraire nous arrêta pendant huit jours, & nous força d'aller relâcher au même endroit d'où nous étions partis. Par malheur les Sauvages n'y étoient plus, mais ils y avoient laissé quelques restes de cerf boucané, nous cabannâmes du mieux que nous pûmes, & nous allumâmes un grand feu pendant toute la nuit, mais nous fîmes une très-mechante chere. Cependant le vent changea, & nous crûmes pouvoir faire voile le lendemain. L'ance s'étant toute glacée, il falut se refoudre d'aller par terre. Comme nous étions dans ce dessein, la maladie d'un de nos François nous arrêta. Je me dispois à chercher du secours dans les bois avec quelqu'autre de la troupe. Dans ce même moment deux Sauvages *Ontnouas* se présentèrent & s'offrirent de nous conduire dans un village voisin, où ils nous assurèrent que nous serions bien reçus. Notre malade prit courage, ayant entendu des offres si agréables, & nous partîmes à l'heure même. Après trois bonnes heures de chemin, nous arrivâmes à un village des *Pontoualamis*, où nous fîmes rencontre de plusieurs François habituez avec ces Sauva-

106 NOUVELLE RELATION  
ges, & les uns & les autres nous y firent un  
accueil favorable.

Après deux jours de séjour, le Pere *Zenobe* ayant appris que les Jesuites avoient une belle habitation au fond de la Baye, & croyant qu'il étoit plus séant à un homme de son caractère, d'aller dans une maison religieuse, que de demeurer parmi des Sauvages, hommes libertins, il alla hiverner avec ces Peres. Pour moi je passai agreablement le reste de l'hiver avec ma troupe dans ce même village, jusqu'au commencement du Printems.

Vers le milieu du mois de Mars de l'année 1682. l'herbe étant déjà grande dans les prez, j'y pris quelquefois le divertissement de la chasse aux Bœufs. Ces animaux sont de la moitié plus grands que les nôtres; leur poil est une espèce de toison très-fine, & fort longue: leur paleron est d'une grandeur extraordinaire; leurs cornes recourbées sont d'une hauteur prodigieuse: leurs yeux sont grands à faire peur. Ils vont toujours attroupez, la moindre troupe est de trois ou quatre cent; quand ils défilent ils sont de grands chemins battus, où l'herbe est toute foulée. Au reste, ils sont si sauvages, qu'ils s'effarouchent au moindre bruit, ou à la moindre approche des hommes. Ils paissent dans de vastes prairies, où l'herbe est extrêmement haute. Pour en faire une bonne chasse les Sauvages les entourent de loin; cependant l'un d'eux se glisse sous l'herbe jusqu'au milieu du troupeau, & dès qu'il est venu là, il s'éleve tout d'un coup en sursaut en faisant un grand cri. Les bœufs  
prea-

prennent aussi-tôt l'éprouvante, les uns courent d'un côté, & les autres d'un autre : les Sauvages rangez en cercle les tirent de toutes parts, & comme ces animaux, tout blesez qu'ils sont, ne laissent pas de courir sur celui qui les a tirez, pour prévenir ce danger, le chasseur adroit les vise à la cuisse ou à la hanche, ou à quelque jambe, & ne manque pas de leur fracasser l'os : ce qui met l'animal dans l'impossibilité de courir après le coup. Comme aucun trait ne porte à faux, autant de coups tirez sont autant de bœufs par terre; de sorte que vingt chasseurs bleseront quelquefois plus de quarante ou cinquante bœufs, qu'ils vont ensuite assommer à coups de massue. Ce qu'il y a de merveilleux en ceci, c'est le fracas que fait le trait tiré par le Sauvage: car outre la justesse & la rapidité du coup, la force en est surprenante; d'autant plus que ce n'est ou qu'une pierre, ou qu'un os, ou quelquefois un morceau de bois très-dur, mis en pointe, & ajusté au bout de la flèche, avec de la colle de poisson, qui fait ce terrible effet. Quand les Sauvages vont à la guerre, ils empoisonnent la pointe, ou l'extrémité de leur dard, en sorte que s'il reste dans le corps, il faut mourir. L'unique ressource qu'il y a en cette occasion, c'est d'arracher le trait par l'autre côté de la plaie, en cas qu'il traverse; ou s'il ne traverse pas, c'est de faire une contr'ouverture, & de l'arracher; après quoi ils connoissent par instinct certaines herbes, dont l'application emporte le venin, & les guerit.

Je restai le mois de Mars dans ce même

lieu : le Pere *Zenobe* vint m'y trouver au Printems, & nous étant allez rembarquer à l'Ance que nous avions quittée, nous allâmes enfin aborder à *Missilimachinac*, au commencement d'Avril, à dessein d'y attendre M. de la Sale.

Depuis l'onzième de Septembre 1681. que nous prîmes congé des Illinois, jusqu'au 1. d'Avril, sept mois s'étoient écoulés. Pendant cet intervalle, M. de la Sale, sur l'avis que je lui avois donné par ma lettre, étoit descendu chez les Illinois, avec une bonne recrue, dans le dessein de nous secourir. Les Iroquois avertis de sa descente, craignant de se trouver entre deux armées, s'en étoient retournés, & les Illinois étoient rentrés dans leurs possessions. M. de la Sale n'en trouva pourtant que quelques-uns, les autres étant allez hiverner dans les bois. Il exhorta ceux qui étoient restés, de rappeler leurs gens, les assurant qu'il alloit bâtir un Fort, qui les mettroit à couvert de l'invasion de leurs ennemis; visita celui de *Creveœur*, qui étoit toujours en même état, y mit une petite garnison de quinze ou seize François, avec un Commandant, des munitions & des armes. Ensuite il remonta la rivière jusqu'au grand village, où plusieurs familles Illinois étoient revenus; travailla aux enceintes de son nouveau Fort, & ayant appris par quelques coureurs de bois, que j'avois pris ma route vers *Missilimachinac*, il se remit en chemin pour me venir joindre, ayant cependant laissé quelques soldats, & quelques ouvriers au Fort désigné, pour continuer

nuer son ouvrage & pour défendre ce Poste.

Il n'arriva qu'environ le 15. Août de l'année 1682. à *Missilimachiuac*, lui fixiéme: là nous prîmes de nouvelles mesures pour achever la découverte que nous avions commencée. Il falut d'abord songer à faire de nouvelles provisions pour un voyage de si long cours. Ce fut dans cette vûë qu'après six jours de repos, M. de la Sale partit en canot, pour aller à Frontenac; nous l'accompagnâmes, le Pere *Zenobe* & moi. Après avoir heureusement vogué le premier jour, nous allâmes prendre terre à un village nommé *Fejagou*, appartenant aux Iroquois. M. de la Sale y trafiqua quelques pelleteries, & m'ayant ordonné de l'attendre là avec le Pere *Zenobe*, il se remit en canot pour Frontenac. Il trouva sa barque en état, s'y munit de beaucoup de munitions & de vivres, y fit quelques nouveaux soldats, & m'envoya huit jours après sa barque chargée de nouveau monde, de bonnes marchandises, & des choses les plus nécessaires. Nous la montâmes le Pere & moi, & allâmes le premier jour aborder à *Niagara*, au dessous du Saut; là il falut mettre notre bagage & nos marchandises sur des traîneaux, & les conduire jusqu'au lac *Hyereo*, où nous nous rembarquâmes en canot au nombre de vingt personnes, tant soldats que matelots, avec nos meilleures marchandises. Après trois jours de navigation; nous allâmes prendre terre au bord de la riviere des *Miamis*, où nous étant cabannez, j'eus le tems d'y rassembler quelques François, quelques

Sauvages *Abenaguis*, *Loups*, *Quicapous*, & autres. J'y augmentai nos munitions par le secours de la chasse, & j'y trafiquai quelques-unes de nos marchandises pour du bled d'Inde.

Ce fut là que M. de la Sale nous vint rejoindre vers la fin de Novembre. Le jour même de son arrivée, nous descendîmes en canot la riviere des *Miamis*, jusqu'à l'embouchure d'une autre nommée *Chicacou*, & nous la remontâmes jusqu'à un portage, qui n'est qu'à une lieuë de la grande riviere, des Illinois. Ayant mis à bord en cet endroit, nous y passâmes la nuit avec un fort grand feu; car le froid fut si rude, que le lendemain les rivieres furent glacées & impraticables. Il falut encore avoir recours au traîneau, pour conduire notre bagage jusqu'au village des Illinois, où nous trouvâmes les choses dans le même état où M. de la Sale les avoit laissées. Le village étoit cependant plus peuplé, ce qui nous donna occasion de nous remettre un peu de nos fatigues, & d'y renouveler nos provisions.

Les rivieres demeurant toujours glacées, nous nous vîmes obligez de recommencer nôtre chemin par terre. Le troisiéme de Janvier 1683. nous poussâmes notre traite jusqu'à trente lieuës au deffous. Là, le tems se radoucit, & les glaces se fondirent. Ainsi la navigation nous ayant paru commode, nous nous mîmes en canot le 24. de Janvier, & nous descendîmes la riviere des Illinois jusqu'au fleuve *Mississipi*, où nous arrivâmes le 2. de Fevrier. A considerer la Riviere des Illinois, depuis son premier portage,

tage, jusqu'à son embouchure dans ce fleuve, elle a bien cent soixante lieuës de cours navigable. Les environs en sont aussi délicieux que fertiles. On y voit des animaux de toutes espèces, cerfs, biches, loups cerviers, orignacs, bœufs sauvages, chèvres, brebis, moutons, lièvres, & une infinité d'autres, mais peu de Castors. Pour des arbres, ce ne sont que bois à haute fûtaye, avec de grandes allées, qui semblent tirées au cordeau; outre les ormes, les hêtres, les planes, les cedres, les noyers, les châtaigniers, on y voit des plaines toutes couvertes de grenadiers, d'orangers, de citronniers: en un mot de toutes sortes d'arbres fruitiers. En plusieurs endroits on y voit de grands ceps de vignes, dont les sarments confondus parmi les branchages des plus grands arbres, soutiennent des grappes de raisin suspenduës, d'une grosseur extraordinaire.

Nous étant embarquez sur le *Mississipi*, nous suivîmes ce grand fleuve. A six lieuës de l'embouchure de la riviere des Illinois, nous rencontrâmes celle des *Ozages*, dont le rivage & les environs ne sont ni moins agreables, ni moins fertiles. Il est vrai que son eau charrie une si grande quantité de limon, qu'elle altere celle du *Mississipi*, & la rend toute limoneuse jusqu'à plus de vingt lieuës après son embouchure. Ses rivages sont bordez de gros noyers; on y voit une infinité de chaulées faites par les Castors, & la chasse y est très-grande & fort commune. En remontant vers sa source ses bords sont habitez par des Sauvages qui trafiquent  
beaucoup

beaucoup en pelleteries. Nous passâmes une nuit à l'embouchure de cette Rivière.

Le lendemain, après dix lieues de navigation, nous trouvâmes le village des *Tamias*. Nous n'y rencontrâmes personne, les Sauvages s'étant retirés dans les bois pour hyverner. Nous y fîmes pourtant quelques marques pour leur faire connoître que nous y avions passé. Ensuite continuant notre route, nous tombâmes après trois jours de course dans l'embouchure de la rivière des *Ouabaubi*, qui vient de l'Est, & qui se jette dans le *Mississipi*, à quatre-vingt lieues de celle des Illinois: c'est par cette rivière que les Iroquois viennent faire la guerre aux Nations du Sud. Nous cabannâmes une nuit dans cet endroit; après soixante lieues de course, suivent toujours notre grand fleuve, nous prîmes terre à un bord habité par des Sauvages, nommez *Chicacha*. Ce fut là que nous perdîmes un François de notre suite, nommé *Prudhomme*. La recherche que nous en fîmes pendant neuf jours, nous donna occasion de reconnoître plusieurs Nations, & de bâtir un Fort en ce lieu, pour servir aux François d'entre-pause & d'habitation dans un pays aussi beau que celui-là.

Durant cet intervalle deux de nos chasseurs firent rencontre de deux Sauvages *Chicacha*; qui leur offrirent de les conduire dans leur village. Nos gens entraînés par un esprit de curiosité les suivirent. Ils furent fort bien reçus, ensuite comblés de présents, & priés par les principaux de faire en sorte  
que

que notre Chef les honorât d'une visite. Nos gens très-satisfaits de cet accueil, en firent leur raport à M. de la Sale, qui le lendemain même s'y transporta avec dix de sa troupe; il y reçut tous les bons traitemens qu'on peut attendre des peuples les plus civilisez, & n'eut aucune peine de leur inspirer les sentimens de soumission & d'obéissance pour le Roi. Ces Sauvages même consentirent volontiers à la perfection de notre Fort.

Cette Nation est fort nombreuse, & peut mettre deux mille hommes sur pié: ils ont tous la face platte comme une assiette, ce qui est un trait de beauté parmi eux; c'est pour cela qu'ils prennent soin d'applatir le visage de leurs enfans avec des tablettes de bois, qu'ils appliquent sur leur front, & qu'ils sanglent fortement avec des bandes: toutes ces Nations jusqu'au bord de la mer se donnent cette figure: tout abonde chez eux, blé, fruit, raisins, olives, poules domestiques, poules d'Inde, outardes. M. de la Sale y ayant recû de si bons rafraichissemens, & après leur avoir fait, par reconnoissance, present de quelques couteaux, & de quelques haches, s'en vint retrouver ses gens. Enfin après neuf jour d'attente, *Prudhomme* qui s'étoit perdu dans le bois, où il n'avoit vécu que de gibier revint nous rejoindre. M. de la Sale le chargea du soin d'achever le Fort, qu'il nomma de son nom, & lui en donna le commandement; après quoi il reprit sa route sur le même fleuve, vers la fin du mois de Fevrier.

Nous

Nous fumes trois jours sans débarquer, le quatrième, après avoir fait cinquante lieues nous arrivâmes au village des *Cappa* : à peine eumes nous mis pié à terre, que nous entendîmes battre le tambour. D'abord croyant voir les ennemis à nos trouffes, nous nous jettâmes dans nos canots, & passâmes à l'autre bord. Ici nous fîmes aussi-tôt une redoute, pour nous mettre à couvert de toute surprise. Les Sauvages vinrent nous reconnoître en canot; nous envoyâmes quelqu'un de nos gens au devant d'eux, pour leur présenter le *Calumet*. Ils l'accepterent volontiers, s'offrirent en même tems de nous conduire dans leur habitation, & nous promirent toutes sortes de secours. M. de la Sale ne balença pas d'y aller : cependant l'un des deux Sauvages prit le devant, pour donner avis de notre arrivée à ceux de sa Nation. Leur Chef accompagné des principaux s'avança pour nous recevoir. Dès qu'il vit M. de la Sale, il vint le saluer d'une manière fort grave, & d'ailleurs respectueuse; lui offrit tout ce qui dépendoit de lui & de sa Nation, & l'ayant pris par la main, il le conduisit dans sa cabanne. M. de la Sale marchant avec lui, témoigna combien il étoit sensible à ses honnêtetez, & lui fit entendre son dessein & ses intentions, qui ne tendoient qu'à la gloire du vrai Dieu, & à lui faire connoître la puissance du Roi des François. Etant arrivez au villages nous vîmes une très-grande multitude de peuple, au milieu de laquelle étoient plusieurs archers rangez par file. Le Chef s'étant quelque tems arrêté, déclara à toute l'assemblée, que

que nous étions envoyez de la part du Roi de France , pour reconnoître l'Amerique Septentrionale , & recevoir les Peuples sous sa protection. Il se fit alors une acclamation generale , par laquelle ce peuple parut témoigner sa joye : & aussi-tôt le Chef asfura M. de la Sale de la parfaite soumission de tout son peuple aux ordres du Roi ; le conduisit dans sa cahanne , & lui fit tous les bons traitemens possibles , aussi-bien qu'à ceux de sa troupe. Outre cela il lui fit des présens fort considerables : par exemple , beaucoup de blé d'Inde , & d'autre provisions necessaires , dont M. de la Sale fut fort content , aussi-bien que de toutes ses honnêtetez. Cette Nation n'a presque rien de sauvage ; ils jugent par leurs loix & par leurs coutumes. Chacun y jouit de son bien en particulier , dans l'étenduë de sa terre.

A huit lieuës là sont les *Akancéas* , dont les terres ont plus de soixante lieuës. Ils sont divisez en plusieurs villages , de distance en distance. Les *Cappa* nous donnerent deux guides pour nous mener jusqu'au premier , qu'on appelle *Togengan* : il est sur le bord d'un fleuve , nous y fumes très-bien reçus : à deux lieuës de celui-ci nous descendîmes en canot à celui de *Torimant* ; & à six lieuës de ce dernier , dans un autre appelé *Ozotoni*. Nous fumes par tout également bien reçus ; & comme notre arrivée avoit déjà fait du bruit dans toute la Nation , nous trouvâmes une fort nombreuse assemblée de peuple dans celui-ci ; ce qui obligea M. de la Sale d'y faire arborer les Armes du Roi , au bruit de notre Artillerie. L'éclat & le  
teu

feu de nos armes imprima un tel respect , & jetta une telle consternation parmi toute cette multitude , que leur Chef nous jura de la part de sa Nation une inviolable alliance. Ce climat & celui des *Cappa* est le même ; il est sur le 34. degré de latitude : le país abonde généralement par tout en grains , en fruits , en gibiers de toute nature & de toutes especes. La temperature de l'air y est merveilleuse ; on n'y voit jamais de nége , très-peu de glace : leurs cabannes sont bâties de bois de cedre , toutes nattées en dedans : ils adorent toutes sortes d'animaux , ou pour mieux dire , ils n'adorent qu'une seule Divinité , mais qui se manifeste dans un animal , tel qu'il plait à leur *Jongleur* ou *Prêtre* , de le determiner. Ainsi ce sera tantôt un bœuf , tantôt un orignac , tantôt un chien ou quelque autre. Quand ce Dieu sensible est mort , c'est uu dueil universel ; mais qui se change bien-tôt en une grande joye , par le choix qu'ils font d'une nouvelle Divinité mortelle , qui est toujours prise d'entre les Brutes.

Environ soixante lieuës au dessous de cette Nation , sont les *Taengas* , peuple qui ne cede ni en force , ni en beauté de climat à aucun autre de l'Amerique. Les *Akancéas* nous donnerent des guides pour nous y conduire. Nous étant mis en canot , nous suivîmes toujours le cours du grand fleuve. Dès la premiere journée nous commençames à voir des Crocodiles le long du rivage , ils sont en très-grand nombre sur ces bords , & d'une grosseur prodigieuse. Il y en a de vingt ou trente piés. A voir un animal

nimal si monstrueux, qui croiroit qu'il ne vient que comme un poulet, & qu'il soit éclos d'un œuf? aussi on remarque qu'il croît tous les jours de sa vie. Nous observâmes qu'ils nous suïoient quand nous les poursuivions; & que lorsque nous les suïons, il nous poursuivoient. Nous les écartâmes à coup de fusil, & nous en tuâmes quelques-uns. Le jour suivant, étant arrivé vis-à-vis du premier village de *Taenças*, M. de la Sale me députa vers le Chef, pour lui apprendre son arrivée, & me donna les deux guides *Akan-céas*, avec deux *Abenaguis*, pour me servir de truchemens.

Comme ce village est au delà d'un Lac qui a huit lieuës de tour à demi-lieuë du bord, il nous fallut porter un canot d'écorce pour le traverser. Nous le passâmes en deux heures. Dès que nous fumes sur le rivage, je fus surpris de la grandeur du village, & de la disposition des cabannes. Elles sont disposées à divers rangs, & en droite ligne autour d'une grande place; toutes faites de bouffillages, & recouvertes de nattes de canne. Nous en remarquâmes d'abord deux, plus belles que les autres, l'une étoit la demeure du Chef, & l'autre le Temple; chacune avoit environ quarante piés en carré: les murailles en étoient hautes de dix piés, & épaisses de deux: le comble en forme de dôme étoit couvert d'une natte de diverses couleurs. Devant la maison du Chef étoient une douzaine d'hommes armés de demi piqués: comme nous nous présentâmes, un Veillard s'adressa à moi, & me prenant par la main, il me conduisit dan

un vestibule , & de là dans une grande salle en quarré , pavée & tapissée de tous côtez d'une très-belle natte. Au fond de cette salle , en face d'entrée étoit un beau lit , entouré de rideaux , d'une étoffe fine , faite & tissue de l'écorce de meûriers. Nous vîmes sur ce lit , comme sur un Thrône , le Chef de ce peuple au milieu de quatre belles femmes , environné de plus de soixante vicillards armez de leurs arcs & de leurs flèches. Ils étoient tous couverts de capotes blanches & fort déliées : celle du Chef étoit ornée de certaines houppes d'une toison différemment colorée. Celles des autres étoient toutes unies. Le Chef portoit sur sa tête une tiare d'un tissu de jong très-industrieusement travaillé & relevé par un bouquet de plumes différentes ; tous ceux qui étoient autour de lui , étoient nud-tête ; les femmes étoient parées de vestes de pareille étoffe , portoient sur leurs têtes de petits chapeaux de jonc , garnis de diverses plumes : elles avoient encore des brasselets tissus de poil , & plusieurs autres bijoux , qui relevoient leur ajustement. Elles n'étoient pas toutes-à fait noires mais bises , le visage un peu plat , les yeux noirs , brillans , bien fendus , la taille fine & dégagée , & toutes me parurent d'un air riant & fort enjoué.

Surpris , ou plutôt charmé des beautés de cette Cour Sauvage , j'adressai la parole à ce venerable Chef , & lui dis au nom de M. de la Sale , qu'ayant l'honneur d'être envoyé de la part du *Roi de France* , le plus puissant des Rois de la terre , pour reconnoître toutes les Nations de l'Amérique , & pour les  
invi-

inviter à vivre sous la domination d'un si grand Prince, nous venions leur offrir notre alliance & notre protection, sous laquelle toutes les Nations d'enhaut s'étoient déjà rangées: que si nous prétendions nous établir dans ce país, e'étoit moins pour les assujettir sous un joug rigoureux, que pour les maintenir tous par la force de nos armes, dans les bornes de leurs possessions, & pour leur faire part de nos plus beaux Arts & de nos richesses; moins pour leur ravir leurs trésors, que pour leur apprendre à s'en servir; moins pour leur ôter leurs terres, que pour leur enseigner à les bien cultiver, & pour leur ouvrir par la navigation le commerce des autres; moins enfin pour être leurs Souverains & leurs Maîtres, que pour être leurs amis & leurs frères.

Le Chef, après m'avoir attentivement écouté, & un de nos *Abenaguis* lui ayant expliqué le sens de mon discours, m'embrassa, & me répondit d'un air doux & riant, que sur le rapport que je lui faisois de la grandeur de notre Monarque, il avoit déjà conçu pour sa Majesté tous les sentimens de veneration & de respect qu'on devoit à un si grand Prince; qu'il auroit le lendemain l'honneur de voir M. de la Sale, & de l'en assurer plus particulièrement. Là-dessus je lui offris de la part de M. de la Sale, une épée damasquinée d'or & d'argent, quelques étuis garnis de rasoirs, ciseaux & couteaux, avec quelques bouteilles d'eau de vie. Je ne laurois assez exprimer avec quelle joye il reçut tous ces petits présens. Je m'aperçus cependant qu'une de ses femmes ma-

niane

niant une paire de ciseaux, & en admirant la propreté, me sourioit de tems en tems, & sembloit m'en demander autant. Je pris mon temps pour m'approcher d'elle, & ayant tiré de ma poche un petit étui d'acier travaillé à jour, où il y avoit une paire de ciseaux, & un petit couteau d'écaille; & faisant semblant d'admirer la blancheur & la finesse de sa veste, je lui mis finement l'étui dans la main. En le recevant elle serra fortement la mienne, & me fit concevoir par là, *que ces femmes n'ont pas tout-à-fait le cœur sauvage*, & qu'elles pourroient bien s'appriivoiser avec nous. Une autre de là compagnie, qui n'étoit ni moins propre, ni moins agréable que celle-ci, nous étant venue joindre, me fit entendre en me montrant les épines qui servoient d'attache à sa juppe, que je lui ferois plaisir de lui donner des épingles. Je lui en donnai un rouleau de papier garni, avec un étui d'aiguilles & un dé d'argent. Elle reçut ces colifichets avec une joye tout-à-fait grande. J'en donnai autant aux deux autres. La mieux faite & celle qui paroissoit la plus aimable ayant pris garde que j'admirois le collier qu'elle portoit à son cou, le détacha adroitement, & me l'offrit d'une maniere tout-à-fait honnête. Je me défendis quelque tems de l'accepter: mais le Chef lui ayant fait signe de me le donner, je ne pus me dispenser de le recevoir, à dessein de le presenter à M. de la Sale. Pour lui témoigner ma reconnoissance, je lui donnai dix brasses de rasade bleuë, qu'elle me put estimer pour le moins autant.

Ce-

Cependant comme le jour declinoit, je voulus prendre congé du Chef de cette Nation; mais il me pria fortement d'attendre au lendemain, & me remit entre les mains de quelques-uns de ses Officiers avec ordre de me faire bonne chere. Je n'eus pas beaucoup de peine à me rendre à ses offres, & l'envie que j'avois d'apprendre leurs mœurs & leurs maximes me fit rester avec plaisir. On me conduisit d'abord dans un appartement meublé à peu près comme celui du Prince. On m'y donna une collation mêlée de gibier & de fruit. Je bûs même quelques liqueurs.

Pendant ce tems là je m'entretenois avec un vieillard, qui me satisfit sur tout ce que je lui demandois. Pour ce qui concernoit leur Politique, il me dit qu'ils ne se gouvernoient que par la seule volonté de leur Chef; qu'ils le reveroient comme leur Souverain, qu'ils reconnoissoient ses enfans comme ses legitimes Successeurs; que lorsqu'il mouroit, on lui sacrifioit sa premiere femme, son premier Maître-d'hôtel, & vingt hommes de sa Nation, pour l'accompagner dans l'autre monde. Que durant sa vie personne ne buvoit dans sa tasse, ni ne mangeoit dans son plat, ni n'oseroit passer devant lui quand il marche; qu'on prend soin non seulement de nettoyer le chemin par où il passe, mais de le joncher d'herbes & de fleurs odoriferantes. J'observai dans le peu de tems que je fus en sa presence, que s'il parloit à quelqu'un, avant que de lui repondre, il faisoit de grands hurlemens. Je priaï ce bon vieillard de m'en dire la raison. Il me dit que ces hurlemens étoient des marques d'admiration & de respect. A l'égard de leur Religion, il me dit

qu'ils adoroient le Soleil, qu'ils avoient leurs Temples, leurs Autels & leurs Prêtres. Que dans ce Temple ils y entretenoient un feu perpetuel, comme le symbole du Soleil: qu'à tous les declins de la Lune, ils portoient, par forme de Sacrifice, à la porte du temple un grand plat de leurs mets les plus délicats, dont leurs Prêtres font une offrande à leur Dieu, & qu'ensuite ils l'emportoient chez eux pour en faire grand'-chere.

A l'égard de leurs Coûtumes, que tous les Printemps ils vont en troupe dans quelque lieu écarté, défricher un grand espace de terre, qu'ils piochent tous au son du tambour: qu'ensuite ils prennent soin d'aplanir la terre, d'en faire un grand champ, qu'ils appellent *le Desert*, ou *le Champ de l'esprit*. En effet, c'est là qu'ils vont entretenir leurs rêveries & attendre les inspirations de leur prétendue Divinité. Cependant comme tous les ans cet exercice se renouvelle, il arrive qu'ils défrichent insensiblement toutes leurs terres, & qu'elles leur rapportent par là de plus grands revenus. En Automne ils cueillent leur blé d'Inde. Ils le gardent dans de grands panniers jusqu'à la première Lune du mois de Juin de l'année suivante. En ce tems-là les familles s'assemblent, & chacun invite ses amis ou ses voisins à venir manger de bons gâteaux, à quoi ils joignent de la viande, & ainsi ils passent la journée en festins.

Voilà tout ce que je pus apprendre ce jour-là de leur Religion, de leur Gouvernement & de leurs Coûtumes. Le lendemain j'eus la curiosité de voir leur Temple avant mon départ. Le même Vieillard m'y accompagna. La structure

ture en dehors en est toute semblable à celle de la maison du Chef. Il est enfermé dans le circuit d'une grande muraille. L'espace qui est entre-deux, forme une espèce de parvis, où le peuple se promène. On voit au dessus de cette muraille un grand nombre de piques, sur la pointe desquelles on met les têtes des ennemis, ou des plus grands criminels. Au dessus du frontispice on voit un gros billot fort élevé, entouré d'une grande quantité de cheveux, & chargé d'un tas de chevelures en forme de trophée. Le dedans du Temple n'est qu'une nef peinte ou bigarrée en haut par tous les côtez, de plusieurs figures différentes. On voit au milieu de ce Temple un grand foyer qui tient lieu d'autel, où brûlent toujours trois grosses buches mises de bout en bout, que deux Prêtres revêtus de grandes cappes blanches prennent soin d'attiser. C'est autour de cet Autel enflammé, que tout le monde fait ses prières, avec des hurlemens extraordinaires. Ces prières se font trois fois le jour, au lever du Soleil, à midi, & à son coucher. On m'y fit remarquer un cabinet menagé dans la muraille. Le dedans m'en parut très-beau. Je n'en pus voir que la voute, au haut de laquelle étoient suspendus les corps de deux aigles déployées & tournées vers le Soleil. Je demandai à y entrer, mais on me dit que c'étoit-là le Tabernacle de leur Dieu, & qu'il n'étoit permis qu'à leur Grand Prêtre d'y entrer. J'appris cependant que c'étoit-là le lieu destiné pour la garde de leurs trésors & de leurs richesses, comme perles fines, piéces d'or & d'argent, pierreries, & même plusieurs marchandises Européenes, qu'ils trafiquent avec leurs voisins les Espagnols.

Après avoir vû toutes ces curiositez, je pris congé de ceux qui m'accompagnoient. Je m'en retournai avec mes deux interpretes vers M. de la Sale, à qui je rendis un compte fidele de tout le bon traitement que j'avois reçu du Chef des *Tacucas*, de sa magnificence, & sur tout de la disposition où il étoit de reconnoître l'Autorité du Roi.

Quelque tems après, nous le vîmes arriver dans une piroque magnifique, au son du tambour & de la musique des femmes qui l'accompagnerent. Les unes étoient dans sa barque, les autres vogoient à côté de la sienne. M. de la Sale le reçut avec un respect mêlé d'un certain air de gravité, qui répondit au caractère qu'il devoit soutenir en cette rencontre. Il le remercia de l'honneur de sa visite, & lui témoigna qu'il ne la recevoit qu'au nom du Prince, de la part duquel il étoit envoyé. Que ne doutant pas qu'il ne fut dans les sentimens de reconnoître sa puissance, il l'assuroit de sa protection & de son amitié Royale. Le Chef des *Tacucas* répondit, que ce qu'il avoit appris de la grandeur du *Roi des François*, & de la valeur de ses Sujets, ne lui avoit pas permis de balancer un moment sur les hommages qu'il venoit lui rendre en sa personne: & que tout Souverain qu'il étoit, il se soumettoit volontiers à la puissance de notre grand-Roi, & qu'il seroit ravi de mériter par ses services notre protection & notre alliance. Après ces protestations d'amitié de part & d'autre, ils se firent des presens reciproques. M. de la Sale lui offrit deux brasses de rassade, & quelques étuis pour ses femmes. Ce Chef des Sauvages lui donna six de ses plus belles robes, un collier de perles, une piroque toute  
rem-

remplie de munitions & de vivres ; après quoi l'on apporta une douzaine de caraffes d'eau de vie préparée avec le sucre & le noyau d'aman-de & d'abricot. La fanté du Roi y fut bâë au bruit de notre artillerie. Ensuite celle du Chef des *Tacucas*, après quoi il remonta sur sa Piroque, & s'en retourna très-content.

Nous restâmes encore sur ce bord toute la journée, nous prîmes hauteur, & nous nous trouvâmes au vingt-cinquième degré de latitude. Le lendemain 22. de Mars de la même année 1683. nous allâmes coucher à dix lieuës de là.

M. de la Sale ayant apperçu une piroque qui venoit me reconnoître, m'ordonna de lui donner la chasse. Je courus d'abord vers elle, mais comme j'étois sur le point de la prendre, plus de cent hommes parurent sur le bord de l'eau, l'arc bandé, tout prêts à nous tirer. M. de la Sale me fit faire signe par de grands cris, de n'aller pas outre ; & m'étant aussi-tôt venu joindre avec son monde, nous allâmes nous camper vis-à-vis d'eux, le mousquet en joue. Cette contenance les ayant étonnez, ils mirent les armes bas : & je fus sur le champ commandé pour leur aller porter le *Calumet*. Après les avoir abordez, je leur offris le collier de paix. Ils l'accepterent de bonne grace, m'embrassèrent, & me firent connoître qu'ils vouloient être de nos amis. M. de la Sale ayant remarqué la manière obligeante dont ils m'avoient reçu, vint nous joindre au même bord. Aussitôt ces Sauvages l'ayant reconnu pour notre Commandant, lui rendirent toutes sortes d'honneurs. Il leur témoigna qu'il n'exigeoit rien d'eux qu'une reconnoissance & qu'une fournifion volontaire aux ordres de notre Monarque

à quoi il ajouta l'exemple des Nations supérieures, & se servit des mêmes raisons dont il s'étoit servi en de pareilles occasions. Ils lui répondirent qu'ils avoient leur Chef, & qu'ils ne pouvoient rien faire que par son ordre ; qu'ils s'offroient de le faire venir vers nous, ou de nous conduire jusqu'à son habitation. M. de la Sale toujours fort aisé de reconnoître la situation, les mœurs, & les facultez de toutes ces Nations prit ce dernier parti. Leur village étoit à quatre grandes lieuës du bord du fleuve. Nous n'y fumes pas plutôt arrivés, que le Chef nous vint recevoir. Il nous conduisit dans sa cabanne, où il nous regala très-bien. C'est le Chef de la Nation des *Natches*. Ce peuple est partagé en deux dominations ; celle-ci étoit la moindre, leurs terres ne vont pas à plus de vingt lieuës à la ronde.

Le Prince qui commande à ces Peuples, pria M. de la Sale de vouloir bien accepter quelques presens du pays. M. de la Sale lui donna une hache, une marmite, & quelques couteaux. Nous en reçûmes quelques provisions ; & nous nous séparâmes très-satisfaits les uns des autres. Il nous fit donner deux guides pour nous accompagner jusques dans l'autre Nation du même nom, qui est dix lieuës plus avant dans les terres.

Il y a parmi cette Nation un fort grand nombre de *Plongeurs*, qui vont au fond de l'eau chercher aux pieds des rochers les huitres à perles. Les jours qu'il fait beau, on voit sur les avances des rochers, ce riche coquillage s'ouvrir pour recevoir la rosée du Ciel. Cette rosée fait éclore au dedans de la nacre les premiers germes de la perle, comme autant de petits grains blancs

blancs , fortement attachez à sa coquille. Ces grains grossissent peu à peu , & acquierent enfin avec leur blancheur , une parfaite dureté. L'on remarque que les perles qu'on tire du fond de la mer ont l'eau plus belle que celles qu'on trouve sur les rochers ; que le Soleil en ternir l'éclat , & que le tonnerre en étouffe les semences.

Nous étant mis en chemin sous la conduite de nos guides , nous arrivâmes le soir même , au village des *Natches*. Cette Nation peut mettre en tout tems trois mille hommes sous les armes. Leurs terres portent du blé d'Inde , de toutes sortes de fruits , des oliviers & des vignes. On y voit de vastes prairies , de grandes forêts , de toutes sortes de bestiaux ; la pêche & la chasse font leurs occupations & leurs richesses.

Le Chef nous reçut avec joye ; nous fit present de provision de bouche , & nous regala de tout ce qu'il avoit de meilleur. Le lendemain de notre arrivée , nous y arborâmes les armes du Roi au bruit de nos mousquets ; après quoi nous prîmes congé du Chef , qui nous assura d'une parfaite soumission.

Étant rentrez dans nos canots , après huit lieuës de navigation , nous descendîmes au village des *Coroas*. Le Chef nous y fit le même accueil que les autres nous avoient fait.

Le lendemain , 27. Mars 1683. nous cabanâmes à l'embouchure d'une Riviere , qui vient de l'Ouëst : on la nomme *la Sabloniere*. A dix lieuës de là , nous remarquâmes qu'elle se partage en trois canaux. Je pris celui de la droite , & M. de la Forêt celui de la gauche , & M. de la Sale celui du milieu. Nous suivîmes chacun nôtre canal , environ dix lieuës , & peu

de temps après, nous nous trouvâmes réunis par une espèce de confluent sur le même fleuve. A peine eumes nous fait six lieuës ensemble que nous apperçumes des pécheurs sur le bord de l'eau. C'étoient des *Quinipiffas*. Dès qu'ils nous virent approcher, ils allerent avertir leur gens. Aussi-tôt nous entendîmes battre le tambour, & le rivage fut bordé de Sauvages armez d'arcs & de flèches. Nous voulumes envoyr quatre François à la découverte, mais ils furent rudement repouffez à force de traits. Quatre de nos Sauvages voulurent s'avancer de même, & ils furent traitez à la parcille; de sorte que Monsieur de la Salle ne voulant rien risquer, & n'étant point d'humeur à forcer ces gens-là, il trouva plus à propos de les laisser en repos, que de passer outre.

A douze lieuës des *Quinipiffas*, nous tombames sur la droite, dans le Village de *Tam-gibao*. Nous le trouvames pillé, saccagé & quantité de corps morts entasséz les uns sur les autres. Ce spectacle nous fit fremir, & jugeant bien qu'il ne faisoit pas bon sur ces rivages, nous passames plus loin. Après dix lieuës de chemin, nous commençames à nous appercevoir que l'eau étoit salée, la plage nous parut plus étendue, & toute semée de coquilles différemment figurées, les unes en gondoles, les autres en pointes spirales, & toutes ornées de plusieurs couleurs. Nous allames plus avant, & après une heure de navigation, nous nous mîmes en un canot sur la mer. Nous cotoyames le rivage environ un grand quart de lieuë, pour mieux connoître les bords, & nous revînmes enfin prendre terre à l'embouchure de notre fleuve.

Cela.

Cela arriva le 7. Avril de l'année 1683. D'abord notre premier soin fut de rendre grâces à Dieu, de nous avoir si heureusement conduits jufqu'au terme de notre voyage, après plus de huit cent lieues de navigation & de courfe avec fi peu de monde, fi peu de munitions, & au travers de tant de Nations barbares, que nous n'avions pas feulement découvertes, mais en quelque façon founifés. Nous chantâmes le *Te Deum*, enfuite dequoi, portant nos canots & notre équipage fur des traineaux, nous allâmes cabanner un peu au deffus de la place, pour nous mettre à couvert du reflux qui la couvre toute entiere, après l'avoir laiffée à fec pendant fix heures.

Ayant choifi le lieu de notre nouveau campement, nous attachâmes une Croix au haut d'un gros arbre, & nous y arborâmes les armes de France : après quoi nous conftruifîmes trois ou quatre cabannes auprès, au milieu de quelques retranchemens. Enfuite M. de la Sale prit fes points de hauteur pour déterminer l'embouchure du *Missiffipi*. Les Efpagnols qui l'avoient inutilement cherchée, avoient déjà donné à ce fleuve le nom *Rio efcondido*. Selon le calcul de M. de la Sale, c'est entre le 22. & 23. degré de latitude, qu'il fe jette dans le Golphe de Mexique, par un gros canal qui a deux lieues de largeur, qui est profond, & très-praticable.

Avant que de quitter fes bords, M. de la Sale voulut un peu les reconnoître. Il est confiant qu'auprès de la mer ils font inhabitables, tant à caufe des fréquentes inondations du Printems, que pour la fertilité de la plage. Ce n'est partout ce païs, que cannes, ronces, & bois

renversez, mais environ une lieue & demi dans les terres, c'est le plus beau séjour du monde : grandes prairies, bois francs remplis de meuriers, noiers, chataigniers. On y voit des campagnes couvertes de toutes sortes d'arbres fruitiers, d'orangers, de citronniers, de grenadiers, des côteaux chargez de vignes, des champs qui portent deux fois par an du blé d'Inde. On voit dans les étangs, ou sur les rivières toutes sortes d'oiseaux aquatiques, comme canards, oyes, macreuses, plongeurs : dans les bois & dans les campagnes toutes sortes de volatiles, perdrix, faisans, cailles ; d'animaux à quatre piés de toutes especes, sur-tout de gros bœufs qu'on appelle *Cibolas*. Ils sont beaucoup plus gros que ceux dont nous avons déjà parlé, & bossus depuis le chignon du cou jusqu'au milieu du dos : ils paissent dans les cannes, & s'atroupent jusqu'au nombre de quinze cent. On en fait la chasse d'une manière assez particulière. Comme ils sont au milieu de ces cannes dans des forts impenetrables, les Sauvages font un grand circuit autour, & y mettant le feu par divers côtez, sur-tout quand le vent souffle un peu plus fort qu'à l'ordinaire, ils excitent un grand incendie. Tout l'air est d'abord rempli de fumée, qui se change en flame en un moment, & la rapidité du feu jointe au bruit effroyable que fait cette forêt fragile & brulante, jette l'épouvante dans le troupeau. Ces gros bœufs effraiez fuient de toutes parts. Les Sauvages perchez de distance en distance sur des arbres dardent les uns, tirent sur les autres, & en font une boucherie incroyable. Les Sauvages *Tangibao*, *Quinipissas*, *Natches*, (car plusieurs Nations se joignent ensemble pour cette chasse) firent

firent une chasse pendant notre séjour, & nous y profitâmes de trois gros bœufs, qu'ils nous abandonnerent. Les ayant dépecez, nous en fimes bonne chere pendant trois jours, & nous en eumes encore de reste pour le jour de notre départ.

M. de la Sale voulant aller faire part de ses découvertes à M. le Comte de Frontenac, & desirant confirmer les peuples qu'il avoit reconnus, dans les bons sentimens qu'ils avoient déjà conçu pour notre Nation, resolut de remonter le Fleuve vers les Illinois, de là regagner les Lacs, pour aller à *Quebec*, & ensuite de faire voile en France, à dessein d'informer la Cour de ses voyages & de ses découvertes.

L'onzième d'Avril de la même année 1683. nous nous remimes en canot sur le même Fleuve: nous étions au nombre de soixante personnes. Comme ce fleuve, environ cinquante lieues au dessus de la mer, se divise en trois grands canaux, qui se réunissent en un seul, nous arrivames dès la premiere journée au confluent de ces trois bras, & la sixième après, à la pointe de sa division. Là les vivres ayant commencé à nous manquer, il falut pourvoir à cette necessité. Notre premiere ressource fut des *Crocodiles*. Nous en tuames d'abord deux d'une mediocre grandeur; la chair en est blanche & d'un très-bon goût; elle a la fermeté du Thon, & la douceur du Saumon. Nous nous en regalâmes pendant quelques jours, mais le courant du fleuve nous paroissant de jour en jour plus rapide, nous fûmes obligez d'aller par terre, & de conduire notre équipage avec des traîneaux jusqu'aux *Quinipissas*. Comme ce peuple nous avoit très-mai reçu en descendant, nous

crûmes devoir prendre nos mesures pour nous le rendre plus traitable; c'est pourquoi nous envoyâmes deux *Abenagnis*, & deux *Loups* à la découverte. Ceux-ci n'ayant rencontré que quatre femmes, nous les amenèrent le soir même. Cette capture nous fit plaisir, & nous espérames pouvoir par-là reduire ces Sauvages à tout ce que nous voudrions. Il est vrai que nous en usâmes à l'égard de ces femmes avec toute la discretion & l'honnêteté possible; & le lendemain nous étant approchez de leur village, nous leur en renvoyâmes une avec quelques présens, pour leur témoigner que nous ne voulions que leur amitié, & quelque secours de vivres. Elle leur montra des ciseaux, & quelques couteaux que nous lui avions donnez; leur fit rapport de notre bon traitement, & de nos intentions. D'abord quatre des Principaux de leur Nation vinrent nous apporter quelques munitions, & nous inviter à venir nous réjouir dans leur habitation. Nous remîmes les trois autres femmes entre leurs mains, comme nous les avions prises; & nous nous approchâmes d'eux, en nous tenant toujours sur nos gardes. Dès que nous fumes arrivez à leur Village, ils nous présenterent de leurs fruits, & quelques oiseaux de riviere assez bien apprêtez. Après nous être remis, nous nous retirâmes environ cent pas à l'écart, & cabannâmes entre leur Village & le fleuve. Dès la pointe du jour, ces traîtres nous environnerent, & nous attaquèrent; mais ils ne nous trouverent point endormis. Nous avions fait fentinelle toute la nuit, & dès leur premiere aproche, nous fumes en état de les repouffer. Nous en jettâmes d'abord cinq ou six par terre, le reste prit la fuite.

te, & les ayant pour suivis, nous nous contentâmes d'en tuer encore deux ou trois autres. Leur chevelure nous servit à faire un trophée.

De là nous poussâmes jusques aux *Natches*. Nous y avions caché du blé d'Inde; en descendant nous l'y trouvâmes en fort bon état. Le Chef nous y vint aussi-tôt recevoir. M. de la Sale, après les premières civilités, lui presenta les chevelures des *Quiaipissas*, les plus grands ennemis de sa Nation. Ce présent ne lui déplût pas, & lui fit concevoir que nous n'étions pas gens à nous laisser insulter impunément. Il nous fit d'abord presenter quelques rafraichissemens, que nous acceptâmes volontiers. Mais nous prîmes garde qu'il n'y avoit point de femmes dans leur village; ce qui nous fit soupçonner quelque méchant dessein de leur part. Nous mangions & buvions à bon compte, comme gens qui ne se mêlent de rien, sans pourtant quitter nos armes. Quelque tems après, nous vîmes arriver à la file grand nombre de combattans; nous nous mimés d'abord en défense; le Chef nous pria de ne point entrer en aucun défiance. Il s'avança vers ses gens, leur comanda de faire alte à une certaine distance, & revint nous assurer que c'étoient quelques-uns des leurs qui venoient de la petite guerre contre les Iroquois; & que toute leur Nation n'avoit autre dessein, que de se maintenir dans nôtre amitié. Il accompagna ses paroles de quelques presens, & de quelques nouvelles provisions, que nous acceptâmes de bon cœur. Nous laissâmes par reconnoissance une partie de nos canots, qui nous embarassoient; & nous retirâmes sains & saufs; mais nous n'en fumes redevables qu'à notre précaution.

Ensuite nous continuâmes notre route vers les *Taenças*, & les *Akancéas*, qui nous firent les mêmes honnêtetés qu'en descendant. C'est ainsi que passant au travers de tant de differens peuples, nous éprouvions la fidélité des uns, & l'infidélité des autres; & que joignant la vigilance à la douceur & à la fermeté, non seulement nous nous mettions à couvert de leurs embûches, mais encore nous savions les mettre à la raison, & les réduire à notre obéissance.

Nous prîmes congé des *Akancéas* le 12. jour de Mai. Nous poussâmes jusqu'à l'embouchure de la riviere des Illinois. Ensuite nous continuâmes notre route le long de ses bords, en remontant jusqu'à Fort *Prudhomme*, où M. de la Sale tomba dangereusement malade. Une partie de son monde resta avec lui; & je fus commandé avec vingt hommes, pour aller à *Missilimachinac* mettre ordre à ses affaires. Je me séparai d'avec lui le 15. Mai de la même année 1683. J'allai coucher la première journée chez les *Quabaches*, qui me reçurent très-bien. A vingt lieues plus haut, je fis rencontre de quelques Iroquois. Ces Sauvages si terribles d'ailleurs paroissent doux quand ils sont les plus foibles, & sont sans pitié, quand ils ont l'avantage. Ceux-ci qui n'étoient qu'au nombre de cinq, me dirent que j'allois bien-tôt donner dans une troupe de plus de quatre cens hommes bien armez. Cet avis m'obligea de me tenir sur mes gardes. En effet, à peine eumes nous fait un quart de lieue, que nous découvrîmes une petite armée. A la verité, il n'y a pas plaisir de trouver sur ses pas ces Barbares attroupez, sur tout quand ils n'ont pas fait coup; mais nous ne lâissâmes pas d'aller notre chemin. Ils nous  
paru-

parurent d'abord des Iroquois, & ce n'étoient que des *Tavaroas*, qui s'étoient joints avec quelques Illinois. Eux de leur côté nous voyant avec nos armes à feu, nous prirent aussi pour des Iroquois, & firent mine de nous vouloir envelopper, à dessein de nous brûler; car c'est le moindre châtement qu'on fait souffrir à ces barbares, quand on les tient. Telle est l'horreur que toutes les Nations ont pour eux; mais les Illinois nous ayant reconnus, les *Tavaroas* débanderent leurs arcs, & nous firent part de leurs munitions. Nous poursuivîmes notre route jusqu'à la riviere *Chicacou*; & après vingt journées de traite, nous arrivâmes enfin vers le commencement du mois de Juiller à *Missilimachinac*, où nous attendîmes M. de la Sale, qui nous y vint joindre au mois de Septembre de la même année. Il n'y resta que trois jours, pour donner quelque ordre à ses affaires. Il me chargea du soin d'aller achever le Fort *S. Louis*, m'en accorda le le Gouvernement, avec un plein pouvoir de disposer des terres des environs, & remit tout son monde sous mon commandement, à la reserve de six François qu'il prit avec lui pour l'accompagner jusqu'à Quebec. Nous partîmes le même jour, lui pour Canade, moi pour les Illinois.

Je pris d'abord mon chemin vers les *Miamis*, à la tête de quarante hommes, tant François que Sauvages. J'y arrivai le 6. de Janvier 1684. J'en visîtai le Fort qui étoit en fort bon état. J'y laissai dix hommes de ma troupe bien armez; ensuite m'étant remis en chemin, je me rendis à la fin du mois au Fort. *S. Louis*; j'y fis travailler aussi-tôt; & en moins de deux mois je le mis dans sa dernière perfection. J'invitai aussi-

aussi-tôt toutes les Nations voisines à y venir. Je n'eus pas beaucoup de peine à les y attirer par la beauté du païs, la fécondité des terres, la commodité d'une riviere très-marchande, le voisinage de cent Nations différentes, la proximité de ces étangs, ou plutôt de ces petites mers, qui ouvrent le commerce à tout l'Amérique Septentrionale, depuis le fleuve S. Laurent, jusqu'au Golphe de Mexique. Enfin, la situation avantageuse de ce nouveau Fort, qui devoit servir de rempart aux nouveaux habitans de ces Terres, contre l'irruption des Barbares, invitoit à y venir faire des habitations. On vit en très-peu de tems plus de cinq cent cabannes bâties sur ces bords; & en moins de deux mois il y eut un concours merveilleux de tous ces peuples différens. Cela seul peut facilement faire comprendre avec quelle facilité l'on pourroit humaniser ces Sauvages, si l'on se donnoit la peine de les apprivoiser par de petites colonies de nos Européens : car en quelque petit nombre qu'ils puissent être, ils sont parmi ces Barbares comme le ciment de la concorde & de la société civile.

Cependant M. de la Sale étant arrivé à Québec, eut le chagrin de n'y pas rencontrer M. le Comte de Frontenac; il étoit repassé en France par ordre de la Cour. Dès son arrivée, il ne manqua pas d'informer toute la Ville de ses grandes découvertes, & de la soumission volontaire de tant de Nations différentes à la puissance du Roi. On chanta le *Te Deum*, en action de grâces pour cet heureux accroissement de gloire à la Couronne. L'empressement qu'avoit M. de la Sale, d'aller faire part au Roi & à ses Ministres, du succès de ses voyages, l'obli-

gea à presser son départ. Il partit du Canada au commencement d'Octobre de l'an 1684. Mais avant que de faire voile, il m'envoia le Chevalier *de Bogia*, comme un homme qui lui avoit été fortement recommandé. Il vint me trouver au Fort S. Louis: je le reçus du mieux qu'il me fut possible, & lui fis tous les bons traitemens que mon état me permit de lui faire.

Le vingtième de Mars de la même année, ayant eu avis que les Iroquois, jaloux de notre établissement chez les Illinois, venoient avec des forces considerables, pour nous faire la guerre, j'envoyai un Exprès vers M. *de la Durontai*, Commandant au Fort de *Missilimachinac*, pour lui demander du secours. Cependant je fis faire de nouvelles fortifications au Fort, & mis le village en état de se défendre par de bons fossés, des remparts, & tous les ouvrages capables d'arrêter les attaques des ennemis. Ils parurent le 28. Mars, au nombre de cinq cent. Dès leurs premiers attaques ils furent repouffés vigoureusement. Enfin, après six mois de siège, ils furent forcez de se retirer avec une perte de plus de quatre vingt des leurs, & sans aucune perte des notres. Ils prirent quelques esclaves des environs, pour pouvoir seulement se vanter qu'ils n'étoient pas venus sans coup ferir, & qu'ils ne s'en retournoient pas les mains vuides. Mais comme ils étoient sur le point de leur enlever la chevelure, ces pauvres malheureux eurent l'adresse de se sauver de leurs mains, & vinrent nous réjoindre dans notre Fort.

Vers le 15. d'Avril, M. *de la Durontai*, & le Pere *Daloy* Jésuite, accompagnez de soixante François, vinrent me secourir, mais après coup,

& fans aucun befoin. Cependant M. de la Barre étoit arrivé à Quebec, pour y prendre la place de M. le Comte de Frontenac. Ce changement fut un coup de foudre pour toute la Nouvelle France, qui regardoit M. de Frontenac comme fon Pere & fon Patron; mais il ne fut pas moins accablant pour moi. A peine ce nouveau Gouverneur, ami ou parent de M. le Chevalier de Bogia, fut arrivé, qu'il lui expédia des Lettres de Gouverneur du Fort St. Louis, lequel avoit été commencé & achevé par mes foins. Il les adreffa à M. de la Durontai, pour me les faire tenir. Celui-ci me fignifia de la part du nouveau Gouverneur, l'ordre donné en faveur du Chevalier, pour être à ma place. Je n'eus point d'autre parti à prendre dans cette occafion, que celui d'obéir. Je laiffai quelques effets confiderables dans le Fort. J'en fis un Inventaire; que le Chevalier eut la bonté de figner; & je partis le même jour avec ce que je pus emporter de plus important & de plus neceffaire. Je pris d'abord le chemin de *Montreal*, & de là je me rendis à Quebec, où je n'arrivai qu'au commencement de Juillet. Je ne pus me difpenfer d'aller faire la reverence à M. le Gouverneur, de lui rendre un compte fidèle de l'état & de l'importance de la Place, que j'avois quittée par fon ordre; en un mot, de la difpofition de toutes chofes dans ce pays. Il m'écouta favorablement, m'offrit tel autre établiffement que je voudrois dans l'Amerique, & m'affura de fa protection en tout ce qui dépendroit de lui. Je le remerciai de fes offres, & lui dis que je me ferois toujours un très-grand plaisir d'obéir à fes ordres; mais que j'étois réfolu de ne prendre d'établiffement qu'après le

re-

retour de M. de la Sale. Ce fut à peu près tout l'entretien que nous eûmes ensemble.

Dès mon arrivée, je ne manquai pas de mander à M. de la Sale l'état de mes affaires, & de lui reppresenter l'injure que je croiois qu'on m'avoit faite, en m'ôtant d'un poste où il m'avoit placé lui-même. A quoi j'ajoutai le danger qu'il y avoit que ces peuples, habituez depuis peu auprès du Fort, ne s'accommodant pas d'un nouveau Commandant, n'abandonnaient tout, ou ne fissent quelque desordre. J'écrivis encore à M. de la Forêt, mon ami, pour recommander mes interêts à notre commun protecteur. Ces Lettres firent tout l'effet que j'en avois pû esperer. J'en reçus réponse par M. de la Forêt lui-même, que je vis revenir à Quebec sur la fin de Juillet de l'année 1684. & j'eus le plaisir d'apprendre de sa bouche le favorable accueil que l'on avoit fait à la Cour à M. de la Sale, les secours que le Roi lui avoit accordez pour établir des Colonies dans les Terres nouvellement découvertes, & son nouveau rembarquement pour le Golphe de Mexique. Mais ce qui acheva ma satisfaction, ce fut d'apprendre de lui même mon rétablissement au Fort S. Louïs, en qualité de Gouverneur & Capitaine, par une Lettre expresse, que M. de la Sale avoit obtenue en ma faveur, de S. M. J'avoue que le plaisir de triompher de mes ennemis fit la plus grande partie de ma joye. Je m'équipai aussi -tôt d'armes, de linges, d'étoffes & de toutes autres choses nécessaires, tant pour la fortification de mon poste, que pour mettre ma Compagnie sur pied. J'employai vingt-mille francs à mon équipage. Et après nous être souvent regalez à Quebec, M. de la Forêt & moi, nous partîmes ensemble.

semble le premier jour de Novembre, lui pour *Frontenac*, dont il étoit fait Gouverneur, & moi pour les Illinois.

Les glaces ayant interrompu notre voyage sur le fleuve Saint Laurent, nous fumes obligez de reiacher & de passer l'hyver à Montreal, jusqu'au Printems de l'année suivante 1685. Dès le commencement d'Avril nous remontâmes le fleuve, où je pris congé de M. de la Forêt. Je me mis en canot sur le premier lac, jusqu'à *Niagara*; d'où après avoir franchi le Saut, je gagnai *Missilimachinac*, & de là les *Miamis*. Ensuite étant arrivé jusqu'à l'embouchure de la Riviere des Illinois, je me rendis au Fort. S. Louis, enviren le 15. de Juin de la même année.

M. le Chevalier de *Bogia* m'y reçût d'abord avec toutes les marques de joye & d'amitié possibles. Je repondis à ces civilitéz du mieux que je pûs; mais enfin après l'avoir instruit de l'embarquement de M. de la Sale, & de toutes les autres nouvelles, je ne pûs me dispenser de lui presenter mes Lettres patentes de Capitaine & Gouverneur du Fort S. Louis, dont le Roi m'avoit honoré. Il reçut cet ordre avec beaucoup de soumission, me remit la place entre les mains, avec tous les effets que je lui avois confiez, m'assurant qu'il n'en étoit pas moins mon serviteur, & mon ami. Nous passâmes le reste de la journée ensemble, & le lendemain il partit lui troisiéme pour la ville de Quebec. Cependant les *Miamis* & les *Illinois* peuples voisins, & nos amis étant broüillez ensemble pour quelques legers interêt, je fis des démarches pour les accommoder, je reçûs même de part & d'autre des ôtages & des gages de leur bonne foi.

Au commencement de l'Automne, étant fort inquiet de ne point entendre parler de M. de la Sale, je me transportai à *Missilimachinac*, pour en apprendre des nouvelles. Là je fus que M. le Marquis d'*Enonville* avoit relevé M. de la Barre, en qualité de Gouverneur de la Nouvelle-France. J'eus même l'honneur de recevoir une Lettre de sa part, par laquelle il me témoignoit vouloir entrer en conference avec moi, sur le dessein qu'il avoit de faire la guerre aux Iroquois. Il m'assuroit en même tems que M. de la Sale étant depuis long-tems sur mer, devoit être déjà entré dans le Golphe avec quatre bons vaisseaux, que le Roi lui avoit donnez ; & qu'aparamment il devoit avoir abordé à l'embouchure du *Mississipi*, ou à quelque autre bord.

Cette Lettre ne fit que redoubler la passion que j'avois de l'aller joindre. Je me mis d'abord en devoir de lui mener tout le secours que je pourrois. J'équipai une vingtaine de Canadiens, & m'étant remis en chemin vers les Illinois avec ma nouvelle recrue, j'arrivai en un mois au Fort St. Louis. Après avoir donné ordre à tout, je laissai le commandement de la Place au Sicur de *Bellefontaine* ; je partis avec 40. hommes pour le Golphe de la Mer de Mexique. Nous descendîmes notre riviere jusqu'au grand fleuve *Mississipi*, dont nous suivîmes le cours jusqu'à la mer. Nous fuincs environ deux mois à faire ce voyage. Etant arrivé au bord de la Mer, ne découvrant point ce que je cherchois, ni personne qui pût m'en donner des nouvelles, j'envoyai deux canots, l'un vers l'Est, l'autre vers le Sud-Oüest, pour voir s'ils ne découvroient rien. Ils voguerent environ 20. lieües, d'un côté & d'autre, le long

semble le premier jour de Novembre, lui pour *Frontenac*, dont il étoit fait Gouverneur, & moi pour les *Illinois*.

Les glaces ayant interrompu notre voyage sur le fleuve Saint Laurent, nous fumes obligez de reiacher & de passer l'hiver à Montreal, jusqu'au Printems de l'année suivante 1685. Dès le commencement d'Avril nous remontâmes le fleuve, où je pris congé de M. de la Forêt. Je me mis en canot sur le premier lac, jusqu'à *Niagara*; d'où après avoir franchi le Saut, je gagnai *Mississimachinac*, & de là les *Miamis*. Ensuite étant arrivé jusqu'à l'embouchure de la Riviere des *Illinois*, je me rendis au Fort. S. Louis, enviren le 15. de Juin de la même année.

M. le Chevalier de *Bogia* m'y reçût d'abord avec toutes les marques de joye & d'amitié possibles. Je repondis à ces civilitez du mieux que je pûs; mais enfin après l'avoir instruit de l'embarquement de M. de la Sale, & de toutes les autres nouvelles, je ne pûs me dispenser de lui présenter mes Lettres patentes de Capitaine & Gouverneur du Fort S. Louis, dont le Roi m'avoit honoré. Il reçut cet ordre avec beaucoup de soumission, me remit la place entre les mains, avec tous les effets que je lui avois confiez, m'assurant qu'il n'en étoit pas moins mon serviteur, & mon ami. Nous passames le reste de la journée ensemble, & le lendemain il partit lui troisiéme pour la ville de Quebec. Cependant les *Miamis* & les *Illinois* peuples voisins, & nos amis étant broüillez ensemble pour quelques legers interêt, je fis des démarches pour les accommoder, je reçûs même de part & d'autre des otages & des gages de leur bonne foi.

Au commencement de l'Automne, étant fort inquiet de ne point entendre parler de M. de la Sale, je me transportai à *Missilimachinac*, pour en apprendre des nouvelles. Là je fus que M. le Marquis d'*Ennerville* avoit relevé M. de la Barre, en qualité de Gouverneur de la Nouvelle-France. J'eus même l'honneur de recevoir une Lettre de sa part, par laquelle il me témoignoit vouloir entrer en conference avec moi, sur le dessein qu'il avoit de faire la guerre aux Iroquois. Il m'assuroit en même tems que M. de la Sale étant depuis long-tems sur mer, devoit être déjà entré dans le Golphe avec quatre bons vaisseaux, que le Roi lui avoit donnez ; & qu'aparamment il devoit avoir abordé à l'embouchure du *Mississipi*, ou à quelque autre bord.

Cette Lettre ne fit que redoubler la passion que j'avois de l'aller joindre. Je me mis d'abord en devoir de lui mener tout le secours que je pourrois. J'équipai une vingtaine de Canadiens, & m'étant remis en chemin vers les Illinois avec ma nouvelle recrue, j'arrivai en un mois au Fort St. Louis. Après avoir donné ordre à tout, je laissai le commandement de la Place au Sicur *de Bellefontaine* ; je partis avec 40. hommes pour le Golphe de la Mer de Mexique. Nous descendîmes notre riviere jusqu'au grand fleuve *Mississipi*, dont nous suivîmes le cours jusqu'à la mer. Nous fumcs environ deux mois à faire ce voyage. Étant arrivé au bord de la Mer, ne découvrant point ce que je cherchois, ni personne qui pût m'en donner des nouvelles, j'envoyai deux canots, l'un vers l'Est, l'autre vers le Sud-Oüest, pour voir s'ils ne découvroient rien. Ils voguerent environ 20. lieües, d'un côté & d'autre, le long

de la côte, & n'ayant rien apperçu, ils furent obligez de relâcher faute d'eau douce, & revinrent nous joindre après deux jours de course, sans aucun éclaircissement sur ce que je souhaitois. Pour toute consolation, ils m'apportèrent un Marfoüin, & quelques écailles de nacre très-belles, qu'ils avoient prises sur un rocher. Voyant donc qu'il étoit inutile d'attendre là plus long-tems, je deliberai avec les plus sages de la compagnie, touchant le chemin que nous prendrions pour notre retour. J'aurois souhaité de suivre la côte jusqu'à la *Menade*, esperant par-là de découvrir toujours quelque nouveau País, ou de faire quelque bonne prise: mais la plûpart furent d'avis contraire, soutenant qu'il étoit plus sûr d'aller par un chemin connu, que par un qui ne l'étoit pas, & qui d'ailleurs ne pouvoit être que très-difficile, tant à cause des terres qui s'élevent sur la côte, qu'à cause du grand nombre de rivières, qui se déchargent dans la mer. Cela nous obligea de retourner sur nos pas.

Avant que de nous mettre en chemin, ayant remarqué que l'arbre sur lequel M. de la Sale avoit fait arborer la Croix, & les Armes du Roi, étoit sur le point d'être renversé par les grosses eaux, & par la violence des vents, nous remontames un peu plus haut, ou ayant dressé un grand Pillier, nous y attachames une Croix, & au dessous un Ecuillon de France. Nous cabannames la nuit en ce lieu. Le lendemain, qui étoit le Lundi d'après Pâques de l'année 1685. nous nous mimes en chemin, & nous suivimes par terre les rivages du *Mississipi*.

A la sixième journée, étant arrivez chez les *Quinipissas*, le Chef vint au-devant de nous, & nous

nous ôffrit le *Calumet*. Il nous demanda pardon du mauvais accueil qu'ils nous avoient fait au dernier voyage , & nous pria de les vouloir bien recevoir au nombre de nos Alliez. Nous repondîmes d'un ton affez fier à leurs civilitéz; & après nous être un peu rafraichis chez eux, nous continuâmes notre route. Quarante lieues au deffus, nous découvrimés dans les terres une Nation qui nous avoit échapé dans notre premier descente. C'étoit celle des *Oumas*, les plus braves de tous les Sauvages. Dès qu'ils nous virent, ils furent frappez d'un étonnement mêlé de respect, qui defarma toute leur ferocité, & qui les obligea de nous promettre une parfaite soumission. Ils nous donnerent de nouveaux rafraichiffemens, & nous offrirent tout ce qui étoit en leur pouvoir. Ce fut dans ces Terres que nous remarquâmes un animal extraordinaire, qui tient du Loup & du Lion. Il a la tête & la taille d'un gros Loup, la queue & les griffes d'un Lion; il devore toutes les bêtes, & n'attaque jamais les hommes. Quelquefois il emporte la proie sur son dos, en mange une partie, cache l'autre sous des feuilles; mais les autres animaux l'ont en une telle horreur, qu'ils ne touchent jamais à ses restes. On appelle cet animal, *Michibichi*.

Après les *Oumas*, nous trouvâmes les *Akan-céas*. Toutes ces contrées sont si belles, & si enrichies des productions de la nature, que nous ne pouvions affez les admirer. Les bois d'une hauteur extraordinaire y semblent être plantez à la ligne. La campagne est couverte de bons grains de toutes sortes d'arbres fruitiers, & par tout fournie de toute sorte de gibier. On y trouve beaucoup de gros Chats sauvages, qui devorent  
tout

tout ce qu'ils trouvent. Nos François charmez de la beauté de ce climat, me demanderent de s'y établir; & comme notre intention n'étoit que de civiliser les Sauvages par notre société, j'y consentis volontiers. Je formai le plan d'une maison pour moi chez les *Akanéas*. J'y laissai dix François de ma troupe, avec quatre Sauvages, pour en avancer la construction; & je leur donnai la permission de s'y loger eux-mêmes, & d'y cultiver autant de terre qu'ils pourroient en défricher. Cette petite Colonie s'est depuis tellement accrue, qu'elle sert d'entre-pause aux François qui voyagent dans ce pays. De là je continuai mon chemin le long de la Rivière des Illinois; & après 3. mois de traite, j'arrivai au Fort S. Louis, vers la S. Jean, moins fatigué de la longueur du chemin que de l'incertitude du destin de M. de la Salle.

Comme je n'avois pas encore rendu mes devoirs à notre nouveau Gouverneur, après avoir pris quelques jours de relâche, je partis des Illinois à la fin de Juin; & j'arrivai à Montréal vers le 15. de Juillet. J'allai d'abord y saluer M. le Gouverneur, de qui je reçus ordre de faire publier chez nos Alliez la guerre contre les Iroquois, & de les sommer de se rendre au Fort S. Louis, pour le succès d'une pareille entreprise. Chargé de cette commission, je pris bien-tôt congé de M. *d'Enonville*; & je me rendis le 4. de Septembre chez les Illinois, d'où je dépêchai aussi-tôt de tous côtes divers Courriers, pour informer les Nations voisines de notre dessein, & les inviter à se trouver de bonne heure au rendez-vous. Tout le monde y fut assemblé sur la fin du mois de Mars de l'année

née 1686. tant *Illinois* que *Chouanous*, *Miamis* & *Loups*. Toute cette troupe faisoit environ quatre cens hommes. J'y joignis soixante François de ma Compagnie, & j'en laissai quarante dans le Fort, sous le commandement de *M. de Bellefontaine*. Cette petite armée campoit à un quart de lieuë du village. Là ayant fait mettre tout le monde sous les armes, je leur declarai la volonté du Roi, & les ordres de notre Gouverneur. Je les exhortai tous à rappeler leur force & leur courage pour reprimer l'orgueil des Iroquois, nos ennemis communs. Ce discours fût suivi des acclamations de tous ces Peuples : & m'étant sur le champ mis à leur tête, je commençai ma marche vers le canal, qui joint les deux Lacs des *Hurons* & des *Illinois*. Il y a en cet endroit un Fort, nommé le *Fort S. Joseph*, qui sert de défense à toutes ces petites mers. *M. de la Durontai* en étoit le Commandant ; j'envoiai vers lui un de nos François, pour l'informer de mon arrivée. Il commanda aussi-tôt à son Lieutenant de me venir joindre avec trente hommes, & le lendemain lui-même m'en amena autant. Nous campames sur les bords de ce détroit; où il nous arrivoit des provisions de tous côtez. Deux jours après, *M. de la Forêt*, Gouverneur du Fort de Frontenac, & *M. de Lude*, Commandant de celui des *Miamis*, vinrent nous joindre. Etant tous assemblez, nous tinmes conseil de guerre, pour savoir quelles mesures nous prendrions. On fut d'avis de partager l'armée en deux corps, que *Mrs. de la Durontai* & de *Lude* commanderoient, l'un pour

garder les avenues de *Missilimachinac*, & pour défendre les côtes du Lac *Hérié*, jusqu'à *Niagara*, où nous avons dessein d'achever un Fort déjà commencé, pour tenir en bride les Iroquois, qui s'y étoient toujours opposez. Que M. de la Forêt & moi commanderions l'autre, pour entrer dans les terres des Ennemis.

Les choses ainsi disposées, M. de la Durontai étant sur les côtes de *Missilimachinac* trouva un gros parti des ennemis, composé de plus de cent hommes, tant Anglois qu'Iroquois. On peut dire que ces deux Nations, quand il s'agit d'aller en guerre contre nous, s'accordent fort bien ensemble. Il les attaqua si vigoureusement, qu'il en resta plus de la moitié sur la place, fit quelques prisonniers, & mit le reste en fuite. De nôtre côté, à vingt lieux de *Niagara*, nous fîmes rencontre d'un nombreux parti d'Anglois, d'Hurons, d'Iroquois, d'Ouabaches, qui sous la conduite du Major *Gregoire*, portoient quantité d'eau de vie, de munitions & de marchandises aux habitations Iroquoises. Nous les chargeames; & après avoir tué la plûpart des Iroquois & des autres Sauvages, nous enlevames leur bagage & leurs marchandises. Nous nous rendimes les maitres de plusieurs esclaves, & nous emmenames prisonniers plus de 25. Anglois. Après cette petite victoire, nous continuames nôtre route vers *Niagara*, où nous achevames notre Fort, à la vûe des Iroquois, & même au pié de leurs habitations.

Ces premiers progrès nous engagerent à deputer vers le Gouverneur, pour l'informer

mer de tout ce qui s'étoit passé. M. de la Forêt, qui voulut bien accepter cette commission, partit aussi-tôt. M. d'Enonville reçût cette nouvelle avec plaisir, en fit part à tout le Canada, & nous envoya un nouveau secours de Hurons, de Pionnontans & d'Otaouias, qui nous vinrent joindre au pié du Saut, avec une barque bien équipée. Renforcé par cette nouvelle recrûe, je m'avançai dans les terres des ennemis. Nous avions parmi nous un Iroquois, qui feignant d'être mécontent de sa Nation, paroïssoit nous être fort affectionné: mais ce traître nous abandonna, pour aller se rendre à l'armée des ennemis, leur donna avis de notre marche, & les avertit des marques de nos Sauvages, pour ne pas s'y laisser tromper. Comme nous avancions toujours, nous nous trouvâmes au-delà d'un Marais, à trois lieues du camp des Iroquois. Là quelques uns des leurs nous dressèrent une embuscade, où nous perdimes sept hommes, du nombre desquels étoit mon Sous-Lieutenant. Aussi-tôt nous étant ralliez, nous les repoussâmes avec vigueur; & après avoir tué plus de trente des leurs, nous les poursuivîmes jusques dans les bois: mais n'ayant pû les joindre, & ne croyant pas devoir nous engager plus avant, de peur de tomber dans quelques pièges, nous nous contentâmes de piller un de leurs villages, où nous passâmes au fil de l'épée tout ce que nous y pûmes rencontrer.

Nous campâmes là quelques jours, & l'armée commandée par M. de Lude & de la Durantai se vint joindre à la notre. Le

lendemain de leur arrivée, nous ne balançâmes pas un moment à nous résoudre d'aller forcer les ennemis dans leur Camp: mais ayant été avertis de notre dessein, par leurs espions, ils ne jugerent pas à propos de nous attendre, & décamperent bien vite. Nous trouvâmes dans leur camp quelques restes de bled d'Inde, & d'autres munitions, dont nous profitâmes; & nous passâmes la nuit dans leurs tentes, ou plutôt dans leurs cabannes, la saison étant déjà assez avancée. Dès le lendemain nous renvoyâmes nos Alliez, chacun dans ses terres, avec ordre de se rassembler à la première revocation. M. de Lude & de la Durontai prirent la route de leur Gouvernement.

Comme j'étois en marche pour m'en aller dans le mien, je rencontrai quelques Hurons, qui me donnerent avis, que j'allois être investi par l'armée entière des Iroquois. Il n'y avoit plus moyen de recourir à Mrs. de Lude & de la Durontai, qui s'étoient déjà embarquez sur les Lacs en canot. Je fis faire halte à mes gens, & m'étant retranché le mieux qu'il me fut possible, j'envoyai sur l'heure même à Niagara, demander un prompt secours au Commandant du nouveau Fort: Par hazard M. de la Vulomé, qui y commandoit, nous croyant aux priées avec les Iroquois, nous amenoit 50. fusiliers. Celui que je lui avois envoyé l'ayant rencontré, lui dit l'état où j'étois; ce qui lui fit hâter sa marche. Son arrivée nous rassura, les ennemis parurent, nous rangeâmes notre petite armée en bataille, & nous étant avancez vers eux, à la portée du  
 moufquet,

moufquet, ils n'eurent pas le courage de nous attendre. Ils nous tournèrent le dos; & nous les poursuivîmes quelques tems. Il en resta environ cent sur la place, & le reste se sauva dans les bois. Je rappelai mes soldats, & ayant escorté une partie du chemin M. de la Valromé, je crus devoir aller hyverner à *Missilimachinac*, & attendre là le retour de la campagne suivante, en cas que la guerre continuât.

Les choses changerent de face. Les Iroquois nous cederent leurs habitations voisines de Niagara, firent present à M. le Gouverneur, de leurs meilleures pelleteries, & nous promirent de ne plus iniquiter les Nations qui seroient sous notre protection & dans notre alliance. Ainsi la paix ayant été concluë, je repris au commencement d'Avril 1687. le chemin des Illinois. Je serois revenu très content de ma campagne, si l'absence de M. de la Sale, & l'incertitude de sa destinée ne m'eut point toujours inquieté Il étoit parti de l'Amérique en 1683. & nous étions en 1687. Quatre années s'étoient presque écoulées, sans en avoir eu d'autres nouvelles, que celles de son rembarquement, ou de son départ de la Rochelle, pour le Golphe de Mexique, mais sans en apprendre aucune de son retour. Je ne savois que penser. Seroit-il peri, *disois-je*, par quelque naufrage, ou plutôt n'auroit-il point abordé sur quelque Rivage habité par des Barbares, qui l'auront peut-être massacré? Agité par ces pensées, je ne pouvois prendre aucun repos, ni tenir de route assurée; & me laissant conduire plutôt par

mes gens, que les conduisant moi-même, j'arrivai au Fort S. Louis, vers la fin du mois de Mai. Je fus bien surpris à mon arrivée, de trouver en ma maison M. Cavalier, frere de M. de la Sale. A la verité, je ne vis point en lui cet air ouvert & riant, qui paroît à la premiere entrevûe de deux amis, après une longue separation. Mais les premiers transports de ma joye ne me permettant pas de faire de plus longues reflexions, je l'embrassai d'abord, & lui demandai en même tems des nouvelles de son frere. A ce discours il me parut interdit. Il regarda vers le Ciel en soupirant. Je le priai avec instance de ne me rien celer. S'étant un peu rassuré, il me dit avec assez de fermeté, que M. de la Sale, son frere étoit en parfaite santé; mais que le malheureux succès de sa navigation l'avoit si fort accablé, qu'il n'avoit pas le courage de continuer sa route; que revenant à petites journées il se faisoit un plaisir de negocier avec les différentes Nations qu'ils rencontroit; & que l'ayant chargé de prendre les devants pour m'informer de son arrivée, il étoit resté entre les Natches & les Akanceas, pour acheter des uns & des autres des marchandises. L'assurance avec laquelle il parloit, jointe à une simplicité qui lui étoit naturelle, (car il étoit Prêtre,) ne me permirent pas d'entrer dans la moindre défiance. Je le priai donc de me faire le recit de son voyage, de me dire depuis quand ils s'étoient embarquez, & en quel tems ils avoient abordé. Comme je lui ouvris par là un fort grand champ à parler sans dé-

guil-

guièrement, il me parut entrer dans ce recit avec beaucoup plus de liberté.

Il me dit d'abord que toute la Cour ayant été charmée des grandes découvertes de M. de la Sale, le Roi n'avoit nullement balancé à lui accorder les secours qu'il avoit demandez, sans parler des titres d'honneur, qui lui donnoient plus d'autorité dans ses nouveaux établissemens. Qu'ils étoient partis de France le 24. du mois de Juillet 1684. avec quatre vaisseaux très-bien équippez, & avec plus de deux cens hommes, tant soldats, qu'artisans de toutes sortes de metiers: que cependant par un excès de malheur, toute leur flotte se trouvoit reduite à quelques canots; & ce grand nombre de personnes à sept ou huit François, qui escortoient son frere dans son retour. Etonné d'un si grand revers, je ne pus m'empêcher de vouloir apprendre à fond le détail de leurs aventures. Aussi-tôt reprenant son histoire depuis le commencement de leur navigation, il me dit, qu'après quelques jours de calme, à la hauteur de S. Domingue, ils furent surpris d'une rude tempête; qu'alors un de leurs vaisseaux chargé de plus de trente mille livres en marchandise fut emporté d'un coup de vent, & ensuite enlevé par quelques piroques Espagnoles: que le reste de la flotte alla mouiller à un bord de cette même Ile, où ils se refirent bien-tôt par les nouvelles provisions qu'ils y chargerent, & les marchandises qu'ils y acheterent; mais que leurs gens s'y étant un peu trop licentiez, y avoient contracté de très-fâcheuses maladies: Que de là ayant vogué vers les Isles

de *Caimant*, ils allèrent faire eau à l'Isle de *Cuba*, où ayant trouvé à l'abandon plusieurs tonneaux de vin d'Espagne, de bonne eau de vie, du sucre & du blé d'Inde, ils enlevèrent tout, & firent sur les Espagnols une reprise qui les consola de tout ce qu'ils leur avoient pris auparavant : qu'ensuite après s'être bien munis de toutes choses, ils remirent à la voile ; & qu'ayant toujours eu un vent très-favorable, ils étoient entrez dans le Golphe de la Mer de Mexique ; mais qu'ayant trouvé des courans très-rapides, & des écueils très-frequens, ils furent obligez de tenir le large ; ce qui empêcha M. de la Sale de rencontrer au juste le point de hauteur pour l'embouchure du *Mississipi* ; de sorte que pour ne pas s'exposer à de plus grands perils, il alla prendre terre à la Baïe du S. Esprit, cinquante lieuës au dessous du fleuve qu'ils cherchoient. Mais que deux jours après, dans l'esperance de le trouver, ils remonterent sur leurs vaisseaux, & reprenant toujours le large, pour éviter les bancs & les écueils, ils allèrent enfin aborder beaucoup plus haut, à une Baye qu'on a depuis nommé *la Baye S. Louis*. Cette Baye est d'une profondeur assez commode pour un Port, mais l'abordage en est dangereux, tant à cause des bancs qui l'environnent, qu'à cause des rochers dont elle est bordée. Ce n'eut été rien pour nous, *continua-t-il*, d'avoir manqué l'entrée du fleuve ; car après avoir une fois abordé si près de son embouchure, il n'eut pas été difficile de la trouver, du moins par terre ; d'y bâtir un havre, pour ne pas s'y tromper

une

une autre fois , & d'y construire un Port praticable. Mais le malheur voulut qu'après que *M. de Beaujeu* qui commandoit un de nos trois vaisseaux nous eut mis à bord, nos deux autres s'y perdirent , tant par la méchante manœuvre du Pilote , que par la négligence des Matelots. Le premier échoua à l'entrée de la Baye , contre un banc de sable, d'ou, quelques secours que nous y pûmes apporter , il nous fut impossible de le retirer. Nous eûmes , à la vérité , la consolation d'en sauver l'équipage, & nos meilleurs effets. L'autre fut brisé dans le Port même contre un rocher , avec perte de la plûpart de nos Matelots. Heureusement nous en avions débarqué toutes nos provisions & nos marchandises. D'ailleurs la plûpart de notre monde & de nos effets avoient été mis à terre par *M. de Beaujeu* , qui , après avoir été le témoin de nos desordres , tourna les voiles pour s'en retourner en France. Tel fut le dessein de notre flotte. A compter depuis le 24. Juillet 1684. jour de notre départ de la Rochelle , jusqu'au 18. Fevrier de l'année suivante 1685. que nous débarquâmes à la Baye S. Louis , il s'étoit passé environ sept mois. Mon frere ayant recueilli le débris de nos vaisseaux , après avoir reconnu la situation avantageuse du País à l'embouchure d'une très-belle Riviere, nommée la *Riviere aux Vaches* , au milieu de plusieurs autres , qui viennent se jeter dans la même Baye , & d'un grand nombre de Nations ; les environs charmans par la beauté des terres , l'abondance des fruits , & la multitude des Bestiaux , ne balançoit pas un

moment à s'y faire une habitation. Il dressa d'abord le plan d'un Fort, en dessigna le circuit, & fit mettre la main à l'œuvre. La nécessité de se loger, jointe à la commodité du bois & du ciment, fit si fort avancer l'ouvrage, qu'il fut consommé en moins de deux mois. Cependant M. de la Sale plus impatient que jamais de retrouver le Mississipi, couroit de part & d'autre pour le reconnoître, & comme tout ce Pais est coupé par beaucoup de rivieres qui se jettent d'espace en espace dans la Baye, il faisoit ses courses, tantôt à pié, tantôt en canot, accompagné de dix ou douze François armez de bons fuzils. Il trouvoit de distance en distance des habitations de Sauvages, & par tout abondance des choses nécessaires à la vie, jusqu'à des volailles domestiques. Enfin, après 15. jours de recherche, il rencontra un grand fleuve. Il en suivit le courant durant sept ou huit lieues, jusqu'à son embouchure dans la mer, & reconnut que c'étoit justement celui qu'il avoit tant cherché, & dont il n'avoit pû rencontrer l'embouchure. Il prit encore une fois sa hauteur pour ne plus la manquer, en cas qu'il revint une autre fois par le Golphe. Content de l'avoir trouvé & plus satisfait encore de la fécondité des campagnes qui l'environnent, il revint à la Colonie naissante : mais par un surcroît d'affliction, il trouva que les uns avoient succombé à la longueur de ces maladies qu'ils avoient contractées à *S. Domingue*; & que plus de 40 avoient été égorgés par les Sauvages. Cette perte le toucha sensiblement; mais s'étant fortifié

contre sa douleur , il appella ceux qui restoient : (leur nombre n'alloit pas à cent ;) Il les encouragea, les exhorta à faire si bien par leur travail, par leur concorde, par leur industrie, & par leur bonne conduite avec ces Barbares, qu'ils pussent profiter des richesses que la Nature leur presentoit avec abondance. Comme les nouvelles découvertes paroissoient à M. de la Sale des Provinces conquises, & que toutes les pertes qu'il pouvoit faire ne lui sembloient rien en comparaison d'une Nation volontairement soumise, il chercha à se consoler par de nouveaux voyages. Ainsi ayant pris une nouvelle résolution, il voulut aller reconnoître ces vastes contrées, qui sont entre le Mississipi & le Golphe de Mexique, vers le Sud-Est.

Le 22. d'Avril de l'année 1685. il partit de la Baye S. Louis pour cette nouvelle traite. Il ne prit avec lui que vingt hommes en tout, au nombre desquels étoient nos deux neveux Cavelier, & de Moranget, un Pere Recollet & moi. Nous avions pour tout équipage deux canots ; & deux traîneaux, pour porter nos provisions & nos marchandises.

Le premier jour, nous passâmes plus de vingt rivieres, dont les environs nous paroissoient un País enchanté, & au travers de peuples bien faisans, qui ne nous refusoient rien. Ce que nous trouvâmes de particulier dans ces contrées, c'est que parmi le bétail à corne, nous aperçûmes dans les prairies grand nombre de Chevaux, mais si farouches, qu'on ne pouvoit les approcher. Dès la seconde journée, nous com-

mencâmes à vivre sur la chasse. Nous tuâmes sur le soir un chevreuil, & nous cabannâmes cette nuit en pleine campagne au milieu d'un petit retranchement. Cette nuit nous nous fîmes une loi de prendre de pareilles precautions, en quelque endroit que nous pussions nous trouver. Le troisième jour nous trouvâmes sur le midi, quatre Cavaliers qui nous accosterent très humainement. Ils nous demanderent qui nous étions & où nous allions. Nous leur déclarâmes que nous étions *François*, & que nous ne voyagions dans ces Terres, que dans l'intention de reconnoître les diverses Nations de l'Amérique, & de leur offrir la protection du Roi de France: que s'ils vouloient se soumettre à sa puissance, ils ressentiroient bien-tôt des effets de la protection par le moyen de ses vaisseaux. Eux de leur côté, nous prièrent aussi-tôt de vouloir accepter leurs maisons, & de les suivre jusques dans leur village. Nous y consentimes avec plaisir, & nous y fumes bien recûs & bien regalez.

C'étoit la Nation des *Quoakis*, ou des *Mabis*. Les hommes & les femmes sont fort bazannez. Ils ont les cheveux noirs & assez beaux; le visage plat; les yeux grands, noirs, bien fendus; les dents très-blanches; le nez écaché. D'ailleurs leur taille est libre & dégagée. Les hommes sont vêtus de corselets d'un double cuir, à l'épreuve de la flèche. Ils portent depuis la ceinture jusqu'au genou une espèce de ringrave de peau d'ours, de cerf, ou de loup; leur tête est couverte d'une maniere de turban fait de mêmes peaux. Ils ont des bottines de peaux  
de

de bœuf, d'élan, ou de cheval très-bien passées. Pour leur équipage à cheval, outre leurs corselets, leurs bottines, & leurs boucliers couverts de peaux les plus dures, ils ont des selles faites de plusieurs cuirs, ajustez & collez les uns sur les autres; des brides comme les nôtres; des étriers de bois, & les mors de dents d'ours ou de loup. A l'égard des femmes, elles portent en guise de chapeau un tissu de jonc ou de cannes différemment colloré; leurs cheveux tantôt cordonnez, tantôt nouez. Leur corps est couvert d'une veste d'un tissu très-fin jusqu'à demi-cuisse. Elles sont chaussées à peu près comme les hommes, avec des bottines à fleur de jambes.

Nous ne fîmes que coucher chez eux, mais toujours sur nos gardes, en nous relevant de sentinelle de tems en tems. Le lendemain, les Principaux nous vinrent trouver avec quelques presens de blé d'Inde, pour nous assurer qu'ils seroient toujours bien aises de vivre dans notre alliance, & sous les loix du Prince que nous reconnoissions. De notre côté nous leur fîmes present de quelques couteaux, & de quelques brasses de rasclade pour leurs femmes. Après quoi nous primes congé d'eux, & nous remîmes en chemin.

A deux lieuës de là, nous nous trouvâmes sur les bords d'une très-belle Riviere, que nous nommâmes *Riber*, du nom d'un homme de notre suite qui s'y noya. Sur ses bords paissent de nombreux troupeaux de *Cibolas*. Nous en tuâmes dans un mo-

ment trois, que nous fîmes boucanner pour nous servir de provision.

A une lieuë de cette Riviere, nous remontâmes une autre beaucoup plus rapide, à qui nous donnâmes le nom de *Hiens*, nom d'un Allemand de notre compagnie, qui demeura trois jours perdu aux environs, pour s'être trop avant engagé dans les bois, par le plaisir de la chasse. Ainsi continuant notre course, tantôt dans des plaines, tantôt au travers des ravines & des rivieres, que nous passions avec nos canots, nous tombâmes au milieu d'une Nation assez extraordinaire, qu'on appelle les *Biscatonges*. Nous leur donnâmes le nom de *Pleureurs*; parce qu'à la premiere approche des Etrangers, tout ce peuple, tant hommes que femmes, se mettent à pleurer amerement. La raison en est assez particuliere; ces pauvres gens s'imaginent, dit-on, que leurs parens ou amis decedez sont allez en voyage; & comme ils en attendent toujours le retour, l'abord des nouveaux-venus renouvelle leur idée: mais comme ils ne retrouvent pas en eux ceux qu'ils regrettent, leur arrivée ne fait qu'augmenter leur douleur. Ce qu'il y a de plaissant, & peut-être d'assez raisonnable dans cette croyance, c'est qu'ils pleurent beaucoup plus à la naissance de leurs enfans, qu'à leur decés; parce qu'ils ne regardent la mort que comme un voyage, dont on revient après un tems; mais qu'ils regardent leur naissance comme une entrée dans un champ de perils & de malheurs. Quoi qu'il en soit, ces larmes étant passées, ce ne fut parmi tout ce peuple qu'un visage serain,

careffant & rempli de tendresse. On nous conduisit dans des cabannes très proprement nartées, où l'on nous offrit du bœuf & du cerf boucanné, avec de la *Sagavite*, leur pain ordinaire, qu'ils font avec une racine nommée *Toquo*, espèce de ronce. On la lave, la seche, la broye, & on en fait une pâte, qui étant cuite est d'un fort bon goût, mais astringente. Nous joignimes à leur regal un peu de notre eau de vie, & nous leur en donnâmes deux petites bouteilles. Ils nous firent présent de plusieurs peaux bien passées, qui nous servirent à faire de bons fouliers. Ces peuples n'adorent que le Soleil, & c'est la Divinité de toutes ces Nations. A propos de quoi, nous leur dimes que notre Prince étoit le Soleil des autres Rois; que son éclat se repand dans toute l'Europe, & même dans plusieurs contrées de l'Amérique; que s'ils se soumettoient à sa puissance, ils sentiroient bientôt quelques effets de sa grandeur & de sa bienveillance. Ils se soumirent volontiers, & nous jurèrent amitié.

Ayant passé deux jours chez cette Nation pleureuse, nous nous remimes en chemin. La première journée nous fimes dix grandes lieues, presque toujours dans les bois. Ensuite nous nous trouvâmes à la vûe d'un grand village, à l'entrée duquel nous aperçûmes un gros Chevreuil, qu'un *Chaouanous* de notre suite tira, & tua d'un coup de fusil. L'éclat du bruit & de la flamme en parut si terrible à ses Habitans, qu'au premier aspect de nôtre troupe & de nos armes, ils prirent tous l'épouvante & la fuite.

Le

Le Chef & trois de ses enfans s'étant montrés plus fermes , les firent revenir de leur terreur. Ils s'avancerent vers nous , nous offrirent quelques rafraichissemens , & quelques-unes de leurs cabannes pour y passer la nuit , mais mon frere n'ayant pas jugé à propos d s'y fier , nous cabannâmes un peu à l'écart , selon notre coutume : heureux d'avoir pris cette précaution. Car le lendemain à la pointe du jour, nous apperçumes un grand nombre de cette canaille cachée dans des cannes avec des flèches ; Aussi-tôt M. de la Sale les ayant fait coucher en joue les obligea à demander quartier. Ils en furent quittes pour quelque provision de blé d'Inde , que les fils de leur Chef nous apportèrent , & nous primes aussi-tôt le parti de décamper.

A six lieuës de là , nous rencontrames une autre habitation de plus de trois cent cabannes , habitées par les *Chinonoas* ; il nous firent un accueil très-favorable. Toutes ces contrées sont presque sur la côte Orientale de la Mer de Mexique. Les Espagnols passent jusques dans leurs terres , & leur font de très-cruelles vexations. Ces Sauvages furent d'abord nous distinguer d'avec eux par notre air, notre langage , nos manieres ; & l'horreur qu'ils avoient conçûë contre nous ceux de cette Nation ne fit que redoubler leur amitié pour nous. Nous ne tardâmes pas à leur faire entendre que les Espagnols & nous n'étions gueres d'accord ensemble , & qu'ils étoient nos ennemis jurés. Sur quoi nous ayant offert tout ce qui étoit en leur pouvoir , ils nous prierent de

vou-

vouloir nous unir avec eux, pour leur aller faire la guerre. Nous leur dîmes que nous n'étions pas pour lors en cet état, mais que nous pourrions bientôt revenir les joindre en plus grand nombre pour les secourir : de sorte qu'ayant passé fort tranquillement la nuit chez eux, nous nous retirâmes le lendemain chargé de beaucoup de blé d'Inde & de très-belles peaux.

A peine eumes nous avancé une lieue dans notre route, qu'un nommé *Nica*, de notre suite, se sentit piqué d'une vipere. Il fit aussi-tôt un fort grand cri ; & en moins d'un demi quart d'heure, son corps s'enfla prodigieusement, & devint toute livide. On fit d'abord de grandes incisions sur la playe. Nous la frottâmes avec l'eau de vie, & du sel de vipere ; nous lui donnâmes de l'orvietant, & après deux jours, il se trouva parfaitement guéri. Nous étant remis en chemin, nous nous trouvâmes, après deux jours de marche, sur le bord d'une riviere très-rapide. Il fallut la passer, & nous étions sans canot ; parce que les autres prenant l'eau de tous côtes, nous avions été forcez de les abandonner. Nous n'eumes point d'autre expedient que de faire un cayeu de cannes & de plusieurs branches d'arbres entrelassées & couvertes de nos meilleures peaux. Mon frere & nos deux neveux se mirent dessus avec deux Sauvages pour la conduire ; & je restai avec le reste de nos gens sur le rivage. A peine furent-ils au fort du courant, que la rapidité de l'eau les emporta dans un moment, & les fit disparoître à notre vûë. Par un bonheur singulier le cayeu fut

fut arrêté à une grande demie lieuë de là par un gros arbre qui flottoit sur l'eau à demi déraciné. Ses branches qu'on accrocha avec le secours de quelques perches, leur donnerent moyen de gagner le bord ; sans quoi infailliblement la rapidité du fleuve les eut emporté à la mer. Cependant nous étions fort en peine de ce qu'ils étoient devenus. Nous suivimes toujours notre bord, portant nos yeux aussi loin que nous pouvions, & criant de toutes nos forces pour tâcher de les rappeler, ou pour les découvrir. Nous fumes un jour & une nuit dans ces inquiétudes : le lendemain nous recommençâmes le même train. A la fin ils nous répondirent, & nous les aperçûmes de l'autre côté : c'étoit une nécessité de les aller joindre, & pour cela il falloit nous exposer au même danger. Nous fimes un nouveau cayeu, car le premier s'étoit tout délié, & ne tenoit plus à rien ; nous le fimes beaucoup plus fort que l'autre ; & nous étant munis de bonnes perches, nous passâmes tous à diverses reprises fort heureusement. Toute la troupe s'étant ainsi réunie, nous poursuivimes notre route sous la conduite de mon frere, qui n'avoit d'autre bouffole que son genie. Un de nos chasseurs s'écarta pour chasser, nous le perdimes durant un jour, & le lendemain nous le revîmes chargé de deux chevreuils boucannez. Il venoit d'en tuer un autre qu'il avoit laissé à un demi quart de lieuë. Après nous avoir abandonné les deux, il alla sur ses pas avec un *Abcnaquis*, chercher l'autre ; & nous l'ayant apporté, nous nous regalâmes d'une partie de

fa

sa chasse, & gardâmes le reste pour notre provision.

Ayant passé de là dans des terres plus peuplées, après six ou sept lieues de marche, nous vîmes venir à nous un Sauvage à cheval avec une femme en croupe, suivi de quatre esclaves fort bien montez. Cet homme nous aborda, s'informa qui nous étions, & de ce que nous cherchions en ce pais. Mon frere lui fit entendre tant par lui-même, que par les Sauvages de sa suite, que nous étions *François*, & que notre intention n'étoit que d'offrir à tout le peuple de leur Continent, jusqu'à la Mer de Mexique, nôtre alliance, & la protection du Roi de France. Ce Sauvage mit aussi-tôt pié à terre, offrit son cheval à mon frere, le força même de l'accepter, & de vouloir venir dans leur habitation; l'assurant qu'il y seroit très-bien reçu. Mon frere, après l'avoir remercié de ses honnêtetes, lui fit connoître, qu'avant que faire cette démarche, il seroit bien aisé d'apprendre le sentiment de toute sa Nation par un Envoyé de sa part. Le Sauvage reçût cette reponse de bonne grace; & par un surcroit de civilité lui laissa sa femme & un de ses esclaves en ôtage. Mon frere lui donna son Neveu *Cavelier*, & deux *Chaouanous*. Le Sauvage monta sur le cheval d'un de ses esclaves, & mon Neveu Cavelier sur celui qui avoit été donné à mon frere. Le lendemain notre Envoyé revint avec nos deux *Chaouanous*, montez chacun sur un beau cheval, l'un & l'autre chargez de toutes sortes de provisions, & fit un rapport aussi agréable que surprenant du bon  
ac-

accueil qu'il avoient reçu deſce Peuple, qu'on nomme *Cenis*. Leur babitation a 20. lieux d'étendue, elle eſt diviſée en pluſieurs hameaux, près l'un de l'autre. Leurs cabannes ont quarante ou cinquante piés de hauteur, faites de groſſes branches d'arbres, qui ſe rejoignant par enhaut, forment une eſpèce de voute. Le dedans eſt très bien nattré, & d'une propreté charmante.

M. de la Sale informé de leurs bonnes intentions ne manqua pas de ſ'y transporter le lendemain. A deux cent pas du village il vit venir au devant de lui des principaux de la Nation empanachez, & couverts de leurs plus riches peaux. Mon frere les reçût à la tête de ſa Compagnie. Le premier abord s'étant paſſé en civilité reciproques, il fut conduit par le Chef juſqu'au village, au travers d'une très-belle jeunefſe, & parmi un très-grand concours de peuple. On l'emmena lui & ſa troupe dans un quartier qui ſembloit faire un hameau à part. On nous y regala très-bien. Le Chef convaincu de la magnificence de notre Prince, par les éloges que lui en fit M. de la Sale, le reconnut comme ſon Souverain, & fit à mon frere un préſent de ſix bons chevaux, & de ſes plus belles peaux. M. de la Sale lui donna des haches, & quelques étuis de ciſeaux, des couteaux, & des raiſoirs, qu'il reçut avec toute la joye imaginable. Il y avoit en ce tems-là chez eux des Ambaſſadeurs d'une Nation appellée les *Choumans*. Le ſujet de leur Ambaſſade étoit une ligue qu'ils prétendoient former entre eux, pour faire la guerre aux Eſpagnols, leurs tirans

&

& leurs persecuteurs. Ils nous rendirent visite, & nous couvrirent de vouloir y entrer. Nous leur donnâmes parole de nous joindre avec eux après notre voyage; & ils nous jurèrent, comme les autres, une amitié inviolable.

Les *Nassonis* sont à une journée des *Cenis*. Nous passâmes julques chez eux. Nous en reçûmes un pareil traitement, une même reconnoissance, & une même protestation d'amitié, ils ont tous une égale antipatie pour les Espagnols. Leurs pâturages y sont remplis de Chevaux & de Bœufs. On voit dans toutes leurs familles de gros chapons, des poulets, & de gros pigeons d'Inde. Nous reconnûmes chez eux, aussi-bien que chez les *Cenis*, quelque teinture de notre Religion. Les uns y faisoient le signe de la Croix; les autres nous exprimoient par certaines marques le S. Sacrifice de la Messe. Nous vîmes bien que c'étoit l'effet de quelques Missions Espagnoles: mais ils n'y a point de doute que le fruit en seroit beaucoup plus grand, si ces premières semences de la Religion leur avoient été inspirées par des personnes qui leur fussent moins odieuses. En effet, notre Pere Recolet, avec quelques Images, quelques Croix, & quelques *Agnus Dei*, qu'il distribua aux uns & aux autres, leur faisoit concevoir & croire tout ce qu'il leur enseignoit: tant ces peuples sont dociles.

Au milieu de toutes les satisfactions que nous avions sujet d'avoir parmi ces Sauvages, nous y eumes deux fâcheux contretems. L'un fut la desertion de quatre de nos François,  
&

& l'autre la maladie de mon frere. A l'égard de ces quatre deserteurs, on ne fait si entrainez par la beauté de ces contrées, ils allerent chercher à s'établir chez quelques-unes de ces Nations voisines; ou si attiré par les flatueuses amorces des Sauvageffes ils s'en retournerent chez les *Cenis*, ou s'ils se retirerent chez les *Nassonis*. La vérité est que depuis qu'ils se virent en possession d'un cheval ils ne crurent plus être parmi les Sauvages. On ne put plus les retenir, & nous n'entendîmes plus parler d'eux.

Pour la maladie de mon frere, ce fut assurément une suite du chagrin que la desertion de ses gens lui cause. Il tomba malade le 24. d'Août de l'année 1685. après trois mois de course, & à deux cent lieues de la Baye S. Louis. Sa maladie fut presque en même tems suivie de celle de *Morango* notre Neveu. Nous eumes dans cette affliction la consolation de trouver parmi les Sauvages tous les secours que nous aurions pû trouver en Europe, excepté des Medecins. Nous avions tout ce que nous pouvions desirer, le veau, le mouton, des poules, des pigeons, des ramiers; & avec tout cela, toutes sortes de bonnes herbes, tant pour les bouillons, que pour les pti-fannes, & autres remedes nécessaires aux malades. Nous avions avec nous deux Chirurgiens, qui nous furent d'un grand secours. Les Sauvages mêmes, tant hommes que femmes, nous donnerent du Gibier, de la viande, des volailles. En un mot, graces à la bonté du Ciel & à nos soins, nos deux malades recouvrerent leur  
 fan-

fanté, après un mois de maladie. Dès que leurs forces furent rétablies, mon frere croyant devoir s'en tenir à ses dernières découvertes, & ne pouvant même s'engager plus avant sans rencontrer les Terres des Espagnols; d'où, selon toutes les apparences, nous ne serions jamais revenus, prit le parti de s'en retourner en sa nouvelle Colonie.

Nous nous remimes en marche vers la fin du mois de Septembre 1685. L'avantage que nous eumes dans notre route fut de nous en retourner à cheval, au lieu que nous étions venus à pié. Ce qu'il y eut de surprenant dans cette nouvelle voiture, c'est que nos chevaux, sans être ferrez, avoient le pié si bon, qu'ils franchissoient tout, & la bouche si fine, qu'ils obéissoient à la bride, comme s'ils y avoient été dresséz. Chacun de nous étoit raisonnablement monté, & les chevaux que nous avions de reste nous servoient ou de relais, ou de chevaux de charge, pour porter nos munitious, nos canots & notre équipage, ce qui nous fut d'un fort grand soulagement. Cependant comme les choses les plus utiles sont quelquefois les plus funestes, soit par le hazard, soit par le manque d'adresse; il arriva qu'un de nos chevaux fut la cause de la perte d'un de nos Sauvages. Sur les bords de *la Maligne*; cette riviere sur laquelle mon frere courut risque de se perdre, un cheval s'étant cabré à la vûë d'un gros Crocodile, jeta son cavalier dans l'eau. A peine fut-il tombé, que cette bête avide l'entraîna & le devora à nos yeux. Ce spectacle nous causa une très-grande douleur; mais il est mal  
aisé

aisé que dans les voyages de long cours, il n'arrive à ceux qui les entreprennent, quelque accident funeste. Le plus sûr est de s'y préparer, en donnant ordre à sa conscience, & en se remettant entre les mains du Dieu tout-puissant, qui nous guide & nous conserve.

Ce malheur étant sans remede, nous continuâmes notre chemin; & après trois mois de marche, nous arrivâmes au commencement de Janvier de l'année 1686. à la Baye S. Louïs. Aux premières approches de notre Colonie, nous aperçûmes que tous les environs en étoient défrichés, & même très-bien cultivés. Nous y trouvâmes grand nombre de femmes, & les Habitations remplies de nouvelles familles. Chaque famille avoit ses petites provisions, son jardin & ses possessions; en un mot, tout y promettoit un heureux accroissement, & une nombreuse multiplication. Mon frere y fut reçu comme le pere commun de ce peuple naissant, & nous eûmes un grand plaisir de voir ces commencemens de société de nos François avec les Sauvages, & le bon usage que chacun faisoit des avantages de ce nouvel établissement.

Comme la présence de mon frere étoit nécessaire en ce pais, tant pour la consommation du Fort, que pour donner quelque reglement à ce nouveau peuple; nous y séjourâmes encore environ trois mois. Ce tems étant écoulé, il résolut de repasser en France, pour obtenir de nouveaux secours de la Cour, & pour demander quelques renforts d'artisans & de laboureurs, tant en  
fa-

faveur de cette dernière Colonie, que pour toutes les autres qui sont repandues en divers endroits de l'Amérique Septentrionale. Ayant donc pris congé, il partit accompagné de vingt François pour le Canada, & prit la route vers les Illinois par les terres, sur la fin du Mois de Mars de l'année 1686.

Cette route, quoique la plus pénible, servit à reconnoître le cours des rivières, dont nous n'avions vû que l'embouchure, en descendant le *Mississipi*, à observer de plus près tous les peuples qui en habitent les bords, & à contracter avec eux de nouvelles alliances. Nous traversâmes d'abord la *Rivière aux Canes*, ainsi nommée, à cause du grand nombre de Canards, dont elle est couverte. Après celle-ci nous passâmes la *Sabloneuse*, qui n'a pour lit qu'une vaste campagne sabloneuse. Ensuite le *Robec*, dont les rivages sont habitez par des peuples qui parlent tous du gosier. Après celle-ci la *Maligne*, aux environs de laquelle sont les *Quanno tinos*, Peuple aussi redoutable aux Iroquois par leur valeur, que par leur cruauté. Car outre qu'ils les combattent sans quartier, ils se font une loi d'en brûler autant qu'ils en peuvent prendre. Allant toujours plus avant, nous trouvâmes les *Taracha*, les *Cappa*, les *Palaquessons*, tous ennemis déclarés des Espagnols.

Je n'entrerai pas dans un plus ample détail des particularitez de ces Nations, & de ces Contrées. Je me contenterai de dire, que bien que ces païs soient beaux généralement parlant; on remarque en chacun d'eux son abondance & sa beauté particulière.

Les uns abondent en blé d'Inde, dont on fait de la bouillie; les autres en *Toquo*; les autres en *Cassave*, dont on fait une espece de pain. On voit une multitude innombrable de *Cibolas* chez les Peuples qui approchent le plus de la mer. Les *Castors* sont par troupes chez les *Ouadiches*, les *Ouabaches*, les *Akancéas*, les *Iroquois*, & en beaucoup d'autres Cantons de l'Amérique. Les *Ours* sont très-frequens dans les Pays du Nord. Pour des chevaux, on n'en voit que chez les Peuples voisins des Espagnols; mais presque par tout on voit des *Orignacs*, des cerfs, des élans, des loups, tant cerviers que communs, de gros béliers, des moutons & des brebis, qui ont une soie beaucoup plus fine que les nôtres.

Ce fut au travers de toutes ces Plaines, que nous reconnumes une infinité de Sauvages, qui nous reçurent tous avec beaucoup d'humanité, & avec une entière soumission aux loix de notre Monarque. Nous trouvant entre les *Palaqueffons*, & les *Ouadiches*, les provisions nous manquerent. Nous eumes recours à la chasse; trois ou quatre de nos chasseurs se détacherent de la troupe pour aller dans les bois. Ils n'y furent pas long-tems sans rapporter du gibier. La beauté du pays situé entre deux Nations très affectonnées pour la notre; la campagne abondante en blé d'Inde, en toutes sortes de fruits & de gibier, les pâturages remplis de bétail de toute espece, & sur tout de chevaux: tous ces grands avantages firent naître à mon frere l'envie d'y faire un établissement. Dans cette pensée, il trouva

à propos de me faire prendre les devants vers les Illinois, tant pour vous informer de son arrivée, que pour d'autres raisons que je vous dirai dans la suite. Il me donna le *Pere Anastase* Cavelier mon neveu, *M. de la Marne*, quatre autres François; & deux esclaves pour me servir d'interpretes, avec deux canots, deux chevaux de charge, & nos munitions necessaires. Nous nous separames le 15. Mai de l'année 1686. & nous primes notre chemin par les terres, tant pour la commodité de nos chevaux, que pour les frequens secours que nous tirions des Sauvages, autant zelez pour nous, qu'ils sont ennemis des Iroquois & des Espagnols.

Dès la premiere journée, nous allames coucher chez les *Ouadiches*, qui nous reçurent à bras ouverts, & qui nous inviterent à nous joindre avec eux pour faire la guerre aux Espagnols. Ils nous assurerent qu'il y avoit beaucoup d'or & d'argent chez eux: qu'ils nous abandonneroient volontiers toutes ces richesses, & qu'ils ne prétendoient s'en réserver que les femmes & les enfans pour en faire des esclaves. Quelque peu d'amitié que nous eussions pour les Espagnols; nous ne laissames pas de sentir de la repugnance à cette proposition. Nous ne pumes consentir que des Chrétiens devinssent esclaves de Sauvages. Pour colorer notre refus, nous leur repondimes que nous n'étions pas en nombre suffisant pour leur être de quelque secours dans cette guerre; mais que nous allions trouver le Capitaine *Tonti*, à qui nous ne manquerions pas de représenter les mêmes conditions qu'ils

Les uns abondent en blé d'Inde, dont on fait de la bouillie; les autres en *Toquo*; les autres en *Cassave*, dont on fait une espece de pain. On voit une multitude innombrable de *Cibolas* chez les Peuples qui approchent le plus de la mer. Les *Castors* sont par troupes chez les *Ouadiches*, les *Ouabaches*, les *Akancéas*, les *Iroquois*, & en beaucoup d'autres Cantons de l'Amérique. Les *Ours* sont très-frequens dans les Pays du Nort. Pour des chevaux, on n'en voit que chez les Peuples voisins des Espagnols; mais presque par tout on voit des *Orignacs*, des cerfs, des élans, des loups, tant cerviers que communs, des gros béliers, des moutons & des brebis, qui ont une soie beaucoup plus fine que les notres.

Ce fut au travers de toutes ces Plaines, que nous reconnumes une infinité de Sauvages, qui nous reçurent tous avec beaucoup d'humanité, & avec une entière soumission aux loix de notre Monarque. Nous trouvant entre les *Palauquessons*, & les *Ouadiches*, les provisions nous manquerent. Nous eumes recours à la chasse; trois ou quatre de nos chasseurs se détacherent de la troupe pour aller dans les bois. Ils n'y furent pas long-tems sans rapporter du gibier. La beauté du pays situé entre deux Nations très affectonnées pour la notre; la campagne abondante en blé d'Inde, en toutes sortes de fruits & de gibier, les pâturages remplis de bétail de toute espece, & sur tout de chevaux: tous ces grands avantages firent naître à mon frere l'envie d'y faire un établissement. Dans cette pensée, il trouva

à

à propos de me faire prendre les devants vers les Illinois, tant pour vous informer de son arrivée, que pour d'autres raisons que je vous dirai dans la suite. Il me donna le *Pere Anastase* Cavalier mon neveu, *M. de la Marne*, quatre autres François; & deux esclaves pour me servir d'interpretes, avec deux canots, deux chevaux de charge, & nos munitions necessaires. Nous nous separames le 15. Mai de l'année 1686. & nous primes notre chemin par les terres, tant pour la commodité de nos chevaux, que pour les frequens secours que nous tirions des Sauvages, autant zelez pour nous, qu'ils sont ennemis des Iroquois & des Espagnols.

Dès la premiere journée, nous allames coucher chez les *Quadiches*, qui nous reçurent à bras ouverts, & qui nous inviterent à nous joindre avec eux pour faire la guerre aux Espagnols. Ils nous assurerent qu'il y avoit beaucoup d'or & d'argent chez eux: qu'ils nous abandonneroient volontiers toutes ces richesses, & qu'ils ne prétendoient s'en réserver que les femmes & les enfans pour en faire des esclaves. Quelque peu d'amitié que nous eussions pour les Espagnols; nous ne laissames pas de sentir de la repugnance à cette proposition. Nous ne pumes consentir que des Chrétiens devinssent esclaves de Sauvages. Pour colorer notre refus, nous leur repondimes que nous n'étions pas en nombre suffisant pour leur être de quelque secours dans cette guerre; mais que nous allions trouver le Capitaine *Tonti*, à qui nous ne manquerions pas de représenter les mêmes conditions qu'ils

nous offroient, & que fans doute il les accepteroit. Cette réponse les satisfit. Ils nous donnerent des vivres en abondance, & nous logeames dans leurs meilleurs cabannes. Le lendemain nous poursuivimes notre route vers les *Cenis* & les *Nassonis*. Ceux-ci nous donnerent des guides pour nous conduire jusques chez les *Nabiri*; & ceux-ci pour aller jusques chez les *Naaufi*. Nous fumes également bien reçus de tous ces Peuples; & nous trouvames par tout les mêmes dispositions à vivre dans notre alliance, & sous la protection de notre Prince.

Les Terres y sont fertiles, & le climat heureux pour la vigne: les seps y viennent d'eux-mêmes. On voit parmi les ormes le raisin fleurir, & croître à l'ombre de leurs feuillages. On ne sauroit faire trois lieues qu'on ne rencontre quelque ruisseau, ou quelque riviere. Les Castors y sont par troupes. Tous ces peuples generalement y adorent le Soleil, & n'ont d'autre couverture qu'un certain tissu de jonc, ou des nattes très-fines qu'ils bigarrent de certaines peintures du Soleil, d'oiseaux, & de fleurs. Pour armes ils ne connoissent que l'arc & la flèche. Un coup de fusil ou de pistolet leur paroît un coup de foudre précédé par son éclair.

Nous passames des *Naaufi*, chez les *Cadodaches*. Nous y fumes très-bien reçus. Les Principaux de la Nation vîrent au devant de nous. On nous conduisit entre deux rangs de la jeunesse armée, jusques dans des cabannes très-propres. Le reste du regal fut aussi grotesque que sauvage. Des fem-

femmes bazannées, mais très-bien faites, & à demi-nuës nous laverent les piés dans des auges de bois. On nous servit de différens mets très-bien apprêtez. Outre la bouillie & le Cerf boucanné, mêts ordinaire à tous ces Peuples, on nous presenta un grand rôl de poulets d'Inde, d'oyes, de canards, de ramiers; sans y oublier les pigeons à la grillade. Parmi cette grande réjouissance, il nous arriva un mortel déplaisir. Comme les chaleurs étoient grandes, tant à raison du climat que de la saison, M. de la *Marne* eut envie de s'aller baigner dans une rivière, qui passe le long du village. Pour cet effet il chercha un lieu à l'ombre, pour y prendre tranquillement le bain. L'ayant trouvé, il se jeta à l'eau; mais par malheur il tomba dans un abîme, où il fut englouti à l'instant même. Quelque tems après, ne le voyant point revenir; nous voulumes nous approcher du lieu où il n'étoit déjà plus. Nous eûmes la pensée que peut-être quelque Crocodile l'auroit dévoré; mais des gens du lieu ayant vû l'endroit où il s'étoit jetté, ne douterent plus qu'il ne se fut perdu dans ce grouffre. En effet l'ayant péché sur l'heure même, on le retira tout défiguré. Je ne puis assez exprimer quel fut notre regret à la vûë d'un si triste spectacle. La femme du Chef vint elle-même l'ensevelir. Nous lui rendimes les derniers devoirs; & après l'avoir pieusement inhumé, nous mimes une Croix sur sa sepulture. Les Sauvages, témoins de nos ceremonies, joignirent leurs larmes avec les notres, & tacherent de nous consoler par

174 NOUVELLE RELATION  
toutes les honnêtetez qu'ils nous purent  
faire.

Le jour suivant nous trouvâmes sur la même riviere les *Narchoas*, les *Ouidiches* nous vimes à cinq lieuës plus bas les *Cabinvio*, & les *Mentons*. Ces Peuples ne sachant ce que c'étoit que nos armes, nous prenoient pour les maitres du Tonnerre, & nous craignoient en même tems. Les Castors font en très-grand nombre dans leur pais, mais sur tout chez les *Oxothéons*, qui sont obligez d'en brûler les peaux, tant elles sont communes chez eux. Ces Peuples nous donnerent deux guides pour nous conduire chez les *Akancéas*, dont ils dépendent. Ce fut là que nous commençâmes à nous reconnoître. Nous vimes une Croix élevée: au milieu étoient attachées les armes du Roi. A quelques pas de là, nous aperçûmes une belle maison à la Françoisé, habitée par un nommé *Coufure*, qui nous y reçut honnêtement, & nous apprit que cette habitation vous appartenoit avec toutes ses dépendances. Après nous y être reposez deux jours, nous passâmes dans les villages des *Torimans*, des *Doginga*, & des *Cappa*, pour gagner le Mississipi. Ces derniers Peuples nous accommoderent d'une piroque pour deux chevaux que nous leur donnâmes.

Fatigué de nos courses par terre, je pris le parti de remonter le Mississipi, jusqu'à la riviere des Illinois. Le Pere *Anastase* fut fort aisé d'entrer dans le même canot que moi. Cavalier mon neveu se joignit à cinq autres François, & s'étant contenté d'un Sauvage, il m'en laissa un autre pour me servir d'Interprete

prete & de Rameur. Nous étant donné rendez-vous chez les Miamis, nous nous séparâmes. Il suivit les plaines, & je m'embarquai sur le Mississipi, vers le quinze d'Août de l'an 1686. Il seroit inutile de parler ici de toutes les Nations que nous rencontrâmes. Je ne ferai mention que de celles que nous ne reconnûmes pas dans nôtre descente. Les *Chichacha* furent les premiers, que nous trouvâmes à trente lieuës des *Akancéas*. Ce sont des Peuples très-dociles, industrieux, braves, guerriers, & en assez grand nombre pour mettre en tout tems deux mille combattans sous les armes. Nous continuâmes de-là nôtre route vers les *Ouabaches*. A dix lieuës de leur riviere on voit celle des *Maf, sourites* & des *Ozages*, qui n'est ni moins rapide, ni moins profonde que le Mississipi. Nous la remontâmes pendant deux jours, tant à dessein de reconnoître les Nations qui sont sur ses bords, que pour nous fournir de nouvelles provisions. Nous rencontrâmes, en la remontant, les villages des *Panivacha*, des *Pera*, des *Panaloga*, des *Matozantes*, des *Ozages*, tous Peuples braves, nombreux, & bienfaisans; & qui, parmi les bons mêts & les bons fruits, dont ils nous regalerent, nous firent manger des raisins d'un gout merveilleux.

Le troisiéme jour, après avoir remonté cette riviere, nous allâmes regagner le Mississipi, où nous étant rembarquez en canot, nous le remontâmes pendant quelques jours, jusqu'à la riviere des Illinois. Après trente jours de navigation, nous arrivâmes au pié du Fort de *Crevecœur*; & de-là nous retour-

nâmes au Fort S. Louis. Nous eumes d'abord le chagrin de ne pas vous y rencontrer ; mais à present nous avons la consolation de vous y voir en parfaite santé. Là-dessus ayant renouvelé nos embrassemens , je demeurai quelque tems sans lui rien dire , ne sachant pas bien moi-même en quel état j'étois pour lors. D'un côté , la perte de notre flote , & de la plûpart de nos François m'avoit fort attristé ; de l'autre , l'assurance qu'il m'avoit donnée de la santé de M. de la Sale , & le succès de tant de belles découvertes m'avoit fait passer de la tristesse à la joye. J'étois même dans un étonnement qui tenoit de l'admiration : mais aussi l'absence d'une personne , pour qui j'avois une reconnoissance , & une amitié aussi tendre que respectueuse dont j'attendois le retour depuis si long-tems , & avec tant d'impatience ; d'ailleurs le regret de n'avoir pas été le témoin & le compagnon de ses voyages me penetroit d'une douleur que je ne pouvois surmonter. Aussi ne pouvant retenir les chagrins de mon cœur. Helas , *lui dis-je* , comment se peut-il faire que M. de la Sale , mon unique Protecteur , & mon appui , soit depuis deux ans de retour en Amerique ? & que j'aye été pendant tout ce tems-là , non seulement privé du plaisir de le voir , mais de recevoir de ses nouvelles ; & que même encore , il ne me soit pas permis de l'embrasser ? Je vous avouë , que quelque joye que vôtre presence me donne , je me trouve saisi en vous voyant , d'une plus grande douleur ; puisque plus je vous regarde , & plus je ressens de chagrin de ne le pas voir. Quoi M. de la Sale est depuis deux ans dans l'Amerique,

que, & je ne puis encore le joindre, ni lui parler? Helas! ce n'a pas été ma faute. Dès que j'ai crû qu'il pouvoit avoir touché les bords du Golphe de Mexique, je suis descendu vers ces contrées. J'ai visité tous les Caps, tous les rivages de cette Mer, tant du côté de la *Malcoline*, que du côté du Mexique. J'ai parcouru tous les Peuples qui sont sur ces bords, je leur ai demandé à tous M. de la Sale, & pas un ne m'en a jamais sù rien dire. Jugez de ma peine & de ma douleur.

Le moyen, *me dit-il pour lors*, que vous puissiez nous rencontrer? Vous allâtes nous chercher à l'embouchure du Mississipi & aux environs, & nous n'abordâmes qu'à vingt-cinq lieues au dessous. Vous suivîtes le cours de ce fleuve dans vôtre descente & dans vôtre retour; & nous nous écartions toujours, tirant vers le Sud est, & le long du Golphe de Mexique. Quel moyen de nous trouver en suivant des routes si opposées! Pout le moins, *lui dis-je*, devoit-il m'envoyer quelqu'un pour m'informer de son retour. Il est vrai, *me dit-il*, aussi l'auroit-il fait, s'il l'avoit pû: Mais qui de ces nouveaux-venus auroit pû démêler les chemins au travers de tant de Barbares, & dans une si grande distance? Et pouvoit-il se passer de ses deux neveux ni de moi? D'ailleurs, l'esperance qu'il avoit de vous revoir bien-tôt en personne, lui fit toujours differer à vous informer de son arrivée. A la bonne heure, *lui dis-je*, on ne peut remedier au passé. Ce qui me réjoüit, c'est de savoir qu'il se porte bien, & à peu près où il est. Nous ne serons pas long-tems à l'aller retrouver. Cependant je

me ressouviens que vous aviez encore quelque chose de plus particulier à me communiquer de sa part. Je vous prie de me la déclarer, afin que je puisse prendre au plutôt de justes mesures pour mon voyage. C'est, *me dit-il*, que mon frere impatient de donner les secours necessaires à l'affermissement & à l'entretien de la nouvelle Colonie, & à faire bâtir deux Ports & deux Havres, l'un à la Baye S. Louis, & l'autre à l'embouchure du Mississipi, dont il a très-bien observé le fond & les bords, ne m'a détaché d'avec lui, que dans le dessein de me faire incessamment repasser en France, tant pour informer la Cour de son dernier établissement, & de ses grandes découvertes, que pour preparer les esprits à lui accorder ce qu'il faut pour des choses si pressantes & si necessaires. C'est pour cela qu'il m'envoie à Quebec, & qu'il m'a chargé de venir vous trouver pour vous demander quelque argent. Je vous en donnerai un reçu, & mon frere vous en tiendra compte.

Ce discours fut accompagné d'une Lettre bien cachetée du Cachet de M. de la Sale. A l'égard de l'écriture, je n'y fis point de reflexion; leurs caracteres étant d'ailleurs si approchans, qu'il eût été mal aisé d'en connoître la difference. Je lus cette Lettre avec un extrême plaisir. Elle contenoit à peu près la même demande, avec des protestations d'une entiere confiance, & d'une parfaite amitié. La joye où j'étois d'apprendre de ses nouvelles, la simplicité de la personne qui me presentoit cette Lettre, & le devoû-

aux volontez d'un homme , à qui je croyois tout devoir , ne me permirent pas de balancer. Je demandai auffi-tôt à M. Cavalier ce qu'il fouhaitoit. Il me dit qu'il croyoit que son frere avoit fixé la somme à celle de sept mille livres. Il est vrai, *lui dis-je*, mais s'il vous en faut davantage , vous n'avez qu'à me le demander ; tout ce que j'ai est à vôtre service. Il me remercia fort honnêtement , & me dit qu'en cas qu'il eût besoin de quelque chose de plus , il le pourroit trouver en France. De sorte que je lui comptai sur l'heure même cette somme d'argent. Il voulut m'en faire son reçû , suivant l'ordre qu'il me dit en avoir de son frere & j'y donnai volontiers les mains. Comme il me protesta qu'il vouloit partir le lendemain , je rafraichis son équipage & ses munitions : nous passâmes le reste de la journée le moins mal qu'il nous fut possible ; & le jour suivant , il prit congé de moi , de grand matin , & partit avec un Pere Recollet , & un esclave , à dessein de passer chez les Miamis. Je me disposai à partir le jour suivant par la riviere. Tout étoit réglé pour cela. Après avoir passé le reste du jour avec assez d'inquietude , le lendemain comme j'allois embarquer mon petit équipage , environ les neuf heures du matin , je vis arriver le Sr. *Couffure*, mon Lieutenant parmi les Akancéas , chez lesquels Mrs. Cavalier , oncle & neveux , étoient allé se reposer. J'eus d'abord un vrai plaisir de le voir , mais un moment après , il me jetta dans un terrible accablement. Je lui demandai auffi-tôt en quel lieu il avoit hissé M. de la Sale. M. de la Sale, *me dit-il* ? Ne sa-

vez-vous pas qu'il est mort ? M. de la Sale est mort, *m'écriai-je* ? Cela n'est que trop vrai, *me dit-il*, il est mort. Il a été assassiné par les gens, entre les *Palaqueffons* & les *Ouadiches*. Que me dites-vous là ? Cela est-il possible ? Hé ! Quoi, son propre frere M. Cavelier vient de prendre congé de moi ; bien loin de me rien dire de cela, il m'a rendu une Lettre de sa part, & ne m'en a pas témoigné la moindre douleur. C'est de lui-même que je le fai, *me dit-il*. Ses larmes & celles de son neveu *Cavelier* ne me l'ont que trop confirmé ; & je suis au desespoir de vous dire le premier une si méchante nouvelle. Je fus si consterné par cette réponse, que je tombai dans un accablement extrême. Je ne pûs ni parler ni pleurer : je me trouvai si laisi, que je ne savois que devenir. Quelques momens après, je me levai, en disant : *M. de la Sale, mon unique Patron est mort, assassiné par les siens ! Juste Ciel ! Cela se peut-il ? mais puis je savoir qui sont les malheureux qui ont porté leurs mains parricides sur un si bon pere ?* Ce sont deux coquins, *Dan & Lantelot*, *me dit il*. Ah ? les scelerats, *m'écriai-je* ! Par quel motif ? ou plutôt quel demon a pû les porter à commettre un forfait si terrible ? Je le priai de me dire tout ce qu'il en savoit. Helas ! *me dit-il*, je vous le dirai de point en point, comme on me l'a raconté. M. de la Sale revenu d'une fort grande maladie avoit regagné la dernière Colonie, au Fort S. Louis, & en étoit reparti le 26. Mars de l'année 1686. dans le dessein de revoir ses anciens établissemens, ac-

com-

compagné d'environ trente personnes , du nombre desquels étoient son frere, ses deux neveux, les deux freres *Lantelot & Dan*, un Sauvage *Chaouanou*, deux Flibustiers Anglois, & un certain *Hiens*, Allemand de Nation. Dès la premiere journée, M. de la Sale s'étant appercû, que le plus jeune des Lantelot, encore foible d'une grande maladie ne pouvoit suivre le reste de la troupe, voulut le renvoyer à la Baye. Quelques instantes prieres que son frere fit pour ne se pas separer d'avec lui, M. de la Sale ne voulut point s'y rendre. Le jeune Lantelot fut ainsi obligé de s'en retourner à la Baye. Ces manieres qui parurent hautes & impetueuses, furent difficiles à digerer à un homme de cœur. Par malheur il arriva que ce jeune homme fut rencontré en chemin par quelques Sauvages, qui l'égorgerent. La nouvelle en vint le jour même à son frere aîné, qui ne put dissimuler sa douleur. Il en jetta d'abord la faute sur M. de la Sale. Dès ce moment, penetré de fureur & de ressentiment, il jura sa perte. Après s'être laissé aller aux plaintes & aux regrets, il étouffa tout d'un coup sa colere, meditant de la faire éclater dans l'occasion. Il suivit le reste de la troupe; & après deux mois de marche, les vivres leur ayant manqué entre les *Palaguessons*, & les *Ouadiches*, Dan & Lantelot firent une partie pour aller chasser dans les bois. Ils engagerent le Sieur *Moranget* à se joindre avec eux. Celui-ci, sans entrer dans aucune défiance, ou plutôt par complaisance, se mit de leur partie. Les deux autres, qui lui en vouloient depuis longtems,

tant par la jalousie qu'ils avoient de son mérite, que par la haine implacable qu'ils portoient à son oncle, l'ayant insensiblement attiré à l'écart, assouvirent leur rage sur lui. Pour cet effet ils lui donnerent un coup de hache sur la tête, dont il mourut deux heures après, en bon Chrétien, pardonnant de tout son cœur à ses ennemis. Ce fut-là le premier coup de leur vengeance.

Le jour étant fini, & M. de la Sale ne voyant pas revenir son neveu, ni ceux de sa compagnie, passa la nuit en dérangées inquiétudes. Le lendemain il alla lui-même vers l'endroit, où il jugea qu'ils pouvoient avoir été. Il ne fut pas long-tems à le trouver. Le Pere Anastase, son frere & son laquais le suivirent presqu'aussi-tôt. Etant arrivé dans une prairie, qui est sur le rivage du Mississipi, il entrevit, au travers de l'herbe fort haute, le valet de *Lantelot*; d'abord, il lui demanda où étoit Moranget son neveu. Ce coquin lui répondit avec impudence, qu'il pouvoit l'aller chercher à la dérive. En effet le corps de cet infortuné jeune homme étoit-là étendu, & deux vautours voltigeoient au dessus, pour en faire leur curée. Cependant ces deux perfides étoient couchez & cachez dans l'herbe, le fusil bandé. Comme M. de la Sale voulut approcher de ce valet, pour le mettre à son devoir, il se sentit atteint de trois balles à la tête, d'un coup de fusil que lui lâcha *Lantelot*. Il tomba à terre, le visage tout ensanglanté. Le Pere *Anastase* & son frere ayant entendu le coup, coururent d'abord à lui, ils trouverent qu'il se mou-

roit,

roit, mais encore avec quelque connoissance. Leur douleur ne les empêcha pas de lui donner le dernier secours, du moins pour le salut de son ame ; & il eut assez de tems & de force pour se confesser, & faire à Dieu un Sacrifice de sa mort. Voilà le dernier coup de leur rage, & la fin tragique de notre illustre Chef, & de votre bon ami.

Ces derniers mots me ferrèrent si fort le cœur, que je n'eus pas la force de me plaindre. Je demeurai muet & immobile pendant quelque tems : mais enfin la violence de ma douleur me faisant revenir de ma consternation, par un soudain débordement de larmes : ô Ciel ! *dis-je*, quoi je ne reverrai plus M. de la Sale ? Quelle ressource me reste-t-il ? Que deviendront toutes ces familles naissantes, dont il étoit le pere, & le soutient ? Quel desespoir pour elles, que de travaux perdus, que de personnes déolées par la perte d'un seul homme ! Helas se peut-il qu'une personne si venerable par sa vertu, si utile à la France par ses découvertes, qu'un homme si respecté, si cheri des peuples les plus barbares, ait été massacré par les siens ! Est-il de supplice assez grand pour ces meurtriers, pour ces misérables ? mais où les trouver ? Ah si jamais je puis les découvrir ! Ces scelerats me dit alors *Couture*, sont déjà punis, s'ils peuvent l'être assez par leur mort. Comment *dis-je*, la Terre les a-t-elle englouti, ou le Ciel les a-t-il foudroyé ? Non *me dit-il*, leurs camarades leur ont rendu justice. Ces malheureux, après cet attentat, voudrent encore faire main-basse sur tout le reste,  
pour

pour ne point laisser de témoins de leur crime : mais les deux Anglois feignant d'entrer dans leur intérêt , & de soutenir leur action , obtinrent grace pour le Pere & le neveu qui restoient , avec la liberté d'ensevelir les deux Corps. Pendant que ces deux parens affligés avec ce bon Religieux , s'acquittoient de leurs devoirs envers les défunts , ces perfides , coururent s'emparer du reste des effets , & des marchandises de M. de la Sale. Tout consistoit en dix chevaux , quelque linge , & environ deux mille écus en marchandises. Dès qu'ils se furent saisis de tout , le reste de la troupe se vit obligé de faire de nécessité vertu , & de se joindre à eux. Le frere & le neveu , qui avoient racheté leur vie par le silence , & par un abandonnement volontaire de tout , se virent forcez de suivre le torrent. On arriva au Village des *Quadiches*. Quelques François , qui avoient deserté du vivant de M. de la Sale , s'étoient habituez parmi ce peuple. Ces peuples voyant arriver cette nouvelle compagnie assez bien armée , & mediocrement équipée , n'eurent pas moins de joye de les voir , que les François. Ils leur firent un très-bon accueil , & les inviterent dès le premier abord à aller avec eux faire la guerre aux *Quoanantinos*. Il falut s'accommoder au tems & au besoin , tous entrèrent dans cet engagement , à la reserve des deux M. Cavalier , & du Pere Recollet. Cependant *Lantelot* & *Dan* , qui s'étoient érigés en chefs de la troupe , faisoient logement à part , dispoisoient absolument de tous les effets de feu M. de la Sale , s'en di-

divertissoient, & faisoient bonne chere. On attendoit de jour en jour le départ des Sauvages. L'Anglois & l'Allemand qui n'avoient eu aucune part aux dépouilles du défunt, & qui avoient néanmoins un grand besoin de s'équiper, allerent bien armez trouver leurs prétendus chefs dans leur cabanne, les prièrent de vouloir les accommoder de quelque linge pour leur nouvelle expedition. *Lantelot* les reçût brusquement. L'Anglois lui réitéra sa demande. L'autre lui fit un second refus encore plus brusque que le premier. Là-dessus l'Anglois lui dit: *Tu es un miserable, tu as tué ton Maître & le mien*; & dans le même instant tirant un pistolet de sa ceinture, il lui enfonça trois balles dans les reins, dont il le porta par terre. *Dan* voulut aussi-tôt courir à son fusil, mais l'Allemand le coucha en joue, lui cassa la tête, & le tua tout roide. On accourût aussi-tôt à ce bruit, le Pere Anastase trouva l'un mort, & l'autre qui se mouroit. Il confessa celui-ci qui étoit le meurtrier de Mr. de la Sale. A peine lui eût-il donné l'absolution, qu'un François vint lui brûler les cheveux d'un coup de pistolet sans balle; le feu prit aussi-tôt à sa chemise qui étoit assez grasse; & ce malheureux se vit mourir dans les flammes. C'est ainsi que perirent ces meurtriers, dont l'action étoit trop noire pour rester long-tems sans punition. On ne doute point que ceux qui liront cette Relation ne conçoivent de l'horreur contre de pareils assassins.

L'Allemand & l'Anglois se rendirent ensuite les maitres de leurs dépouilles; & of-

friront le tout à la discrétion de Mrs. Cavalier, qui n'en prirent qu'autant qu'il leur en falloit pour leur voyage ; & qui après leur avoir abandonné le reste, vinrent me trouver chez les *Akancéas*. Ils étoient l'oncle & le neveu, M. de la Marne, M. Joustel & un *Chaouanou*. C'est de leur propre bouche que j'ai appris tout ce que j'ai rapporté. Je fus témoin de leurs regrets & de leurs larmes. Ils se reposèrent deux jours dans votre maison ; & le troisième jour suivant, ils partirent pour les Illinois. Voilà, Monsieur, tout ce que j'en sai.

Je n'ai vû, *lui dis-je alors*, que l'oncle & le Pere Recolet. Pour ce qui est du neveu, de M. Joustel, & du *Chaouanou*, je ne les ai point vûs. A l'égard de M. de la Marne, il me souvient que M. Cavalier m'a dit qu'il s'étoit noyé. Cependant je ne puis revenir de mon étonnement, quand je songe à la constance & à la tranquillité avec laquelle il m'a conté tout son voyage, & toutes ses aventures. On dit que les grandes douleurs sont muettes, je n'oserois douter de la sincérité de la sienne, mais je suis sûr qu'il a bien démenti cette maxime. Il avoit besoin de dissimuler, me repondit alors *Couffure* ; il vouloit dissiper sa douleur par de longues histoires ; & d'ailleurs il avoit ses vûes & ses raisons pour cela. Je comprends fort bien votre pensées, *lui dis-je* ; il vouloit tirer de l'argent de moi ; & il apprehendoit que je ne lui en donnasse pas ; s'il m'apprenoit la mort de son frere. Mais hélas ! j'étois trop redevable à son nom & à sa famille, pour lui rien refuser. Plût à Dieu.

Dieu n'avoir rien au monde, & n'avoir pas perdu mon cher Maître, & mon plus fidele ami. Mais tous nos regrets sont vains. Si nous ne pouvons reparer cette perte, armons-nous du moins de constance : tachons de voir finir ce qu'il a si heureusement commencé.

Dès ce moment je me raffermis dans le dessein d'aller, non seulement porter du secours à ces pauvres François abandonnez sur le bord de la mer, mais mêmes d'aller faire quelque nouvelle entreprise, qui me donnât sujet de me consoler de la perte que j'avois faite. Je fis mes preparatifs pour une nouvelle descente vers toutes ces Nations reconnuës nouvellement par M. de la Sale, & dont son frere m'avoit parlé. Dans cet entre-tems je reçûs une Lettre de Mr. le Marquis d'Enonville, notre Gouverneur, par laquelle j'appris que nous avions la guerre avec les Espagnols. Il me donnoit une entiere liberté d'entreprendre sur eux tout ce que je pourrois. Cette Lettre jointe à ce que M. Cavelier m'avoit dit de ces Nations qui devoient leur faire la guerre, m'anima d'autant plus à presser mon voyage. Je partis le troisiéme jour de Decembre 1687. accompagné de cinq François, de quatre *Chaouanous*, & de quelques autres Sauvages. Je laissai mon cousin de Liette pour Commandant au Fort S. Louis. Ma premiere journée se termina au village des Illinois. Je trouvai qu'ils venoient de la guerre contre divers peuples voisins, dont ils ramenoient 130. prisonniers. Je passai de là chez les *Cappa*, qui me firent une fort bonne reception, de même que les *Toginga*

*ginga* & les *Torimans*. De là je fus chez les *Offotoue*, où j'avois ma maison de commerce. J'y passai cinq ou six jours, pendant lesquels j'y fis de nouvelles emplettes, & augmentai mes munitions.

Je partis de ma maison sur la fin du mois de Fevrier 1688. je regagnai après quelques journées, le grand village de *Taensas*. Dans le cours de cette traite, un de mes *Chaouanous* fut attaqué par trois *Chachouma*. Il en tua un, & fut blessé lui-même legerement à la mamelle, d'un coup de fléche. Il nous arriva un malheur bien plus grand dans cette route. Deux François de ma troupe s'étant écartez dans les bois pour chasser, furent attaquez & tuez par un parti de *Natches*, & ce déplaisir fut d'autant plus grand qu'il nous fut impossible de nous en vanger, ne pouvant joindre ces Sauvages. Etant arrivé chez les *Taensas*, les principaux de la Nation m'informerent de la querelle avec les *Nachitoches*, à raison du sel, dont ceux-ci ne leur vouloient point faire part, & me prierent de vouloir me mêler de leur accommodement. J'acceptai volontiers cette mediation : 30. *Taensas* se joignirent à notre troupe. Nous arrivâmes après huit jours de marche au village des *Nachitoches*. Cette Nation ne fait qu'un Peuple avec deux autres qui sont les *Ouasita* & les *Capichis*. Ces Chefs de trois Nations s'étant assemblez, on me fit asseoir au milieu. Les trente *Taensas*, avant que de prendre leur place, demanderent la permission d'aller au Temple implorer le secours de leur Dieu pour en obtenir une bonne paix. Le Soleil est la Divinité ordinaire.

re de tous ces Peuples. Ils furent conduits au Temple ; & après avoir fait leur priere ils furent ramenez à l'Assemblée , où s'étant presentez , ils prirent leur Dieu à témoin de la sincerité de leurs intentions pour la paix ; presenterent leurs presens aux trois Nations, & me prirent pour garant de leur bonne foi. Je fis valoir, du mieux qu'il me fut possible, leurs interêts dans l'esprit de ces trois Peuples. Je portai les choses à un bon accommodement , qui fut cause que ceux-ci leur promirent de leur fournir du sel en échange de leurs peaux & de leurs grains. Ces conventions faites, ils se jurèrent une paix mutuelle, & l'on dansa le *Calumet*. Je pris ensuite congé des uns & des autres.

Les *Nachitoches* me donnerent cinq guides pour me conduire au village des *Yataches* ; je montai , pour y aller, la riviere *Onoroyse* environ trente lieues. Nous trouvâmes dans notre route quinze cabannes de *Natches*. Nous y passâmes la nuit, toujours sur nos gardes. Le lendemain en ayant rencontré une douzaine à l'écart , nous ne les épargnâmes point , & nous vengeâmes sur eux la mort des deux François qu'ils avoient égorgez. A quelques journées de là, nous arrivâmes chez les *Yataches*, joints avec deux autres Nations, qui font trois villages ensemble ; à savoir les *Yataches*, les *Onodao* & les *Choye*. Comme ils apprirent notre arrivée, ils vinrent trois lieues au devant de nous, avec de bons rafraichissemens. Nous allâmes de compagnie à leur village. Les Chefs nous firent plusieurs festins. Je leur fis quelques  
pre

présens & je leur demandai des guides pour me conduire jusques chez les *Quodadiquio*. Ils eurent bien de la peine à m'en accorder, parce que depuis trois jours ils avoient massacré trois de leurs Ambassadeurs : mais à force de prieres & de protestations de les défendre, ils nous en accorderent cinq.

Quand nous fumes proche des trois villages, nous découvrîmes sur les chemins des pistes d'hommes & de chevaux. En effet nous rencontrâmes le matin quelques Cavaliers qui s'offrirent à nous y conduire. J'étois accompagné de vingt bons fusiliers, & ainsi en état de tenir en respect ces Sauvages. Dès que je fus dans le village, une femme qui tenoit le premier rang dans cette Nation, vint à moi, & me demanda vengeance de la mort de son mari, qui avoit été tué par les *Yataches*. Une autre vint me faire les mêmes plaintes, & c'étoient justement les femmes de ces Ambassadeurs, que les *Yataches* avoient massacrez. Tout le peuple s'embloit s'intéresser dans leur mort ; & comme l'on se sert de tout, je promis à ces femmes & à tout ce peuple de vanger le sang de leurs maris & de leurs Ambassadeurs. Ils me conduisirent d'abord dans leur Temple, me laverent le visage avec de l'eau, avant que d'y entrer ; & après y avoir prié Dieu l'espace d'un quart d'heure, on me ramena dans la cabanne d'une de ces femmes, où je fus magnifiquement traité. J'appris là que les sept François qui s'étoient détachés d'avec M. Cavalier, après la mort de M. de la Sale, étoient encore parmi les *Quadijches*. Cette nouvelle me don-

donna beaucoup de plaisir; & j'esperois être au bout de mes peines, si je pouvois les rejoindre. Ayant donc passé le reste de la journée chez les *Quodadiquo*, je les priaï de me donner des guides, & les assurai, qu'à mon retour je leur ferois faire raison par les *Yatches*, ou que je vängerois le sang par le sang.

Les *Quodadiquo* sont joints avec deux Nations, à savoir les *Natgitoches* & les *Nassonis*, situez sur la Riviere rouge. Ces trois Nations parlent une même langue. Elles ne sont pas assemblées par villages, mais par habitations assez éloignées les uns des autres. Leurs terres sont fort belles, ils ont la pêche & la chasse en abondance, mais il y a fort peu de bœufs. Ces peuples sont une guerre cruelle à leurs voisins; aussi leurs villages ne sont ils gueres peuplez. Je n'ai pas reconnu qu'ils fissent d'autres ouvrages que des arcs & des flèches, qu'ils trafiquent avec des Nations éloignées. Ils ont tous de fort beaux chevaux, qu'ils appellent *Cavallios*. Les hommes & les femmes sont piquez au visage, & par tout le corps; ils croient en être plus beaux. Telle est la bizarrerie de l'esprit des hommes; car ce qui fait la difformité dans un País, fait la beauté dans un autre.

Leur Riviere s'appelle *Rouge*, parce qu'effectivement elle jette un sable qui la rend rouge comme du sang. J'en partis le sixième d'Avril 1690. avec deux esclaves qu'ils me donnerent pour les *Ouadiches*. Nous étant remis en chemin, nous trouvames quelques *Ouadiches* à la chasse, qui m'assurèrent qu'ils avoient laissé nos François chez eux; ce qui me donna beau-

beaucoup de joye ; mais j'eus en même tems le chagrin de perdre un jeune François de ma suite. Trois jours après, il revint à moi, n'ayant plus son havre-sac, où j'avois mis la meilleure partie de mes munitions ; ce qui me mit dans une fort grande peine. Cependant ne croyant pas à propos de lui en rien témoigner, nous allâmes coucher à une demie-lieuë du Village des *Ouadiches*, où les Chefs nous vinrent trouver. Je leur demandai aussitôt des nouvelles de nos François. Ils me dirent qu'ils se portoient fort bien ; mais ne les voyant point, je n'en augurai rien de bon. Le lendemain étant arrivé chez eux, pas un d'eux ne se presentant à moi, je m'en défiai davantage. Les Principaux de la Nation ne manquèrent pas de me venir offrir le *Calumet*. Je ne voulus rien accepter de leur part, qu'ils ne me représentassent les François. Voyant que je m'opiniâtrois à cela, ils m'avoüerent que nos François les ayant accompagnés à la guerre contre les Espagnols, avoient été invistis par la Cavallerie ; que trois avoient été tuez, & que les quatre autres s'étant retirés chez les *Quoanantinos*, ils n'en avoient plus entendu parler. Je leur répondis qu'assurement c'étoient eux-mêmes qui les avoient tuez. Ils s'en défendirent fort, & moi les en accusant toujours, leurs femmes se mirent à pleurer, & me firent connoître par leurs larmes, que leur mort n'étoit que trop véritable. Les *Ouadiches* firent ce qu'ils purent pour s'en disculper, & m'offrirent une seconde fois le *Calumet*. Je leur dis que je ne l'ac-

cep-

ceptois qu'après avoir appris à fond leur innocence sur cet article; que cependant si je leur pouvois être utile à quelque chose, ils trouveroient en moi une fidélité inviolable. Le Chef répondit à mes civilités par un présent de dix beaux chevaux assez bien harnachés. Je lui donnai sept haches, & une brasse de grosse raffade.

Nous quittâmes leur pays le 29. du mois de Mai, & nous avançâmes jusqu'à une journée des *Palaqueffons*. Ce fut là que nous apprimes que la dernière Colonie établie par M. de la Salle, sur les bords de la Mer de Mexique, n'ayant pu se maintenir dans une parfaite union, s'étoit toute dispersée; que les uns s'étoient confondus avec les Sauvages, & que les autres avoient pris le parti de remonter vers les habitations Françaises. C'est pourquoi n'ayant pas eu devoir les aller chercher où ils n'étoient plus, je me résolus de revenir sur mes pas. Je tâchai de gagner le Village des *Coroas*; mais une inondation prodigieuse étant survenue par des pluies extraordinaires, qui durèrent trois jours consécutifs, nous nous trouvâmes dans la plus grande peine du monde. Le moins d'eau que nous avions, c'étoit jusqu'à demi-jambe. Il falloit dormir sur de gros arbres, & faire du feu au dessus. Nous fumes heureux d'être munis de cassave, de bœuf & de cerf boucané; nous restâmes trois ou quatre jours dans ces extrémités. De bonne fortune, nous trouvâmes une petite Isle, que les eaux n'avoient pas inondée. Nous nous y retirâmes un jour & une nuit. Nos chevaux s'y refirent un peu, & la terre s'étant bien-tôt desséchée par les grandes ardeurs de la saison & du climat, nous regagnâmes en une journée le Village des *Coroas*.

Je ne faurois assez exprimer les bons traitemens que nous reçûmes chez ce peuple. Ils envoioient tous les jours à la pêche & à la chasse pour nous regaler. Ils nous fournissoient avec abondance des poules, des oyes, des pigeons & des poulets d'Inde. Ce qui redoubla ma joye, c'est que j'y trouvai deux de ces François que j'avois été chercher chez les Ouadiches, & que j'eus le plaisir de réunir à ma troupe. Je quittai les *Coroas* le 20. Juillet, & j'arrivai le 31. chez les *Akancéas*, où la fièvre me prit; ce qui m'obligea d'y séjourner jusqu'au 15. d'Août. Après m'y être un peu rétabli, je repris ma route jusqu'aux *Illinois*, chez lesquels j'arrivai au mois de Septembre.

La paix des *Taensas* avec les *Nachitoches*, la satisfaction de me voir très-bien reçu de tous ces Peuples sauvages, & le plaisir de ramener deux François que je croyois perdus, furent les fruits de mon dernier voyage.

L'on peut voir, par cette Relation, la richesse & la beauté de toutes ces Terres habitées par tant de Peuples, qui sont déjà presque tous soumis, & qui sont parfaitement prevenus de la grandeur de notre Monarque. On ne sauroit croire l'abondance de ce País, tant en grains, en fruits, qu'en bétail. Il est entouré de tous côtes de grandes Mers, dont les bords qui sont très-profonds, semblent nous y présenter des Ports naturels. Trois ou quatre Havres sur le Golphe de Mexique nous en assureroient indubitablement la possession. Les François y sont si aimez, que pour s'en rendre les maîtres, ils n'ont qu'à vouloir s'y établir. Ce qui manque peut y être porté par nos vaisseaux; & ce qui manque dans nos terres, peut

peut nous venir de celles-là. C'est d'elles que nous viennent nos Pelleteries. Nous pourrions en tirer des foyes, du bois pour des vaisseaux, & d'autres commoditez. S'il y manque du vin & du pain, c'est moins le défaut du terroir que celui de l'agriculture. Enfin, pour en retirer tous les trésors de la nature, il ne faut que les chercher ou les cultiver. Tel est l'état de ce Pays. Plaise au Ciel, qu'une heureuse Paix nous en procure la jouissance.





# VOYAGE

EN UN PAYS PLUS GRAND

QUE

## L'EUROPE,

Entre la Mer glaciale & le Nouveau

## MEXIQUE.

PAR LE

P. HENNEPIN.





# VOYAGE

En un Pays plus grand que

## L'EUROPE,

Entre la Mer glaciale & le nouveau

## MEXIQUE.

Par le P. HENNEPIN.

**L**es hommes doivent se payer de raïon  
 En toutes choses, & quand ils ne pen-  
 vent pas excuser l'intention de ceux, dont ils  
 ont reçu quelque chagrin, il faut au moins  
 qu'en bons Chrétiens ils l'attribuent plutôt à  
 leur préoccupation qu'à leur malice. J'ai de-  
 meuré près de trois ans en qualité de Missio-  
 naire

I 4

Cette Relation n'est pas celle que ce Religieux a donnée  
 sous le nom de Relation de la Louïsianne, ni celle qui a  
 été imprimée à Utrecht chez Broedellet, & ensuite à Leide  
 chez vander Aa. C'est une troisième Relation de ce Mis-  
 sionaire.

naire avec le Sr. Robert Cavalier de la Sale dans le Fort de Frontenac, dont il étoit Gouverneur & propriétaire. Pendant ce séjour nous nous occupions souvent à lire les Voyages de Jean Ponce de Leon, de Pamphile Narvaéz, de Christophe Colomb, de Ferdinand Soto, & de plusieurs autres grands voyageurs, afin de nous préparer mieux à la Découverte, que nous avions dessein de faire.

Le Sr. de la Sale étoit capable des plus grandes entreprises, & on peut l'appeler avec justice un celebre Voyageur. En effet il s'est épuisé pour achever la plus grande, la plus importante, & la plus traversée Découverte, qui ait été faite de notre Siècle. Il a conservé son monde dans des Pays, où tous ces grands voyageurs ont péri à la réserve de Christophe Colomb, sans avoir remporté aucun avantage de leurs entreprises, quoi qu'ils y aient employé plus de deux cens mille hommes. Jamais personne avant le Sr. de la Sale & moi ne s'est engagé dans un pareil dessein avec si peu de monde parmi le grand nombre de Peuples inconnus, que nous y avons découverts. Notre première pensée, lorsque nous étions au Fort de Frontenac, avoit été de trouver, s'il étoit possible, le passage que l'on a cherché depuis si longtems à la Mer du Sud, sans passer la Ligne Équinoctiale. Quoi que le fleuve Mississipi n'y conduisît pas, cependant le Sr. de la Sale avoit tant de lumieres & de courage, qu'il esperoit de le trouver par ses soins. Je ne doute pas, qu'il n'eût réüssi dans son dessein, si Dieu lui eût conservé la vie. Mais il fut massacré dans cette recherche, & il semble que Dieu a permis, que je survécussé au dit Sr. de la Sale, afin que  
je

je fournisse au public le moyen de trouver le chemin de la Chine & du Japon, par le moyen de ma Découverte.

Le Pays des Illinois, & les vastes contrées qui l'environnent, étant le centre de notre Découverte, le Sr. de la Sale avoit pris la résolution d'y faire un établissement. Il faut donc tout de même que les Princes, qui travailleront à cette entreprise, s'assurent de ce vaste Continent par des Forts, & par des Colonies, qu'ils établiront de lieu en lieu.

Le Sr. de la Sale avoit dessein d'aller chercher par Mer l'embouchure du fleuve Mississipi dans le Golphe de Mexique, & d'y établir de bonnes Colonies sous l'autorité du Roi son Maître. Les propositions, qu'il fit pour cela au Conseil, furent favorablement reçues de Monsieur de Seignelai Ministre & Secrétaire d'Etat, & Sur-Intendant du Commerce & de la Navigation de France. Sa Majesté consentit à favoriser son entreprise, non seulement par les Commissions dont elle l'honora, mais encore par des secours de Vaisseaux, de Troupes, & d'argent, dont elle le gratifia. Le Sieur de la Sale assisté de cette maniere s'appliqua d'abord aux moyens d'avancer la gloire de Dieu en ce pays-là. Il jeta les yeux sur deux Corps différens de Missionnaires, afin d'avoir de bons sujets capables de travailler utilement au Salut des Ames, & de poser les fondemens du Christianisme dans ces Contrées Barbares. Il s'adressa donc à Monsieur Tronçon Supérieur général de Messieurs du Seminaire de S. Sulpice à Paris, qui voulut bien prendre part à ce grand Ouvrage. Il destina trois de ses Ecclesiastiques, hommes pleins de zele, de vertu & de capacité pour se rendre

dans ces Missions nouvelles, & il choisit Monsieur Cavalier, Frere du Sieur de la Sale, Monsieur Chef deville son parent, & Monsieur de Majulle, tous trois Prêtres dans ce Seminaire. J'avois secondé près de douze ans les desseins que le Sieur de la Sale avoit formé pour la gloire de Dieu, pour le Salut des Ames des vastes Pays de la Louïsianne, & pour ce qui dépend du Fort de Frontenac. Le Pere Zenobe & moi l'avions accompagné par tout dans ces Contrées, où notre Pere Gabriel de la Ribourde avoit été massacré par les Barbares. Il se fit donc un point capital d'avoir des Recollets pour travailler de concert avec lui à l'établissement du Royaume de Dieu dans ces Pays nouvellement découverts. Le Sieur de la Salle s'adressa pour cela au Pere Hyacinthe le Fèvre, qui étoit pour la seconde fois Commissaire provincial de la Province de St. Denis en France. Ce Religieux voulant secourir de tout son possible les bonnes intentions du Sieur de la Sale, lui accorda les Missionnaires qu'il demandoit, savoir le Pere Zenobe Mambré natif de Bapaume pour Superieur, les Peres Maxime le Clerc de l'Isle en Flandres, Anastase Douay du Que-noi en Hainaut, & Denis Morquet d'Arras, tous quatre Recollets de la Province de St. Antoine en Artois. Le premier, comme je l'ai déjà dit, avoit été avec le Sieur de la Sale & moi jusques aux Illinois sur la fin de l'an 1679. & au commencement de 1680. & en l'an 1682. il avoit été jusques au Golphe de Mexique par le fleuve Mississipi deux ans après moi. Le second avoit servi de Missionnaire durant cinq ans en Canada avec beaucoup d'édification, & sur tout dans les Missions des sept Isles, & d'Anti-  
 costi.

ticoffi. Le troisiéme, qui est Vicaire actuel des Recollets de Cambrai n'avoit jamais été dans l'Amerique. Le quatriéme, favoir le Pere Denis, s'étant trouvé fort malade dès le troisiéme jour de l'embarquement fut obligé de relâcher, & de s'en retourner en Province.

Le Pere Provincial donna avis de cette Mission à la Congregation de *propaganda Fide*, afin d'obtenir l'autorité nécessaire pour l'exercice des Fonctions de Missionnaire. Il en reçut les Décrets dans les formes, & le Pape Innocent XI. y ajouta par un Bref exprés les Pouvoirs & les permissions authentiques en 36. articles, comme on les expedie ordinairement pour les Missionnaires, qui par le grand éloignement sont hors d'état d'avoir recours à l'autorité de l'Ordinaire. Les choses furent ainsi réglées nonobstant l'opposition de l'Evêque de Quebec. Mais le Cardinal d'Etrées fit voir que la distance des lieux, où ils se devoient rendre, étoit de plus de neuf cens ou mille lieues depuis Quebec jusques à l'embouchure du Mississipi.

Les esperances, que l'on fendoit sur cette fameuse Découverte, que nous avions faite avec de si grands travaux, étoient si grandes, que cela porta plusieurs jeunes Gentils-hommes à prendre parti avec le dit Sieur de la Sale en qualité de Volontaires. Ainsi le Sieur de la Sale profitoit de la publication, que j'avois faite de ma Louïsianné, dont j'avois fait imprimer la description avant son retour de Canada en France. Cela lui avoit acquis une grande réputation, & lui avoit fait trouver du crédit dans l'esprit de M. de Seignelai. Ce Ministre m'avoit souvent obligé de l'entretenir des circonstances de notre Découverte. Cependant je cachai ce qu'il y

avoit de plus particulier concernant le fleuve Mississipi, depuis la Riviere des Illinois jusques au Golphe de Mexique. J'avois deffein en cela de contribuer à donner de bonnes & de favorables impressions dudit Sr. de la Sale au Prince de Conti dernier mort, & à M. de Seignelai. Il choisit douze jeunes Gentils-hommes, à qui les nouveutez plaisent ordinairement, lesquels lui parurent bien résolus à faire ce Voyage. Il y avoit entr'autres deux de ses Neveux, le Sr. de Moranget, & le Sieur Cavalier, ce dernier n'étoit âgé que de quatorze ans. Il engagea encore à la Rochelle l'un des Fils du Sr. Merlin riche Marchand de cette ville-là. L'on preparoit dans le port de la Rochelle la petite Flotte, qui devoit faire ce voyage. Elle étoit composée de quatre Batimens, savoir du Joli, vaisseau du Roi, d'une Fregate nommée la Belle, d'une Flute appellée l'Aimable, & d'une Caiche nommée le S. François.

Le Vaisseau du Roi étoit commandé par le Sr. de Beaujeu, Gentilhomme de Normandie, à qui j'ai souvent parlé depuis dans notre Couvent de Dunquerque. C'est un homme connu par sa valeur, par son experience, & par ses grands services. Il avoit pour Lieutenant M. le Chevalier de Hére, dont le Pere avoit été Doyen des Conseillers du Parlement de Metz. Il est aujourd'hui Capitaine de Vaisseau pour le service du Roi. L'Enseigne étoit le Sr. du Hamel Gentilhomme de Bretagne, qui avoit beaucoup de feu & de courage. Il eût été à souhaiter que le reste des Troupes & de l'équipage eût été aussi bien choisi. Ceux qui en eurent la commission, pendant que le Sieur de la Sale étoit à la Cour pour solliciter ses affaires, ramasserent

70. Soldats tout gueux, & miserables, qui demandoient l'aumône, dont plusieurs étoient contrefaits, & n'étoient pas capables de tirer un coup de mousquet. Le Sieur de la Sale avoit ordonné outre cela, qu'on lui choisit trois ou quatre Ouvriers de chaque façon. Mais il fut encore si mal servi en cela, que quand on fut sur les lieux, & qu'on voulut les mettre en œuvre, on reconnut, qu'ils n'entendoient pas leur métier. Il se presenta huit ou dix familles, assez bonnes gens, qui s'offrirent d'aller commencer la Colonie. On accepta leurs offres, & on leur fit de grandes avances, de même qu'aux Arrifains & aux soldats.

Tout étant prêt on mit à la voile le 24. Juillet 1684. La tempête, qui s'éleva peu de jours après, les obligea de relacher à Chefdebois pour y raccommoier quelques-uns de leurs Mats, qui avoient été brisez par la tempête. Ils remirent à la voile le 5. Août, prenant leur route vers St. Domingue. Mais une seconde tempête les surprit, & sépara la flotte le 14. Septembre. La Flute nommée l'Amable resta seule avec la Fregate la Belle, & elles arrivèrent ensemble au petit Goave à St. Domingue, où par bonheur elles trouverent le Joli. Pour ce qui est du St. François chargé de marchandises & de divers effets il ne put suivre les autres. Il s'arrêta donc au Port de paix, d'où il partit après que l'orage fût passé, afin d'aller rejoindre la Flotte. Mais pendant une nuit assez calme le Pilote & l'équipage se croyant en lieu de seureté négligèrent de faire garde. Ils furent donc surpris par deux Pyrogues Espagnoles, qui se rendirent maîtres de cette Caïche.

Autrefois étant dans le Canada avec le Sieur

de la Sale nous nous entretenions souvent au Fort de Frontenac du projet que nous faisons de cette grande entreprise. Il me disoit, qu'il mourroit content, s'il pouvoit se rendre maître des mines de Sainte Barbe, qui sont dans le nouveau Mexique. Et comme il repetoit souvent le même discours devant moi, quoi qu'il fût, que j'étois sujet du Roi d'Espagne; je ne pus m'empêcher un jour de faire paroître mon affection pour mon Souverain. Je lui dis donc, *Vincit amor patriæ*, l'amour de ma Patrie l'emporte dans mon cœur. Je n'aurois peut être pas tant souffert, que j'ai fait depuis, si j'avois pu dissimuler mes sentimens secrets. Mais enfin je ne pus me retenir dans cette occasion. Cependant ce même penchant pour mon Prince m'a fait faire cette reflexion. C'est, que nos Espagnols ayant eu l'adresse de se saisir de ce Vaisseau chargé de marchandises, que le Sr. de la Sale avoit chargées pour son compte, ils éventoient le dessein, qu'il avoit sur les Mines de Ste. Barbe, dont le Sr de la Sale avoit tant d'envie de s'emparer; & s'indemnissoient à bon compte de ses bonnes intentions.

Ce premier contretems commença à traverser la Navigation. Tout l'Equipage en fût dans une grande consternation, & le Sieur de la Sale, qui relevoit d'une fort grande maladie, qui le mit à l'extrémité, en eût une douleur mortelle. L'on séjourna à St. Domingue, on y prit beaucoup de rafraichissemens, & bonne provision de blé d'Inde, & de toutes sortes de bestiaux domestiques pour peupler le País, où on avoit dessein d'aller.

Mrs. de S. Laurent Gouverneur général des Isles, Begond Intendant, & de Guffi Gouverneur

neur particulier de la plus petite partie de St. Domingue, (les Espagnols ayant la principale,) les favorisèrent en tout, & rétablirent même l'intelligence reciproque, & si nécessaire pour réussir dans de pareilles entreprises; parce que le Sr. de la Sale avoit des ennemis, qui traversoient sourdement tous ses desseins. Cependant les soldats & tout l'équipage s'étant licentiez à toutes sortes de débauches, comme cela est assez ordinaire en ce pais-là, se gâterent si fort & contractèrent des maladies si dangereuses, que les uns en moururent dans l'Isle même, & les autres en furent toujours incommodés depuis, sans pouvoir se rétablir.

Cette petite flotte étant donc reduite de quatre Vaisseaux à trois, leva l'Ancre le 25. Novembre 1684., & poursuivit sa route assez heureusement le long des Isles des Caimans. En passant par l'Isle de Paix après y avoir mouillé un jour pour faire de l'eau, on gagna le port de Saint Antoine dans l'Isle de Cuba, où les trois Vaisseaux mouillèrent aussi. La beauté & les agréments du lieu, & la situation avantageuse de ce Port les engagerent à s'y arrêter, & même à descendre à terre. On ne sait par quelle raison les Espagnols y avoient laissé à l'abandon plusieurs sortes de rafraichissemens, & entr'autres du vin d'Espagne. Quoi qu'il en soit on en profita, & après deux jours de repos, on en partit pour continuer le Voyage vers le Golphe de Mexique. Le Sieur de la Sale étoit naturellement fort éclairé, & peu d'humeur à se laisser tromper. Cependant il crut trop facilement des avis, qui lui furent donnés par certaines personnes de St. Domingue. Il reconnut, mais trop tard que toutes les routes, qu'on lui avoit don-

données étoient fausses. La crainte d'être mal-traité par les vents de Nord, fort dangereux & fort frequens à l'entrée de ce Golphe, l'obligea de relâcher deux fois avec sa flotte. Mais son courage lui fît tenter le passage une troisième fois. On y entra fort heureusement le premier de l'an 1685. Le Pere Anastase Recollet y celebra la Messe solennellement en action de grâces. Après quoi ces Vaisseaux continuant leur route l'on arriva dans quinze jours à la vûe des terres de la Floride, où un grand vent obligea le Joly de prendre le large. La Flutte & la Fregate se rangerent du côté des terres, le Sieur de la Sale étant bien aise de s'approcher de la Côte.

On lui avoit fait croire à St. Domingue, que les courans de la Mer du Golphe portoient avec une incroyable rapidité vers le Canal de Bahama. C'est aussi ce que le Sieur de la Sale m'avoit dit plus de cent fois avant que d'entreprendre ce Voiage. Ce faux avis lui fît entierement perdre sa route. Car croiant être beaucoup plus au Nord, qu'il n'étoit en effet, il passa la Baye du St. Esprit sans la reconnoître seulement. Mais on suivit encore la côte bien au delà du Fleuve Meschasipi. On auroit même encore continué à la suivre, si l'on ne se fût apperçu par le retour qu'elle fait au Sud, & par la hauteur du Pole, que l'on étoit à plus de quarante ou cinquante lieües de l'embouchure de ce Fleuve. On fût même confirmé dans cette pensée, parce qu'avant que le Meschasipi se décharge dans le Golphe, il côtoye la Mer du Golphe à l'Oüest, de sorte que ne pouvant pas bien prendre la longitude, parce qu'elle est inconnue aux Navigateurs, on trouva pourtant, qu'on avoit passé de  
beau-

beaucoup la ligne parallele de ce Fleuve.

Les trois Vaisseaux se joignirent enfin à la mi-Fevrier dans la Baye du St. Esprit, où l'on trouvoit une rade presque continuelle. On prit donc la résolution de retourner au lieu d'où l'on venoit. On avança dix ou douze lieuës, jusques à une Baye, qu'on nomma de St. Louis. Comme les vivres commençoient à manquer, les soldats avoient déjà mis à terre. Le Sieur de la Sale fonda la Baye, qui est d'une lieue de large, & reconnut, qu'elle avoit un bon fond. Il crut que ce pourroit bien être le bras droit du Meshafipi, comme il y avoit beaucoup d'apparence. Il y fit donc entrer la Frégate fort heureusement le 18. Fevrier. Le Canal en est profond, jusques-là même, que sur la bature de sable, qui en barre l'entrée en quelque forte, il y a pourtant douze ou quinze pieds d'eau en basse Marée.

II. Le Sieur de la Sale avoit ordonné au Capitaine de la Flute de ne point entrer dans le Canal de la Baye appelée de St. Louis, sans prendre avec lui le Pilote de la Fregate, en qui l'on avoit beaucoup de confiance. De plus il avoit commandé de décharger son Canon, & son eau dans les Chaloupes, afin de diminuer sa charge. Sur tout il avoit enjoint fort expressément de suivre exactement le chemin, qu'on avoit balisé. Il ne fit rien de tout cela, & ce perfide, malgré l'avis d'un Matelot, qui étoit sur la Hune, & qui lui disoit de tenir le vent, conduisit le Vaisseau dans un endroit, où il toucha, & où il s'ensabla si bien, qu'il ne fut point possible de l'en retirer. Le Sieur de la Sale étoit alors sur le bord de la Mer, & il s'embarquoit pour remedier à cette manœuvre, quand

il vit venir cent ou six vingt Sauvages. Il fallut donc penser à mettre son monde sous les armes. Le bruit du Tambour fît prendre la fuite à ces Barbares. On les suivit, & après leur avoir présenté le Calumet, qui est le Symbole de la paix parmi ces Nations, on les conduisit au Camp, où on les regala, & on leur fît quelques presents. On sçeut même si bien les engager, qu'on fît alliance avec eux, & ils apportèrent des vivres au Camp dans les jours suivans. On traita de quelques-unes de leurs Pyrogues, ou Canots de bois, & l'on avoit sujet d'attendre tout d'une alliance si nécessaire.

Le malheur voulut, qu'un ballot de couvertures fut jetté du Vaisseau échoüé sur la Côte. Il arriva quelques jours après, qu'une troupe de Sauvages s'en saisit. Le Sieur de la Sale envoya du monde pour retirer ce ballot à l'amiable. Mais on en usa tout au contraire. Le Commandant leur presenta le bout du fusil, comme pour les coucher en joie. Cela les effaroucha de telle maniere, qu'ils ne les regardèrent plus que comme des ennemis. Étant donc indignez jusques à la fureur ils s'attrouperent la nuit du 6. au 7. de Mars, & étant venus au Camp ils trouverent la sentinelle endormie. Ils firent une horrible décharge de leurs flèches. On courut aux Armes, & le bruit des coups de fusils leur fît prendre la fuite. Cependant ils tuerent sur la place les Sieurs Oris, & Desloges, & deux Cadets volontaires. Ils blessèrent dangereusement le Sieur de Moranget Lieutenant & Neveu du Sieur de la Sale, de même que le Sieur Gayen volontaire. Le lendemain il tuèrent encore deux des gens du Sieur de la Sale, qu'ils trouverent endor-

dormis le long de la Côte. Cependant la Flute demeura bien trois semaines au lieu où elle avoit échoué , sans se demembrer. Mais elle s'emplissoit de toutes parts. On en sauva donc tout ce qu'on pût avec des Chaloupes , & avec des Pyrogues , lors que le calme permit d'y aborder. Le Pere Zenobe y étant un jour allé dans une Chaloupe , elle se brisa par un grand coup de vent contre le Vaisseau. Tout le monde monta promptement sur le bord , & ce bon Religieux , qui étoit resté le dernier pour faire sauver les autres , eût été submergé , si un Matelot ne lui eût jetté un cordage. On le tira à bord par ce moien , dans le tems qu'il commençoit à s'enfoncer dans la Mer.

Enfin Monsieur de Beaujeu mit à la voile dans le Joli avec tout son monde le 12. Mars pour s'en retourner en France , & le Sieur de la Sale ayant fait faire un grand réduit ou Hangar avec des planches , & des pieces de bois équariées , il y fit mettre son monde & ses effets en sureté , & y laissa cent hommes sous le commandement de Monsieur de Moranget , & partit avec les cinquante autres. Il emmena avec lui le Sieur Cavalier Prêtre , qui avoit demeuré quelque tems avec nous pendant que j'étois en Mission au Fort de Frontenac. Les Peres Zenobe & Maxime Recollets furent de la compagnie , & ils allèrent chercher ensemble dans le fond de la Baye l'embouchure du Fleuve Meschasipi , & un endroit propre à y faire un établissement. Le Capitaine de le Fregate eut ordre de sonder cette Baye en Chaloupe , & d'y conduire son Vaisseau le plus avant qu'il pourroit. Il suivit pendant douze lieues le long de la Côte , qui est du Sud-Est au Nord-Oüest , & mouïlla vis à vis  
d'une

d'une pointe, à laquelle le Sieur Hurier donna son nom, parce qu'il y fût ordonné Commandant. Ce poste servit d'entrepôt du Camp de la Mer à celui, que le Sieur de la Sale alla faire au fond de la Baye le deuxième d'Avril. Il étoit avancé de deux lieues dans une belle Riviere, qu'on nomma la Riviere aux Vaches, parce qu'on y en trouva une fort grande quantité. Une troupe de Barbares y vint attaquer nos gens. Mais on les repoussa sans perte.

Le 21. veille de Pâques le Sieur de la Sale s'étant rendu au Camp de la Mer, on y célébra le lendemain & les trois jours suivans cette fête avec toutes les solemnitez possibles. Chacun y communia. Les jours suivans on transporta des deux Camps, où commandoient les Sieurs de Moranget, & Hurier, tous les effets, & généralement tout ce qui pouvoit être utile au Camp du Sieur de la Sale; après quoi on détruisit ces deux Forts. Le Sieur de la Sale fit travailler pendant un mois à la culture de la terre. Mais le blé ni les legumes, que l'on y sema, ne levèrent point; soit qu'ils eussent été alterez par l'eau de la Mer, soit que la saison ne fût pas favorable. Le Sieur de la Sale ne se souvint pas alors, de ce que je lui avois dit autrefois en allant aux Illinois, qu'il faut que le blé, & toutes les autres semences, qu'on porte de l'Europe dans l'Amerique, soient ou dans les épis, ou dans leurs gouffes. Autrement tout cela perd sa sève en Mer, & ne peut pas germer dans des terres Vierges, qui n'ont pas encore été cultivées.

L'on bâtit un Fort dans un poste extrêmement avantageux, & il fut bientôt en état de défense. On le munit de douze piéces de Canon, &

& on y fit un grand Magasin sous terre, pour y ferrer toutes les marchandises & toutes les provisions, les mettant à couvert du feu.

Il faut remarquer, que ce n'est pas une grande affaire de construire un Fort contre les flèches des Sauvages. Il n'y a aucune de ces Nations de l'Amérique, qui ait la hardiesse d'attaquer les Européens à cause de leurs armes à feu. Il n'y a jamais eu que les Iroquois, qui aient osé attaquer les François dans l'Isle d'Orleans, qu'on a depuis appelée St. Laurent les Quebec. Ils étoient retranchez, & couverts de grands pieux. Mais ces peuples Barbares, qui sont les plus cruels, & les plus vaillans de toute l'Amérique, y mirent le feu, & afin de se garantir des coups de fusils, chacun porta devant soi, non une rondache de fer à l'épreuve du Mousquet, mais de doubles Madriers ou planches, dont ils se couvroient contre les balles.

Pour ce qui est de ce Magasin souterrain, dont je viens de parler, le Sieur de la Sale prit toutes les mesures nécessaires pour le mettre à couvert de l'invasion des Sauvages. Rien n'est à l'épreuve du feu volant. Ils attachent du Tor-dre ou de la mèche allumée au bout de leurs flèches, qu'ils décochent avec beaucoup de roideur. Ils percent en partie les planches, qui sont au sommet des maisons, & des Forts, & dès qu'ils ont fait leur coup, ils se sauvent avec tant de vitesse, qu'il n'y a point d'Européen, qui les puisse attraper dans les bois, où ils ont accoutumé de se sauver. Au reste les maladies, que les soldats avoient contractées dans l'Isle de St. Domingue, les minoient à vue d'œil. Il en mourut une centaine dans peu de jours, quelque soin que l'on se donnât pour les secourir avec  
des

des boüillons, de la Confection d'Hyacinthe, de la Theriaque, & du vin.

Le 2. d'Août trois des hommes du Sr. de la Sale étant à la Chasse, qui est abondante dans ces Contrées-là, où l'on trouve en effet toutes sortes de Gibier, & de bêtes fauves, ils se virent environnez tout d'un coup de plusieurs bandes de Sauvages armez d'arcs, & de flèches: mais ces hommes se mirent en défense, & tuèrent d'abord le Chef de ces Barbares, à qui même ils en levèrent la chevelure. Ce coup effraia les ennemis & les dissipa. Ils ne laissèrent pourtant pas quelque tems après de tuer un Européen, qu'ils trouvèrent à l'écart.

Le 13. d'Octobre le Sieur de la Sale se voiant continuellement insulté par les Sauvages, & voulant d'ailleurs avoir de gré ou de force quelques unes de leurs Pyrogues parce qu'on ne pouvoit s'en passer, prit la resolution de leur faire la guerre, afin d'en venir à une paix avantageuse s'il étoit possible. Il partit donc avec soixante hommes armez de Corselets de bois contre les flèches des Barbares. Il arriva enfin au lieu où ils étoient attroupez, & après diverses rencontres, qu'il eut avec eux de jour & de nuit, il en mit une partie en fuite, en blessa plusieurs, en tua un assez grand nombre, & fit plusieurs prisonniers sur eux; entr'autres plusieurs enfans, dont une fille âgée de trois ou quatre ans fût baptisée, & mourut quelques jours après. Elle fût comme les premices de cette Mission.

Cependant, ceux qui étoient venus pour commencer la Colonie, se bâtissoient des maisons, & défrichoient les terres de ce Désert. L'on y sema des grains, qu'on avoit conservez dans des épics. Ils réussirent mieux que les premiers.

L'on

L'on passa en Canots à l'autre côté de la Baye, & on y trouva près d'une grande Riviere quantité de Chasse, sur tout des Taureaux, & des Vaches Sauvages avec des Cocs d'Inde. Par dessus tout cela on élevoit toutes sortes de bestiaux domestiques dans les habitations, comme des vaches, des cochons, & des volailles, qui multiplioient beaucoup. La guerre, que l'on avoit faite aux Sauvages, avoit mis la petite Colonie un peu plus en sureté, qu'elle n'étoient d'abord : mais un nouveau malheur succeda à tous les precedens.

Le Sieur de la Sale m'avoit parlé autrefois dans nos Voyages des cruaucez inouïes, que les Espagnols avoient exercées dans le Perou, & dans le Mexique contre les peuples de ces grands Empires, où ils avoient exterminé, autant qu'ils avoient pu, les hommes & les femmes, & n'avoient conservé que les enfans, comme pour en faire un nouveau peuple. Il desapprouvoit extrêmement cette conduite des Espagnols, & la blâmoit comme indigne de Chrétiens. Je disois tout ce que je pouvois pour les excuser, & je lui faisois connoître, que s'ils n'eussent exterminé un grand nombre de Mexiquains, ils n'eussent pas manqué eux-mêmes de perir dans leur entreprise; que souvent des Armées entieres étoient venues les surprendre dans le Mexique pour les tailler en pièces : que la Politique les avoit obligé de faire perir ce grand nombre d'hommes pour assurer leurs Conquêtes. Il me semble, que le Sieur de la Sale avoit oublié tout ce qu'il blâmoit dans la conduite des Espagnols à l'égard de leurs nouvelles Découvertes. Il pouvoit bien s'imaginer, que les Sau-

vages, qui n'en reviennent jamais, quand on les a une fois irrités; comme l'expérience le fait voir des Iroquois à l'égard des Canadiens, dont ils se sont vengés tôt ou tard, quelque accommodement que les Canadiens eussent fait avec eux; ne manqueroient pas non plus de tirer raison de la guerre qu'il leur avoit faite. On voit en effet, que les habitans du Canada sont encore actuellement en guerre avec les Iroquois, qui cependant n'ont jamais fait la guerre aux Anglois de la nouvelle Jork. La raison en est, qu'ils ont toujours bien menagé les Iroquois, quelque insulte particuliere qu'ils aient pu leur faire. Le Sieur de la Sale, qui avoit beaucoup de pénétration, & même le talent de gagner les Sauvages, devoit être assuré, que tôt ou tard lui ou les siens souffrieroient dans l'établissement de leur Colonie, puis qu'il faisoit une guerre ouverte à ces peuples. D'ailleurs il mettoit en cela un grand obstacle à la conversion de ces Barbares, & ruinoit d'avance tout le travail des Missionnaires qu'il avoit avec lui. En effet tout Chrétien, qui veut convertir des Ames à Dieu, doit s'y prendre par des voies de douceur. C'est aussi la leçon, que nous donne le Sauveur lui-même. *Apprenez de moi, dit-il, que je suis debonnaire & humble de cœur.*

Le Sieur de la Sale avoit ordonné au Capitaine de la Fregate, qui lui restoit, de sonder exactement la Baye, où il vouloit s'établir, & de reconnoître le terrain, à mesure qu'il avanceroit. Il lui avoit recommandé sur tout de faire retirer son monde à bord de la Fregate tous les soirs. Ce Capitaine & six de ses hommes les plus adroits, & les plus robustes, charmez de la douceur de la saison, & de la beauté du

Pais,

Pais, ayant laissé leur Canot, & leurs armes sur les vases à marée basse, s'avancerent à une portée de fusil sur le pré pour y être à sec. Ils s'y endormirent profondément : mais une troupe de Sauvages s'en étant apperçûe les surprit à la faveur du sommeil de la nuit, les massacra cruellement, & brisa leurs armes avec leur Canot ou Pyrogue. Avanture tragique, qui jetta le Camp dans la dernière consternation.

Après avoir rendu les derniers devoirs à ces malheureux, le Sieur de la Sale laissant des vivres pour six mois à ceux qui demouroient dans ce Camp, partit avec vingt hommes & le Sieur Cavelier Prêtre, son frere, pour aller chercher par terre l'embouchure du Fleuve Meschafipi. Cette Baye, qu'il reconnut être à 27. degrez 45. minutes de latitude, est la décharge d'un grand nombre de Rivieres, dont pas une ne paroissoit assez large ni assez profonde pour être un des bras de ce Fleuve. Le Sieur de la Sale les parcourut dans la pensée que ces Rivieres étoient peut-être formées plus haut par un des bras du Meschafipi, ou qu'au moins en traversant les terres bien avant il reconnoîtroit le cours de ce Fleuve. Il fut bien plus long-tems qu'il n'avoit cru à faire cette Découverte. Il étoit obligé de faire des Cajeux pour passer toutes les Rivieres, qu'il trouvoit en son chemin, & par dessus tout cela il falloit qu'il se retranchât tous les soirs pour se garantir des insultes des Barbares. Les pluyes continuelles rendoient les chemins fort difficiles, & causoient des torrens par tout. Enfin pourtant il crut avoir trouvé le Fleuve le 13. de Fevrier 1686.

On s'y fortifia, & le Sieur de la Sale y laissa une partie de ses gens, prit neuf hommes avec lui, & continua sa Découverte dans les plus beaux pais du monde, traversant quantité de Villages, & des Nations nombreuses, qui les traitèrent fort humainement. Enfin revenant à ses gens il arriva au Camp général le 31. de Mars, charmé de la beauté & de la fertilité des Campagnes, de la quantité incroyable de toutes sortes de Chasses, & des peuples nombreux, qu'il avoit trouvez dans sa route. Mais Dieu lui preparoit une épreuve bien plus sensible que toutes les précédentes par la perte de sa Fregatte. Ce seul Vaisseau, qui lui restoit, & avec lequel il esperoit de côtoyer la Mer, & passer ensuite à S. Domingue pour obtenir de nouveaux secours; ce Vaisseau, dis-je, échoua malheureusement par la faute de ceux, qui le conduisoient. Ce funeste accident arriva par le peu de précaution du Pilote, qui ne prit pas garde à lui. Toutes les marchandises, qui étoient dessus perirent sans ressource. Le Navire se brisa à la Côte. Les Matelots furent noyez, & à peine le Sieur Chefdeville Prêtre, le Capitaine, & quatre personnes se sauvèrent-ils dans un Canot, qu'ils trouvèrent à la Côte par une espèce de miracle. On y perdit trente six barils de farine, beaucoup de vin, les coffres, les habits, le linge des équipages, & la plus grande partie des outils. On peut s'imaginer, quel fût le chagrin mortel qu'en eut le Sieur de la Sale. Son grand courage n'auroit point été capable de le soutenir, si Dieu ne l'eût aidé par un secours particulier de sa grace.

III. Ceux qui font un peu versez dans l'histoire des découvertes, savent, que ceux qui les entreprennent sont obligez de faire plusieurs tentatives souvent inutiles avant que de reüssir, & qu'il leur arrive mille aventures tragiques tout à fait surprenantes. Ils ne seront donc point surpris de voir ici les contretens & les funestes accidens, dont Dieu a trouvé bon de traverser la grande découverte, dont nous parlons ici, & l'établissement d'une Colonie dans les vastes contrées de la Louïsianna. Plusieurs Historiens ont voulu sonder les raisons de la conduite de Dieu à l'égard de ces sortes d'entreprises, dans lesquelles sa gloire sembloit être interessée, parce qu'il s'agissoit de la conversion des peuples barbares à la Foi de l'Evangile : mais il ne nous appartient pas d'entrer dans ces secrets. Ce sont des abîmes pour nous. Il nous doit donc suffire d'adorer les merveilles de la Providence & d'admirer les prodiges de cette découverte, & le courage dont Dieu a animé ceux qui l'ont faite sous sa conduite. Il est vrai qu'on doit ici reconnoître sur tout le cœur magnanime du Sieur de la Sale, qui ne s'est point rebuté de toutes les traverses qui lui sont arrivées, & qui n'a pas laissé parmi tout cela de continuer ses travaux jusqu'à la fin.

Comme j'ai plus d'interêt que personne de savoir ce qui s'est passé sur le grand Fleuve Meschafipi, sur lequel j'ai navigé le premier de tous les Européens ; je suivrai ce que le Pere Anastase Vicaire Aâuel de nos Recollets de Cambrai a écrit du Voyage du Sieur de la Sale, & cela me fournira le moien d'exa-

miner, si en effet le dit Sieur de la Sale étoit à l'embouchure de ce Fleuve, lors qu'il s'en retourna en Canada par les terres de l'Amérique. Voici ce que j'en ai appris par l'histoire dudit Pere Anastase.

Lors que le Sieur de la Sale vit ses affaires ruinées sans ressource par la perte de ses deux Vaisseaux, qui avoient malheureusement échoué & qui s'étoient brisez à la Cote du Nord du Golphe de Mexique, il fut absolument mis hors d'état de retourner par Mer en Europe. Toutes ses mesures furent rompues, & ses affaires reduites à la dernière extrémité. Il se vit donc forcé de se rendre par les terres aux Illinois, afin de se rendre ensuite en Canada pour donner avis en France de ses malheurs. Voulant effectuer cette resolution il choisit vingt de ses meilleurs hommes, y compris un Sauvage Chaotianon de Nation nommé *Nika*, qui signifie Camarade dans la langue des Illinois. Cet homme l'avoit toujours accompagné depuis le Canada jusqu'en France, & depuis la France jusques au Golphe de Mexique. Le Sieur Cavalier Prêtre, frere du Sieur de la Sale, de Moranget son neveu, & le Pere Anastase de Douai Recollet, se joignirent à lui pour ce grand voyage. Et on ne fit autre provision pour cela que de quatre livres de poudre, six livres de plomb, deux haches, deux douzaines de couteaux, de la raffade, c'est à dire de petits grains de jayet de plusieurs couleurs, & deux chaudières. Le Sieur de la Sale n'auroit pas manqué de prendre de plus grandes provisions avec lui. Mais il esperoit de retourner dans peu de tems au

Fort

Fort qu'il quittoit, & cela dès qu'il seroit arrivé aux Illinois. Après donc qu'on eût fait le service divin dans la Chapelle du Fort, & qu'on eût imploré en commun le secours du Ciel, il partit avec sa Compagnie le 22. Avril 1686. faisant route au Nord-Est.

Il faut remarque, que le Fleuve Melchafipi déscend du Nord au Sud pour se décharger dans le Golphe de Mexique. Ainsi les Illinois, chez qui le Sieur de la Sale vouloit se rendre, sont au Nord-Est de la route qu'il faisoit. Au reste il y a beaucoup d'aparence, que les Pyrogues ou Canots de bois manquoient au Sieur de la Sale. On ne trouve point de Canots d'écorce tels que je les ai décrits dans le Volume precedent, dans les lieux où étoit alors le Sieur de la Sale. On n'en voit que parmi les Nations du Nord. Ainsi le Pere Anastase ne parlant d'aucun Vaisseau dans son histoire, il y a lieu de croire que ce Voyage se fit par terre faute de Canots, ou que le Sieur de la Sale n'étoit pas assuré d'avoir trouvé l'embouchure du Fleuve Melchafipi; parce qu'en ce cas-là il eût été facile de se rendre par eau jusques chez les Illinois.

Après trois jours de marche le Pere Anastase dit, qu'ils trouvèrent les plus belles campagnes du monde, & qu'ils virent quantité de gens les uns à pied, & les autres à cheval, qui venoient à eux au galop, bottez, éperonnez, & ayant des selles. Ces gens les invitèrent d'aller avec eux dans leurs habitations: mais parce qu'ils étoient hors de leur route, ils les remercièrent, après qu'ils se furent informez du chemin qu'ils devoient observer, ce qui se fit apparemment par signes;

car personne des gens du Sieur de la Sale n'entendoit la langue de ces peuples, qui avoient des habitudes avec les Espagnols. Ils continuèrent leur chemin le reste du jour, & cabannèrent le soir dans un petit Fort retranché de pieux, afin de se garantir de toute insulte: ce qu'ils continuèrent depuis fort heureusement. Étant partis le lendemain ils marcherent deux jours par des prairies continuelles jusques à la Riviere, qu'ils appellèrent Robeck. Ils trouvèrent là une si grande quantité de Taureaux sauvages, qui sont appellez par les Espagnols *Cibolas*, que les moindres troupes paroissoient être de deux ou trois cens bêtes. Le Sieur de la Sale & ses gens en tuerent huit ou dix en un moment, dont ils firent boucanner une partie, afin de ne pas rester plus de cinq ou six jours en ce lieu-là.

A une lieuë & demie plus avant ils trouverent une belle Riviere plus grande & plus profonde que la Seine. Elle étoit bordée des plus beaux arbres du monde, comme si on les y avoit plantez exprès, & on y voioit des prairies d'un côté & des bois de l'autre. On la passa avec des Cajoux, & on l'appella la Maligne. En passant ainsi au travers de ces beaux Païs, de ces campagnes & de ces prairies charmantes, bordées de vignes, de vergers, d'arbres fruitiers, & entr'autres de meuriers; on arriva peu de jours après à la Riviere qui fut nommée Huëns, du nom d'un Allemand, du Païs de Wirtemberg qui s'y embourba en telle maniere, qu'on eut bien de la peine à l'en retirer. Je crois que le Pere Anastase se trompe sur le nom de *Huëns*, & qu'il faut mettre *Hans*, qui signifie Jean. Un des hommes de ce Voyage tra-

traversa cette Riviere à nage, ayant la hache sur le dos. Un second le suivit en même tems, & étant tous deux à l'autre bord ils couperent de grands arbres, pendant que d'autres en faisoient de même de leur côté où ils étoient demeurez. On laissa donc tomber ces arbres de part & d'autre au travers de la Riviere, lesquels se rencontrant de cette maniere formoient une espece de pont, pour passer facilement d'un côté à l'autre. C'est une invention, de laquelle ils se sont servis plus de trente fois dans leur Voyage pour passer des Rivières, qu'ils rencontroient. Elle paroissoit plus surc que celle des Cajoux, qui sont une espèce de Radeau formé de plusieurs branches d'arbres liées ensemble, que l'on conduit en perchant pour passer les Rivières.

Ce fut en cet endroit, que le Sieur de la Sale changea sa route du Nord-Est à l'Est, pour des raisons, qu'il n'explique point, & que ceux, qui l'accompagnoient, ne purent penetrer. Un peu plus de communication de sa part avec ceux qui faisoient le Voyage avec lui, auroit accommodé les affaires, & prévenu les malheurs; sur tout en un País où il n'y avoit point de ressource pour les Européens.

Après quelques jours de marche dans un País assez beau, dans lequel pourtant il falloit passer des ravines en Cajoux; ils entrerent dans des contrées beaucoup plus agréables, & tout à fait délicieuses, où ils trouverent une Nation nombreuse, qui les reçût avec toutes fortes de témoignages d'amitié. Les femmes même alloient embrasser les hommes qui étoient à la suite du Sieur de la Sale. Elles les firent asseoir sur des nattes très-bien travail-

lées, & les placerent au haut bout près des Capitaines, qui leur présenterent le Calumet de paix, orné de plumes de toutes couleurs, & les y firent fumer à leur tour. Ils leur servirent entr'autre regal d'une sagamité ou bouillie faite d'une certaine racine, qu'ils appellent *Tiqué* ou *Toquo*. C'est un arbuſte fait comme une eſpece de ronces ſans épines. La racine en eſt fort groſſe. Après que ces peuples l'ont bien lavée ils la font ſecher, après quoi ils la pilent, & la réduiſent en poudre dans un mortier. La bouillie qu'ils en font eſt de bon goût, mais un peu aſtringente. Ces Sauvages leur firent des preſens de peaux de Taureaux ſauvages paſſées proprement, qui étoient fort ſouples, & bonnes à faire des ſouliers, dont on a beſoin en ces quartiers-là pour ſe garentir les pieds de quelques herbes tranchantes, qui s'y trouvent. On leur donna en échange de la raſſade noire, dont ils font grand cas. Ils firent quelque ſejour parmi cette Nation, pendant que le Sieur de la Salle avec ſes manieres inſinuantes leur donnoit des grandes idées de la grandeur & de la gloire du Roi ſon maître. Il leur faiſoit connoître, qu'il étoit plus grand & plus élevé que le Soleil, & ces peuples en étoient dans l'admiration.

Le Sieur Cavalier Prêtre, & le Pere Anaſtaſe, faiſoient tout ce qu'ils pouvoient pour leur donner les premiers élemens de la connoiſſance du vrai Dieu. On appelle cette Nation *Bifcatonge*. Mais nos Européens les appellerent la Nation des pleureurs, & donnerent le même nom à la Riviere, qui eſt fort belle. La raiſon en eſt, qu'à leur arrivée ces gens ſe mirent tous à pleurer amerement pendant

dant un bon quart d'heure. C'est leur coutume, lorsqu'ils voient arriver parmi eux des gens qui viennent de loin ; parce que cela les fait souvenir de leurs parens morts, qu'ils croient être dans un grand Voyage, & dont ils attendent le retour.

Enfin ces bonnes gens donnerent des guides au Sieur de la Sale, accommoderent son monde tout ce qui leur étoit necessaire, & leur firent même passer la Riviere dans leurs Pirogues, ou Canots de bois. Ils en traverserent trois ou quatre autres les jours suivans, & il ne leur arriva rien de considerable, sinon que leur Sauvage Chaouanon ayant tiré sur un Chevreuil assez près d'un grand Village, le bruit du coup y jetta la frayeur de telle sorte, que ceux qui y habitoient prirent la fuite. Le Sieur de la Sala fit mettre son monde sous les armes pour entrer dans ce Village, qui étoit composé de plus de trois cens cabannes. Ils se rendirent dans la plus apparente, qui étoit celle du Chef, où la femme se trouva encore, parce qu'elle n'avoit pu se sauver à cause de la grande vieillesse. Le Sieur de la Sale lui fit entendre, qu'il venoit chez eux avec ses gens comme amis. Trois de ses fils braves guerriers observoient de loin ce qui se passoit. Ayant donc reconnu que tout se faisoit à l'amiable, & qu'on n'exerçoit aucun acte d'hostilité, ils rappellerent tout leur monde, & traiterent de paix : après quoi ils danferent le Calumet jusqu'au soir. Le Sieur de la Sale ne se fiant pas trop à toutes ces belles apparences alla se camper au delà des cannes qui se trouvoient dans cet endroit, afin que si ces Barbares appro-

choient pendant la nuit pour l'insulter , le bruit des cannes l'empêchèt d'être surpris par les Sauvages. On reconnut en cela , que ledit Sieur de la Sale en avoit usé avec beaucoup de sagesse & de prudence. Une troupe de guerriers armée de flèches s'approcha pendant la nuit. Mais le Sieur de la Sale sans sortir de son retranchement les menaça de faire une décharge sur eux , & leur parla d'un air de fierté, qui les obligea de se retirer. La nuit acheva de se passer fort tranquillement depuis la retraite des Sauvages, & le lendemain, après bien des amitez reciproques , du moins en apparence du côté des Sauvages, ils continuerent leur route à cinq ou six lieues au delà.

Ils furent agreablement surpris de trouver une troupe de Sauvages , qui vinrent au devant d'eux d'un air civil & honnête, ayant des épis de blé d'Inde à la main. Ils embrasserent le Sieur de la Sale & ses gens à leur mode , & les invitèrent fort instamment de les visiter dans leurs Villages. Le Sieur de la Sale voyant leur franchise y consentit, & s'en alla avec eux. Ces Sauvages lui firent connoître, qu'il y avoit des hommes du côté de l'Oüest , qui étoient cruels & méchans , & qui dépeuploient les Païs voisins. Le Pere Anastase, conjecture, qu'ils vouloient parler des Espagnols du Nouveau Mexique, parce que sans doute le Sieur de la Sale le lui a dit. Ces Barbares leur firent concevoir , qu'ils étoient en guerre avec ces gens-là. Le bruit s'étant répandu par tout le Village, que ledit Sieur de la Sale étoit arrivé avec son monde, chacun leur fit des caresses à l'envi. Il les pressa de demeurer avec eux pour faire

la guerre à ces prétendus Espagnols du Mexique. Le Sieur de la Sale les amusa de paroles, & de l'esperance de faire une alliance étroite avec ces peuples qu'on appelle les *Kirouonas*. Il leur promit de revenir bien tôt chez eux avec des troupes plus nombreuses, & après tous les regals, & les presens qu'on se fit de part & d'autre, les Sauvages les aiderent à passer la Riviere dans leurs Pirogues. Pendant que le Sieur de la Sale poursuivoit toujours la route à l'Est par de fort belles prairies, il lui arriva un contretems au bout de trois jours de chemin. Son sauvage chasseur nommé *Nikana* s'écria tout d'un coup de toute la force, qu'il étoit mort. On y courut, & on aprit qu'il avoit été cruellement mordu d'un serpent fonnete. Cet accident arrêta toute la troupe pendant quelques jours. On lui fit prendre de l'Orvietan en poudre. On lui appliqua du fel de Vipere sur sa playe, après l'avoir scarifiée pour en faire fortir le venin & le sang corrompu. On le tira d'affaire par le moyen de ces remedes : mais il falut du tems pour le guerir.

IV. Le Sieur de la Sale & ses hommes furent bien surpris, lorsqu'ils furent arrivez à une Riviere large & rapide, qu'ils croioient aboutir à la mer, & qu'ils nommerent la Riviere des malheurs. Ils firent un Cajou pour la traverser. Les Sieurs de la Sale & Cavalier Prêtre, son frere se mirent dessus avec une partie de leurs hommes. Mais à peine furent-ils arrivez au fort du courant, que la violence les emporta avec une rapidité surprenante, de sorte qu'ils disparurent en un moment. Le Pere Anastase Recollet étoit resté à terre avec une partie de leurs

gens, & le chasseur Nikana étoit absent depuis quelques jours, & s'étoit égaré dans les bois. Ce fut une extrême desolation pour les uns & pour les autres, qui desespéroient de se revoir jamais. Le Pere Anastase encourageoit du mieux qu'il pouvoit les hommes qui étoient avec lui, & tout le jour se passa en pleurs & en larmes. Mais à l'entrée de la nuit ils virent le Sieur de la Sale à l'autre côté de la Riviere, qui leur apprit que par une benediction particuliere de la Providence, leur Cajeu avoit été arrêté au milieu de la Riviere; ce qui leur avoit donné le moyen de travailler à passer au delà du courant, qui sans cela les emportoit à la mer: qu'un de ses hommes s'étoit jetté à l'eau pour attraper une branche d'arbre, mais que ce pauvre garçon n'avoit pu rattraper le Cajeu. Il s'appelloit Rüt, Breton de Nation. Peu de tems après ce jeune homme parut du côté où le Pere Anastase étoit resté. Il s'étoit sauvé à la nage. La nuit se passa en inquiétude, & ce Religieux & les hommes, qui étoient restez avec lui, cherchoient le moyen de se rendre auprès du Sieur de la Sale. Ils n'avoient point mangé pendant toute la journée: mais la Providence y pourvût par le moyen de deux Aiglons, qui tomberent d'un Cedre. Ils étoient dix hommes à ce repas.

Le Lendemain il fut question de passer la Riviere. Le Sieur de la Sale leur conseilla de faire un Cajeu de cannes. Le Pere Anastase, le Sieur de Moranget & trois autres frayerent le chemin, & se risquerent les premiers. Ils ne firent point ce trajet sans danger, car ils enfonçoient à tout moment;

&

& le Pere fut obligé de mettre son Breviaire dans son capuchon, parce qu'il se mouilloit dans sa manche.

Le Sieur de la Sale leur envoya deux hommes à la nage, qui les aiderent à pousser leurs cannes, & qui les firent enfin arriver heureusement. Ceux qui étoient demeurez de l'autre côté ne vouloient point se hasarder à passer : mais enfin ils y furent obligez, parce que les autres firent semblant de partir pour continuer leur route. Ils passerent donc à la fin, & firent ce trajet avec beaucoup moins de peine que les autres. Toute la troupe étant ainsi réunie à la réserve du chasseur, on marcha deux jours parmi des cannes fort épaisses. Le Sieur de la Sale lui-même avec quelques autres fraioit le chemin en coupant & brisant les cannes à coups de haches. Enfin au troisième jour le chasseur Nikana se retrouva chargé de trois Chevreuils boucanez, & d'un autre, qu'il venoit de tuer. Le Sieur de la Sale fit faire une décharge de quelques coups de fusils pour en témoigner sa joie. Ils suivirent leur route à l'Est, entrèrent dans des Païs encore plus beaux que ceux qu'ils avoient passez. Ils y trouverent des Peuples, qui n'avoient rien de Barbare que le nom. Entr'autres ils rencontrèrent un Sauvage fort honnête qui revenoit de la chasse avec sa femme & sa famille. Il fit present au Sieur de la Sale d'un de ses chevaux, & de quelque viande, le priant par signes d'aller chez lui avec tous ses gens : & pour les obliger d'y aller, il leur laissa sa femme, sa famille & sa chasse, comme pour leur servir de gages, & cependant il se rendit au

Village pour faire savoir leur arrivée. Le chasseur Nikana & un Laquais du Sieur de la Sale l'accompagnerent. Au bout de deux jours ils revinrent avec deux chevaux chargés de provisions, & plusieurs Chefs de ces Sauvages l'accompagnoient.

Ils étoient suivis de guerriers habillez fort proprement de peaux passées & ornées de plumes. Ils portoient tous le Calumet en ceremonie. Ils les rencontrèrent à trois lieuës du Village, qui alloient au devant d'eux. Le Sieur de la Sale y fut reçu comme en triomphe, & logea chez le grand Capitaine. C'étoit un concours surprenant de peuples, dont la jeunesse paroissoit rangée sous les armes se relevant jour & nuit, & les comblant de biens, & de toutes sortes de vivres. Cependant le Sieur de la Sale craignant qu'une partie de son monde ne se débauchât avec des femmes, les fit camper à trois lieuës du Village. Ils demeurèrent là trois ou quatre jours, & traiterent avec ces peuples pour des chevaux, & pour plusieurs autres choses, qui leur étoient nécessaires. Ce village, qu'on appelle des *Cénis*, est un des plus considerables, qui se trouvent dans toute l'Amerique, & est extrêmement peuplé. Il a bien vingt lieuës de long au moins. Ce n'est pas qu'il soit contiguement habité. Il l'est seulement par hameaux de dix ou douze Cabannes; qui sont comme des cantons, & qui ont chacun des noms differens. Leurs cabannes sont belles, longues de 40 ou 50 pieds, dressées en maniere de ruches à miel. On y plante des arbres, qui se réjoignent en haut par les branches, que l'on couvre d'herbes. Les lits  
sont

font placez autour des Cabannes, élevez de terre d'environ trois ou quatre pieds. Le feu est au milieu, & chaque cabanne sert de logement à deux familles. Ils trouverent chez les Cénis plusieurs choses qui viennent indubitablement des Espagnols, comme des Piafres & autres monnoyes, des cueilliers d'argent, de la dantelle de toutes fortes, des habits, des chevaux. Ils y virent entr'autres une Bulle-du Pape, qui exempte du jeune les Espagnols du Mexique pendant l'été. Les Chevaux y sont communs. On en donnoit un à nos gens pour une hache. Un Cénis voulut donner un cheval pour le capuchon du Pere Anastase, dont il avoit envie.

Ils ont commerce avec les Espagnols par le moyen des *Choumans* alliez des Cénis, qui sont toujours en guerre avec la nouvelle Espagne. Le Sieur de la Sale, qui a toujours pensé à faire quelque entreprise sur les Mines de saint Barbe du Nouveau Mexique, fit faire une Carte de leur pays, de celui de leurs voisins & du Fleuve Mississippi, dont il croyoit qu'ils avoient connoissance. Ils marquerent tout cela sur une écorce d'arbre. Ils dirent, qu'ils étoient à six journées des Espagnols, dont ils firent une description si naturelle, qu'ils ne reste plus aucun doute au Sieur de la Salle; quoique les Espagnols n'eussent fait encore aucune entreprise sur ces Peuples ni sur leurs villages. Seulement leurs guerriers se joignoient aux *Choumans* pour aller à la guerre dans le nouveau Mexique.

Le Sieur de la Sale, qui savoit parfaitement bien l'art de gagner les Sauvages de

toutes les Nations, ravissoit ces peuples à tout moment, en leur faisant entendre, que celui qui l'avoit envoyé chez eux, étoit le plus grand Capitaine du monde, aussi haut que le Soleil, & autant élevé par dessus les Espagnols, que le Soleil l'est au dessus de la terre. Au récit des Victoires du grand Monarque dont le Sieur de la Sale parloit, les Cénis faisoient des exclamations, mettant la main sur la bouche pour marquer leur étonnement. Le Pere Anastase dit qu'il trouva ces peuples fort dociles, & fort traitables. Il ajoute, qu'ils entroient assez dans ce qu'on leur disoit de l'existence & de la vérité d'un Dieu Createur & Maître du Monde.

Il est certain, que le Sieur de la Sale avoit un talent particulier de gagner l'amitié des Sauvages. Cependant il n'avoit point alors de truchement pour expliquer ses pensées aux Cénis. Il ne pouvoit donc s'exprimer que par quelque signes: ce qui fait voir que ces longs discours sont des choses exagérées. Ledit Sieur de la Sale ayant toute l'obligation de sa fortune à son Souverain, avoit raison de l'élever bien haut. Cependant il ne devoit point le faire au préjudice de la Nation Espagnole, & sur tout du Roi d'Espagne, qui outre les grands & vastes Païs dont il est Souverain dans l'Europe, est encore Seigneur des Indes Orientales & Occidentales: ce qui a donné lieu à ce qu'on dit ordinairement, & que le Sieur de la Sale m'a repeté bien des fois dans nos conversations, que le Soleil ne se couche jamais sur les terres du Roi d'Espagne. Il ne pouvoit donc ignorer, que les  
Cé

Cénis ne connoissoient point de Prince plus puissant dans toute l'Amérique que le Roi d'Espagne, puisqu'il est Souverain de plus de deux mille cinq cens lieues de País dans ce grand Contient, qui fait la moitié du Globe de la Terre.

Il y avoit alors des Ambassadeurs des Choumans chez les Cénis. Ils rendirent visite au Sr. de la Sale. Il fut fort surpris de leur voir faire le signe de la Croix, & se mettre à genoux les mains jointes, qu'ils élevoient au Ciel de fois à une autre. Ils baisoient l'habit du Pere Anastase, & lui faisoient connoître, que des gens vêtus comme lui instruisoient les Peuples de leur voisinage, qui n'étoient qu'à deux journées des Espagnols. En effet nos Religieux ont de grandes Eglises dans ce País-là, dans lesquelles les habitans s'assemblent pour y faire leurs prieres. Ils exprimoient assez naturellement les Ceremonies de la Messe. L'un d'entr'eux fit le crayon d'un tableau, qu'il avoit vû d'une grande femme qui pleuroit, parce que son fils étoit sur une Croix. Le Pere Anastase ajoute que les Sauvages firent connoître au Sieur de la Sale, que les Espagnols faisoient une cruelle boucherie chez les Indiens, & que s'il vouloit aller avec eux, ou leur donner des fusils, il seroit facile de se rendre maître d'eux, parce que ce sont des hommes lâches & sans cœur, qui font marcher des gens devant eux avec des éventails pour les rafraichir dans les grandes chaleurs.

Le Sieur de la Sale s'entretenant autrefois avec moi au Fort de Frontenac touchant nos découvertes me dit bien des fois que les Jesuites du College de Goa, Capitale

pitale des Indes Orientales, qu'un Evêque de l'Ordre de S. François leur a donné, & dont les revenus montent présentement à des sommes immenses, vont en Mission en ces Pais-là, & que plusieurs lui avoient dit souvent à Paris, qu'ils se faisoient porter dans des brancars avec deux hommes à leurs côtes, qui avoient des évantails pour les rafraichir pendant les grandes chaleurs. Mais parce que le Sieur de la Sale avoit été de la même Societé, je rabattois souvent une partie de ce qu'il me disoit. Cependant je ne puis m'empêcher d'admirer ici l'adresse, qu'il avoit d'attribuer aux Espagnols du Mexique, dans la description de son Voyage, ce qu'il m'avoit souvent dit de ces reverends Peres.

Après que le Sieur de la Sale eut demeuré 4. ou 5. jours chez les Cénis pour délasser son monde, il pour suivit sa route par les *Nassonis*. Il passa une grande Riviere par le milieu du grand Village des Cénis. Ces deux Nations sont alliées, & ont à peu près le même genie & les mêmes coutumes. A cinq lieux de là il eut le déplaisir de voir que quatre de ses hommes avoient deserté à la faveur de la nuit, & s'étoient retirez chez les *Nassonis*. Pour comble de malheur le Sieur de la Sale & le Sieur de Moranget son neveu, furent attaquez d'une fièvre violente, qui les reduisit à l'extremité. Leur maladie fut longue, & obligea son monde de faire un fort grand séjour en cet endroit, parce qu'après que la fièvre les eut quittez, il falut encore bien du tems pour les retablir. La longueur de cette maladie rompit-toutes leurs  
me

mesures, & fut dans la suite l'occasion des derniers malheurs qui leur arriverent. Elle leur fit perdre plus de deux mois de tems, pendant lesquels il fallut vivre, comme on put. La poudre commençoit à leur manquer. Ils n'avoient avancé que de 150. lieues en droite ligne, & quelques uns de leurs gens avoient deserté. Dans une si fâcheuse conjoncture le Sieur de la Sale prit le parti de retourner sur ses pas au Fort Louis. Chacun fut de son avis, & on reprit le chemin en droiture. Il ne leur arriva rien de remarquable dans ce voyage, sinon qu'en repassant la Riviere maligne un de leurs hommes fut emporté par un Crocodile d'une longueur & d'une grosseur prodigieuse.

Après un mois de marche, dans laquelle les chevaux leur furent d'un grand secours, ils arriverent au Camp le 17. d'Octobre de la même année 1686. Ils furent reçûs avec toute la joye, qu'on peut s'imaginer. Au reste ils étoient dans des pensées fort partagées de joye & de tristesse. Chacun racontoit à son ami les aventures tragiques arrivées aux uns & aux autres depuis leur séparation.

V. On trouve peu de gens dans les histoires des Voyageurs, dont le courage ait été plus intrepide, que celui du Sieur Robert Cavalier de la Sale. Il ne se laissoit jamais abatre dans les événemens contraires, & il esperoit toujours avec le secours du Ciel de venir à bout de son entreprise, malgré tous les obstacles, qui se presentoient continuellement.

Il demeura deux mois & demi à la Baye de S. Louis. Il visita avec le Père Anastase, dont j'ai parlé, toutes les Rivieres qui  
s'y

s'y déchargent. Ce Religieux dit, qu'ils en trouverent plus de cinquante toutes navigables, qui viennent de l'Ouëst, & du Nord-Ouëst. L'endroit où est le Fort est un peu sablonneux. On trouve par tout ailleurs un bon fond. De tous côtez on voit des prairies où l'herbe est plus haute que nos fromens, & cela dans toutes les saisons de l'année. Il y a des rivieres d'espace en espace à deux ou trois lieuës l'une de l'autre. Elles sont bordées de chênes d'épinettes, de meuriers & d'autres arbres. Cela continue à l'Ouëst jusqu'à deux journées des Espagnols.

Le Fort est bâti sur une petite éminence Nord & Sud, ayant la Mer au Sud-Est, de vastes prairies à l'Ouëst, & au Sud-Ouëst deux Étangs & des bois d'une lieuë de tour. Une Riviere bat au pied. Les Nations voisines sont les *Quoquis*, qui ont des chevaux à fort grand marché, les *Babamos*, & les *Quinets*, Nations errantes, avec qui le Sieur de la Sale étoit en guerre. Il n'oublia rien durant tout ce tems-là pour consoler sa petite Colonie naissante, dont les familles se peuploient d'enfans. Il fit beaucoup avancer les défrichemens & les habitations. Le Sieur Chef-deville Prêtre, avec le Sieur Cavalier & trois Recollets travailloient de concert à leur édification, & à l'instruction de quelques familles sauvages qui se détachent des Nations voisines pour se joindre à eux. Pendant tout ce tems là le Sieur de la Sale faisoit tout ce qu'il pouvoit pour apprivoiser les Barbares, connoissant bien que la Paix avec ces peuples étoit de la dernière importance pour l'établissement de la

Colonie. Enfin il n'eut point d'autre ressource que de reprendre son Voyage des Illinois si necessaire pour son dessein. Il fit donc une harangue fort éloquente & d'un air capable de toucher; ce qui lui étoit assez naturel. Il parla à la petite Colonie, qui étoit assemblée pour cela. Chacun fut ému jusqu'à verser des larmes, persuadé de la necessité de ce voyage, & de la droiture de ses intentions. Il eut été à souhaiter, qu'ils eussent tous perseveré dans les mêmes sentimens. Il fit donc achever de fortifier un grand enclos, où étoient enfermées toutes les habitations avec le Fort. Après cela il choisit vingt hommes; le Sieur Cavalier Prêtre, son frere, les Sieurs de Morangè & Cavalier ses neveux, avec le Sieur Joustel Pilote, & le Pere Anastase Recollet. On fit des prieres publiques pour la benediction de son voyage & de la Colonie.

VI. Le Sieur de la Sale partit de cette Baye avec vingt hommes le 7. de Janvier 1687. Dans le premier jour ils rencontrèrent une armée de *Bahamos*, qui alloient en guerre contre les *Erigoanna*. Le Sieur de la Sale fit alliance avec eux. Il voulut traiter de même avec les *Quinets*: mais ils prirent la fuite à son abord. On les joignoit en courant à cheval après eux. Ils firent donc un traité ensemble, & on se promit de part & d'autre une paix inviolable. Au quatrième jour à trois lieuës au delà vers le Nord-Est ils trouverent la premiere Riviere aux Cannes. On ne voit que des prairies, & de petits bocage d'espace en espace. Les terres en sont si fertiles, que les herbes y croissent à dix & douze pieds de haut. A y a un fort grand nombre de Villages sur  
cette

cette Riviere, qui sont extremement peuplez. Ils ne visiterent que les *Quaras* & les *Anachorema*. Sur le même Rhomb de vent à trois lieuës plus loin, l'on trouve la seconde Riviere aux Cannes habitée par des Nations différentes. Il ya des campagnes de chanvre. A cinq lieuës plus avant on passe la Sablonniere, riviere ainsi appellée, parce qu'elle est environnée de terres sablonneuses, quoï que le reste soit de bon fond, & consiste en de grandes prairies.

On marche sept à huit lieuës jusques à la Riviere *Robec*, en passant par des prairies, & par trois ou quatre Rivieres éloignées d'une lieuë les unes des autres. La riviere de *Robec* est peuplée de plusieurs grands Villages, dont les Peuples parlent tellement du gossier, qu'il faut du tems pour s'y façonner. Ils ont guerre avec les Espagnols. Ils presserent fort le Sr. de la Sale de se joindre avec leurs guerriers : mais il n'y avoit point d'apparence de s'y arrêter. De plus le Sieur de la Sale n'étoit guerre en étant avec vingt hommes de faire du mal aux Espagnols. Cependant ils resterent cinq ou six jours parmi ces peuples, tâchant de les gagner par des instructions Chrétiennes qu'ils ne reçoivent point des Espagnols.

En continuant leur route ils traverserent de grandes prairies jusqu'à la riviere Maligne. Elle est fort profonde & ainsi appellée, parce qu'un de leurs hommes y avoit été devoré par un Crocodile monstrueux. Cette riviere vient de fort loin, & est habitée par un grand nombre de peuples partagez en quarante Villages fort peuplez, qui composent la Nation des *Canoa-zinno*, qui font la guerre aux Espagnols, & qui dominerent sur les Nations voisines.

Ils visiterent quelques villages. Ils sont habitez par de bons peuples, mais qui néanmoins sont barbares. Le Pere Anastase ajoute, que la cruauté des Espagnols les rendoit encore plus farouches: mais je soupçonne fort, que cette remarque vient du Sr. de la Sale, qui vouloit amadouer ces Nations & les dégouter des Espagnols, qui ont été forcez de détruire plusieurs Nations voisines pour soutenir la conquête du nouveau Mexique; parce qu'assurement ces peuples les eussent exterminé eux-mêmes, s'ils ne les eussent prévenus. Il faut supposer comme une chose certaine, que ces Barbares n'ont de la considération pour les Européens que par la crainte, qu'ils ont d'eux. L'agrandissement du Sr. de la Sale ne se pouvoit faire qu'en détruisant tout de même les Espagnols. Ainsi il tâchoit de soulever tous ces Barbares contr'eux. Il pouvoit pourtant se souvenir, qu'étant autrefois ensemble au Fort de Frontenac je lui avois fait connoître bien des fois une chose dont il ne pouvoit disconvenir. C'est que le joug d'Espagne est peut-être le plus doux & le plus supportable qui soit dans le monde.

Après que le Sr. de la Sale eut fait des presents, & en eut reçu de ces peuples, il acheta quelques chevaux d'eux à bon marché, & ensuite il passa la Riviere pour continuer sa route dans des canots faits de peaux de Taureaux sauvages. Il y a apparence, qu'ils firent passer leurs chevaux à la nage. Sur le même Rhomb de vent environ à quatre lieuës de ce Pais, qui est extrêmement fertile, ils passerent en Cajou la Riviere Hiens, ou pour mieux dire de Hans, dont nous avons fait mention ci devant. En-

suite

suite ils firent leur route au Nord-Est, & furent obligez de traverser quantité de petites Rivieres & de Ravines navigables. Il employerent à cela l'hiver, qui n'est sensible dans ces contrées-là que par les pluyes. Ils y furent encòre pendant le Printems. Au reste tout le País étoit agréablement diversifié de prairies, de collines, & de quantité de sources. Ils arrivèrent enfin à trois grands Villages appellez les *Taraha*, *Tyakappan*, & *Palonna*, où l'on trouve des chevaux. A quelques lieux plus avant ils rencontrèrent les *Palaqueffom* composez de dix Villages alliez des Espagnols.

Je suis étonné, de ce que notre Pere Anastase Recollet n'a pas fait un Journal plus circonstantié de tant de Nations différentes. Je prie donc le Lecteur de trouver bon, que je fasse de tems en tems des reflexions sur ce dernier Voyage du Sr. de la Sale, avec qui j'en ai tant fait, lorsque j'étois avec lui dans l'Amérique. Ma description de la Louisiane, que j'ai fait autrefois imprimer à Paris, a contribué beaucoup à son entreprise.

VII. Ce fut après avoir passé toutes les Nations, dont je viens de parler, qu'arriva le plus grand de tous les malheurs aux gens du Sieur de la Sale, parce qu'il fut tué, aussi-bien que le Sieur de Moranget son neveu, & quelques autres. Le Sr. de la Sale se trouvoit dans un beau País de chasse. Tout son monde y fit bonne chere, & se rétablit de la fatigue du Voyage par d'excellentes viandes pendant plusieurs jours. Il avoit envoyé le Sr. de Moranget son neveu, son laquais nommé Sager, & sept ou huit de ses gens, au lieu où Nikana son chasseur qui étoit un sauvage *Chaouanon* avoit laissé

quan-

quantité de viande de Taureau sauvages , afin de la faire boucaner , & de n'être pas obligé de séjourner si souvent pour aller à la chasse.

Le Sieur de la Sale avec toute sa prudence n'avoit pas pû prévoir le complot , que quelques-uns de ses gens devoient faire de massacrer son Neveu. Ils en prirent pourtant la résolution tout d'un coup , & l'exécuterent le 17. de Mars par un coup de hache , qui lui cassa la tête. Ce malheureux assassinat fut fait par un homme , que la charité n'a pas permis au Pere Anastase de nommer. Ils tuèrent de même le valet du Sieur de la Sale , & le pauvre sauvage Nika ou Nikana , qui les nourrissoit de sa chasse depuis trois ans avec beaucoup de fatigues & de dangers. Le Sieur de Moranget languit deux heures après ce malheureux coup , & pendant ce tems il donna toutes les marques possibles de sa piété , pardonnant à ses meurtriers , les embrassant même de fois à autre , & donnant au reste des preuves sensibles de sa résignation à la volonté de Dieu , & de sa confiance dans le mérite de son Sauveur : selon que ceux qui l'avoient assassiné le recitèrent eux-mêmes , depuis qu'ils furent revenus de leur fureur. C'étoit un parfaitement honnête homme , qui s'acquitoit fidelement de tous les devoirs d'un vrai Chrétien. Il y a lieu de croire , que Dieu lui aura fait misericorde.

Ces miserables n'étant pas contents d'avoir commis ce meurtre , formerent le dessein de tuer leur Maître même ; parce qu'ils craignoient que par l'effet d'un juste ressentiment il ne les fit punir de l'horrible crime qu'ils avoient commis. Le Pere Anastase remar-

L

que

que qu'ils étoient éloignés de deux grandes lieuës de l'endroit où ledit Sieur de Morangget fut assassiné. Le Sieur de la Sale donc inquiet du long retardement de son Neveu & de ses gens, dont il étoit séparé depuis deux ou trois jours, eut peur qu'ils neussent été surpris par quelque troupe de Sauvages. Il pria le Pere Anastase de s'engager avec lui à la recherche de son Neveu, & prit encore deux Sauvages avec lui.

Pendant le chemin le Sieur de la Sale ne l'entretint que de discours de piété, & s'étendit fort sur les matieres de la grace & de la prédestination. Sur tout il parla beaucoup des grandes obligations, qu'il avoit à la Divine Providence de l'avoir garenti de tant de dangers qu'il avoit courus pendant vingt ans de séjour dans l'Amerique, dont neuf s'étoient passez dans les Voyages que j'avois fait avec lui. Il paroissoit fort penetré des graces singulieres, que Dieu lui avoit faites. Tout d'un coup le Pere Anastase le vit accablé d'une profonde tristesse, dont il ignoroit lui même la cause. Il paroissoit dans un trouble qui le rendoit méconnoissable à ceux qui avoient accoutumé de le voir. Cette situation d'esprit ne lui étoit point ordinaire. Le Pere Anastase fit tout ce qu'il pût pour le tirer du profond assoupissement, où il étoit. Après deux lieuës de marche, il trouva la cravate ensanglantée de son laquais. Il aperçût deux aigles qui voltigeoient sur sa tête. Ces oiseaux sont assez communs dans ces pais-là. En même tems, il découvrit ses gens, qui étoient sur le bord de l'eau. Il s'aprocha & leur demanda des nouvelles de son Neveu

Mo-

Moranget. Ces gens lui répondirent par des paroles entrecoupées, & lui montrèrent le lieu où il étoit. Le Pere Anastase suivit quelques pas le long de la Riviere, & arriva enfin à l'endroit fatal où deux de ces meurtriers étoient cachez dans les herbes, l'un d'un côté, & l'autre de l'autre, ayant leurs fusils bandez à la main. L'un d'eux tira son coup sur le Sieur de la Sale & le manqua. Le second tira en même tems, & le frappa à la tête. Il en mourut une heure après, le 19. Mars 1687.

Le Pere Anastase Recollet s'attendoit au même sort: mais il ne fit point de reflexion sur le danger, où il étoit. Il étoit tout pénétré de ce cruel spectacle, & sentoit une douleur incroyable de ce funeste coup. Il vit tomber le Sieur de la Sale à un pas de lui, ayant le visage tout ensanglanté. Il se jetta à lui aussi-tôt, l'embrassa, & l'arrosa de ses larmes, l'exhorta du mieux qu'il pût, dans la conjoncture où il se trouvoit, à bien mourir. Ce pauvre homme avoit fait ses dévotions avant son départ. Il eut encore le tems de recapituler sa vie, & le Pere Anastase lui ayant donné l'absolution, il mourut quelque tems après. Il s'exerça pendant ces derniers momens à tout ce qui étoit convenable à l'état où il se trouvoit. Il ferroit la main à ce Religieux à toutes les choses qu'il lui disoit, & sur tout quand il l'exhortoit à pardonner à ses ennemis. Pendant tout cela ces meurtriers effrayez de l'horreur de ce qu'ils venoient de faire, commencerent à se frapper la poitrine & à detester leur aveuglement. Le Pere Anastase ne voulut point quitter ce triste lieu, sans avoir enterré le corps du Sieur

de la Sale le mieux qu'il pût. Il mit une Croix sur sa sepulture.

Ainsi mourut malheureusement le Sieur Robert Cavelier de la Sale, homme d'un grand merite, constant dans les adversitez, genereux, engageant, adroit & capable de tout. Il avoit travaillé vingt ans à adoucir l'humeur farouche d'une infinité de Nations Barbares, parmi lesquels il avoit voyagé. Il eut le malheur d'être massacré par ses propres domestiques, qu'il avoit comblé de biens. Il mourut dans la force de l'âge au milieu de sa course, sans avoir pu réussir dans les desseins, qu'il avoit formé sur le Nouveau Mexique.

VIII. Le Sieur de la Sale m'a conté bien des fois, pendant que nous étions ensemble au Fort de Frontenac, avant le tems de nos découvertes, & même lorsque nous y travaillions, que quand il étoit Jésuite, les Peres de cette Societé faisoient faire de fréquentes lectures, pendant les deux premieres années, à tous ceux qui se rendoient parmi eux, des morts tragiques & des funestes aventures arrivées à ceux, qui avoient deserté de leur Compagnie: afin d'y faire demeurer ceux qui y étoient une fois entrez. Je dois cette justice au Sieur de la Sale, qui me laissa autrefois tous ses papiers en dépôt, pendant un Voyage qu'il fit en France, & que je restai au Fort de Frontenac, que sa sortie de la Societé s'étoit faite du consentement de ses Supérieurs, & qu'il avoit de grands témoignages par écrit de sa bonne conduite, pendant qu'il avoit été parmi les Jésuites. Il me montra une lettre du General de cet Ordre écrit à Rome, qui témoignoit, que ledit Sieur s'é-

toit

toit comporté en toutes choses avec beaucoup de sagesse, sans avoir même donné le moindre soupçon de péché veniel. J'ai réfléchi cent fois sur les choses, qu'il m'avoit dites, lorsque nous nous entretenions des histoires des nouvelles découvertes. J'adorois en cela les desseins inscrutables de Dieu, qui accomplit toujours sa volonté par les moyens qu'il en a lui même réglés: & incertain que j'étois de ma destinée, je me préparois à tout ce que Dieu voudroit m'envoyer, bien résolu de me soumettre paisiblement en toutes choses aux ordres de sa Providence.

Le Pere Anastase arriva enfin au lieu, où étoit Monsieur Cavelier Prêtre, Frere du Sieur de la Sale, à qui il raconta le malheur qui venoit d'arriver. Les meurtriers entrèrent brusquement un moment après dans la Cabanne où ils étoient, & se saisirent de tout ce qu'ils y trouverent. Ce bon Religieux n'eut pas le loisir de faire un grand discours: mais son visage tout baigné de larmes fit assez connoître ce qu'il vouloit dire. Ledit Sieur Cavelier n'eut pas plutôt appris cette funeste nouvelle, qu'il se jeta à genoux. Le Sieur Cavelier son Neveu en fit de même. Ils croyoient tous deux que ces scelerats alloient les massacrer: ainsi ils se préparoient à la mort en bons Chrétiens. Cependant ces malheureux assassins touchés de quelques sentimens de compassion à la vûe de ce venerable Vieillard, & d'ailleurs à demi repentans des crimes, qu'ils venoient de commettre résolurent de les épargner, à condition qu'ils ne retourneroient jamais en France. Mais ils furent longtemps incertains sur ce sujet. Quelques-uns

d'entr'eux qui avoient envie de revoir leurs parens, se disculpoient autant qu'il leur étoit possible, & on en entendoit qui disoient souvent, qu'il falloit se défaire du reste, ou qu'autrement ils les mettroient en justice pour les faire punir, si jamais ils retournoient en France.

Ils élurent pour leur Chef le meurtrier du Sr. de la Sale, & enfin après plusieurs deliberations ils resolurent de s'en aller à la fameuse Nation des *Cénis*, dont nous avons parlé. Ils marcherent tous ensemble durant plusieurs jours, & passerent plusieurs Rivieres & Ravines. Ces infames meurtriers se servoient des Srs. Caveliers comme de valets, & ne leur donnoient que leurs restes à manger. Ils arriverent sans accident aux lieux, où ils vouloient se rendre. Cependant la justice divine minutoit déjà la punition de ces scelerats au défaut de la justice des hommes. La jalousie du commandement se mit entre l'Allemand natif du Wirtemberg nommé Hans, & l'assassin du Sr. de la Sale. Chacun des meurtriers prit parti pour l'un ou pour l'autre selon son inclination. Ils avoient passé chez les *Cénis*, où ils avoient fait quelque séjour. Ils étoient même déjà arrivez chez les *Nassonis*, où les quatre déferteurs, dont j'ai fait mention ci-devant, les rejoignirent. Se voyant ainsi tous rassemblez la veille de l'Ascension, & la disension, qui s'étoit mise entr'eux, leur ayant fait prendre la funeste resolution de s'entretuer les uns les autres, le Pere Anastase leur fit une exhortation le jour de la Fête, dont ils parurent touchés, faisant même semblant de se vouloir confesser: mais cela ne dura pas long-tems. Ceux qui avoient le plus de

gret d'avoir massacré leur Maître & leur Conducteur, se rangèrent du côté de Hans. Cet homme, deux jours après, ayant trouvé l'occasion favorable, punit un crime par un autre. Il tira un coup de pistolet au Meurtrier du Sr. de la Sale, & le frappa droit au cœur, de sorte qu'il mourut sans se reconnoître. Un des compagnons de Hans lacha son coup de fusil dans le côté de celui qui avoit tué le Sr. de Moranget. Il eut le tems de se reconnoître; après quoi un autre lui tira un coup de fusil sans balle à la tête. Le feu se prit à ses cheveux, & ensuite à sa chemise, & à ses habits avec tant de violence, qu'il n'y eut point de moyen de l'éteindre; de sorte qu'il expira dans les tourmens. Le troisième Auteur de ce détestable complot prit la fuite, & se sauva. Hans vouloit à toute force s'en défaire, & achever par lui de vanger la mort du Sr. de la Sale: mais le Sieur Joutel les reconcilia, & on en demeura-là.

Par ce moyen Hans demeura le Chef de cette malheureuse troupe. Ils prirent la résolution de s'en retourner chez les *Cénis*, où ils avoient dessein de s'habituer, parcequ'ils n'osoient retourner en Europe, de peur de recevoir le juste chatiment de leurs crimes. Les *Cénis* avoient mis leur Armée sur pied & étoient prêts de marcher en guerre contre les *Kanontinnos*, peuples cruels, qui sont leurs implacables ennemis. Ils les mettent tout vifs dans la chaudiere, lors qu'ils les ont faits prisonniers. Les *Cénis* donc emmenèrent Hans & quelques autres Européens avec eux. Les autres attendirent leur retour, après lequel Hans pressa fort les autres Européens de demeurer

broüillées. Ils semblent adorer le Soleil, parce qu'ils lui envoient la fumée de leur Tabac, dont ils font pourtant les premiers partagez. Leurs habits de Cérémonie ont ordinairement deux Soleils figurez, & sur le reste du corps des représentations de Taureaux Sauvages, de Cerfs, de serpens, ou d'autres animaux. Cela donna occasion au Sieur Cavalier Prêtre, & au Pere Anastase de leur donner quelques leçons touchant le vrai Dieu & les principaux Myfteres du Christianisme. Il faut supposer que tout cela se fit par signes.

Dans cet endroit Dieu les affligea d'un tragique accident. Le Sieur de la Marne, malgré tout ce qu'on lui put dire, voulut se baigner le soir du 24. de Juin. Le Sieur Cavalier Neveu du Sieur de la Sale l'accompagna jusques sur le bord de la Riviere, qui est assez près du Village. Ledit de la Marne s'étant jetté brusquement dans l'eau disparut en même tems. C'étoit un abîme, où il fût noyé en un moment. Peu de tems après on tira son corps hors de l'eau, & on le porta chez le Capitaine. Tout le village pleura sa mort en cérémonie. La femme du Chef l'ensevelit fort proprement dans une belle natte, & pendant cela les jeunes gens lui creuserent une fosse, que le Pere Anastase bénit. Cela étant fait, on le mit en terre avec toutes les solemnitez possibles. Les Sauvages admiroient les Cérémonies de l'enterrement, & sur tout les Pseaumes, qu'on chanta aux obsèques. On prit de là occasion de donner quelques instructions aux Sauvages touchant l'immortalité de l'Ame, pendant huit jours, qu'on resta dans ce lieu fatal. On enterra  
le

le mort sur une éminence proche du village, son tombeau fût environné d'une palissade, & on y mit une grande Croix, qu'on fit faire par les Sauvages. Ensuite on partit de là le 2. Juillet.

Ces peuples sont sur le bord d'une Riviere, où l'on trouve trois Nations fameuses, les *Natches*, les *Natchetes*, & les *Ouidiches*. Ces Voyageurs y furent reçus fort humainement. Depuis la Riviere des *Cénis*, où l'on commence à trouver des Castors & des Loutres, à mesure que l'on avance vers le Nord, on en voit une plus grande quantité. Etant parmi les *Ouidiches* ils rencontrèrent trois Guerriers de deux Nations, appelées les *Cabinnio*, & les *Mentons* à vingt cinq lieuës plus avant tirant à l'Est Nord-Est, qui avoient vu des Européens François. Ils s'offrirent de les y accompagner, & en faisant leur route, ils furent obligez de passer quatre Rivieres en Cajoux. Ils y furent reçus par ces peuples le Calumet de paix à la main, avec toutes les marques possibles de joye & d'estime. Plusieurs de ces Sauvages leur parlèrent d'un Européen, qui étoit Capitaine, & qui n'avoit qu'une main. C'étoit le Sr. de Tonti Napolitain. Ils ajoutèrent qu'il leur avoit dit, qu'un plus grand Capitaine que lui passeroit peut-être par leur village. C'étoit le Sieur de la Sale.

Le Chef les logea dans sa Cabanne, & en fit sortir sa famille. On les y regala durant plusieurs jours de toutes sortes de viandes. On fit même un festin public, où le Calumet fût dansé durant vingt quatre heures avec des chansons faites exprès, que le Chef en-

tonnoit de toute sa force. On les traitoit d'Envoiez du Soleil, qui venoient les defendre contre leurs ennemis par des coups de tonnerre. Ils vouloient dire de fusils, qu'ils ne connoissoient point avant cela. Au milieu de ces réjouissances le petit Cavalier Neveu du Sieur de la Sale tira trois coups de pistolet en criant *Vive le Roi*, ce que ces Barbares repetoient à haute voix, y ajoutant vive le Soleil.

Ces Sauvages ont une quantité prodigieuse de Castors & de Loutres, dont le transport seroit fort facile par une Riviere, qui est voisine du village. Ils voulurent en charger leurs chevaux. Mais il les refusèrent pour témoigner leur desintéressement, & ils leur firent des presens de haches & de couteaux. Ensuite ils partirent avec deux *Cabinnio*, pour leur servir de guides après avoir reçu les Ambassadeurs des *Analac*, des *Tanico*, & de quelques autres Nations du Nord-Oüest, & du Sud-Est. Ils eurent le plaisir de traverser pendant quelques jours les plus beaux pais du monde, entrecoupez de plusieurs Rivieres; de prairies, de petits bois, de côteaux, & de vignes. Ils passerent entre autres quatre grandes Rivieres navigables, & enfin, après une marche d'environ soixante lieües, ils arrivèrent aux *Offottoez*, qui habitent sur une grande Riviere, laquelle vient du Nord Oüest, bordée des plus beaux bois du monde. Les peaux de Castors & de Loutres s'y trouvent par tout en si grande quantité, aussi bien que toutes les autres pelletteries, qu'on les y brûle à tas, parce qu'elles n'y sont d'aucune valeur. C'est la fa-  
meu-

meuse Rivieres des *Akanfa*, qui y forme quantité de villages nombreux, dont j'ai fait mention dans ma premiere Relation de nos découvertes. Le Pere Anastase dit qu'ils commencèrent pour lors à se reconnoître. Cependant il favoit bien, qu'aucune des quatre personnes qui étoient avec lui n'avoit jamais été, non plus que lui, sur le Fleuve Melchafipi. En effet j'y avois été seul avec mes deux Canoteurs en 1680., & depuis le Sr. de la Sale y avoit été en 1682. jusqu'aux *Akanfa*. Apparemment que le Pere Anastase croyoit être pour lors au Fort de Creve-cœur situé chez les Illinois, parce qu'il trouva là une grande Croix, & au bas les Armes du Roi de France. Il y voyoit de plus une maison bâtie à l'Européenne & ce fut ce qui donna lieu au Sr. Joutel, & aux deux autres hommes qui restoient, de faire la décharge de leurs fusils.

Au bruit de cette Salve ils virent sortir deux François Canadiens. Le Commandant s'appelloit *Couture*, que j'ai connu particulièrement pendant mon séjour en Canada. Il avoit même été du Voiage, que nous entrâmes pour la découverte de la Louisiane. *Couture* fit connoître, que le Sieur de *Tonti* l'avoit placé dans ce Fortin par ordre du Sieur de la Sale pour lui servir d'entre-post, pour maintenir l'Alliances avec les Nations Sauvages, qui sont voisines de ces lieux, & pour les mettre en seureté contre les insultes des Iroquois leurs ennemis jurez, ils visitèrent trois de ces villages, les *Torimans*, les *Doginga*, & les *Kappa*. On leur fit par tout les festins, les harangues, & les

dantes du Calumet avec toutes les marques possibles de joie. Ils étoient logez dans la maison de ce Fortin. Ceux du Canada, qui étoient venus s'y habituer, leur firent tout le bon accueil, que l'on pouvoit souhaiter, & les rendirent maîtres de tout.

Au reste quelques affaires qu'il y ait à décider parmi ces peuples Sauvages, jamais ils n'en donnent leur résolution sur le champ. L'on assemble les Chefs & les Anciens des villages, après quoi on delibere sur les choses, dont il s'agit. Ces Voyageurs leur avoient demandé une Pyroque, & quelques Sauvages pour remonter le Fleuve Meschafipi, & pousser jusques aux Illinois par la Riviere de cette Nation, que j'ai nommée dans la Carte de ma Louïsianna, la Riviere Seignelay, pour faire honneur au Ministre d'Etat de ce Nom, qui avoit à cœur, & qui prenoit soin de tout ce qui regardoit nôtre découverte. Le Pere Anastase dit, qu'ils offrirent à ces Sauvages leurs Chevaux, de la poudre & du plomb en échange d'une Pyroque. Après que le Conseil eût été assemblé sur ce sujet, on leur répondit, qu'on leur accordoit la Pyroque qu'ils avoient demandée, & quatre Sauvages pour les conduire, un de chaque Nation pour marquer mieux l'étroite Alliance, qu'ils faisoient avec eux. Cela fût executé fort ponctuellement, de sorte qu'ils congédierent les *Cahinnio* avec des présens, dont ils furent satisfaits. Il faut remarquer sur ce sujet, sans que je pretende faire tort en cela aux lumieres du Sieur de la Sale, qu'assurément il n'avoit point encore trouvé la veritable embou-

bouchure du Fleuve Mefchafipi , non plus que le Pere Anastafe , qui n'avoit jamais été en ce païs-là. Que si ce dernier l'a heureusement rencontré par le moien des Sauvages, qui le conduisoient , ce n'a été que par la connoissance que *Couture* Commandant du Fortin lui en avoit donné. Il nous éclaircira peut être davantage cette affaire dans la suite.

X. Après quelque séjour parmi ces peuples le Sieur Cavelier & le Pere Anastafe s'embarquerent le premier d'Août 1687. sur le Fleuve Mefchafipi. Ils le traversèrent le même jour dans une Pyrogue de 40. pieds de long. Le courant du Fleuve étoit fort en cet endroit. Ils se mirent donc tous à terre pour faire le reste du Voyage à pied , parce qu'ils avoient laissé aux *Akanfa* leurs Chevaux qu'ils auroient peut-être mieux fait de garder. Il ne demeura dans la Pyrogue que le jeune Cavelier , dont l'âge joint à la fatigue du chemin , qu'ils avoient fait jusques-là , ne lui permettoit pas d'achever le Voyage à pied,

Le Pere Anastafe croit , que depuis le lieu , d'où ils étoient partis jusques aux Illinois, ils avoient bien encore 400. lieues de chemin à faire , pour s'y rendre. Mais dans le fond il n'en parle ainsi que par conjecture. L'un des Sauvages perchoit pour conduire la Pyrogue , & pour la faire remonter. L'autre de ses Camarades le relevoit de fois à autre. Le reste de la Compagnie ne se servoit point de la Pyrogue , sinon quand ils y étoient obligez pour franchir quelque passage dangereux , ou pour traverser des Rivieres. Ils eurent beaucoup de peines & de fatigues dans ce Voyage. Les chaleurs étoient  
exces-

excessives dans cette saison-là. Le sable étoit tout brûlant par l'ardeur du Soleil. Et par dessus tout la disette de vivres qui dura plusieurs jours les fit extrêmement souffrir pendant ce tems là.

Le Père Anastase ajoute , qu'ils avoient déjà fait deux cens lieues par le travers des terres depuis la Baye de St. Louis , savoir cent lieues jusques aux *Cénis* , soixante au Nord-Nord-Est , & les 40. dernières à l'Est-Nord-Est. Depuis les *Naffonis* jusques aux *Caâdâccbos* 40. au Nord-Nord-Est. Des *Caâdâccbos* aux *Cabinnio* & aux Mentons 25. à l'Est Nord-Est , & des *Cabinnio* aux *Akausa* 60. à l'Est-Nord-Est. Ils continuèrent leur route en remontant le Fleuve par les mêmes endroits , dont ils avoient oui parler au Sr. de la Sale en 1682. excepté qu'ils allèrent aux *Sicacha*. Le Pere Anastase dit , que le Sieur de la Sale n'y avoit point été. J'ai fait mention de cette Nation dans ma seconde Relation. Le village principal est à 25. lieues à l'Est des *Akausa*. Cette Nation est forte & nombreuse. Elle a pour le moins 4000. hommes de guerre. Ils ont abondance de toutes sortes de pelleteries. Les Chefs leur apportèrent plusieurs fois le Calumet pour marquer qu'ils vouloient s'allier avec eux. Ils leur offrirent même d'aller s'habituer sur la Riviere *Ouâbache* , pour être plus près du Fort de Crevecœur aux Illinois , où ils alloient.

Cette fameuse Rivière *Ouâbache* , est bien aussi grande que le Fleuve *Meschâsi*. Elle en reçoit quantité d'autres , & par ce moien on peut entrer dans le Fleuve. L'embouchure , par où elle se décharge dans le

Mes-

Mefchafipi, est éloignée des *Akanfa* de deux cens lieues, selon l'estime que le Sieur de la Sale leur en avoit faite. A la verité on ne trouve pas cette distance en droite ligne par les prairies: mais elle se conte en suivant le Fleuve Mefchafipi, qui fait de grandes anfes, & qui serpente beaucoup. En coupant droit par les terres il n'y auroit que cinq bonnes journées. Ils passerent donc au travers de la Riviere *Ouâbache* le 26. d'Août, & ils trouverent bien soixante lieues de chemin en remontant toujours le Fleuve Mefchafipi jusqu'à l'embouchure de la Riviere des Illinois. Environ six lieues au dessous de cette embouchure on trouve au Nord-Oüest la fameuse Riviere des *Massourites*, ou des *Ozages*, qui est pour le moins aussi grande que ce Fleuve, dans lequel elle se décharge. Elle est formée par un grand nombre d'autres Rivières connues, & navigables par tout, qui sont habitées par des Nations fort nombreuses, comme les *Panimoba*; qui n'ont qu'un Chef, & 22. Villages, dont le moindre est de 200. Cabannes, les *Paneassa*, les *Pana*, les *Panatotoga* & les *Matotantes*, dont aucun ne le cede en rien aux *Panimaba*. On y comprend aussi les *Ozages*, qui font dix sept Villages sur la Riviere de leur nom, laquelle se décharge dans celle des *Massourites*. Nos Cartes, & celles du Sieur de la Sale y ont aussi étendu le nom des *Ozages*. Les *Akanfa* étoient autrefois établis au haut de l'une de ces Rivières, qui porte aujourd'hui leur nom & de laquelle j'ai parlé, vers le milieu du chemin de la Riviere *Ouâbache* à celle des *Massourites*. On trouve là le Cap de Sai<sup>nt</sup>ne

Antoine de *Padoüe*. C'est dans ces endroits, ou demeurent les Sauvages de la Nation, qui se nomme *Mansopolea*.

Enfin le 5. Septembre le Sieur Cavelier Prêtre du Seminaire de St. Sulpice à Paris, & le Pere Anastase de Douai Recollet arrivèrent à l'embouchure de la Riviere des Illinois. On compte de là jusqu'au Fort de Crevecoeur environ cent lieües, selon que je l'ai remarqué dans ma premiere Relation. Toute cette route fournit une navigation fort aisée, même aux grands batimens. Un *Chaouanon* nommé *Turpin* les aiant apperçus à son village, courut par terre pour en porter les nouvelles au Sieur Belle-Fontaine, qui commandoit dans ce Fort. Il ne pouvoit point croire la nouvelle qu'il lui apportoit. Mais ils suivirent ce Sauvage de fort près, & entrèrent dans le Fort le 14. Septembre. On les conduisit d'abord à la Chapelle, où le *Te Deum* fût chanté en action de graces. Les Canadiens, qui y étoient, s'étant mis sous les Armes avec quelques Sauvages, ils firent tous la décharge de leurs fusils.

Le Sieur de *Tonzi*, qui étoit destiné par le Sieur de la Sale pour Commandant dans ce Fort de Crevecoeur, étoit allé chez les Iroquois pour tacher de menager l'esprit de ces Barbares. Ces gens ne laissèrent pas d'être reçus avec tout le bon accueil possible, & le Sieur de Belle-fontaine n'oublia rien pour témoigner la joie qu'il avoit de leur arrivée, afin de les consoler de leurs disgraces, & de les rétablir de leurs fatigues.

Il faut avouer, qu'il n'est pas possible à personne d'éviter sa destinée. Cependant

on

on ne peut s'empêcher de reconnoître que le triste sort du Sieur de la Sale a eu quelque chose de bien fatal. Il avoit entrepris ce grand Voyage dans le dessein de trouver l'embouchure du Meschasipi, & il est mort malheureusement dans cette recherche sans avoir pu réussir dans son entreprise. Cependant incontinent après sa mort, son Frere avec le Pere Anastase Recollet & ceux qui les accompagnoient dans ce Voyage navigent sur ce Fleuve, & se rendent par là aux Illinois. Il est constant qu'il y a un très-beau port à l'embouchure de ce Fleuve, selon la remarque que j'en ai faite l'an 1680. L'entrée en est belle, comme on le peut voir aisément. De trois bras, qui composent cette embouchure, j'ai toujours suivi le Canal du milieu. On en trouve l'embouchure commode, & on y rencontre plusieurs endroits propres à y bâtir des forteresses, qui ne seront point au hazard d'être inondées, comme on l'avoit cru ci devant. Le bas de ce Fleuve est habitable, & est même habité par plusieurs Nations Sauvages, qui n'en sont pas fort éloignées. Les plus grands Vaisseaux peuvent monter plus de deux cens lieuës depuis le Golphe de Mexique, & aller ainsi jusques à l'embouchure de la Riviere des Illinois. Cette Riviere est navigable plus de cent lieuës, & se décharge dans le Meschasipi. Au bas du même Fleuve on voit d'autre Nations, que j'avois oubliées, comme les *Picheno*, les *Ozanbogus*, les *Tangibao*, les *Ottonika*, les *Monisa*, & plusieurs autres, dont on perd aisément la mémoire, lorsqu'en y passant on n'a pas la commodité

de.

de faire toutes les observations nécessaires.

Il y a apparence, que le Sr. de la Sale, qui n'a point trouvé l'embouchure de ce Fleuve dans la Mer, a estimé que la Baye de St. Louis n'étoit qu'à 40. ou 50. lieuës de l'embouchure de l'un de ses bras, au moins à aller en droiteligne. Mais par malheur il n'y a point été, & ne l'a pas trouvé, Dieu donnant des bornes à tous les hommes dans leurs entreprises, aussi-bien qu'à l'Océan. Il l'a sans doute ainsi permis, afin que le Pere Anastase, qui est presentement Vicaire des Recollets de Cambrai, decouvrit 110 Nations sur la route, au défaut du Sr. de la Sale, sans comprendre dans ce grand nombre plusieurs autres peuples Sauvages, qui sont connus à ceux par lesquels il a passé, parce qu'ils ont commerce avec eux, & qui pourtant ne sont point encore connus des Européens.

Ces Nations, comme je l'ai remarqué, ont des Chevaux propres à toutes sortes d'usage en fort grande quantité. Les Sauvages se croient bien payez d'un bon Cheval, quand on leur en donne une hache.

Le Pere Anastase étoit parti de la Baye de St. Louis au Golphe de Mexique dans le dessein de demeurer parmi les *Cénis* à son second Voyage, pour y établir la Mission. Le Pere Zenobe Mambré Recollet, qui étoit resté dans la Baye, devoit l'aller joindre, afin de s'étendre chez les Nations voisines. Ils attendoient de l'Europe un plus grand nombre d'Ouvriers. Mais la mort funeste du Sr. de la Sale l'ayant obligé de passer outre, il ne doute pas que le Pere Zenobe n'ait été le chercher. Peut-être même, qu'il est presentement en ces Pais-là avec le Pere Maxime Recollet, natif de

de Lile en Flandres, & qu'ils auront laissé le Sr. Chefdeville Missionnaire de St. Sulpice à la Mission du Port de cette Baye. Il s'étoit destiné lui-même à cela, parce qu'il y avoit neuf ou dix familles Européennes avec leurs enfans. De plus il y a quelques - uns des gens du Sieur de la Sale, qui ont épousé des femmes Sauvages pour tacher d'augmenter leur petite Colonie. Voilà l'extrait de ce que le Pere Anastase a écrit de son pénible Voyage. On ne fait pas au reste, ce que ces pauvres gens sont devenus depuis ce tems-là.

Le Pere Anastase cacha la déplorable destinée du Sr. de la Sale, parce qu'il étoit de son devoir, aussi - bien que celui de Mr. Cavelier Prêtre, d'en donner les premières nouvelles à la Cour, & de menager par ce secret les effets appartenans au défunt dans le Fort des Illinois: parcequ'il lui avoit fait toutes les avances qu'il avoit pu pour son entreprise. Il partit des Illinois au Printems de l'an 1688. avec le Pere Anastase, le jeune Cavelier, le Sr. Joutel & un Sauvage, qui est presentement habitué auprès de Versailles. Ils arrivèrent à Quebec le 27. Juiller, & firent route pour France le 20. Août suivant. Dieu leur a fait la grace d'arriver heureusement à Paris, après avoir essuié un nombre incroyable de dangers. Ils rendirent compte de leur Voyage à Monsieur le Marquis de Seignelay.

Voilà l'histoire de ce dernier Voyage du Sr. de la Sale, dont j'ai cru devoir donner connoissance au public, parce que c'est comme une suite du mien, & qu'il sert à confirmer plusieurs choses que j'ai avancées. Je passe presentement à la description de la Religion &

des mœurs de ces Nations Barbares, que j'ai découvertes dans mon Voyage.

XI. Nos découvertes nous aiant fait connoître la plus grande partie de l'Amérique Septentrionale; je ne doute point, que si l'on nous y renvoioit pour achever ce que nous avons si heureusement commencé, on ne développât enfin ce qu'on n'a pu éclaircir jusqu'à présent, quelque tentative que l'on ait faite pour cela. Il a été impossible jusques ici d'aller au Japon par la Mer glaciale. On a taché plusieurs fois d'en faire le Voyage: mais on n'a pu y reüssir, & je suis moralement assuré, qu'on ne pourra jamais en venir à bout, qu'au préalable on n'ait découvert le Contient tout entier des terres, qui sont entre la Mer glaciale, & le nouveau Mexique. Il semble, que Dieu ne m'ait preservé de tous les dangers extraordinaires de mes grands Voyages, que pour achever cette heureuse découverte. Je m'offre encore d'y travailler, & je suis persuadé que cette entreprise aura un succès heureux moienant Dieu, si l'on me fournit les moiens de m'y employer.

Je ne suis pas surpris de ce que les Savans avouent, qu'ils ignorent encore comment l'Amérique s'est peuplée, & comment ce nombre infini de Nations, que l'on y trouve, s'est établi dans ce vaste Continent. L'Amérique forme la moitié du Globe de la terre. Les plus habiles Geographes n'en ont point encore une connoissance entiere, & les habitans même de ce nouveau Monde, lesquels nous avons découverts, & qui selon toutes les apparences en devroient être les mieux informez, ne savent pas eux-mêmes, comment leurs Ancê-

tres

tres y font venus. Certes si dans l'Europe nous étions comme ces peuples, sans l'usage de cet Art ingenieux de l'Écriture, qui fait en quelque sorte revivre les morts, qui rappelle le souvenir du passé, & qui conserve la mémoire des choses, il est certain, que nous ne serions pas moins ignorans que ces pauvres Sauvages.

La plus grande partie des Barbares, qui habitent l'Amerique Septentrionale croient communement une espèce de création du Monde. Ils disent, que le Ciel, la terre, & les hommes ont été faits par une Femme, qui gouverne le Monde avec son Fils. C'est peut-être pour cela, qu'ils content leurs genealogies par les femmes. Ils ajoutent, que ce Fils est le principe de toutes les choses bonnes, & que la femme est la cause de tout le mal. Ils croient que l'un & l'autre jouissent d'une parfaite félicité. Ils disent encore, que cette Femme tomba du Ciel enceinte, & qu'elle fut reçue sur le dos d'une Tortue, qui la sauva du naufrage. Quand on leur fait quelque objection sur le ridicule de leur creance, ils répondent ordinairement que cette objection est bonne pour ceux qui la font; mais qu'elle ne fait rien contr'eux, parce qu'ils sont faits d'une autre maniere que les Européens. D'autres Sauvages du même Continent croient, qu'un certain Esprit que les Iroquois appellent *Orkon*, ceux de la Virginie *Okée*, & d'autres Barbares, qui demeurent au bas du Fleuve St. Laurent, *Atabauta*, est le Createur du Monde & qu'un nommé *Messou* en a été le reparateur après le Déluge. C'est ainsi qu'ils alterent & qu'ils brouillent par leurs traditions la connoissance  
que

que leurs Ancêtres peuvent avoir eue du Déluge universel. Ils disent, que ce Messou ou *Oskon* allant un jour à la chasse, ses chiens se perdirent dans un grand Lac, qui venant à se déborder couvrit toute la terre en peu de tems, & ne fit qu'un abîme de tout le Monde. Ils ajoûtent, que ce *Messou* ou *Oskon* amassa un peu de terre par le moyen de quelques animaux, & se servit de cette terre pour réparer le Monde. Au reste ils croient, que les Européens habitent un Monde différent du leur. Quand donc on veut les désabuser de leurs folies, & les instruire de la véritable Création de l'Univers, ils disent que tout cela peut bien être véritable pour le Monde que nous habitons: mais qu'il en est tout autrement du leur. Il demandent même fort souvent, s'ils y a un Soleil & une Lune dans nôtre Europe comme dans leur Païs.

Il y a d'autres Sauvages, qui habitent au haut du Fleuve S. Laurent & un *Meschasipi*, qui racontent, à peu-près comme les précédens, qu'une femme descendit du Ciel, & demeura quelque tems à voltiger en l'air sans trouver où poser son pied. Les poissons de la Mer en aiant compassion tinrent conseil pour savoir qui d'entr'eux la recevroit. La Tortue se presenta, & offrit son dos au dessus de l'eau. Cette femme s'y vint reposer, & y fit sa demeure. Dans la suite les immondices de la Mer s'étant ramassées autour de la Tortue, il s'y forma peu à peu une grande étendue de terre, qui fait presentement ce que nous appelons l'Amérique. Il ajoûte, que la solitude ne plaisoit du tout point à cette femme, & qu'elle s'ennuioit de n'avoir personne, avec qui elle pût

pût s'entretenir pour passer sa vie plus agréablement qu'elle ne faisoit. Il descendit d'en-haut un esprit, qui la trouvant endormie de chagrin, s'approcha d'elle imperceptiblement, & de cette approche il en vint deux fils, qui sortirent de sa côte. Ces deux enfans ne purent jamais s'accorder dans la suite. L'un étoit meilleur chasseur que l'autre, & ils avoient tous les jours quelques démêlez entr'eux. Ils en vinrent enfin à une telle extrémité, qu'ils ne purent plus se souffrir l'un l'autre. Sur tout il y en avoit un d'une humeur extrêmement farouche. Il avoit une haine mortelle pour son Frere, qui avoit le naturel plus doux. Celui-ci ne pouvant plus endurer les mauvais traitemens, que l'autre lui faisoit tous les jours, se vit enfin obligé de s'en separer. Il se retira dans le Ciel, d'où pour marque de son juste ressentiment, il fait gronder son tonnerre de fois à autre sur la tête de son malheureux Frere. Quelque tems après l'Esprit descendit encore vers cette femme, & il en vint une fille, de laquelle, disent les Sauvages, est descendu ce grand peuple, qui occupe presentement une des plus grandes parties de l'Univers.

Quelque fabuleuse que soit cette histoire, on ne laisse pas d'y entrevoir quelque verité. Le sommeil de cette femme, & la naissance de ses deux fils ont quelque rapport avec le sommeil d'Adam, pendant lequel Dieu prit une de ses côtes pour en former Eve. La defunion de ces deux Freres est l'image de la haine irréconciliable de Cain & d'Abel. La retraite de celui, qui s'en alla dans le Ciel, nous represente la mort d'Abel,

& le tonnerre, qui gronde du Ciel, marque assez bien la malediction, que Dieu prononça contre ce malheureux Caïn, qui avoit inhumainement tué son Frere.

C'est une chose déplorable de voir de combien de chimeres le Démon embrouille l'esprit de ces pauvres Sauvages. Quoiqu'ils estiment toutes les Ames corporeles, (car ils entendent par leur *Orkon, Okée Atahauta* ou *Manitou*, je ne sçay quel ressort materiel, qui donne l'être & le mouvement à toutes choses:) ils font pourtant profession de croire l'immortalité de l'Ame, & une autre vie, dans laquelle on jouit de toutes sortes de plaisirs, & où l'on trouve de la chasse, & de la pêche en abondance, du blé d'Inde pour ceux qui en sement, car il y en a qui n'en sement point, du Tabac, & mille autres choses curieuses & nécessaires. Ils tiennent que l'Ame n'abandonne point le corps incontinent après la mort. C'est pour cela, qu'ils enterrent avec le corps, Arc, flèches, blé d'Inde, & viande grasse, afin que les morts se puissent nourrir, disent-ils, en attendant qu'ils soient arrivez au Pais des Ames. Comme ils donnent des Ames à toutes les choses sensibles, ils estiment, qu'après la mort les hommes chassent encore les ames des Castors, des Elans, des Renards, des Outardes, des Loups marins, & des autres animaux. Ils croient, que l'Ame des raquettes, dont ils se servent pour ne point enfoncer dans les neiges pendant l'hyver, leur sert encore pour le même usage dans l'autre vie, de même que l'Ame des arcs & des flèches à tuer les bêtes.

tes. Ils ont les mêmes pensées de la pêche: de sorte que ces Ames ont besoin selon eux, des armes que l'on enterre avec les morts. Les Corps , qu'ils élèvent à sept ou huit pieds de terre , n'ont besoin de ces armes & des vivres que l'on met auprès d'eux , que pour faire le voyage de l'autre vie. Ils s'imaginent que ces Ames se promènent visiblement dans les Villages pendant un certain tems , & qu'elles prennent part à leurs festins , & à leurs régales. C'est pour cela , qu'ils leur laissent toujours leurs portions. Plusieurs de ces Nations vont même jusqu'à avoir de certaines Fêtes générales des Morts , accompagnées de chansons & de cris horribles, de festins à manger tout ce qui s'y présente, de danses , & de presens de différentes sortes. Ils tirent les corps morts du village , & même les os de ceux qui sont déjà consumés , qu'ils appellent des paquets d'Ames. Ils les transportent d'un tombeau dans un autre ornez de peaux passées, de rassades , de Coliers de porcelaine , & d'autres pareilles richesses de leurs Païs. Ils croient, que tout cela sert à rendre ces morts plus heureux. Je ne m'arrête pas ici à déduire la superstition de leur créance sur ce sujet , les lieux differens où les emplois qu'ils leur assignent , la maniere dont ils croient que les ames vivent , leurs guerres, leur paix, leur Police & leurs Loix. Ce sont autant de traditions extravagantes & ridicules , fondées sur des fables que leurs Peres ont inventées , & auxquelles ils ont donné du credit , les faisant passer à leurs enfans , qui y sont fortement attachez. On

pourroit même soupçonner que les Sauvages de l'Amérique font originairement issus des Juifs, dont quelques uns peuvent avoir été jettez par quelque naufrage dans cette grande partie du Monde. En effet ils ont du rapport avec les Juifs en plusieurs choses. Ils font leurs Cabannes en forme de pavillons comme les Juifs. Ils s'oignent d'huile, & s'attachent superstitieusement aux songes. Ils pleurent leurs morts avec beaucoup de lamentations. Les femmes portent le deuil de leurs proches parens un an entier. Pendant cela elles s'abstiennent des danses & des festins, & ont une maniere de chaperon sur la tête. Pour l'ordinaire le Pere & le frere du défunt ont soin de la Veuve.

Au reste il semble qu'il y ait une malediction particuliere de Dieu sur eux comme sur les Juifs. Ils sont brutaux, & opiniâtres au dernier point. Ils n'ont point de demeure fixe & arrêtée. Ils sont fort impudiques, & ont même l'esprit si grossier, que quand on leur dit, que leurs Ames sont immortelles, ils ne laissent pas de demander ce qu'elles mangeront dans l'autre Monde. D'ailleurs on voit quelques traces de la créance des Juifs conformément à la révélation de Moïse, dans ce que nous avons touché ci-dessus de la créance des Sauvages sur l'origine du Monde : mais à parler franchement ces peuples Barbares paroissent n'avoir aucune idée de la Divinité. Ils croient néanmoins un autre monde, où ils esperent de jouir des mêmes plaisirs, qu'ils goûtent ordinairement en celui-ci. Ce sont des gens sans subordination, sans Loix, & sans forme de Gouvernement ni de police. Ils sont grossiers

fiers en matiere de Religion, fins & rufez pour le commerce & pour leur profit : mais fuperftitieux jufqu'à l'excès.

XII. Nos Anciens Miffionaires Recollers du Canada, & ceux qui leur ont fuccedé dans ce travail ont toujours avoué, comme je l'avoué avec eux, qu'on ne recueillira jamais à convertir les Sauvages, fi on ne travaille à les rendre hommes, avant que de les rendre Chrétiens. Il faut donc neceffairement, que pour les humanifer, les Chrétiens de l'Europe fe mêlent avec eux, & qu'on les habitue parmi nous; ce qui ne fe peut faire fans doute qu'en augmentant les Colonies. Mais il faut avouer, que la Compagnie des Marchands du Canada a toujours mis de grands obftacles à l'aggrandiffement des Colonies. Car dans le deffein d'attirer tout le commerce, ces Meffieurs n'ont jamais voulu fouffrir, qu'on fit des établiftemens particuliers pour s'habituer dans le Païs, ni permettre même, que les Miffionaires rendiffent les Sauvages fedentaires. Sans cela pourtant il n'eft pas poffible de rien faire pour la conversion de ces Infideles. Ainfi l'avidité de ceux qui veulent trop gagner en peu de tems a retardé beaucoup l'établiffement de la Foi parmi les Sauvages. Le mauvais exemple des Chrétiens y a auffi caufé beaucoup de préjudice. Il paroît donc de tout cela, que la Miffion eft fort pénible & fort laborieufe parmi ces abondantes Nations. Ainfi il faut tomber d'accord, qu'il feroit neceffaire d'employer plufieurs années; & de s'engager dans de grands travaux pour humanifer ces peuples, qui font extrêmement

grossiers & barbares. C'est pour cela, qu'à la reserve de quelques sujets fort douteux on ne peut se hasarder d'administrer les Sacremens aux Adultes, qui semblent se convertir. Car on voit en effet qu'après tant d'années de Mission, on a fait très-peu de progrès, quoi qu'on ait beaucoup travaillé. Ainsi l'on n'avancera jamais le Christianisme parmi les Sauvages, si l'on ne fortifie les Colonies d'un grand nombre d'habitans, d'Artisans & de Laboureurs. Il faut même que la traite avec les Sauvages soit libre & permise indifferemment à tous les Européens. De plus il faut rendre à ces Barbares sedentaires, & les façonner à nos manieres & à nos Loix. On pourroit encore, par le secours des personnes zelées de l'Europe, établir des Colleges, afin d'y élever de jeunes Sauvages dans les lumieres du Christianisme. Ces gens pourroient contribuer ensuite avec les Missionnaires à l'instruction de leurs Compatriotes. C'est un moyen très-propre sans doute à fortifier l'établissement temporel & spirituel des nouvelles Colonies : mais on voit ordinairement que les hommes fort attachez au gain & au commerce, sont peu sensibles à attirer la bénédiction de Dieu sur eux, & à s'employer à l'avancement de sa gloire.

Dieu se plait souvent à éprouver ses Enfans, & entr'eux ceux qui s'employent au Salut des Ames, par les endroits, qui leur sont les plus sensibles: mais les dangers, les travaux, les souffrances, & le sacrifice même de leur vie leur seroient agréables, si en se devouant ainsi au salut de leurs prochains, Dieu leur donnoit la consolation de voir leurs entreprises couronnées de quelques

succès, par rapport à sa gloire & à la conversion des Ames. Il est impossible qu'en jettant les yeux sur ce grand nombre de peuples, dont je parle dans cette Relation, & sur le peu de progrès, que l'on a fait jusqu'à présent parmi les Sauvages, qui habitent ces grands & vastes Païs, on ne soit obligé d'admirer en cela les jugemens inscrutables de Dieu. Un grand nombre de Prêtres Seculiers fort savans, & de zelez Religieux de notre Ordre ont porté le flambeau de l'Evangile par tout, & ont travaillé à ce grand ouvrage. Mais Dieu veut nous faire sentir, que la conversion des Ames est l'ouvrage de sa grace, dont les momens heureux ne sont point encore arrivez. Il se contente de nous voir gemir sous cette dépendance de son secours interieur. Il est le témoin de nos larmes & de nos soupirs. Il entend nos prieres. Il reçoit le sacrifice de nos vœux, & agrée les supplications ardentes, que nous lui faisons d'avancer les tems de sa misericorde envers ces peuples ensevelis dans les tenebres de l'ignorance. Cependant il veut que les ouvriers travaillent à preparer cette vigne & qu'ils y employent toute leur adresse: mais il faut qu'ils en attendent le fruit avec patience. Dieu agira dans le tems qu'il en a marqué dans le secret de sa providence, & sera le juste remunerateur de ceux qui s'emploieront fidelement à ce grand ouvrage. Cependant il ne trouve pas encore à propos de nous donner cette joye, que nous sentirions sans doute, si nos travaux étoient suivis d'un grand succès: parce que ces nombreuses conversions pourroient flatter notre amour propre, & notre vanité.

Je puis dire ici avec douleur, qu'il y a beaucoup de différence entre les Missions modernes de l'Amerique & celles que nos Recollets ont commencées dans ce nouveau Monde, & continuées dans l'Amerique Meridionale, & en particulier dans le Perou. On y convertissoit tous les jours des millions d'Ames ; mais on ne remarque aujourd'hui dans le Canada qu'une terre ingrate & sterile. On n'y trouve que de l'aveuglement, de l'insensibilité, un prodigieux éloignement de Dieu, & même une entiere opposition aux mystere de la Foi. Il faudroit des siècles entiers pour preparer ces Barbares à l'Evangile, avant que d'en esperer quelque succès: & pour comble de malheur Dieu a permis que le País fut mis entre les mains d'une Compagnie de Marchans, qui ne pensent qu'à leur intérêt, & qui sont tout à fait insensibles à la propagation de la Foi.

Nos anciens Missionnaires Recollets n'accordoient le Baptême aux Sauvages, qu'après de grandes précautions, de peur que ce Saint Mystère ne fut profané. On voit encore aujourd'hui que ces Nations sont très mal disposées pour la Religion Chrétienne. Elle ne paroissent avoir aucun sentiment de Religion en général, & semblent incapables des raisonnemens les plus communs, qui méinent les autres hommes à la connoissance d'une Divinité. Ils écoutent comme des chansons tout ce qu'on leur dit de nos Mysteres. Ils ont de grands vices naturels ; & sont attachez à des superstitions, qui ne signifient rien. Ils ont des coutumes sauvages, brutales & barbares. Ils se laisse-

roient

roient baptiser dix fois par jour pour un verre d'eau de viè, ou pour une pipe de Tabac. Ils offrent leurs enfans pour être baptisez, mais sans aucun motif de Religion. Ceux qu'on peut avoir instruits tout un hyver, comme il m'est arrivé d'en instruire quelques-uns pendant que j'étois au Fort de Frontenac, ne témoignent pas plus de discernement que les autres pour les articles de la Foi. On les trouve tous généralement enlevés dans cette insensibilité pour la Religion. C'est ce qui a causé de terribles alarmes de conscience à nos Religieux dans les commencemens de leur Million parmi les Peuples du Canada. Ils voioient, que le peu d'Adultes, qu'ils avoient instruits, & ensuite admis au Baptême retomboient aussitôt dans leur indifférence ordinaire pour le Salut, & que les enfans suivoient l'exemple malheureux de leurs Peres, de sorte qu'on profanoit visiblement le Baptême en le leur administrant. Le Cas fut examiné à fonds, & discuté avec beaucoup de soin. On le porta même en Sorbonne. Enfin après toutes les diligences possibles il fut conclu, qu'à l'égard des Adultes & des enfans moribonds, de la mort desquels on seroit moralement assuré, on pourroit se hasarder à leur accorder le Baptême, lorsqu'ils le demanderoient, parce qu'on avoit droit de présumer que dans cette extrémité Dieu donnoit quelques rayons de lumiere aux Adultes, comme on croyoit l'avoir entrevû en quelques-uns. Mais on déclara, qu'à l'égard des autres Sauvages, on ne devoit point du tout leur accorder le Baptême, à moins que

par un grand usage, & après une longue & forte expérience, on n'eut remarqué qu'ils étoient touchez, instruits, penetrez de nos Myſteres & absolument détachez de leurs coutûmes Barbares. On déclara de plus, qu'on pourroit adminiſtrer le Baptême à ceux qui ſeroient entierement habituez parmi les Chrétiens, élevez dans nos manieres de vivre, & humanifez, ſur tout après avoir été bien instruits: & qu'il en ſeroit uſé de même à l'égard des enfans de ces derniers. On dressa un formulaire, & une eſpece de Canon fondamental pour ſervir de régle à nos Miſſionaires, afin qu'ils s'y conformaſſent absolument dans les fonctions de leur emploi.

XIII. Nos anciens Miſſionaires Recollets ont connu pluſieurs Nations différentes dans l'eſpace de plus de fix cens lieues, dans les terres de l'Amérique Septentrionale, & j'en ai viſité un grand nombre d'autres, parce que j'ai été plus avant qu'eux, & que j'ai voyagé dans tout le Fleuve de Saint Laurent, & dans celui de Miſſiſſipi. J'ai remarqué, comme mes prédéceſſeurs, que les Sauvages ne manquent point de bon ſens dans les choſes qui concernent l'intérêt general & particulier de leur Nation. Ils vont droit à leur fin. Ils prennent même des meſures aſſez juſtes pour cela: mais c'eſt ce qui fait le ſujet de mon étonnement, qu'étant aſſez éclairéz pour leurs propres affaires, ils n'ayent rien que d'extravagant dans l'eſprit, par rapport à ce qui concerne la Religion, les Mœurs, les Loix, & les maximes de la vie. Nous avons tous reconnu  
que

que presque tous les Sauvages en general ne reconnoissent aucune Divinité, & qu'ils sont même incapables des raisonnemens communs & ordinaires sur ce sujet: tant ils ont l'esprit stupide & rempli de ténèbres. On trouve pourtant quelquefois au travers de leur aveuglement, des sentimens confus de Divinité. Les uns reconnoissent le Soleil pour Dieu. D'autres un Genie qui domine dans l'air. Quelques-uns regardent le Ciel comme une Divinité, d'autres un Otkon ou Maniton bon, ou mauvais. Cependant tout cela n'est qu'en apparence seulement. Les Nations du Sud semblent croire un Esprit universel qui domine par tout. Ils s'imaginent qu'il y a un Esprit en chaque chose, même dans celles qui sont inanimées, & ils s'y adressent par fois pour le conjurer, comme nous l'avons remarqué du Sauvage, qui faisoit une espece de sacrifice sur un Chêne au Saut de St-Antoine de Padoue sur le Mississipi.

Cependant ils ne reconnoissent point de Divinité par esprit de Religion. Ils en parlent ordinairement par prévention, caprice & entêtement, ne regardant eux-mêmes ce qu'ils en disent que comme une espece de fable. Ils n'ont aucune ceremonie extérieure, qui montre qu'ils rendent quelque culte à la Divinité. On ne leur voit ni sacrifice, ni Temple, ni Prêtre, ni aucune marque de Religion. Les songes leur tiennent lieu de Prophetie, d'inspiration, de Loix, de commandement & de regles dans leurs entreprises de guerre, de paix, de commerce, & de chasse. La foi qu'ils y ont leur impose

une espece de necessité, \* parce qu'ils croient, que c'est un Esprit universel qui les leur inspire pour leur avertir de ce qu'ils doivent faire. Cela va si loin, que si leur songe leur ordonne de tuer un homme, ou de commettre quelque autre mauvaise action, ils l'exécutent en même tems, & la reparent ensuite par les moyens que nous dirons ci-après.

Les parens songent pour leurs enfans, & les Capitaines pour leurs Villages. Ils ont des gens qui se mêlent d'interpréter ces songes, & qui les expliquent selon leurs inclinations. S'ils ne réussissent pas dans leurs interpretations, on ne les regarde pas comme fourbes pour cela. On remarque que s'il y a quelque faut ou chute d'eau difficile à passer, & quelque danger à éviter, ils y jettent une robe de castor, du tabac, de la porcelaine, ou autre chose semblable par maniere de sacrifice pour s'attirer la faveur de l'esprit qui y preside. Il n'y a point de Nation, qui n'ait ses Jongleurs. Peut-être n'y a-t'il dans leur fait aucune communication avec le Diable; mais cependant on peut dire, que cet esprit malin regne dans toutes les impostures de ces Jongleurs; qu'il s'en sert pour amuser ces peuples & les rendre toujours plus incapables d'être amenez à la connoissance du vrai Dieu. Ils sont fort entêtés de ces Jongleurs, quoi qu'ils les trompent continuellement.

Ces imposteurs se mêlent de prédire l'avenir

\* Tout ceci est plein de contradiction. Si ces Sauvages croient qu'un esprit universel les inspire, s'ils croient qu'un genie domine dans l'air, ou que le Soleil soit le plus grand de tous les Etres; qu'on appelle cela comme on voudra, c'est reconnoître un être suprême, & la dispute ne sera jamais qu'une dispute de mots.

nir & veulent qu'on les regarde comme ayant un pouvoir presque infini. Ils se vantent de faire venir la pluie, le beau tems, le calme, l'orage, la fécondité & la sterilité des terres, les chasses heureuses ou malheureuses. Ils servent aussi de Medecins & appliquent souvent des remedes qui n'ont aucune vertu pour la guerison des maladies. On ne peut rien s'imaginer de plus horrible, que les cris, & les contorsions de ces trompeurs, lorsqu'ils se mettent à jongler, ou à faire leurs enchantemens. Ils ne laissent pourtant pas d'avoir de l'adresse: quoi qu'ils ne guerissent personne & ne prédisent jamais rien que par hazard. Cependant ils ont une infinité de détours pour amuser ces pauvres peuples, lorsque l'évenement ne répond pas à leurs promesses, à leurs prédictions, & à leurs remedes. Ils ne font rien sans recompense; mais s'ils ne sont adroits à s'accréditer, & à trouver des défaits, lorsque la personne qu'ils traitent vient à mourir, ou que les entreprises n'ont pas le succès, qu'ils en faisoient esperer, on les tue souvent sur le champ sans autre formalité.

Les sauvages sont attachez à d'autres superstitions, dont les Demons se servent pour les abuser. Ils croient, qu'il y a plusieurs sortes d'animaux qui ont une ame raisonnable. Ils ont je ne sai quelle veneration pour certains os d'Elans, de Castors & d'autres bêtes. Jamais ils ne les donnent à manger à leurs chiens, qui sont les seuls animaux domestiques, qu'ils nourrissent, parce qu'ils s'en servent à la chasse. Ils conservent précieusement ces os & ont même de la repugnance à les jeter dans le Fleuve. Ils prétendent que les Ames de

ces animaux viennent voir de quelle maniere on traite leurs corps & qu'elles en avertissent ensuite les bêtes vivantes, & celles qui sont mortes. Que s'il arrive qu'on les maltraite, les bêtes de cette espece ne veulent plus se laisser prendre, ni dans ce monde ni dans l'autre.

Tel est leur aveuglement & leur insensibilité pour toutes sortes de Religions; de sorte qu'on ne voit rien de semblable dans toutes les histoires. Il est vrai, qu'ils ont de certaines superstitions, auxquelles ils s'attachent avec beaucoup d'opiniatreté. Cependant ils n'ont en cela aucun principe de Religion. Quand on dispute avec eux, & qu'on les pousse un peu sur leurs rêveries, il ne répondent rien, & demeurent comme stupides & hebetés. Ils écoutent nos mysteres avec la même indifférence, qu'ils ont pour leurs propres rêveries. J'en ai vû plusieurs qui sembloient se rendre à cette verité, qu'il y a un premier principe, qui a tout a fait. Cependant cela ne fait qu'éfleurer leur esprit, qui retombe d'abord dans son assoupissement ordinaire, & dans sa premiere insensibilité.

XIV. L'insensibilité de ces Barbares ne vient ordinairement que de ce qu'ils ne se soucient point d'être instruits. Ils ne s'attachent à nous que par fantaisie, ou ne nous recherchent que par le bon accueil que nous leur faisons, ou par le secours que leurs malades reçoivent de nous, ou par l'esperance de tirer quelque profit de notre commerce, ou enfin parce que nous sommes des Européens, qu'ils croient plus vaillans qu'eux, & qu'ils esperent que nous les défendrons contre leur ennemis.

Ils recitent nos prieres comme des chansons

fans aucun discernement de foi. Ceux que l'on a catechisez long-tems sont fort chance-lans. A la réserve d'un fort petit nombre, ils quittent tout, retournent à leurs bois, & reprennent leurs superstitions à la moindre fantaisie qui leur monte dans l'esprit.

Je ne sai si leurs prédecesseurs ont connu quelque Divinité : mais enfin leur langue, qui est fort naturelle & fort expressive en toute autre chose, est tellement sterile à cet égard, qu'on n'y trouve aucun terme pour exprimer la Divinité, ou quelque'un de nos mysteres, pas mêmes les plus communs. C'est un des plus grands embarras que l'on trouve, quand on veut les convertir.

Voici encore un grand obstacle à la conversion de ces Peuples. C'est que la plûpart d'entr'eux ont plusieurs femmes, & que vers le Nord ils en changent quand il leur plait. Ils ne comprennent pas, comment on peut s'assujettir à l'indissolubilité du Mariage. *Ne vois-tu pas bien*, disent-ils, quand on raisonne avec eux sur ce sujet, *que tu n'as point d'esprit? Ma femme ne s'accommode pas de moi. Je ne m'accommode pas d'elle. Elle s'accommodera bien avec un tel, qui ne s'accorde pas avec la sienne. Pourquoi voudrois-tu, que nous fussions quatre malheureux pendant le reste de nos jours?*

Un autre empêchement, qui vient de tout ce que nous venons de toucher, consiste dans la coutume qu'ils ont de ne contredire personne. Ils croyent en effet qu'on doit laisser chacun dans son opinion, sans entreprendre de la combattre. Ils croyent, ou font semblant de croire tout ce que vous leur dites. C'est une insensibilité, & une indifférence pro-

profonde pour toutes choses, mais sur tout en matiere de Religion, dont ils ne se mettent point en peine. Il ne faut point aller dans l'Amerique dans l'esperance de souffrir le Martyre, en prenant ce mot dans le sens Theologique. Les Sauvages ne font jamais mourir les Chrétiens pour cause de Religion. Ils laissent chacun dans sa créance. Ils aiment seulement les ceremonies exterieures de notre Eglise. Ils ne font la guerre que pour les interêts de la Nation, & ne tuent les gens que pour des querelles particulieres, par brutalité, par yvrognerie, par vengeance, par entêtement de longue Ils sont incapables d'ôter la vie à personne en haine de sa Religion. Tout est brûtal dans leurs inclinations. Ils sont naturellement gourmans, & ne connoissent point d'autre felicité dans la vie que le plaisir de boire & de manger. On remarque cette brutalité jusques dans leurs yeux & dans leurs divertissemens, qui sont toujours precedez & suivis de festins.

L'esprit de vengeance, dont ils sont animez, est encore un grand obstacle au Christianisme. Ils ont beaucoup de douceur, & d'indulgence pour leur Nation: mais ils sont cruels & vindicatifs au delà de toute imagination contre leurs ennemis. Ils sont naturellement inconstans, medifans, moqueurs & impudiques.

Pour gagner quelque chose sur eux, & les disposer à la Foi, il faudroit contracter de grandes habitudes avec eux. C'est ce qu'on ne peut faire si tôt, parce qu'il faut auparavant multiplier les Colonies, & les étendre par tout. Lorsqu'ils ont passé quelques se-  
mai-

maïnes avec les Européens, ils sont obligez d'aller à la guerre, ou à la chasse & à la pêche, afin d'avoir de quoi subsister : & cela les débauche sans doute extrêmement. Il faudroit donc les fixer, les induire à défricher les terres, à les cultiver, & à travailler à divers métiers, comme les Européens : après quoi on leur verroit prendre peut-être des manieres plus douces, & plus civilisées.

Les Sauvages ont des festins d'Adieu, de remerciement, de guerre, de paix, de mort, de mariage & de santé. Ils passent alors en regal les jours & les nuits. On ne permet à personne de quitter l'assemblée, que l'on n'ait tout mangé & si l'on ne peut plus manger, on est obligé de louer quelqu'un qui soit en état de tenir la place de ceux qui sont repus. Ils ont encore d'autres festins pour la guérison des malades. Ils en ont aussi de communs. Autrefois ils avoient des festins d'impudicité, où les hommes & les femmes se mettoient pêle mêle, & commettoient des brutalitez surprenantes. Mais s'ils sont encore presentement de ces festins, c'est fort rarement, & lors qu'ils sont éloignez des Européens.

Quand ils veulent aller à la guerre, c'est ordinairement pour reparer quelque tort, qu'ils prétendent qu'on leur a fait. Quelquefois ils n'y vont qu'en suite d'un songe, & souvent parce que la fantaisie leur en vient dans l'esprit. Par fois aussi ils ne s'y engagent que parce que les autres se moquent d'eux. *Tu n'as point de courage*, disent-ils, *tu n'as jamais été à la guerre. Tu n'as point encore tué d'hommes.* Alors ils se piquent d'honneur, & après avoir tué quelques bêtes fauves, ils font un festin & exhortent leurs voisins à les ac-

com-

compagner dans leur entreprise. Lors qu'ils y veulent aller seuls, ils ne font point de festins. Ils avertissent seulement leurs femmes de leur preparer de la farine de blé d'Inde, parce qu'ils veulent aller à la guerre. Mais s'ils veulent avoir des compagnons, ils vont par tout le village inviter les jeunes hommes, qui prennent leurs plats de bois ou d'écorce de bouleau. Alors ils se rendent dans la cabanne de celui qui les a invitez; ce qu'ils font ordinairement en chantant des chansons de guerre : *Je vais à la guerre. Je veux vanger la mort de tel ou tel de mes parens. Je tuerai. Je brulerai. J'amenerai des esclaves. Je mangerai des hommes, & autres choses semblable.*

Quand tout le monde est assemblé on emplit les chaudières de ceux qui en ont, ou bien leurs écuelles de bois ou d'écorce : après quoi chacun se met à manger, & pendant le repas, celui qui les a invité au festin chante sans interruption, & les exhorte à le suivre. Durant tout ce tems-là ils ne disent mot, & mangent tout ce qu'ils ont avec un profond silence; si ce n'est que l'un ou l'autre d'entr'eux applaudit de tems en tems à celui qui les a conviez à ce festin de guerre, en répondant *Netho* ou *Jognenské*. Quand le Harangueur a achevé, il leur dit à tous, *Voilà qui est fait. Je partirai demain, dans deux ou trois jours*, selon le projet qu'il a fait. Le lendemain ceux qui le veulent accompagner à la guerre le vont trouver & l'assurent qu'ils le suivront par tout pour le vanger de ses ennemis. *Voilà qui va bien mes Neveux*, leur dit-il. *Nous partirons dans trois jours*. Les Sauvages font souvent douze ou quinze festins de cette sorte avant que de partir.

Autre-

Autrefois ces Barbares faisoient des festins fort impudiques. Le Chef ordonnoit à une fille de s'abandonner à la discrétion de tel ou de tel, qu'il lui marquoit. Si elle y manquoit, on lui attribuoit tout le malheur qui arrivoit dans leurs entreprises.

Lors qu'ils marient leurs enfans, ils ne font point de festins pour l'ordinaire: mais s'ils s'avivent d'en faire, ils observent de certaines cérémonies pour cela. La première chose qu'ils font, c'est de songer à la mangeaille. Pour cet effet ils remplissent de viande les chaudières, qu'ils ont troquées avec les Européens, ou de grands pots de terre, que les femmes font elles-mêmes. Ils en preparent autant qu'il leur en faut pour le nombre de gens qu'ils invitent. Quand la viande ou la sagamité est cuite, ils vont appeler leurs gens, & en leur mettant une buchette à la main, ils disent, *je t'invite à mon festin*. Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait. Il n'est pas nécessaire d'y retourner deux fois. Ils y vont tous avec leurs utensiles ordinaires. Le Maître de la cabanne fait la distribution des parts fort juste: & celui qui fait le festin, ou un autre en sa place chante sans cesse, jusqu'à ce qu'on ait tout mangé. Après le repas l'on chante & l'on danse, puis sans autre formalité de remerciement chacun retourne en sa cabanne sans rien dire. Il n'y a que ceux qui ont conversé avec les Européens, qui remercient celui qui les a invitez. Les festins pour guerir les malades se font presque de la même maniere. Mais ils font plus de bien aux conviez qu'aux malades. Les festins pour les morts sont plus lugubres & plus tristes. Personne n'y chante & n'y danse. Les parens du mort sont dans un profond silence &

le visage abatu, pour émouvoir les conviez à compassion. Tous ceux qui vont à ces festins y font des presens, & les jettent aux pieds des parens, qui sont les plus proches, en disant, *Voilà pour le couvrir, pour faire une Cabanne, ou pour faire une pallissade autour du tombeau*, selon la nature des choses, qu'ils donnent. Après qu'ils ont fait leurs presens, & qu'ils se sont rassasiés, ils s'en retournent chez eux sans dire mot. Pour ce qui est des festins communs, ils se font en plusieurs manieres selon leur fantaisie. Ils mangent ordinairement assis à terre, & dégrailent à leurs cheveux les couteaux qu'ils ont en troq des Européens, s'en frotant ensuite le visage entier. Les fréquentes onctions les fortifient extraordinairement, & les rendent sans doute capables des plus grandes fatigues.

XVI. J'ai marqué dans ma seconde Relation, qu'un Capitaine Sauvage des *Iffati* ou *Nadonesans*, nommé *Aquipagnetin*, m'avoit adopté à la place de son fils, qui avoit été tué à la guerre par les *Miamis*, & que cela me donna le moyen de gagner quelque créance parmi ces peuples, & de m'insinuer dans leur esprit pour les disposer à la Foi de l'Evangile. C'est ainsi que les Missionnaires en doivent user quand ils se rendent chez les Sauvages. Il faut qu'ils tachent de se mettre bien dans l'Esprit de celui de tous les Chefs, qui est le plus considéré parmi eux, & qui est le plus affectionné aux Européens. Alors ce Chef *l'enfante*, (c'est le terme dont les Sauvages se servent pour marquer l'adoption,) & cela se fait en un festin. Il l'adopte pour son fils ou pour son frere, selon son âge & sa qualité; après quoi toute la Nation le considère comme s'il étoit effectivement né dans leur

leur païs, & le parent de leur Chef. Il entre par le moïen de cecette ceremonie dans la famille en qualité de fils, de frere, d'oncle, de neveu, ou de cousin, par rapport à ceux qui sont de cette famille & selon le rang qu'ils y tiennent par leur naissance.

Les Missionnaires font assembler un Conseil pour s'accréditer davantage dans l'esprit des Barbares. Sur quoi il faut remarquer qu'on appelle Conseil toutes les assemblées qui se tiennent par l'ordre des Chefs. Ceux qui se rendent dans ces assemblées sont assis à terre dans une cabane ou en pleine Campagne. Ils gardent un profond silence, pendant que le Chef fait sa harangue. Au reste ils sont religieux observateurs de ce qu'ils ont une fois conclu & arrêté.

Les Missionnaires s'expriment dans ces Assemblées par eux mêmes, quand ils savent la langue de la Nation, ou par des Interprètes. Ils font connoître qu'ils vont parmi ces peuples pour faire alliance & amitié avec eux, & en même temps pour les inviter au commerce avec leur Nation. Ensuite ils prient les Sauvages de permettre qu'ils demeurent dans leur païs pour les instruire de la Loi de Dieu, qui est le seul moyen d'aller au Ciel. Les Sauvages acceptent souvent les offres des Missionnaires, & témoignent que leurs personnes leur sont agréables: mais pour gagner ces Barbares il faut commencer par l'animal, avant que de parler du spirituel. Les Missionnaires leur font donc présent de haches, de couteaux, ou de quelques autres marchandises de l'Europe, que les Sauvages, & surtout ceux qui n'ont point eu encore de commerce avec les Européens, estiment comme des choses de grand prix. On ne traite  
ja.

jamais d'aucune affaire avec eux fans leur faire quelque present de cette nature , dont ils font plus de cas , qu'on n'en fait de l'or en Europe. Après cela les Barbares viennent à *enfanter* , c'est-à-dire à adopter ceux qui leur ont fait ces presens. Ils les déclarent publiquement Citoyens , ou enfans de leur país ; & selon l'âge , comme nous l'avons dit , les Sauvages appellent ceux qu'ils adoptent , Fils , Freres , Cousins , selon les degrés de parenté. Il font autant d'état de ceux qu'ils ont une fois adoptez , que si c'étoient leur propres Freres ou leurs enfans.

J'ai oublié de remarquer dans ma Relation précédente , que le grand Chef des *Iffati* nommé *Ouificoudé* , ou *Pin percé* , m'appelloit son Frere. Cela est fans exemple parmi les autres Nations , d'avoir pour Frere un Capitaine absolu , comme étoit cet homme. Au reste il s'étoit acquis cet honneur & ce pouvoir par son grand courage. Il avoit été plusieurs fois à la guerre contre dix-sept ou dix-huit Nations ennemies de la sienne , & en avoit apporté des têtes , ou amené des prisonniers.

Ceux qui font vaillans & courageux font fort estimés parmi les Sauvages. Ils n'ont ordinairement que l'Arc , les flèches & la Massue. Mais ils font fort adroits à s'en servir. Ils font dégagés & robustes. Je n'ai vû parmi eux ni borgne , ni bossu , ni aucun homme contrefait.

XVII. Le Mariage parmi ces peuples n'est point un contract civil. Le mari & la femme n'ont pas intention de s'obliger pour toujours. Ils se mettent seulement ensemble pour tout le tems qu'ils s'accordent entr'eux , & que la sympathie subsiste entre les parties. Dès qu'ils font mécontents l'un de l'autre , ils disent , comme  
je

je l'ai déjà remarqué, *ma femme ne s'accommode pas de moi, ni moi d'elle. Elle s'accordera bien avec un tel, qui n'est pas content de sa femme. Il ne faut pas que nous soyons quatre malheureux pendant le reste de nos jours.* Après quoi sans autre formalité ils se separent l'un de l'autre, & demeurent dans une grande indifférence.

Ces Barbares marient par fois des filles de neuf ou dix ans, non pour faire habiter ensemble les jeunes gens. Leur âge ne le permet pas : mais ils attendent quelque avantage du Gendre qu'ils choisissent. En effet quand il revient de la chasse, le Pere de la fille a la disposition des pelleteries, & de la chasse qu'il a prises. Mais il faut aussi que la fille porte la sagamité ou bouillie de blé d'Inde, & les viandes préparées pour les repas de son Mari, quoi qu'elle ne demeure pas encore avec lui. Ils sont quelquefois cinq ou six ans dans cet état.

Lors qu'ils se marient, ils font des festins avec beaucoup de pompe & de réjouissance. Parfois tout le Village y est invité. Chacun y fait grande chere. Après le repas ils chantent & dansent à leur maniere.

Ils se marient souvent sans bruit, & il ne faut qu'un mot pour cela. Le Sauvage qui n'est point marié recherche une fille, ou une femme qui n'est point mariée non plus. Il lui dit sans façon, *veux-tu venir avec moi? tu seras ma femme.* Elle ne répond rien d'abord. Mais elle rêve pendant quelque tems tenant sa tête entre ses deux mains. Pendant qu'elle pense ainsi à ce qu'elle veut faire, l'homme tient sa tête de la même maniere, & demeure dans un grand silence. Après que la femme ou la fille a rêvé quelque tems, elle dit *Netbo*, ou *Niaona*, ce qui signifie, j'en suis

fiis contente. L'homme se leve d'abord & lui dit, *Oné*, c'est à dire, voilà qui est fait. Le soir la femme ou la fille prend une hache de fer: & si ceux de sa Nation n'ont point de commerce avec les Européens, elle en prend une qui est faite d'une pierre tranchante, & s'en va couper une charge de beau bois: après quoi elle se rend à la porte de la cabanne de ce Sauvage, met son bois à terre, entre, & s'affied auprès de cet homme, qui ne lui fait aucune careffe. Quand ils ont été assez long-tems sans parler, le Mari lui dit en langue Iroquoise, *Sentaouÿ*, il est tems de se reposer, ou couche toi. Quelque tems après cet homme se rend auprès d'elle & se couche à son tour. On en voit rarement qui fassent l'amour à la maniere des Européens, en riant, en badinant. Ils rentrent souvent en amitié avec autant de legereté, qu'ils en étoient sortis. Ils se quittent fort facilement, & sans bruit. Ils n'ont qu'à se dire l'un à l'autre, *je te quitte*. Voilà qui est fait. Ils ne se voyent plus qu'avec la dernière indifférence. Ils se battent pourtant quelquefois avant que de se quitter: Mais cela arrive rarement.

Parmi les Sauvages du Nord, & entr'autres parmi les Iroquois, on en voit qui ont deux femmes. Mais ce n'est pas pour long-tems. Quand ils se quittent, la femme emporte quelquefois toutes les hardes & toutes les pelleteries. Quelquefois elle n'emporte que la bande d'étoffe qui lui sert de petite juppe avec sa couverture. Ordinairement les enfans suivent leurs Mères, qui continuent de les nourrir, parce que les biens de chaque famille ou de chaque Tribu sont communs. Il y en a qui suivent leurs Peres: mais presque tous les Sauvages qui font divorce laissent leurs enfans à leurs femmes,

di-

aisant qu'ils ne croient pas qu'ils soient d'eux. En quoi ils disent souvent la vérité, parce qu'il y a très-peu de femmes Sauvages qui soient à l'épreuve d'un Capot, d'une couverture de laine, ou de quelque autre présent que ce soit.

Quand leurs enfans viennent d'un Européen, on le voit au visage ou aux yeux. Ceux des Sauvages sont absolument noirs, & on n'y remarque point d'Iris comme aux Européens. Aussi voient-ils plus loin dans les bois & avec plus de vivacité que nous autres.

Si les femmes Sauvages étoient capables de contracter mariage & d'y persévérer, nous en marierions tant que nous voudrions aux Européens: mais elles n'ont point de disposition pour cela. Elles ne peuvent garder la foi conjugale & se separent aisément de leurs maris. L'expérience nous l'a fait voir, & leurs discours ordinaires sur ce sujet nous le font connoître. Quand un Sauvage qui n'a point de femme passe par un village, il en loue une pour une nuit ou deux, ou pour quelques semaines, pendant qu'il est à la chasse des Castors. Les parens n'y trouvent rien à dire. Au contraire ils font souvent les avances pour cela, & sont ravis que leurs filles gagnent quelques hardes, ou quelques pelleteries.

Il y en a de toutes fortes d'humeurs parmi les Sauvages, comme parmi les Européens. Les uns aiment leurs femmes fort tendrement: d'autres les méprisent tout à fait. Il y en a qui les battent & qui les maltraitent: mais cela ne dure pas, parce qu'elles les quittent. Il y en a qui sont jaloux. J'en ai vu un qui avoit batu sa femme, parce qu'elle avoit dansé avec d'autres hommes. Ceux qui sont bons chasseurs ont le

choix des belles. Les autres n'ont que les plus laides & le rebut. Quand ils sont vieux ils ne quittent leurs femmes que fort rarement & pour de grandes raisons. Il y en a, qui vivent douze ou quinze ans avec leurs femmes, lesquelles sont au desespoir, quand leur mari est bon chasseur, & qu'il les quitte. Cela les porte par fois à s'empoisonner. J'en ai vu à qui cela est arrivé, & à qui j'ai sauvé la vie en leur faisant prendre de la Theriaque.

Lors que ces Barbares vont à la chasse du Castor au Printems, ils laissent souvent leurs femmes au village pour semer du blé d'Inde, & des Citrouilles. Ils en louent une autre pour aller avec eux. Quand ils sont de retour, ils lui donnent un Castor ou deux, & la renvoient à sa cabanne. Ils se remettent ensuite avec leurs femmes, comme si de rien n'étoit. Cependant si la dernière leur plait davantage, ils changent la première sans façon, & ces Sauvages sont surpris, de ce que les Européens n'en usent pas de même. Un jour que pendant ma Mission au Fort de Frontenac parmi les Iroquois, le Mari d'une de nos femmes du Canada étoit allé à vingt ou trente lieues de là; les femmes Sauvages la furent trouver, & lui dirent; *Tu n'as point d'esprit. Prends un autre homme pour le présent, & quand le tien sera de retour, tu laisseras celui que tu auras pris.* Cette grande inconstance, & le changement continuel de femmes sont fort opposés aux maximes de l'Évangile, que nous tâchons d'inspirer aux Sauvages. Il en est de même des Nations du sud & du Mississipi. On y voit régner la Poligamie. Dans tous les pays de la Louisiane on trouve des Sauvages, qui ont souvent jusqu'à dix ou douze femmes.

mes. Ils épousent souvent les trois sœurs, disant pour raison, qu'elles s'accoutument mieux ensemble que des étrangères.

Quand un homme à fait ses presens au Pere & à la Mere de la fille qu'ils veulent épouser, elle est à lui en propre toute la vie, s'il veut. Quelquefois les Parens prennent des enfans de leurs Gendres. Alors ils leur rendent les presens, qu'ils en ont reçû : mais cela arrive assez rarement. Si quelqu'une des femmes commet une infidelité, le Mari lui coupe le nez, ou l'oreille, ou lui fait quelque balafre au visage avec un couteau de pierre. S'il la tue, il en est quitte pour un présent qu'il fait aux Parens de la défunte pour essuier leurs larmes. C'est l'expression dont ils se servent. J'en ai vû plusieurs marquées au visage, qui ne laissoient pas d'avoir des enfans avec des malheureux.

Les hommes des païs chauds sont plus jaloux de leurs femmes que ceux du Nord. Ceux-là sont si ombrageux sur ces matieres, qu'ils se font des playes, & quelquefois même ils se tuent par je ne sai quel aveugle transport d'amour, qui les pousse jusqu'à cette fureur. Les jeunes Guerriers Sauvages ne s'aprochent ordinairement des femmes qu'à l'âge de trente aus, parce, disent-ils, que le commerce des femmes les épuise, affoiblit leurs genoux, & les rend pesans à la course. Ceux qui s'en approchent avant cet âge-là, passent pour des gens qui ne sont propres ni à la guerre, ni à la chasse.

Les hommes du Sud sont ordinairement nus. Mais les femmes y sont couvertes en partie d'une peau passée fort proprement, sur tout dans les cérémonies. Les filles ont des frisures, & des cadenettes huilées. Les femmes portent leurs

cheveux à la Bohemienne. Elles les engraisent, & se peignent le visage de toutes sortes de couleurs, aussi-bien que les hommes.

XVIII. Quand les Sauvages sont fort fatiguez, ils entrent dans une étuve pour se fortifier les membres, & s'ils ont du mal aux cuisses ou aux jambes, ils prennent un couteau, ou une pierre tranchante, & se font des scarifications sur la partie où est la douleur. Lorsque le sang coule, ils le raclent avec leurs couteaux ou leurs pierres, jusques à ce qu'il cesse de couler, & ensuite ils frottent ces playes d'huile d'Ours, & de graisse de bêtes fauves. C'est un remede souverain. Ils en usent de même, quand ils ont mal à la tête ou au bras. Pour guerir des fièvres tierces ou quartes, ils composent une medecine avec une certaine écorce qu'ils font bouillir. Ensuite ils la font avaler au malade après son accès. Ils connoissent des herbes & des racines, avec lesquelles ils guerissent beaucoup de maladies. Ils ont des remedes assurez contre le venin des Crapaux, des serpens sonnettes & autres animaux dangereux : mais ils n'en ont point comme nous contre la petite verole.

Il y a parmi eux des Charlatans, dont nous avons déjà parlé sous le nom de Jongleurs. Ce sont de certains Vieillards Sauvages, qui vivent aux dépens d'autrui en contrefaisant les Medecins d'une maniere pleine de superstition. Ils n'emploient aucun remede: mais quand on les appelle pour quelque malade, ils se font prier, comme s'il s'agissoit de quelque affaire importante & difficile. Ce Jongleur vient enfin, après s'être bien fait prier, s'aproche du malade, le touche par tout le corps, & après l'avoir bien manié, & considéré, il dit, qu'il y a un sort  
en

en telle, ou en telle partie, à la tête, à la jambe, ou à l'estomach. Il ajoute, qu'il lui faut ôter ce sort, mais que cela ne se pourra faire qu'avec de grandes difficultez, & qu'il faut faire bien des choses avant que d'y pouvoir réussir. Les amis du malade, qui croient aveuglement tout ce que ce Charlatan leur dit, répondent, *Tchagon, Tchagon*, c'est à dire, courage, courage. *Fais ce que tu pourras. N'épargne rien de ce que tu fais.* Alors le Jongleur s'affred avec gravité, songe pendant quelque tems aux remèdes dont il se veut servir: Après quoi revenant comme d'un profond sommeil, il se leve & s'écrie; *Voilà qui est fait. Un tel, écoute: la vie de ta femme, ou de ton enfant est pretieuse. N'épargne rien pour la conserver. Il faut que tu fasses aujourd'hui un festin, que tu donnes telle ou telle chose, que tu fasses ceci ou cela.* En même tems on execute les ordres du Jongleur. Les autres Sauvages se mettent dans une étuve, & chantant à gorge déployée, faisant sonner des écailles de Tortue, ou des courges remplies de blé d'Inde, au son desquelles les hommes & les femmes dansent. Ils s'enyvrent même quelquefois avec de l'eau de vie qu'ils ont des Européens, & font un bruit épouvantable. Le Jongleur, qui est cependant auprès du malade, le tourmente en lui tenant les pieds & les jambes, & l'étouffant à demi selon l'endroit où il a dit qu'étoit le sort. Il lui fait souffrir des peines capables de le faire mourir, & souvent sortir le sang par le bout des doigts, des mains ou des pieds. Enfin, après avoir fait toutes ces choses, il montre une peau, une tresse de cheveux de femme, ou autre chose semblable, & dit, qu'il a tiré le sort du corps du Malade.

Je baptisai un jour un petit enfant Sauvage ; qui me paroissoit être en un danger certain de mort : mais le lendemain il se trouva guéri contre mon attente. Quelques jours après sa Mere raconta aux autres femmes en ma présence, que j'avois guéri son enfant. Elle me prenoit pour un Jongleur, disant que j'étois admirable, que je savois guerir toutes sortes de maladies en mettant de l'eau sur la tête & sur le front. Les Jongleurs envieux dirent que j'étois d'une humeur austere & melancolique, & que je ne vivois que de serpens & de poison : que des gens comme moi mangeoient le tonnerre. Les Sauvages écoutoient avec étonnement les contes étranges, que ces gens faisoient de moi à l'occasion du baptême de cet enfant. Ces imposteurs ajoutoient, que nous avions tous une queue comme les bêtes brutes, que les femmes de notre Europe n'ont qu'une mammelle au milieu du sein, & qu'elles portent cinq ou six enfans à la fois. Ils disoient encore plusieurs autres impertinences pour nous rendre odieux. Ils en usoient ainsi, parce qu'ils croioient que ce que je faisois leur seroit perdre leur credit, & qu'ils seroient privez par là de plusieurs bons repas. Ces bonnes gens, qui sont faciles à tromper, commencerent à me soupçonner. Dès qu'il y avoit un malade parmi eux, ils me venoient demander, s'il n'étoit pas vrai, que je l'avois empoisonné, & que si je ne le guerissois on me tueroit assurément. J'avois bien de la peine à les détromper, & je fus obligé bien des fois de les appaiser en leur donnant quelques couteaux, des aiguilles, des alènes & d'autres bagatelles de peu de valeur parmi nous, mais dont les Sauvages font grand cas : Après quoi je donnois

nois une prise de Theriaque au malade. C'est ainsi que je les appaisois. Ils ont souvent recours à nos medecines, parce qu'ils les trouvent fort bonnes. Si elles ne réussissent pas, ils en attribuent la faute au remede, & non à la mauvaise disposition du Malade.

XIX. Généralement parlant les Sauvages sont fort robuites. C'est ce qui fait qu'ils ne sont malades que fort rarement. Ils ne savent ce que c'est que de se traiter delicatement : aussi ne les voit-on sujets à aucune des incommoditez que la trop grande mollesse nous cause. Ils ne sont, ni gouteux, ni hydropiques, ni gravelleux, ni fievreux. Ils ne sont non plus sujets aux maladies qui arrivent aux Européens faute d'exercice. L'appetit ne leur manque presque jamais. Ils sont si portez à la gourmandise qu'ils se relevent la nuit pour manger, ou s'ils ont de la viande, ou de la sagamité auprès d'eux, ils mangent comme des chiens sans se lever. Ils ne laissent pourtant pas de faire de grandes abstinences, qui seroient insupportables aux Européens. Ils demeurent dans l'occasion deux ou trois jours sans manger, & tout cela sans discontinuer leur travail, soit à la guerre, à la chasse, ou à la pêche. Les enfans des Sauvages qui habitent vers le Nord, sont si endurcis au froid, qu'en plein hyver ils courent tout nuds sur la neige, & s'y vautrent comme les cochons dans la bouë. Ils ne sentent point les piqueures des Maringouins. Il est vrai que le grand air auquel ils s'exposent, depuis qu'ils sont nez, contribue en quelque sorte à endurcir leur peau. Cependant il faut reconnoître, que cette grande insensibilité vient aussi d'un temperament fort & robuste. Nos mains & nos visages

ges sont toujours à l'air, & n'en sont pas moins sensibles au froid. Lors que les hommes sont à la chasse, sur tout au printemps, ils sont presque toujours dans l'eau, quoi qu'elle soit fort froide. Néanmoins ils en sortent frais & gailards, & s'en retournent à leurs Cabannes sans se plaindre. Quand ils vont à la guerre, ils sont par fois trois ou quatre jours derriere un arbre sans presque rien manger, se tenant ainsi en embuscade, en attendant qu'ils puissent faire quelque coup. Ils sont infatigables à la chasse, ils courent vite & fort long-tems. Les Nations de la Louïsiannie & du Fleuve Mississipi courent plus vite que les Iroquois. Il n'y a point de bœufs ou de Taureaux sauvages lesquels ils n'atteignent à la course. Ces Sauvages du Sud, qui que dans un Pays chaud & plus délicieux que les terres du Nord, ne sont pas moins robustes ni moins accoutumez aux fatigues, que les Sauvages du Nord, qui dorment sur la neige enveloppez dans une petite couverture, sans feu & sans Cabannes.

La complexion des femmes n'est pas moins vigoureuse que celle des hommes. Elle est même en quelque maniere plus forte & plus robuste. Elles servent de porte-faix, & ont tant de vigueur, qu'il y a très-peu d'hommes en Europe, qui en ayent autant. Elles portent des fardeaux, que deux ou trois autres auroient de la peine à soulever. J'ai remarqué dans ma premiere Relation, qu'elle se chargent ordinairement de deux ou de trois cens livres pesant, & mettent encore leurs enfans par dessus. Dans cet état elles marchent quatre ou cinq lieües. Il est vrai, qu'elles vont assez lentement. Cependant.

dant elles ne laissent pas d'arriver au rendez-vous de la Nation.

Les Guerriers Sauvages entreprennent des voyages de trois ou quatre cens lieues, comme si ce n'étoit qu'une promenade. Ils ne se chargent d'aucune provision pour le chemin. Ils vivent de la chasse, qu'ils font tous les jours & ne prennent avec eux qu'un couteaux, pour faire un Arc & des flèches. Leurs femmes accouchent sans peine. Quelques-unes sortent de la Cabanne, se retirent toutes seules dans quelques bois à l'écart & reviennent ensuite au logis avec l'enfant qu'elles viennent de mettre au monde, le tenant envelopé dans leur couverture de peaux. Les autres, si les douleurs de l'enfantement leur viennent pendant la nuit; se delivrent de leurs enfans sur leurs nattes, sans crier & sans faire du bruit. Le matin elles se levent, & travaillent à l'ordinaire, comme si de rien n'étoit. Il faut remarquer de plus, que pendant qu'elles sont enceintes, elles ne laissent pas d'agir, de porter des fardeaux fort pesans, de semer du blé d'Inde & des Citrouilles, d'aller & de venir: & ce qu'il y a d'admirable, c'est que leurs enfans sont fort bien faits. On en voit fort rarement parmi eux, comme je l'ai déjà dit, qui soient bossus ou contrefaits. Ils n'ont aucun défaut naturel au corps. Ce qui fait croire, que leur esprit se formeroit facilement, si l'on pouvoit entrer en commerce avec eux pour adoucir leur humeur.

XX. Les Sauvages de l'Amerique Septentrionale du côté du Nord ont toujours été couverts, même avant qu'ils eussent aucun commerce avec les Européens. Selon que leurs Anciens le rapportent, les hommes & les fem-

mes s'habilloient de peaux passées. On les voit encore aujourd'hui vêtus de la même manière : mais ceux qui ont commerce avec les Européens ont pour l'ordinaire une chemise, un capot avec un capuchon, une bande de drap, qui est liée devant & derrière avec une ceinture, & qui les couvre jusques aux genoux. De plus ils ont des bas sans pieds, qu'on appelle ordinairement des guêtres, & ils se servent de souliers faits de peau passée.

Quand ils reviennent de la chasse au printems, ils troquent leurs pelletteries contre des justaucorps, des souliers & des bas. Quelques-uns portent des chapeaux par complaisance pour les Européens. On leur voit aussi quelquefois des couvertures, dans lesquelles ils s'envelopent tenant les deux bouts entre les mains, lors qu'ils sont dans leurs Cabannes. Ils demeurent souvent tout nus, n'ayant qu'une seule bande de drap, dont ils se ceignent en hyver. Elle est attachée aux reins, & leur pend entre les deux cuisses jusques aux genoux.

Lors qu'ils vont à la guerre, ou à quelque festin, ils se barbouillent le visage tout entier de rouge ou de noir, afin que leurs ennemis ne les voyent point pâlir de frayeur. Ils rougissent aussi leurs cheveux, & les coupent en diverses manières, sur tout les Sauvages du Nord. Ceux du Sud coupent entièrement leurs cheveux, ou plutôt il les brûlent avec des pierres rougies dans le feu. Les Nations du Sud ne les brûlent que jusqu'aux oreilles. Souvent les peuples du Nord laissent pendre leurs cheveux d'un côté en manière de cadette, & ils les coupent de l'autre, selon leur fantaisie. Il y en a qui frottent leurs cheveux d'huile, & qui ensuite met-

mettent du duvet ou de petites plumes sur leurs têtes. Parfois ils y attachent vers les oreilles de grandes plumes panachées. Il y en a qui se font des couronnes de fleurs. D'autres s'en font d'écorce de bouleau, & quelques-unes de peaux passées, qui sont travaillées fort joliment.

Les femmes du Nord sont habillées comme les hommes, à la réserve d'une bande d'étoffe tournée en manière de jupe, qui descend à peu près vers les genoux. Quand elles vont à des festins, elles se parent de tous leurs atours, & se barbouillent les temples, les joues, & le bout du menton de trois sortes de couleurs. Les petits garçons sont tout nus jusques à ce qu'ils soient capables de mariage, Et quand même ils sont couverts, on leur voit toujours ce que la nature ne permet pas de découvrir; à moins qu'ils n'ayent des chemises. Les petites filles commencent à se couvrir à l'âge de cinq ou six ans, & alors elles ont une bande d'étoffe depuis les reins jusqu'aux genoux. Lors que nous allions dans leurs Cabannes pour les instruire, nous les obligions de se couvrir. Cela produisoit un bon effet. On voit qu'ils commencent à avoir honte de leur nudité, & qu'ils se couvrent un peu mieux qu'ils ne faisoient auparavant.

Il n'en est pas de mêmes des femmes & filles Sauvages de la Louïsiannie & du Meschasipi, qui sont au Sud-Oüest du Canada éloignées de plus de mille lieues de Quebec. On y voit les filles *in puris naturalibus*, comme elles sont sorties du ventre de leurs Meres, & cela jusqu'à ce qu'elles soient en âge de se marier. Elles n'en ont pourtant point de honte, parce qu'elles sont accoutumées à cette nudité.

Les hommes & les femmes, les jeunes fil-

les sur tout, portent \* à leur col de la rassade, & des coquillages de Mer de toutes sortes de figures. Ils ont aussi des coquillages longs comme le doigt, qui sont faits en maniere de petits ruiiaux, & qui leur servent de pendans d'oreilles. Ils ont de plus des ceintures, dont les unes sont de porcelaine, les autres de poil de Porcépic. Quelques unes sont de poil d'Ours, d'autres sont mêlées de l'un & de l'autre.

Les plus considerables des Sauvages portent sur leur dos avec beaucoup de gravité un petit sac où ils mettent leur Calumet ou pipe, leurs Tabac, leur fusil à faire du feu, & d'autres bagatelles. Ils ont l'adresse de faire un petit manteau ou espèce de robe avec des peaux passées d'Ours, de Castors, de Loutres, d'Ecureuils noirs, de Loups, & d'autres animaux. Ils s'en servent pour paroître aux assemblées, où ils tiennent Conseil avec autant de gravité, que des Senateurs de Venise. Pour les Sauvages de nôtre derniere découverte entre la Mer glaciale & le nouveau Mexique, ils paroissent toujours tout nus en toutes occasions. Il semble même qu'ils en font gloire. Lors qu'ils parlent entr'eux, ils se servent souvent de termes impurs, & ils vouloient m'obliger de les écrire, lors que je travaillois à composer un Dictionnaire, & qu'ils me nommoient les parties du corps.

XXI. Les Sauvages de l'Amerique Septentrionale ont des jeux pour les hommes, & pour les enfans. Les plus ordinaires pour les hommes sont de certains fruits, qui ont des noïaux noirs d'un côté, & rouges de l'autre. Ils les mettent dans un plat de bois assez large, mais peu profond, dans un bassin d'écorce de bon-

Ieau, sur une peau passée, sur une couverture de laine, sur une robe de Castor, ou sur un Capot. Ils sont fix ou sept à jouer. Mais il n'y en a que deux, qui touchent le plat des deux mains alternativement. Ils le levent, & ensuite ils frappent du fond du plat contre terre pour mêler lix noiaux par cette agitation. S'il en vient cinq rouges ou noirs tournez du même côté, ce n'est qu'un jeu gagné, parce qu'ils jouent ordinairement plusieurs jeux pour gagner la partie, selon qu'ils en sont convenus entr'eux. Tous ceux qui sont de la partie jouent les uns après les autres. Il y en a qui sont si adonnez à ce jeu parmi les Sauvages, qu'ils y jouent jusqu'à leur Capot, & leur robe fourée. Ceux qui jouent crient à pleine gorge & avec autant de violence, que s'il s'agissoit de la décision d'un empire. Ils font ce bruit, comme s'ils vouloient forcer le sort de leur être favorable. Lors qu'ils remuent le plat, ils se frapent les épaules d'une si grande force, qu'ils se les rendent noires de coups. Ces Barbares jouent aussi fort souvent avec des pailles, ou des brins d'herbes de genètes longues de demi pied ou environ. Il y en a un qui les prend toutes dans sa main; puis sans les regarder il les partage en deux, ensuite il en donne une partie à son adversaire. Celui qui a nombre pair ou impair selon qu'ils en sont convenus gagne le jeu. Les enfans Sauvages se mêlent aussi de ce jeu. Cependant ils ne s'appliquent pas autant que les hommes faits, parce qu'ils n'y risquent rien. Les femmes ni les filles n'osent point du tout s'occuper à ce jeu. Je n'en ai pu savoir la raison.

Il y en a encore un autre parmi les Sauvages, qui est commun aux enfans de l'Europe. Ils

prennent des grains de blé d'Inde, ou quelque chose de semblable. Ensuite ils en mettent dans une main, & se demandent combien il y en a. Celui qui devine le nombre gagne. Ces Barbares se divertissent beaucoup à un autre jeu qu'ils appellent en langue Iroquoise *Ounonhaventî*. Mais c'est plutôt un commerce qu'un jeu. Ils se mettent dans deux Cabannes, six dans l'une, & six dans l'autre. Il en vient un ensuite, qui prend des hardes, quelques pelleteries, ou ce qu'il a envie de troquer, & s'en va à la porte de l'autre Cabanne. Il y fait un certain cri, & ceux qui sont dans la Cabanne, y répondent par une espèce d'Echo. Le premier s'approche, & dit en chantant à haute voix, qu'il veut vendre ou troquer ce qu'il tient entre les mains, en repétant *Ounonhaventî*. Ceux qui sont dans la Cabanne répondent du creux de l'estomach Hon, par cinq fois: Le crieur ayant achevé la chanson jette sa marchandise dans la Cabanne, & s'en retourne chez lui. Alors les six autres ayant examiné le prix de ce que cet homme a jeté parmi eux députent un de leurs hommes pour demander au vendeur, s'il souhaite en échange un Capot, une chemise, une paire de souliers, ou autre chose semblable. Un second d'entr'eux va porter à l'autre Cabanne l'équivalent de ce qu'on leur a apporté, ou bien on rend la marchandise qu'on a jetée, si elle n'agrée pas.

Ces cérémonies sont accompagnées de chansons, que les uns & les autres chantent. Il y a souvent des Villages entiers de Sauvages, qui se visitent alternativement, plus pour le jeu d'*Ounonhaventî*, que pour envie de le voir. Ce mot signifie un contract, par lequel on donne pour avoir. La langue Iroquoise s'exprime par  
des

des mots compofez. Un feul de leurs termes en fignifie par fois cinq ou fix de la langue Françoisé, comme par exemple le mot de *Gannoron* en Iroquois veut dire ; Voila une affaire, qui eft de grande confequence.

Les enfans Sauvages ont encore un autre jeu. Ils fe fervent d'un Arc & de deux bâtons, un grand & un petit. Ils tiennent le petit dans la main droite. Enfuite ils le font voltiger en l'air en le frapant avec le plus grand. Un autre le va chercher, & le jette après celui qui l'a fait fauter, Ils font auffi un Peloton de joncs ou de feuilles de blé d'Inde. Enfuite ils le jettent en l'air, & le reçoivent au bout d'un bâton pointu. Les hommes & les femmes s'amufent le foir, pendant l'hyver à raconter des fonnettes, auprès de feu, tout comme chez nous.

XXII. Ces Sauvages de l'Amerique ont prefque tous un grand penchant pour la guerre, parcequ'ils font fort vindicatifs. Ils tirent vengeance tôt ou tard du mécontentement qu'ils ont reçu, duffent-ils attendre jufqu'à la troifiéme ou quatriéme generation, & détruifent, s'ils peuvent, la plus grande partie de la Nation, à laquelle ils en veulent. Enfuite ils obligent ce qui refte de demeurer parmi eux pour fuivre leurs manieres de vivre en toutes chofes.

Les Iroquois, à qui les Suédois, enfuite les Hollandois, les Anglois, & les François ont donné des armes à feu, paffent pour les plus belliqueux de tous les Sauvages, qui font connus jufqu'à prefent. Ils ont détruit les plus grands guerriers d'entre les *Hurons*, & forcé le reffe de la Nation de demeurer parmi eux, pour faire enfemble la guerre à toutes les Nations, qui leur font ennemies, quoi que fituées à cinq ou fix  
cens

cens lieues de leurs cinq Cantons. Ils ont fait périr plus de deux millions d'hommes, & sont encore actuellement en guerre avec les habitans du Canada. Si la France n'envoyoit du secours & des provisions de guerre & de bouche aux Canadiens, les Iroquois seroient capables de les ruïner, par les raisons que j'ai touchées dans ma Relation précédente. On ne gagne rien sur eux, parce que leurs dépouilles sont de très-peu de conséquence : mais cette Nation farouche peut détruire facilement le commerce de ses voisins, qui ne subsistent la plupart que par le commerce des pelleteries qu'ils tirent des Sauvages. Au reste ils sont malins & rusez, semblables à des chevaux neufs & indomptez, qui ne connoissent pas leurs forces. Il y a long-tems, qu'ils auroient entierement désolé le Canada, si le Comte de Frontenac ne les avoit gagné par douceur. Ce sont les plus redoutables Ennemis que les Européens ayent dans toute l'Amérique, & je donne cette Remarque pour certaine, parce que je connois ces peuples à fonds. J'ai demeuré quatre ans entiers parmi eux, & je les ai souvent visitez pendant quatre autres : j'ai même été plusieurs fois envoyé chez eux, & ils m'ont fait bien des amitez.

Cette Nation Barbare a détruit plusieurs différens peuples, & ceux qui restoit de la défaite ont toujours été obligez de se rendre à elle. Les Iroquois ont entr'eux des hommes considerables, qui sont comme les Chefs de parti, & les Maîtres dans les Voyages. Ils ont des gens à eux, qui les suivent par tout, & qui font tout ce qu'ils leur commandent. Avant que de partir, ils font provision de bons fusils, qu'ils troquent pour des pelleteries avec les Européens, prennent avec

vec eux de la poudre, des balles, des chaudieres, des haches, & d'autres choses nécessaires à la guerre. Ils ont par fois avec eux de jeunes femmes & de jeunes garçons, qui les accompagnent & font en cet équipage jusqu'à trois ou quatre cens lieues. Quand ils approchent du lieu où ils veulent faire la guerre, ils marchent lentement & avec beaucoup de précaution. Jamais ils ne tuent de bêtes fauves à coup de fusil dans ces occasions, de peur d'être découverts. Ils ne se servent pour cela que de leurs flèches, qui ne menent point de bruit. Lors qu'ils veulent tirer, ils considèrent toutes les avenues avec soin, & regardent par tout fort exactement, de peur d'être surpris. Ils envoient des espions découvrir l'entrée des Villages, voir par où ils pourront commencer l'attaque, & observer si quelqu'un fort, pour le surprendre. C'est ce qui arrive fort souvent.

Il n'y a point de guerriers semblables dans l'Amérique, pour les embuscades. Ils jugent qu'un homme est bon guerrier, quand il fait bien surprendre ses ennemis; & s'il fait bien fuir après le coup pour n'être pas surpris, il passe pour incomparable. On ne peut concevoir avec quelle vitesse ils se tournent avec leurs fusils autour des Arbres, dont ils se couvrent pour se garentir des flèches, que l'on tire contr'eux. Ils sont adroits à franchir les Arbres renvertés, lors qu'ils se sauvent. On trouve beaucoup de ces Arbres & d'une grandeur prodigieuse, qui tombent de vieillesse. Leur patience est admirable. Ils tiennent souvent derrière leurs arbres deux ou trois jours sans manger, attendant une occasion favorable pour tuer leur ennemi. Ils marchent quelquefois à découvert sans rien craindre.

Ma

Mais cela est rare, & s'ils n'étoient presque afflués de leur coup, ils auroient peine à s'exposer, à moins qu'ils ne se vissent soutenus. Ces Barbares ne se battent point à la façon des Européens, parcequ'ils n'y font pas exercer, & qu'ils ne tiennent pas leur rangs en pleine campagne. Ainsi ils ne pourroient pas si bien soutenir le combat que nos soldats bien disciplinez & bien commandez. Cependant lors qu'ils font une fois échauffez & animez, ils sont incomparables.

Ils brûlent les blez des Européens, quand ils sont meurs. ils mettent le feu à leurs maisons, avec du tondre, ou de la méche qu'ils attachent au bout de leurs flèches.

J'ai connu un Chef Iroquois-nommé Attréouâti *Ommontagé*, qui me fit bien des amitez dans mon Voyage du Fort de Frontenac à la nouvelle Jorck. Nous l'appellions *la grande gueule*, parce qu'il avoit la bouche fort ouverte. Cet homme entra un jour dans le Montréal en Canada, criant *Hai, Hai*, qui est un signe de paix. On le reçût avec beaucoup de caresses, & on lui fit bonne chere, & même on lui donna des pretens considerables, parce qu'on ménage cette Nation iniolente: mais en se retirant, ce perfide tua deux hommes, qui couvroient une maison de paille.

On nous dit qu'ils avoient été en guerre jusqu'aux terres des Espagnols, qui sont au nouveau Mexique, & qu'ils racontent, qu'ils ont été dans un pais, où les habitans ramassent de la terre rouge, qu'ils portent vendre à une Nation, qui leur donne des haches & des chaudieres en échange, & que cette terre s'appelle de l'or. Mais cette histoire a été peut être inventée

tée par les Sauvages, pour faire plaisir au Sieur de la Sale, quand il étoit au Fort de Frontenac: car il entendoit parler volontiers des mines de Sainte Barbe, d'où l'on tire de l'or. J'ai été chez toutes les Nations du Fleuve Meschafipi. Aucune, à la reserve des Illinois, n'a jamais parlé des Iroquois, que comme de certains peuples voisins des Illinois, desquels ils ont appris, que ce sont des peuples fort cruels, qui ne sont hardis, que parce qu'ils ont des armes à feu, qu'ils ont troquées contre les Européens, que sans cela ils n'auroient jamais osé attaquer les Illinois, qui sont plus vaillans, & plus adroits à se servir des Arcs & des flèches, que les Iroquois n'ont jamais été.

Ceux d'entre les Iroquois, qui ne vont point à la guerre, sont méprisés, & passent pour des hommes laches & effeminez. Parce qu'ils ont des fusils, ils attaquent toutes les autres Nations, d'une Mer à l'autre, c'est-à-dire, du Nord au Sud. Enfin il n'y en a point à cause de cela qui osé résister à l'Iroquois. Ils s'appellent les hommes par excellence, comme si les autres Nations n'étoient que des bêtes en comparaison d'eux. Je fais les moyens de les mettre à la raison: Mais un homme de mon caractère ne doit raisonner sur ces matières qu'avec de grands ménagemens.

XXIII. Il n'y a point de Sauvages dans toute l'Amerique Septentrionale, qui ne soit extrêmement cruel à ses ennemis. Mais l'humanité des Iroquois à l'égard des Nations, qui sont esclaves, est beaucoup plus grande qu'aucune autre. Quand ils ont tué un homme, ils lui enlèvent la peau du crane, & l'emportent chez eux comme une marque de leur victoire. Ils  
garot-

garottent leurs esclaves & les font courir après eux. S'ils ne les peuvent suivre, ils leur donnent un coup de hache à la tête, & les laissent-là, après leur avoir enlevé la chevelure. Ils n'épargnent pas les enfans à la mammelle. Si l'Esclave peut marcher, ils le lient pendant la nuit sur des bois faits en forme de Croix de St. André, & le laissent exposé aux piquures des Maringoins. Quelquefois ils fichent quatre piquets en terre, auxquels ils attachent leurs esclaves par les pieds, & par les mains, & les exposent ainsi toutes les nuits à la rigueur du tems. Je ne dis rien de cent autres maux, qu'ils font à ces misérables pendant le jour. Quand ils sont si près de leurs Villages, ils font de grands cris, auxquels ceux de leur Nations connoissent leurs Guerriers, qui reviennent avec des esclaves. En même tems les hommes & les femmes les vont recevoir à l'entrée du Village: là ils se rangent en haye, pour faire passer au milieu d'eux ces esclaves, sur lesquels ils se jettent comme des loups sur leur proye, pendant que les guerriers passent à la file, fiers de leurs exploits. On en voit, qui donnent des coups de pied à ces Esclaves, des coups de batons, des coups de couteaux. Quelques-uns leur arrachent les oreilles, leur coupent le nez, ou les levres. Ceux qui résistent à ces mauvais traitemens sont réservés à de plus grands supplices. Rarement en épargnent-ils quelques-uns. Lorsque les Guerriers sont entrez dans leurs cabannes, les Anciens s'assemblent pour entendre la Relation de ce qui s'est passé à la Guerre: ensuite ils disposent des esclaves.

Si le Pere d'une femme Sauvage a été tué, ou lui donne un esclave à sa place, & il est libre.

bre à cette femme de le faire mourir, ou de lui donner la vie. Voici comment ils en usent, quand ils les veulent brûler. Ils attachent l'Esclave à un pôteau par les pieds & par les mains. Ensuite ils font rougir des Canons de fusil, des haches, & d'autres ferrailles, & les leur appliquent tout brulans depuis la tête jusqu'aux pieds. Ils leur arrachent les ongles avec les dents. Ils leur coupent des aiguillettes de chair sur le dos, & souvent ils leur enlèvent la peau du crâne avec les cheveux. Après cela ils jettent des cendres chaudes sur les playes. Ils leur coupent la langue, & en un mot ils leur font tous les maux, dont ils peuvent s'aviser. S'ils ne meurent dans les tourmens, on les force de courir à coups de bâton. On dit qu'un esclave courut si bien qu'il se sauva dans les bois, sans qu'on put l'attraper : mais aparemment qu'il mourut ensuite faute de secours. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ces Esclaves chantent au milieu de leurs tourmens. Un Iroquois nous racontoit, qu'un esclave qu'on tourmentoit cruellement disoit ; *vous n'avez point d'esprit. Vous ne savez pas la maniere de tourmenter vos prisonniers. Si je vous tenois dans ma Cabanne, je vous ferois bien souffrir d'une autre maniere.* Pendant qu'il parloit, une Sauvagesse fit rougir une broche de fer dans le feu, & lui en perça les parties honteuses. Après avoir jetté un grand cri, il dit à cette femme, *tu as de l'esprit. Voilà comment il faut faire.*

Quand l'Esclave, qu'ils ont brûlé, est mort, ils le mangent, & avant sa mort ils font boire de son sang à leurs enfans ; afin de les rendre cruels & inhumains. Ceux à qui on donne la vie, demeurent parmi eux, & les servent com-  
me

me des Esclaves. Mais à la longueur du tems ils recouvrent la liberté & sont regardez comme s'ils étoient de leur Nation.

Les Sauvages de la Louifianne, & ceux qui font à fept ou huit lieuës plus loin que les Iroquois, comme les *Iffatis* & les *Nadoueffans*, chez qui j'ai été Esclave, ne font pas moins braves que les Iroquois. Ils font trembler tous leurs voifins, quoi qu'ils n'ayent que l'Arc, la flèche & la maffue. Ils courent plus vite que les Iroquois, & font très-bons foldats: mais ils ne font pas fi cruels. Ils ne mangent pas la chair de leurs ennemis. Ils fe contentent de les brûler.

Quelques-uns de ces Sauvages couperent un jour des aiguillettes de chair fur le corps d'un Huron, & lui dirent, *Tu aimes la chair humaine, maxge de la tienne propre, pour faire connoître à ta Nation, qui eft maintenant parmi les Iroquois, que nous avons vos maximes en horreur.* Les Iroquois font les feuls Sauvages de l'Amérique Septentrionale, qui mangent de la chair humaine. Encore cela ne leur arrive-t-il qu'alors qu'ils ont refolu d'exterminer une Nation toute entiere: c'est, difent-ils, pour faire connoître qu'il faut fe battre avec l'enneini fans s'accommoder jamais, n'en laiffer aucun de reffe & animer ainfi leurs Guerriers à la vengeance. Dès le lendemain on les voit partir de leurs cinq Cantons pour aller attaquer leurs ennemis; car le rendez-vous eft toujours marqué au lendemain de ces feftins de chair humaine.

Si les Européens ceffoient de donner des armes à feu aux Iroquois, qui ne font plus fi habiles à l'Arc, qui qu'ils l'étoient du paffé, les autres Nations, qui y font toujours accoutumées,

mées, ne manqueroient pas de les détruire.

Le premier Canton des Iroquois, qu'on appelle les *Gagnieguez* ou *Agniez*, est au Sud. Ils sont voisins de la Nouvelle Jorck, ils ont trois villages, où j'ai été. Ils ont quatre cens Guerriers tout au plus. Le second des *Onneiouts* tire vers l'Ouest, & ils ont environ cent cinquante hommes de guerre. Le troisième, qui est aussi vers l'Ouest, contient les bourgades des *Onnontaguez*, ou peuples de la montagne, situés sur l'unique éminence, qui se trouve dans les cinq Cantons Iroquois. Ils sont limitrophes des *Onneiouts*. Ces *Onnontaguez* ont bien trois cens combattants, les plus braves & les plus vaillans de toute la Nation. Le quatrième est environ à trente lieues au delà vers l'Ouest. C'est celui des *Onnontaguez* partagé en trois bourgades, qui ont bien trois cens hommes tout de même. Le cinquième contient les *Tjonnontouans*, vers l'extrémité du Lac de Frontenac, ou Ontario. Ces peuples ont le plus grand & le plus considérable de tous les Cantons Iroquois. Ils comprennent en trois bourgades plus de trois cens hommes de guerre.

J'ai marqué dans ma première Relation trois ou quatre villages Iroquois à la côte du Nord de ce Lac Ontario ou de Frontenac : mais je ne décris point ici ces cinq cantons Iroquois. Je parle seulement de leur barbarie, & de leur cruauté, & j'ajoute qu'ils ont subjugué depuis environ cinquante ans un fort grand pays, qu'ils ont étendu leurs limites, & grossi leur Nation, par la ruine des autres peuples, dont ils ont fait le reste Esclave.

XXIV. Les Conseils, que ces Barbares tiennent continuellement, doivent être considérez comme

comme la cause de leur conservation, & de la frayeur où ils tiennent toutes les Nations de l'Amérique Septentrionale. Ils s'assembloient pour la moindre affaire, & raisonnent ensemble sur les moïens dont ils doivent se servir pour parvenir à leurs fins. Ils n'entreprennent rien à l'étourdie. Leurs Vieillards, qui sont sages & prudents, veillent au bien de la Nation. Si l'on se plaint que quelqu'un d'entr'eux ait dérobé quelque chose, d'abord ils s'informent soigneusement de celui qui a fait le vol. S'ils ne le peuvent découvrir, ou s'il n'a pas le moyen de restituer, pourveu qu'ils soient convaincus du fait, ils reparent le tort, en faisant d'abord quelque présent à la partie lésée, pour la contenter.

Quand ils veulent faire mourir quelqu'un pour un crime énorme, dont ils sont assurés qu'il est coupable, ils louent un homme, qu'ils enyvrent d'eau de vie, (car ces peuples l'aiment passionnément,) afin que les parens du criminel ne cherchent point à se venger. Après que cet homme a cassé la tête à celui qu'ils croient, & qu'ils ont jugé coupable, ils disent pour raison, que cet homme n'a point d'esprit, & que l'ivrognerie lui a fait faire le coup. Ils avoient autrefois une autre maniere de faire justice: mais ils l'ont abrogée. Ils avoient aussi un jour de l'année, qu'on pouvoit appeller la *Fête des fous*, car en effet ils faisoient les fous, courant de Cabanne en Cabanne. Si pendant cela ils tuoient quelqu'un, leurs Vieillards disoient pour toute excuse le lendemain dans tout le Canton, & sur tout dans leur village, que celui qui avoit fait le coup étoit un fou & qu'il n'avoit point d'esprit. Ensuite on faisoit quelques presens au

pa-

parent de celui qu'on avoit malicieusement tué. Les parens se contentoient de cette excuse sans en tirer vengeance. Leurs anciens louoient ainsi secretement quelqu'un, qui contrefaisoit le fou, & qui tuoit celui qu'on lui avoit marqué, & dont on vouloit se défaire.

Les Iroquois ont des Espions, & des hommes attirez parmi eux, qui vont & viennent incessamment, & qui leur raportent toutes les nouvelles qu'ils apprennent. Pour ce qui est du Commerce, ils y sont assez rusez. Ils ne se laissent pas facilement tromper. Ils considèrent tout attentivement & s'étudient à connoître les marchandises qu'on leur troque.

Les *Ommontages*, ou Iroquois montagnars, sont plus fins & plus rusez que les autres. Ils volent fort adroitement. Les *Algonkains*, les *Abenaki*, les *Esquimoves*, & une infinité d'autres Sauvages, qui ont conversé avec les Européens, ne sont pas moins adroits, ni moins politiques. On ne doit pas s'imaginer que ces peuples soient absolument brutaux & sans raison. Ils ont de la finesse, & connoissent fort bien leurs interêts. Ils gouvernent leurs affaire avec beaucoup de prudence, & d'habileté.

XXV. Les Sauvages observent les tems, les saisons, & les Lunes de l'année pour la chasse. Ils nomment les Lunes du nom des animaux, qui paroissent le plus en de certains tems. Ils appellent la Lune des grenouilles, le tems que les grenouilles crient; la Lune des Taureaux, quand ces animaux Sauvages paroissent; la Lune des Hirondelles, quand ces oiseaux viennent ou s'en vont, &c. Ces Barbares n'ont point d'autres noms pour dis-

tinguer les Mois, comme les Européens.

Ils tuent les Orignaux ou Elans, & les Chevreuils en tout tems, mais particulièrement lorsqu'il y a de la neige. Ils chassent aux Chats sauvages & aux Marmotes pendant l'hyver, aux Porc-épics, aux Castors & aux Loutres au Printems, & quelquefois en Automne. Ils prennent les Orignaux ou Elans au collier, & les Castors aux attrapes. Ils tuent les Ours à coups de flèches ou de fusil sur des chênes, quand ils mangent du gland. Pour ce qui est des Chats sauvages, ils abattent les arbres, sur lesquels ils sont, & ensuite les Chiens sauvages se jettent dessus & les étranglent. Les Porc-épics se prennent à peu-près de la même manière, si ce n'est qu'on les tue à coups de hache, ou avec des fourches, quand l'arbre est tombé: parce que les chiens ne peuvent approcher à cause de leurs aiguillons, & qu'ils feroient indubitablement mourir les Chiens qui les étrangleroient. Ces animaux ne courent pas vite. Un homme le peut facilement attraper à la course. Pour ce qui est des Loutres, on les prend dans une attrape, où l'on les tue à coups de flèches & de fusil. On en tue rarement à coups de hache, parce que ces animaux ont l'oreille fort subtile.

Les Sauvages prennent souvent aussi les Castors en hyver sous la glace. Ils cherchent premièrement les Lacs de ces animaux. Ces Castors ont une industrie admirable pour la construction de leurs Cabannes. Quand ils veulent changer d'habitation, ils cherchent un ruisseau dans les bois, le long duquel ils montent, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé

un Païs plat & propre à faire un Lac. Lorsqu'ils ont bien considéré le lieu de toutes parts, ils travaillent à faire des chaussées pour arrêter l'eau. Ils les font aussi fortes, que celles qui servent à retenir les eaux des plus grands étranges de l'Europe. Ils composent cette chaussée de bois, de terre, de boue, & la font aussi grande qu'il est nécessaire pour former un Lac, qui a souvent un quart de lieuë de long. Ils bâtissent leurs Cabannes au milieu du niveau de l'eau, avec du bois, des joncs & de la bouë. Ils plaquent tout cela ensemble fort proprement par le moien de leur queue, qui est plus longue & aussi large, qu'une truëlle de Maison. Leur bâtiment est à trois ou quatre étages, remplis de nattes de joncs, & c'est là, que les femmes se délivrent de leurs petits. Au fond de l'eau il y a des issuës hautes & basses. Quand leurs Lacs sont gelez, ils ne peuvent aller que sous la glace. C'est pour cela qu'au commencement de l'hyver, ils font provision de bois de tremble, qui est leur nourriture ordinaire. Ils le mettent dans l'eau tout autour de leurs Cabannes dans le Lac. Les Sauvages percent la glace autour de ces loges avec le manche d'une hache, ou avec un pieu, y font un trou, & ensuite sondent le fond de l'eau, pour savoir si c'est le chemin par où les Castors ont accoutumé de sortir. S'ils découvrent que ce l'est en effet, ils y font entrer un filet long d'une brassé, & deux bâtons, dont les deux bouts d'enbas touchent le fond de l'eau, & les deux autres sortent par le trou, qui est dans la glace. Il y ont deux cordes

attachées à ces deux bâtons, pour tirer le filet, quand le Castor est pris. Mais afin que ce rusé animal ne voie point le filet, ni les personnes, on sème sur la surface de l'eau glacée, du bois pourri, du coton, ou choses semblables. Un Sauvage demeure au guet auprès du filet, avec une hache pour tirer le Castor sur la glace, quand il est pris, pendant que les autres vont rompre les Cabannes avec beaucoup de travail. Ils trouvent souvent plus d'un pied de bois & de terre, qu'il faut couper à coups de hache, parce que tout est dur comme une pierre par la force de la gétée. Quand cela est fait, ils sondent le Lac, & par tout où ils trouvent un creux, ils rompent la glace, de peur que les Castors ne se cachent dessous, & afin qu'étant contraints de courir de côté & d'autre, ils aillent se jeter dans les filets. Ils travaillent ainsi d'une force extrême depuis le matin jusqu'au soir, sans prendre aucun aliment, & ne prennent avec tout cela que trois ou quatre Castors.

Les Sauvages prennent encore de ces animaux au Printems avec des attrapes de la manière suivante. Lorsque les glaces commencent à se fondre, ils remarquent les endroits par où les Castors sortent, & y mettent une attrape. L'amorce est une branche de bois de tremble, qui va depuis l'attrape jusques dans l'eau. Quand les Castors la rencontrent, ils la mangent jusques dans l'attrape, & par là ils font tomber deux grosses billes de bois, qui les tuent. Ils prennent les Martres presque de la même  
ma-

maniere, excepté qu'ils ne mettent point d'amorce.

Toutes les Nations du Sud vers le Fleuve Mississipi sont plus superstitieuses dans leurs chasses que les peuples du Nord, & en particulier les Iroquois. Etant parmi eux, leurs Vieillards, six jours avant que de donner la chasse aux Taureaux Sauvages, envoient quatre ou cinq de leurs plus alertes Chasseurs sur des montagnes, pour y danser le Calumet avec autant de ceremonies que parmi les Nations, vers lesquelles ils ont accoutumé d'envoyer des Ambassades pour faire quelque Alliance. Au retour de leurs hommes, ils exposèrent à la vûe de tout le monde pendant trois jours, une des plus grandes chaudières, qu'ils nous avoient prises, & l'entourerent de plumes de toutes couleurs, avec le fusil d'un des Canoteurs, qu'ils avoient posé par dessus cette chaudiere en travers. Pendant trois jours la premiere des femmes d'un Capitaine portoit cette chaudiere sur son dos avec des fleurs-en grande pompe, à la tête de plus de deux cens Chasseurs. Ils suivoient un Vieillard, qui avoit attaché un de nos mouchoirs de toile d'Armenie au bout d'un bâton en forme d'enseigne, tenant son Arc & ses flèches dans un grand silence.

Ce Vieillard fit faire trois ou quatre fois halte aux Chasseurs ou Guerriers, pour pleurer amerement la mort des Taureaux, qu'ils esperoient de tuer. A la derniere pose, les plus anciens de la troupe envoyerent deux des plus habiles Chasseurs à la découverte des Taureaux Sauvages. Ils leur parlerent bas à l'oreille à leur retour, avant que de com-

mencer la chasse de ces animaux. Ensuite ils allumerent de la fiente de Taureau-sechée au Soleil, & amorcerent leurs pipes ou calumets de ce feu nouveau, pour faire fumer les Coureurs, qu'ils avoient envoyez à la découverte. Aussi-tôt après la cérémonie, cent hommes allerent d'un côté par derriere les montagnes, & cent autres d'un autre, pour enfermer les Taureaux, qui étoient en grand nombre. Ils en tuerent plusieurs à coups de flèches, & nos Européens en abattirent sept ou huit à coups de fusil.

Ces Barbares ne pouvoient assez admirer l'effet de nos fusils. Ils entendoient le bruit, mais ne voioient point les balles. Croiant que le bruit tuoit ces animaux, ils mettoient la main sur la bouche, pour marquer leur étonnement, & s'écrioient *Mansa Ovacanhe*, ce qui veut dire dans la langue des *Iffati*, ah ! que ce fer fait du mal aux bêtes & aux hommes. Comment cela se fait-il qu'au bruit de cette machine ronde, les os de ces bêtes soient fracassés ?

Je ne savois assez admirer comment ces Sauvages pouvoient écorcher ces Taureaux, & les mettre en pièces. Ils n'avoient ni couteaux ni haches, que le peu qu'ils nous avoient dérobé. Ils enlevoient la peau de ces bêtes avec la pointe de leurs flèches, qui étoit d'une pierre fort aiguë. Dès qu'ils pouvoient fourrer les doigts entre la chair & la peau de ces Animaux, ils avoient bientôt fait à les écorcher. Ensuite pour mettre la viande en pièces, & pour separer les os, ils prenoient des pierres, avec lesquelles ils les cassoient ; & les femmes Sauvages en faisoient boucaner la viande, en l'exposant

au Soleil ou à la fumée d'un petit feu qu'ils allumoient au deffous. Au reste ils ne mangent pendant la chasse que les intestins & les morceaux les plus chétifs de ces animaux, & ils en emportent les meilleurs morceaux dans leurs villages, à plus de deux cens lieues de l'endroit, où ils ont chassé.

XXVI. Ceux qui habitent dans le Nord pêchent d'une autre maniere que ceux du Sud. Les premiers pêchent toutes sortes de poissons avec des lacets, des filets, & des harpons comme dans l'Europe. Ils en prennent aussi quelquefois avec des lignes : mais peu. Je leur en ai vû pêcher d'une maniere assez plaisante. Ils prennent une fourche de bois, aux deux pointes de laquelle ils disposent un laçer, à peu-près de même qu'on les accomode en Europe, pour prendre des perdrix. Ensuite ils la mettent dans l'eau : quand le poisson qui y est en beaucoup plus grande abondance que dans nos Rivieres, vient à passer, & que les Sauvages sentent qu'il est entré dans le laçer, ils tirent cette espèce de pincette, & le poisson y reste pris par les ouies. Les Iroquois se servent aussi dans le tems de la pêche d'un filet de quarante ou cinquante brasses qu'ils posent dans un grand Canot de bois. Après cela ils les étendent en ovale dans les endroits commodes des Rivieres. J'ai souvent admiré leur adresse à cet égard. Ils prenoient quelquefois plus de quatre cens poissons blancs, plus grands que nos Carpes ordinaires, entre autres plusieurs Eurgeons, qu'ils attiroient sur le bord de la Riviere avec des filets composez d'orties. Pour pêcher de cette maniere, il faut que deux

hommes prennent les deux extrêmités de ces filets en les entortillant adroitement. Ils prennent ainsi quantité de poissons dans la riviere de *Niagara*, qui sont d'une bonté extraordinaire.

La pêche est si abondante en cet endroit qu'elle pourroit fournir des poissons de plusieurs espèces à la plus grande Ville de l'Europe. Il ne faut pas s'en étonner. Les poissons montent continuellement de la Mer vers la source de la Riviere pour y frayer. Le Fleuve de *S. Laurent* reçoit à *Niagara* une infinité d'eaux des quatre grands Lacs, dont nous avons parlé, & qui sont de petites Mers douces. Ces eaux venant à se précipiter par le plus grand & le plus affreux saut, qui soit dans le Monde, les poissons qui prennent plaisir à y venir frayer, y demeurent; parce qu'ils ne peuvent remonter au dessus de cette Cataracte.

Pendant que j'étois à ma Mission du Fort de Frontenac, je fus voir le Saut d'une Riviere du Nord, qui se décharge dans un grand Bassin du Lac *Ontario* capable de contenir plus de cent Navires de guerre en sûreté. Etant là, j'appris aux Sauvages à prendre des poissons à la main. J'abattois des arbres au Printems près de ce Saut, & je les faisois tomber, afin de m'y pouvoir coucher sans me mouiller. Ensuite je mettois la moitié du bras à l'eau. J'y trouvois une quantité prodigieuse de poissons de différentes espèces. Je les empoignois par les ouïes après les avoir flatté de la main, & quand j'en avois pris à plusieurs fois cinquante ou soixante, je m'en allois me chauffer, & me delasser, pour retourner ensuite à la pêche. Je les jettois dans un Sac, qu'un Sauvage

te-

tenoit à la main, & j'en nourrissois plus de cinquante familles Iroquoises de *Gannéouffe*, que j'avois attirées avec le Sieur de la Sale, pour y cultiver du blé d'Inde, & pour instruire leurs enfans dans la Religion Chrétienne au Fort de Frontenac.

La plus considerable pêche des Sauvages est celle des Anguilles qui sont fort grosses, des saumons, des Truites saumonées & des poissons blancs. La pêche des Iroquois Agniez, qui sont voisins de la Nouvelle Jorck, consiste souvent en grenouilles, qu'ils prennent en abondance, & qu'ils mettent toutes entieres dans leurs chaudieres, sans les écorcher, pour assaisonner leur sagamité. Les Truites saumonées se prennent en plusieurs autres endroits des Rivieres, qui se déchargent dans le Lac de Frontenac. On en trouve en si grande quantité, qu'on les tue à coups de bâton.

Ils prennent les Anguilles pendant la nuit, lorsqu'il fait calme. Ces poissons descendent en fort grande quantité le long du Fleuve Saint Laurent. Les Sauvages mettent une grande écorce de bouleau avec de la terre sur le bout d'un pieu; après quoi, ils allument une espece de flambeau, qui fait un feu fort clair. Ensuite un homme ou deux entrent dans un Canot avec un harpon posé entre les deux pointes d'une petite fourche. Lorsqu'ils voient les Anguilles à la lueur du feu, ils en harponnent une quantité prodigieuse, parce que les grands Marsoins blancs, qui les poursuivent, les chassent, & les font venir vers les bords du Fleuve, où ces grands Marsoins ne les peuvent

aprocher. Ils prennent les Saumons avec les harpons, & les poissons blancs avec des filets.

Les Nations du Sud, qui habitent sur le Fleuve Mississipi sont si subtils, & ont les yeux si vifs & si perçans, que quoi que les poissons passent fort vite dans l'eau, ils ne laissent pas de les tuer à coups de dards, qu'ils font entrer fort souvent dans l'eau, en les décochant avec leur Arc. De plus, ils ont de longues perches fort pointuës, qu'ils dardent avec beaucoup d'adresse. Ils tuent ainsi de grands Eturgeons, & des Truites, qui sont à sept ou huit brasses dans l'eau.

XXVII. Avant que les Européens fussent dans l'Amerique Septentrionale, les Sauvages du Nord & du Sud se servoient, & se servent encore aujourd'hui, de pots de terre; sur tout ceux, qui n'ont point de commerce avec les Européens pour tirer d'eux des chaudières, & autres outils de ménage. Faute de haches & de couteaux, ils se servent de pierres aigues, qu'ils attachent avec des aiguillettes de cuir dans un bâton fendu. Au lieu d'aïnes, ils ont un certain os fort aigu, qui est au dessus du talon des Elans.

Pour faire du feu ils ont un triangle de bois de cedre d'un pied & demi, dans lequel ils font quelque trous ou fossètes à demi creusées. Ils prennent ensuite une baguette, ou petit bâton d'un bois dur. Ils le frottent entre les deux mains le plus fort sur le plus foible dans le trou qui est commencé dans le bois de Cedre. Ils font tomber par cette frixion une espèce de poudre ou de farine qui se convertit en feu. Ils versent ensuite cette poudre blanche dans un peloton d'herbes  
le-

féchées en Automne, & frottant tout cela ensemble, en soufflant sur cette poudre, qui est dans le peloton, le feu s'allume en un moment.

Quand ils veulent faire des plats de bois, des écuelles, ou des cueillers, ils accommodent le bois avec leurs haches de pierre. Ils le creusent avec des charbons de feu, & les racient ensuite avec des dents de Castor pour les polir.

Les Nations du Nord se servent de raquettes pour marcher sur la neige. Les Sauvages les font avec des aiguillettes de peau larges comme de petits rubans, d'une manière plus jolie que nos raquettes de jeu de Paume. Ces raquettes n'ont point de manches comme celles des tripots. Mais elles sont plus longues & plus larges. Ils laissent dans le milieu une fente de la largeur des doigts des pieds, afin d'être plus libres à marcher avec leurs fouliers à la Sauvage. Ils font plus de chemin avec ces raquettes, que s'ils marchoient à l'ordinaire. Sans ces machines ils enfonceroient dans les neiges, qui sont de la hauteur de sept ou huit pieds, & quelquefois davantage pendant l'hiver. Il y en a même en certains endroits aussi haut que les plus hautes maisons de l'Europe, parce qu'elles sont poussées dans des recoins par le vent qui les y chasse.

Les Sauvages, qui sont voisins des Européens, ont à présent des fusils, des haches, des chaudières, des alènes, des couteaux, des batte-feux, & d'autres instrumens comme nous.

Pour semer du blé d'Inde ils font des pioches de bois, mais c'est faute de pioches de

fer. Ils ont des gourdes ou callebasses, dans lesquelles ils mettent leurs huiles d'Ours, de chats sauvages, & de Tournefol. Il n'y a point d'homme, qui n'ait un petit Sac de veau pour mettre son Calumet & son Tabac. Les femmes Sauvages font des Sacs d'écorce de Tillots, ou de joncs, pour mettre leur blé d'Inde. Elles font aussi du fil d'Orties, d'écorce de Tillot, & de certaines racines dont je ne fai pas le nom. Pour coudre leurs souliers à la Sauvage, ils ne se servent que d'aiguillettes fort minces. Elles font aussi des nattes de joncs pour se coucher, & quand elles n'en ont point, elles se servent d'écorces d'Arbres. Elles emmaillotent leurs enfans comme les femmes d'Europe, avec cette différence pourtant, qu'elles se servent de bandes de peaux larges, & d'une espèce de coton, pour empêcher qu'ils ne s'échauffent trop dans leur maillot.

Elles les attachent sur une planche après les avoir emmaillotez, & cela avec une ceinture de peau passée. Ensuite elles attachent cette planche à une branche d'arbre, où à quelque endroit de leurs Cabannes, de sorte que ces petits ne sont pas couchés. Ils sont tout droits, la tête en haut, & les pieds en bas. Et afin que l'urine ne leur fasse du tort, elles mettent une écorce de bouleau en lieu commode pour cela, afin que coulant comme dans une gouttiere, elle ne touche point au corps des enfans. Ces femmes en ont un si grand soin, qu'elles ne s'approchent du tout point de leurs maris, & elles évitent même leur commerce, jusqu'à ce que leurs enfans aient atteint l'âge de

de trois ou quatre ans, & qu'ils se puissent nourrir comme les autres. Parmi les femmes de l'Europe on en use d'une autre maniere, parce qu'il est aisé de suplée au défaut des meres, par le moyen du lait de Vaches, ou d'autres animaux domestiques. Mais parmi les femmes Sauvages on ne nourrit point de ces animaux. Elles fuient donc le commerce des hommes, pendant qu'elles sont nourrices, car si elles devenoient enceintes, leurs enfans periroient indubitablement: puisqu'à cinq ou six mois, par exemple, les enfans ne pourroient manger de viande boucannée. Cela les oblige d'en user comme elles font, afin de mettre leurs enfans en état de subsister comme les autres, après qu'elles les ont allaitez tout le tems necessaire.

Les Sauvages, qui ont commerce avec les Européens, commencent à se servir de cremailleres. Mais pour les Peuples, qui ne connoissent point les Européens, ils se servent de branches d'arbres pour pendre leurs pots de terre au dessus du feu, afin d'y faire cuire leur viande.

XXVIII. Les Sauvages ensevelissent leurs morts avec toute la magnificence, dont ils se peuvent aviser, sur tout ceux de leur parenté, & les Capitaines ou Chefs de leurs tributs. Ils les ornent de leurs plus beaux atours, leur peignent le visage & le corps de toutes sortes de couleurs, & les posent dans un cercueil fait d'écorce d'arbre, dont ils polissent fort proprement la superficie avec des pierres poncees fort legeres. Ensuite ils accommodent le lieu, où ils les veulent enterrer, en maniere de Mausolée. Ils l'en-

tourent de pieux ou de palissades, qui ont douze ou treize pieds de hauteur. Ils y élevent le tombeau à sept ou huit pieds de haut.

Ces Mausolées sont ordinairement placez sur l'endroit le plus éminent de leurs bourgades. Les Sauvages envoient tous les ans des Ambassadeurs chez leurs voisins pour solemniser la fête des morts. Tous les Peuples de l'Amérique Septentrionale n'épargnent rien pour l'honneur de leurs parens & amis décedez, qu'ils vont pleurer. Ils font des presens considerables parmi eux, de ceintures de porcelaines, de Calumets faits de pierres les plus précieuses qu'ils peuvent trouver: en un mot, de ce qu'ils estiment le plus. Ils les donnent aux parens du défunt, pour effuyer leurs larmes. Ils les meinent aux Mausolées en marmotant une espece de prieres, qu'ils accompagnent de larmes & de sanglots en presence des os de ceux, dont ils honorent la memoire. Ils ont des ceremonies particulieres pour les enfans de leurs amis défunt. \* Quand ils les veulent enterrer, ils mettent leurs corps dans une couverture ou peau passée & bien blanche, en presence de leurs parens. Elle est peinte de plusieurs couleurs. Ensuite ils les portent, ou les mettent sur uné espece de traineau, pour les aller ensevelir: mais au lieu de faire des presens aux parens des enfans morts, comme ils en font aux Adultes, ils en recoivent eux-mêmes pour effuyer les larmes qu'ils versent en abondance en pre-  
sen-

\* La Planche cy-jointe represente la maniere dont quelques peuples de l'Amérique Septentrionale ensevelissent leurs Chefs.

sence des parens. Les Sauvages ont aussi la coutume de mettre dans le cercueil des Adultes ce qu'ils possèdent de plus précieux, des fouliers de peaux passées, garnis de porc-épic rouge & noir, un batte-feu, une hache, des colliers de porcelaine, un Calumet, une chaudiere, & un pot de terre plein de sagamité ou bouillie de blé d'Inde avec de la viande grasse. Si c'est un homme, ils y ajoutent un fusil, de la poudre & des balles. Pour ceux qui n'ont point d'armes à feu, ils se contentent de poser auprès du cercueil un Arc, & des flèches: afin, disent ces pauvres aveugles, que quand ils seront au País des Ames & des morts, ils puissent se servir de ces Armes pour la Chasse.

Il m'arriva une affaire sur ce sujet, pendant que j'étois parmi les *Iffati* & les *Nadouessans*. Il mourut un Sauvage, qui avoit été mordu d'un serpent sonnette. Je ne pus lui donner assez-tôt d'un remede infailible, que j'avois toujours avec moi, savoir de l'Orvietan en poudre. Lorsque cet accident arrivoit à quelqu'un en ma presence, je faisois d'abord quelques scarifications sur la morsure, & j'y jettois un peu de cette poudre. Ensuite j'en faisois avaler à celui, qui avoit été mordu, pour empêcher que le venin ne gagnât le cœur. Un jour ces Barbares admiroient que j'eusse guéri un de leurs guerriers, qui avoit été blessé d'un de ces Serpens. Ils me disoient *Esprit*, (car c'est ainsi, qu'ils appellent ordinairement les Européens,) *nous t'avons cherché à la chasse aux lieux ou tu étois avec les deux autres Esprits, qui t'accompagnent. Mais nous avons été si malheureux, que nous*  
n'a-

*n'avons pû te rencontrer. Ne nous quitte plus désormais. Nous aurons soin de toi. Si tu eusses été auprès de nous, notre guerrier, que tu vois mort seroit encore en état de te faire des festins. Il savoit très bien le métier de surprendre & de tuer nos ennemis. Il nourrissoit ses dix femmes par le moien de la chasse. Si tu eusses été avec nous, tu l'eusses empêché de mourir. Tu l'aurois pu faire aisément, puisque tu as sauvé la vie à plusieurs de nos parens. Tu n'aurois pas manqué de rendre cet important service à celui que nous pleurons ici.*

J'admirois comment ces Sauvages avoient proprement accommodé ce Mort. Ils l'avoient posé sur des nattes fort jolies, & l'avoient mis en posture de Guerrier, muni d'un Arc & de flèches. Ils avoient peint son corps de plusieurs couleurs. On eut dit, à le voir, qu'il étoit encore en vie. Ils me dirent, qu'il falloit, que je lui donnasse du Tabac de la Martinique, dont j'avois encore quelque peu, pour faire fumer le défunt. Cela me fournit l'occasion de leur répondre, que les mort ne fument, ni ne mangent au País des Ames, & que les hommes n'ont plus affaire d'Arcs ni de flèches, parce que dans le País où vont les ames, on ne va plus à la chasse: que s'ils vouloient reconnoître le grand Capitaine, qui est le maître du Ciel & de la terre, ils seroient désormais tellement rassasiés de le voir, qu'ils ne penseroient à la chasse, non plus qu'au boire & au manger, parce que les Ames n'en ont plus besoin. Ces Sauvages ne comprennoient que fort grossièrement ce que je leur disois. Je leur présentai ensuite deux brasses de notre Tabac noir. Ils l'ai-

ment

ment passionnément. Le leur n'est pas si bien préparé, ni si fort que celui de la Martinique, dont je leur fis présent. Je leur fis comprendre, que je le leur donnois pour fumer, & non pas au Mort, parce qu'il n'en avoit que faire. Quelques-uns des Sauvages, qui étoient presens, écoutoient fort attentivement & fort sérieusement ce que je leur disois de l'autre vie, & paroissoient fort aises de m'entendre. Les autres disoient en leur langage, *Tepatoui*, c'est-à-dire, voilà qui est bien. Cependant ils ne laissoient pas de fumer à bon compte, sans se mettre en peine davantage de profiter de mon discours.

Je remarquois que les larmes, qu'ils versoisent pour le défunt, & que les cérémonies, qu'ils pratiquoient à son égard, comme de le frotter d'huile d'Ours, & choses semblables, étoient l'effet de la coutume, & d'une vieille routine, à quoi ils sont accoutumés par des traditions, qui semblent tenir quelque chose du Judaïsme. Je ne desespere pas absolument du salut de ces Barbares, & je crois même qu'enfin Dieu suscitera des moyens pour les éclairer des Lumieres du Saint Evangile.

XXIX. Ces Barbares sont plus superstitieux les uns que les autres. Les Vieillards sur tout, & les femmes soutiennent avec une étrange opiniâtreté les traditions de leurs Ancêtres. Quand je leur disois, qu'ils n'avoient point d'esprit de croire tant de rêveries, & qu'ils ne devoient point s'y attacher, ils me disoient, quel âge as-tu? Tu ne parois avoir que trente cinq ou quarante ans, & tu prétens savoir mieux les choses que nos  
Vieil-

Vieillards? Va, tu ne fais ce que tu dis. Tu peux bien savoir ce qui se passe dans ton País, ajoutoient-ils, parce que les Anciens te l'ont dit: mais tu ne peux pas savoir ce qui s'est passé dans le notre, avant que les Esprits, e'est-à-dire les Européens, y fussent venus.

Il y de ces Sauvages, qui se moquent de ce que leurs Anciens racontent: il y ena, qui y ajoutent foi. J'ai déjà raporté les sentimens qu'ils ont de leur origine, & de la guérison de leurs malades. Ils ont quelque idée de l'immortalité de l'Ame. Ils disent qu'il y a vers l'Occident un País fort délicieux, où l'on fait bonne chasse, & où l'on tue autant d'animaux qu'on veut. C'est là, disent ils, que vont les Ames, & ils esperent de s'y revoir tous. Ils ajoutent que les Ames des Chaudieres, des fusils, des batte-feux, & des autres armes, qu'ils mettent près des sepulchres de leurs morts, s'en vont avec eux pour servir comme ici à leur usage dans le País des Ames.

Une fille sauvage étant morte, après avoir été baptisée, la mere voyant un de ses esclaves à l'article de la mort, disoit, *ma fille est toute seule au País des morts entre les Européens, sans parens & sans amis. Il faut qu'elle seme du blé d'Inde, & des citrouilles. Baptise mon esclave, avant qu'il meure, afin qu'il serve ma fille au País où vont les Ames des Européens après leur mort.*

Une autre étant à l'extrémité crioit: *Je ne veux point être baptisée, car les Sauvages, qui meurent Chrétiens, sont brulez par les Européens dans le País des Ames.* Quelques Sauvages disoient, que nous les baptisons pour

les rendre nos esclaves dans l'autre monde. D'autres me demandoient, s'ils y avoit bonne chasse au País où je voulois que leurs morts allassent, après avoir été baptifez. Quand on leur répond, qu'on n'y boit ni ne mange, *je ne veux donc pas y aller*, disent-ils, *parce que je veux manger*. Si on ajoute, qu'ils n'auront pas besoin de se nourrir, ils mettent la main sur la bouche par admiration, & disent, *tu est un grand menteur. Est-ce qu'on peut vivre sans manger ?*

Un de ces Sauvages me racontoit qu'un de leurs Vieillards étant mort, trouva des Européens au País des Ames, qui le caresserent, & lui firent fort bonne chere. Ensuite il alla au lieu où sont les Sauvages, qui le reçurent aussi très-bien. Il y avoit tous les jours des festins, auxquels les Européens étoient fort souvent invitez, parce que là il n'y a jamais de guerres, ni de querelles. Après que ce Vieillard eut admiré tous ces País, il revint, & raconta toutes ses aventures à ceux de sa Nation. Nous demandames au Sauvage, s'il croioit cela. Il répondit que non : que leurs Anciens le disoient : mais que peut-être ils mentoient.

Ces Peuples admettent quelque sorte de génie en toutes choses. Ils croient un Maître de la vie : mais ils en font diverses applications. Quelques-uns ont un corbeau décharné, qu'ils portent toujours avec eux, & qu'ils disent être le maître de leur vie. D'autres ont un hibou, & d'autres enfin un os, un coquillage de mer, & autres choses semblables. Quand il entendent crier un Hibou, ils tremblent & en tirent un mauvais augure. Ils ont beaucoup de creance pour  
les

les songes. Ils ne donnent pas les os des Castors, ni des Loutres à leurs chiens. Je leur en ai demandé la raison. Ils m'ont répondu, qu'il y avoit un *Otkon* ou Esprit dans les bois, qui le diroit aux Castors & aux Loutres, & qu'après cela ils n'en prendroient plus. Je leur demandai ce que c'étoit que cet Esprit. Ils me répondirent que c'étoit une femme qui savoit tout, & qui étoit la maîtresse de la chasse.

Pendant que j'étois en Mission au Fort de Frontenac, une Sauvagesse s'étoit empoisonnée dans les bois par accident. Les Chasseurs la rapportèrent dans sa Cabanne, & je la fus voir après qu'elle fut morte. Je les entendis causer auprès du corps mort. Ils disoient, qu'ils avoient vû sur la neige les traces d'un serpent qui étoit sorti de la bouche de cette femme, & faisoient ce recit fort sérieusement. Pendant qu'ils raisoient ainsi, une vieille femme fort superstitieuse dit qu'elle avoit vû l'Esprit, qui l'avoit tuée, passant près d'elle.

Un garçon Sauvage d'environ dix & huit ans s'étoit mis dans l'esprit qu'il étoit fille. Il prit si bien cette fantaisie, qu'il agissoit en toutes choses sur ce pied-là. Il s'habilloit comme les filles, & faisoit les mêmes ouvrages qu'elles. Un vieux Sauvage, que nous avons attiré dans le Fort, & qui étoit Chef de son Village, me dit un jour, qu'*Onontio*, (c'est le nom qu'ils donnent au Gouverneur général du Canada, & c'étoit le Comte de Frontenac en ce tems-là, ) arriveroit ce jour-là, à l'heure que le Soleil seroit en un tel endroit, & cela arriva précisément com-

comme il l'avoit dit. Ce même Vieillard, qu'on appelloit *Ganneoufe Kàera*, c'est-à-dire le Barbu, étoit le seul de tous les Sauvages, à qui j'ai vû de la Barbe. Ordinairement les Peuples de l'Amérique Septentrionale s'arrachent le poil ; lorsqu'il est encore follet, & c'est pour cela qu'ils n'ont point de barbe. J'avouë que je ne savois que dire, lorsque je vis le Comte de Frontenac arrivé. Cet homme n'en avoit appris aucune nouvelle de personne. Il me dit seulement, lorsque je lui demandai, comment il l'avoit su, qu'il l'avoit appris d'un Jongleur, qui se mêloit de prédire l'avenir. Je crois cependant que leurs predictions sont plutôt l'effet du hazard, que d'aucun commerce qu'ils aient avec le Démon.

XXX. A l'égard de leur conversion, dont j'ai déjà touché quelque chose, on y trouve plusieurs obstacles : mais en général la difficulté vient de l'indifférence qu'ils ont pour toutes sortes de choses. Quand on leur parle de la Création du Monde, & des Mysteres de la Religion Chrétienne, ils disent que nous avons raison, & ils applaudissent en général à tout ce que nous leur disons. Ils croiroient commettre un grand outrage, s'ils faisoient paroître le moindre soupçon d'incrédulité à l'égard de ce qu'on leur propose : mais après avoir approuvé tous les discours qu'on leur fait sur ces matieres, ils prétendent que nous devons avoir de notre côté toute la déference possible pour les contes qu'il nous font touchant ce qui les regarde. Quand nous leur répondons, que ce qu'ils nous disent n'est pas véritable, ils repliquent, qu'ils ont acquiescé à tout ce que nous

nous leur avons dit, que c'est manquer d'esprit que d'interrompre & soutenir qu'on avance des choses fausses. *Tout ce que tu nous as appris, disent-ils, touchant ceux de ton Pays, est comme tu l'as dit: mais il n'en est pas de même de nous, qui sommes d'une autre Nation, qui habitons les terres qui sont au décadu grand Lac.*

Le second obstacle à la conversion des Sauvages vient de leur grande superstition, comme nous l'avons déjà dit.

Le troisième vient de ce qu'ils ne sont pas sédentaires. Pendant que j'étois au Fort de Frontenac, le Pere Luc Buisset & moi fumes occupez une grande partie de l'année à apprendre à plusieurs enfans Sauvages nos prieres ordinaires, & même à lire en Langue Iroquoise. Leurs parens assistoient au service qui se faisoient dans la Chapelle. Ils levoient les mains au Ciel, se mettoient à genoux, se frapotent la poitrine, & demouroient dans un grand respect en notre présence. Ils paroissent même touchez de nos cérémonies: mais ils en en usoient de la sorte, parce qu'ils croyoient nous faire plaisir, & du reste leur but étoit d'avoir quelques presens des Européens. Mais quand même ils auroient quelque dessein à se convertir, ils y renonceroient bien tôt, parce qu'ils ne s'arrêtoient dans leurs villages que pendant qu'il faut semer ou recueillir le blé d'Inde; ce qui dure peu. Tout le reste de l'année se passe à la guerre ou à la chasse. Alors ils emmenent leurs familles avec eux, & sont absens de cette maniere, pendant huit ou neuf mois. Leurs enfans, qui ont commencé à apprendre quelque chose, oublient alors tout ce qu'on leur

leur avoit enseigné, & reprennent leurs superstitions, & leurs manieres de vivre. D'ailleurs les Jongleurs & les vieux Sauvages superstitieux attachez, comme ils sont, à leurs interêts, tachent de porter leurs gens à nous haïr, de peur qu'ils n'ajoutent foi à ce que nous leur enseignons.

Les Marchands, qui traitent ordinairement avec les Sauvages dans le dessein de profiter de leur trafic, sont souvent cause du peu de progrès qu'on fait dans la conversion de ces Peuples: parce que ne pensant qu'à tromper pour devenir riches en peu de tems, il n'y a point de stratagêmes, qu'ils n'employent pour avoir les pelleteries des Sauvages à bon prix. On les voit se servir de menfonges & de fraudes, pour debiter leurs effets, & pour y gagner au double, s'ils peuvent. Cela sans doute est capable d'éloigner l'esprit des Sauvages d'une Religion, qu'ils voyent accompagnée de tant de fourberies & d'artifices par ceux qui en font profession.

On peut dire aussi qu'il y a quelques Missionnaires, qui sont cause en partie du peu de progrès, que la predication de l'Évangile fait parmi ces Barbares. Il est difficile d'apprendre leurs Langues, parce qu'elles sont fort différentes les unes des autres, & qu'elles n'ont point de raport entr'elles. Il faut donc bien du tems pour leur insinuer nos Mysteres, & à moins que le Saint Esprit n'agisse extraordinairement pour leur conversion, il y a peu de fruit à esperer des Missions. D'ailleurs les différentes methodes, dont on se sert pour les instruire, contribue beaucoup à retarder leur conversion. Les uns veulent commercer par la par;

partie animale, les autres par la spirituelle. Chacun abonde en son sens, & croit sa méthode la plus assurée. Afin donc de réussir parmi ces peuples, il faudroit de l'uniformité dans la manière de les enseigner : sans cela ils ne savent à quoi s'en tenir, ce qui sans doute les retient dans leur ignorance & dans leur aveuglement.

Je mets bien de la différence entre le zèle & les travaux infatigables des Missionnaires, & les prétendus succès que l'on croit avoir eu dans les conversions, & dont on se vante dans le monde. Ceux qui sont absolument dégagés des biens temporels, & qui ont été en Mission parmi les Peuples de l'Amérique Meridionale, ont fait sans doute de grands progrès dans ce pays-là. On y voit quarante ou cinquante Provinces de notre ordre, où l'Évangile est annoncé, après y avoir détruit l'idolatrie & les superstitions qui y regnoient. Mais il faut avouer, que ceux qui ont travaillé dans l'Amérique Septentrionale n'ont pas fait les mêmes progrès. Ils se sont appliqués à humaniser ces Peuples Barbares, & à les rendre susceptibles de quelque police. Ils ont pourtant arrêté autant qu'ils ont pu leur brutalité. Ils ont même tâché de les défabuser de leurs anciennes superstitions : Cependant il faut avouer, qu'ils n'ont fait que très peu de progrès. Par je ne sais quelle fatalité, ces Nations Barbares sont encore très-Sauvages, & attachées à leurs vices abominables; sans y trouver des sentimens d'humanité, sur tout parmi les Iroquois, où j'ai demeuré assez long-tems.

Ces peuples sont ce qu'ils étoient il y a quarante ans & plus; bien qu'on ait publié plu-

seurs Livres, qui traitent des grandes conversions, qui se sont faites, dit-on, parmi les Iroquois & les Hurons. On assuroit en ce tems-là, que ces Barbares avoient bâti autant d'Eglises & de Chapelles, qu'ils en avoient détruit auparavant, &c. Cependant l'expérience fait voir encore que ces Peuples sont les mêmes qu'ils ont été de tout tems, fiers, & cruels, & sur tout ennemis de l'esprit du Christianisme. Je ne pretens pas nier ici, que les Missionnaires n'ayent rempli fidèlement les devoirs de leur Ministère. Je veux croire, que rien n'a manqué à l'instruction des Sauvages, soit du côté du zèle, soit du côté de l'affiduité. Mais enfin la semence de la Parole est tombée dans une terre ingrate & stérile. Quoi qu'il en soit, c'est toujours beaucoup, que l'on baptise des enfans, & quelques Adultes moribonds qui paroissent le souhaiter. C'est là, ce semble, un gain sûr pour l'éternité: mais pour ceux qui sont en santé, le nombre des convertis est fort peu considérable. Celui de ceux qui perséverent dans la Religion Chrétienne est encore beaucoup plus petit, sur tout si l'on a égard aux travaux d'un grand nombre d'Ouvriers, qui s'employent aux Missions depuis soixante ou quatre-vingt ans. Mais enfin les soins du Missionnaire seroient heureusement recompensez, s'il avoit la gloire de convertir & de sauver une seule Ame.

La fonction la plus assurée des Missionnaires consiste à administrer les Sacremens à ceux qui vont en traite parmi les Sauvages. Aussi est-il vrai de dire, que dès que les pelleteries & les Castors commencent à manquer par-

mi les Sauvages, les Européens s'en retirent, & ne se trouvent point parmi eux. C'est le reproche que les Sauvages firent un jour en présence de M. le Comte de Frontenac, en plein Conseil aux *trois Rivieres* en Canada à quelques Missionnaires. *Tout le tems, que nous avons eu des Castors, & des pelletteries*, dit un Capitaine Sauvage, *celui qui nous faisoit la priere étoit avec nous. Il instruisoit nos enfans, & leur aprenoit le Catéchisme. Il étoit inséparable de nous, & assistoit quelquefois à nos festins. Mais quand nos marchandises ont été épuisées, il a cru qu'il étoit inutile parmi nous.*

Aussi est-il vrai de dire, que la plûpart des Missions qu'on avoit établies depuis quarante ans ont cessé & ne subsistent plus aujourd'hui. Témoins celles de la grande Baye du Fleuve St. Laurent, de Ristigouche, de Nipisigui, de Miskou, Cap-Breton, Port-royal, de la Riviere du Loup, du Cap de la Magdelaine, des trois Rivieres, & plusieurs autres qui étoient établies chez les *Hurons* au haut de ce Fleuve. Ceux qui étoient Missionnaires en ces quartiers-là ont trouvé bon de les quitter, & d'abandonner même Tadoussac pour s'établir à *Chigoutimi*.

Si Dieu me conserve la santé & la vie, je pourrai bien faire connoître quelques autres obstacles à la propagation de l'Evangile parmi les Sauvages de l'Amerique. Je dirai seulement ici, que quand on veut s'employer utilement aux fonctions de ce penible Ministère, il faut fouler aux pieds les richesses, & se contenter d'une subsistance mediocre, selon que l'Apôtre nous ordonne de mépriser les biens de la terre.

XXXI. Les Sauvages se soucient fort peu des civilitez de notre Europe. Ils se mettent même à rire, quand ils voyent nos gens occupez à s'en faire l'un à l'autre. Lors qu'ils arrivent à quelque lieu, ils ne saluent presque jamais ceux qui y sont. Ils demeurent accroupis, & ne regardent personne. Ils entrent par fois dans la premiere Cabanne qu'ils trouvent, sans dire un mot. Ils prennent place où ils peuvent, & allument ensuite leur pipe ou leur Calumet. Ils fument sans rien dire, & s'en vont de même. Lors qu'ils entrent dans nos maisons bâties & meublées à l'Européenne, ils prennent la premiere place. S'il y a une chaise au milieu du foyer, ils s'en saisissent, & ne se levent pour qui que ce soit. Ils font autant de cas de leurs personnes, que du plus grand & du premier homme du monde.

Dans les terres du Nord les hommes & les femmes Sauvages ne cachent que ce que la pudeur ne permet pas de montrer. Tout le reste de leur corps est nud. Les Sauvages du Sud sont absolument nuds, sans en avoir aucune honte. Ils lachent des vens devant tout le monde, sans aucun scrupule, & sans se soucier de personne. Ils traitent leurs Anciens avec beaucoup d'incivilité, lorsqu'ils sont hors du Conseil. Leurs discours ordinaires, tant des hommes que des femmes mêmes; ne sont que des saletez perpetuelles.

Pour le commerce que les hommes ont avec les femmes, ils s'en cachent ordinairement. Cependant ils prennent par fois si peu de précautions à cet égard, qu'ils y sont souvent surpris. D'ailleurs les Sauvages n'observent aucune des régles de cette honnêteté

naturelle, que l'on voit en usage parmi les Européens entre les personnes des deux Sexes. On ne leur voit pratiquer aucune des careffes, ni des manieres d'agir, qui font ordinaires parmi les personnes de l'Europe. Tout s'y passe groffierement & avec brutalité.

Ils ne lavent jamais leurs plats de bois ou d'écorce, leurs écuelles, ni leurs cueillieres. Quand les femmes ont nettoyé leurs petits enfans avec les mains, elles les essuyent fort superficiellement à un morceau d'écorce, après quoi elles touchent fans façon la viande qu'elles mangent. Cela m'a fait souvent de la peine, jufqu'à m'empêcher de manger avec ces gens dans la Cabanne, où l'on m'avoit invité. Ils ne se lavent presque jamais les mains ni le vilage. Les enfans respectent fort peu leurs Peres & Meres. Il leur arrive même souvent de les battre, fans qu'on les en chatie, parce que, difent-ils, les coups les rendent timides, & les empêchent d'être bons foldats. Ils mangent quelquefois en reniflant & en soufflant comme des bêtes. Si tôt que les hommes font entrez dans une Cabane, ils se mettent à fumer. S'ils trouvent un pot couvert ils ne font point de difficulté de le découvrir pour voir ce qui est dedans. Ils mangent dans le plat où leurs chiens ont mangé, fans le nettoyer. Lors qu'ils mangent de la viande grasse, ils frottent leurs mains à leurs vilages & à leurs cheveux pour les nettoyer. Ils lâchent des vents par la bouche à tous momens.

Ceux qui ont troqué des chemifes, avec les Européens ne les lavent jamais. Ils les laiffent ordinairement pourrir sur leur dos.

Ils

Ils coupent rarement leurs ongles. Ils ne lavent presque jamais la viande qu'ils veulent cuire. Leurs Cabannes dans le Nord sont ordinairement fort sales. Je fus surpris un jour de voir une fort vieille femme, qui mordoit les cheveux d'un enfant, & qui en mangeoit les poux. Les femmes n'ont point de honte de lacher leur eau devant tout le monde : mais au reste elles feroient un lieuë de chemin dans les bois, pour décharger leur ventre, plutôt que de s'exposer à la vûë du monde. Quand les enfans ont pissé sur leurs couvertures, elles jettent leur urine avec les mains. On voit souvent ces peuples manger couchez comme les chiens. En un mot ils ne se gênent en rien du monde, & agissent en tout fort brutalement.

Avec tout cela on ne laisse pas de trouver parmi eux plusieurs choses honnêtes & bien-séantes. Lorsque quelqu'un entre dans leurs Cabannes, pendant qu'ils magent, ils lui presentent ordinairement leurs plats plein de viande, & on leur fait un fort grand plaisir; quand on mange tout ce qu'ils donnent. Ils aimeroient mieux être deux jours sans vivres, que de laisser sortir sans presenter de bon cœur tout ce qu'ils ont. Si par hazard les portions sont distribuées, lorsqu'on arrive, la femme qui fait cette distribution, trouve le moyen d'accommoder les choses de telle maniere, qu'elle en donne à ceux, qui surviennent. Quelques Sauvages nous presentoient les nattes les plus propres, & la plus belle place de la Cabanne, quand nous leur rendions visite. Ceux qui ont fréquenté parmi les

Européens, nous saluent, quand ils nous rencontrent. C'est aussi la coutume de ces Peuples, quand ils ont reçu quelque présent, d'en renvoyer chez ceux, qui le leur ont fait.

Encore qu'ils en usent fort incivilement à l'égard de leurs Anciens, ils ont pourtant beaucoup de respect & de déférence pour leurs Conseils. Ils les suivent exactement, & avouent, que leurs Vieillards ont plus d'expérience, & savent mieux les affaires qu'eux. Si un Ancien avoit dit à un jeune homme, en présence des autres, par manière de reproche, *tu n'as point d'esprit*, le jeune homme iroit s'empoisonner à l'heure même, tant ils sont sensibles & délicats. Dans les assemblées, qui se font pour délibérer des affaires, les jeunes gens n'oseroient se donner la liberté de parler, à moins qu'ils ne soient interrogés.

Dans leurs festins ils distinguent souvent les plus considérables d'avec les autres. Ils leur donnent la tête entière de la bête qu'on a tuée, ou la plus considérable portion de ce qui est préparé. Jamais ils ne mangent dans un même plat, à moins qu'ils ne soient en guerre, parce qu'alors ils ne gardent pas tant de mesures. Ils se font des présens les uns aux autres, & se traitent aussi réciproquement. Ils ont encore une grande déférence pour les Vieillards, en ce qu'ils leur laissent tout le gouvernement des affaires, parce que cela passe pour honorable parmi eux.

J'ai connu un Sauvage, qui s'appelloit *Garagontié*, c'est à dire le *Soleil qui marche*. Il haranguoit un jour devant Monsieur le Comte de Frontenac, & à toutes les fois qu'il recommençoit un nouveau discours, il

étoit

otoit son bonnet, & prononçoit sa harangue en Orateur. Un autre Capitaine des *Flisgoins* voiant une petite fille, qu'il avoit donnée au Comte de Frontenac pour être instruite, lui dit fort civilement, *Onnontio*, (c'est ainsi qu'ils appellent le Gouverneur du Canada, & ce mot signifie une belle montagne.) *Tu es le maître de cette fille. Fais en sorte qu'elle apprenne à bien lire, & à bien écrire. Quand elle sera plus grande, tu me la vendras, ou tu la prendras pour ta femme.* Ce qui fait voir, qu'ils s'estiment autant que les plus grands personnages du monde.

J'ai connu particulièrement un Iroquois, qui s'appelloit *Atreouati*, c'est-à-dire : la *grand' geule*. Cet homme mangeoit comme les Européens. Il lavoit ses mains dans un bassin avec le Gouverneur. Il se mettoit à table le dernier, déplioit sa serviette fort proprement, & mangeoit avec la fourchette. En un mot il faisoit comme nous. Mais souvent il le faisoit par malice, ou par singerie, pour avoir quelque présent du Gouverneur. Cet homme étoit extrêmement fin & rusé. Le Comte de Frontenac avoit cette complaisance pour les Sauvages qu'il vouloit ménager ; parce qu'il savoit que les Iroquois sont les plus redoutables ennemis que les François puissent avoir dans toute l'Amérique Septentrionale.

XXXII. Généralement parlant, tous les Sauvages des Nations, que j'ai fréquentées dans l'Amérique Septentrionale, ont une extrême indifférence pour toutes choses. Ils regardent tout comme fort au dessous d'eux, & quand ils auroient cent mille écus, ou chose

qu'ils estimeront autant, ils la donneront pour avoir ce qu'ils souhaitent, & s'en défairoient sans peine. Je puis dire pourtant, que de toutes les Nations de l'Amérique, il n'y en a point de plus indifférente, que les *Iroquois*. Ils se croient les maîtres des autres Peuples, & ont été assez hardis, pour déclarer plusieurs fois la guerre aux François, qui sont en Canada. Ils en seroient même venus à bout autrefois, s'ils avoient connu leurs forces. Cependant leur indifférence pour toutes choses soit pour la paix, soit pour la guerre, les a souvent portés à faire des paix fourrées avec les Canadiens. Au reste ils sont persuadés, qu'à moins qu'on n'envoie de grands renforts de troupes à ces gens-là, ils les détruiront absolument quand ils voudront, & ruineront le commerce qu'ils ont avec eux. Quelques efforts que l'on emploie contre eux, jamais ne peut-être leurs ennemis ne les extermineront, & ne pourront se dédommager des frais, qu'il faudra faire pour cela. Il n'y a que des coups à gagner avec eux, & on a bien de la peine de se garantir de leurs trahisons.

Ils ont une grande complaisance pour tout ce qu'on leur dit, & sont fort sérieusement en apparence tout ce qu'on les prie de faire. Quand nous leur disions, *prie Dieu avec moi, mon frere*, ils le faisoient d'abord, & répondoient mot à mot selon les prières qu'on leur avoit apprises dans leur langue. *Mets toi à genoux*. Ils s'y mettoient. *Ote ton bonnet*, ils l'otoient. *Tai toi*, ils se taisoient. *Ne fume point*, ils cessoient aussitôt. Si on leur disoit: *écoute moi*, ils écoutoient fort tranquillement. Si on leur don-

noit

noit quelques Image , un Crucifix , ou des Chapelers , ils s'en servoient comme de bijoux pour s'orner , de même que si c'eût été de la raffade ou de la porcelaine. Quand je leur disois : c'est demain le jour de Dimanche , ou de la prière , ils me répondoient , *Niaonâ, voila qui est bien.* Je leur disois quelque fois , promettez au grand Maître de la vie , de ne vous plus enyvrer , ils répondoient *Netbo, oui, je vous le promets.* Cependant dès qu'ils avoient de l'eau de vie, ou d'autres boiffons fortes , qu'ils troquoient contre les François , ou les Anglois , avec lesquels ils font commerce de pelletteries , ils recommençoient tout de nouveau à s'enyvrer , comme si de rien n'étoit. Quand je leur demandois , s'ils croioient au grand Maître de la vie , du ciel & de la terre , ils disoient qu'oui. Cependant les femmes Sauvages , que quelque Missionaires ont baptisées , & qui se sont mariées ensuite en face d'Eglise avec des François du Canada , quittent souvent leurs maris , & en prennent d'autres : disant qu'elles ns sont pas soumises aux Loix des Chrétiens , & qu'elles ne se marient qu'à dessein de demeurer avec le Mari , qu'elles prennent , tout le tems qu'ils s'accorderont bien ensemble ; qu'elles ont au reste la liberté toute entiere de changer.

XXXIII. Avant que d'entrer dans le détail des Pais charmans , qui sont au Nord & au Sud de l'Amerique Septentrionale , il est bon de dire deux mots des terres du Nord , afin qu'on puisse reconnoître par là , qu'il seroit fort aisé , d'y établir de puissantes Colonies.

Il faut avouer , qu'il y a de vastes forêts à

défricher, depuis le Canada jusques aux terres de la Louïsianne, le long du Fleuve Mississipi. Ainsi on seroit obligé d'employer b en du tems à cette entreprise: mais on fait que tous les nouveaux établissemens donnent de l'ouvrage.

On a tiré de grands avantages autrefois, & on en tire encore aujourd'hui, de la pêche des poissons, dont on séchoit une partie, parce qu'on en faisoit un grand commerce dans les Païs chauds. Cela montoit au siècle passé à plus de mille ou douze cens Vaisseaux. Le grand Banc de Terre neuve, les bancs voisins, les Isles voisines, le Cap Breton, l'Isle persee & l'Acadie sont très-propres pour la pêche. Cette pêche étoit une mine intarissable pour le Royaume, & qu'on n'auroit pû même lui oter, si on l'avoit soutenue par de bonnes Colonies. Plusieurs Vaisseaux peuvent aller tous les ans à la pêche des Marsoins, des Baleines, & des Loups-marins, dont on peut tirer plusieurs barriques d'huile, propres aux Manufactures domestiques, & même en transporter une partie dans les Païs étrangers.

On fait que la pêche, qui se fait sur les Côtes du Canada, est la cause des premiers établissemens que l'on a fait dans ces endroits de l'Amérique. Il est vrai, que l'on n'a pas encore eu le tems, ni le moien de sonder le Païs, pour reconnoître, s'il y a des Mines. Cependant on y a trouvé de l'étain, du plomb, du cuivre, & du fer en plusieurs lieux, & on en découvrira sans doute dans la suite, si on a le loisir d'y penser. D'ailleurs le Païs est fort propre à fournir les  
bois

bois nécessaires pour faire valoir les Mines qu'on y trouvera , à cause des grandes forêts qui y sont. Il y a plusieurs endroits où l'on trouve une espèce de marbre bâtard , & de grandes mines de charbon de terre , propres pour les forges , & l'on y a encore un certain plâtre qui ressemble assez à de l'Albâtre.

Plus on avance dans le País , & plus on trouve de belles forêts pleines d'arbres gommeux , propres à faire le Goudron des Vaisseaux , des mats de navires , des Pins , des Cedres , & des Erables , propres à toutes sortes d'ouvrages , & sur tout à construire des Vaisseaux. Pour ce qui est des Armées navales , qu'on y pourroit former , les Matelots pourroient y avoir de l'emploi en tous tems , & y trouver facilement les moyens d'y entretenir leurs familles. Ils se façonneroient même encore davantage à la Mer par le commerce & la navigation de l'Occident , parce qu'on y voiage beaucoup plus que dans l'Orient , & que le nombre des Vaisseaux y est plus grand.

Au commencement de l'établissement qu'on fit d'une Colonie dans le Canada , elle retiroit tous les ans cent mille écus de profit , sans y comprendre le gain des particuliers. En 1687. cette somme avoit triplé & au delà en pelleteries , dont les Vaisseaux de retour étoient chargez. Et quoi qu'on les aille chercher beaucoup plus loin qu'au commencement , c'est pourtant un commerce qui ne tarira jamais , comme nous l'avons observé , par les grandes découvertes que nous avons faites.

Il est certain que les pelleteries, qu'on peut avoir dans le Nord, sont capables de faire faire de très-grands profits. On y trouve des peaux d'Elans, ou d'Orignaux, comme on les appelle dans le Canada, des Ours, des Castors, des Loups-cerviers, des Renards noirs, qui sont d'une beauté merveilleuse, & qui ont valu autrefois cinq ou six cens frans, à cause de leur rareté, des Renards communs, des Loutres, des Martres, des Chats Sauvages, des Chevreuils, des Cerfs, des Porc-épics, des coqs d'Inde, qui sont d'une grosseur extraordinaire, des Outardes, & une infinité d'autres animaux, dont je ne fai pas le nom.

On y pêche, comme je l'ai dit, des Eurgeons, des Saumons, des brochets, des carpes, des brèmes extrêmement grandes, des Anguilles, des poissons armez, des poissons dorez, des Achigans, des Barbues d'une grandeur prodigieuse, & d'autres sortes de poissons sans nombre. On y trouve une infinité d'Alouetes de mer, qui sont comme des pelotons de graisse. On y tue des Perdrix, des Canars de toutes sortes, des Huards, qui imitent la voix humaine par leurs cris, & qui sont d'une beauté & d'une diversité de couleurs admirables, des Tourterelles, des Ramiers, des Grues, des Herons, des Cignes, des Outardes, & une fort grande abondance de toute sorte d'autre gibier.

Le grand Fleuve de St. Laurent, dont j'ai fait mention plusieurs fois, traverse le País des Iroquois par le milieu, & y fait un grand Lac, que les Sauvages appellent *Onsario*, c'est-à-dire, le beau Lac. Il a près de

de cent lieues de longueur, & on peut juger par son grand circuit, des villes & des bourgades, que l'on y pourroit bâtir. Ces lieux aiant correspondance avec la Nouvelle Jorck, les personnes éclairées jugeront de quelle utilité seroit le commerce qu'on feroit dans ces établissemens. On doit remarquer, que le milieu de ce Fleuve est plus près de la Nouvelle Jorck, que de Quebec Capitale du Canada.

Le Fleuve de St-Laurent du côté du Sud à une branche, qui vient d'une Nation, qu'on appelle les *Nez Percez*, ou les *Outtaouäs*. Au Nord on trouve les *Algonquins*. A l'Est habitent les Loups près de la Nouvelle Jorck. Au Sud du même Fleuve est la nouvelle Angleterre, ou Boston. Au Sud-Oüest la Virginie. A l'Oüest les *Hurons*, appelez ainsi, parce qu'ils brulent leurs cheveux, & n'en laissent que sur la tête en forme de hure de Sanglier. Cette Nation a été presque toute détruite par les Iroquois.

La grande Baïe de *Hudson* a été découverte par le Sieur Desgroseliers Rochouchart, avec qui j'ai été souvent en Canot, pendant que j'ai demeuré dans le Canada. Cette Baïe est au Nord de la nouvelle France, & du Fleuve St. Laurent. Elle a plus de quatre cens lieues d'étendue en tout sens. Par terre elle n'est pas fort éloignée de Quebec. Cependant on compte au moins huit cens lieues depuis Quebec en descendant le Fleuve, pour s'y rendre par la Mer, & la navigation n'en est pas aisée. Le Sieur Desgroseliers fut un jour obligé de relacher, & n'y put aborder qu'à la seconde fois. Il est

même fort difficile d'y aborder, à cause des frimats presque continuels qui y regnent.

Pendant que j'étois à Québec, les Canadiens disoient, que le Sr. Desgroseliers leur en faisoit accroire, lors qu'il les assuroit, qu'on avoit de la peine à s'y rendre, à cause des glaces de sept ou huit pieds d'épaisseur, qui y dérivent du Nord, avec des Arbres entiers & la terre même, qu'elles entraînent avec elles: qu'on y voit des Oiseaux, qui y font leurs nids, & que ces glaces paroissent comme de petites Isles. Je n'affirme pas, que les choses soient tout à fait telles que je viens de les représenter. Mais ledit Sieur & d'autres m'ont assuré, qu'ils ont passé entre des glaces, qu'il faut traverser l'espace de quatre cens lieuës: \* qu'elles y sont prodigieusement grandes, souvent élevées les unes sur les autres, poussées par les vens, & plus hautes que les Tours des grandes villes, souvent même escarpées comme des Rochers enfoncés dans la Mer. Ainsi on ne doit pas s'étonner, de ce que les Navigateurs nous disent, que sur ces bancs de glace ils y ont posé des Forges où les Forgerons ont fait des Ancres, & d'autres gros ferrémens pour leurs Vaisseaux.

† La Cour de France avoit ordonné aux Navigateurs du Canada, de chasser de la Baïe de Hudson tous les Anglois. Mais ils en furent avertis, & ne manquèrent pas de prévenir les Canadiens, en envoyant quatre gros Vaisseaux au secours des leurs.

Enfin pour ce qui est des terres du Nord,

\* Voyez la description de ces glaces prodigieuses dans les Tomes 2. & 4. de ce *Recueil de Voyages au Nord.*

† On trouvera, dans le tome 6. du *Recueil de Voyages au Nord.* une Relation nouvelle & curieuse de cette Baïe.

& du Fleuve de Saint Laurent, on y trouve des Mines de fer, & d'acier capables de rendre quarante à cinquante pour cent de profit, quand on y voudra travailler. On en trouve de plomb, qui peuvent produire environ trente pour cent, & de cuivre, qui peuvent en donner dix-huit. Selon toutes les apparences on en pourroit découvrir d'or & d'argent, si on les cherchoit. On y avoit envoieé des Mineurs pendant que j'y étois. Mais les François vont un peu vîte dans leurs entreprises. Ils veulent devenir riches en trop peu de tems, & ils se sont rebutez, parce que ces Mines ne leur apportoient pas l'abondance tout d'un coup. Messieurs Genin, Pere & Fils, qu'on y avoit envoieé, pour y faire travailler aux Mines, me dirent alors que la Compagnie ne leur donnant pas les apointemens, qu'on leur avoit promis, ils avoient pris la résolution de s'en retourner chez eux à Paris. Que si les François, qui étoient alors en Canada, eussent eu autant de flegme que d'autres Nations, selon que Mr. Genin le Pere me le dit en ce tems-là, ils y auroient indubitablement réüssi.

Les terres du Fleuve de St. Laurent produisent aussi toutes sortes d'herbages, & de semences. On y trouve les materiaux propres à bâtir des Vaissaux, des madriers, des planches de bois de Chêne, & de toute autre espece. La prodigieuse quantité de sapins qui s'y rencontrent fournit abondance de godron. Les pelletteries, & les cendres, dont on peut faire de la potasse, desquelles on peut tirer plus de cent cinquante mille livres tous les ans, & qui seules peuvent faire

re subsister grand nombre de pauvres gens, produiront un profit considerable pour les Colonies, qu'on établira dans ce Pais-là.

J'ai parlé dans ma premiere Relation de la Louisianne, de plusieurs animaux qui s'y trouvent : mais outre ceux là , on y trouve grand nombre de Taureaux & de Vaches Sauvages, qui portent une laine frisée. On peut les apprivoiser , & s'en servir ensuite au labourage. Ils peuvent aussi servir à la nourriture , & l'on pourroit les tondre tous les ans comme les moutons , pour en faire des draps aussi fins & aussi bons qu'ils y en ait dans l'Europe. Les Sauvages, qui habitent dans ces Pais-là, n'ont jamais pû détruire ces animaux, qui changent de contrées selon les saisons. On y trouve encore plusieurs herbes medecinales , qui ne sont pas en Europe, & dont l'effet est infallible selon l'experience, que les Sauvages en ont faite. Ils s'en servent pour guerir toutes leurs plaies, pour la fièvre tierce & quarte, pour se purger, pour appaiser la douleur des reins, & pour de semblables maux : mais il y a aussi quantité de poisons , comme de l'écorce de citronnier sauvage , & d'autres, dont ces peuples se servent pour faire mourir leurs ennemis. Les Serpens sont communs en de certains endroits, particulièrement les couleuvres, les aspics, & les serpens sonnettes. Ils sont prodigieusement longs & gros, & mordent dangereusement les passans. Cependant ils ne le font, que quand on touche les herbes, ou les bois, où ils se trouvent : il y a des remedes souverains contre leurs blessures dans les lieux où ils habitent. On  
trou-

trouve aussi en ces pais-là des grenouilles d'une grosseur surprenante, & leur croassement est presqu'aussi fort & penetrant, que le meuglement des Vaches.

On voit en ces pais-là les mêmes Arbres, que dans l'Europe. Mais il y en a d'une autre espece, comme je l'ai remarqué, par exemple des cottoniers, & autres. Ces Arbres jettent de profondes racines, & deviennent extrêmement hauts, ce qui marque assez la bonté & la fertilité du terroir. Enfin peut-être que par le moien de ces terres du Sud, on trouvera un passage, pour se rendre à la Chine, & au Japon, sans être obligé de passer la Ligne Equinoxiale.

XXXIV. Les Sauvages exercent de grandes cruautez contre les Européens, quand ils prétendent en avoir reçu quelque insulte. Ils font faire le cri de guerre par trois ou quatre Vieillards dans tous leurs Villages: & cela d'une voix qui a quelque chose de terrible, afin de se mieux animer à la vengeance.

D'abord les Vieillards & tous ceux qui sont destinez à tenir leurs Conseils, se rendent en diligence dans la plus grande Cabanne, où loge le principal Chef de la Nations. Un des Chefs, qui porte la parole, debute à peu-près par ces mots: *mes Freres, une telle Nation a tué nos gens.* ( Car quand on ne leur auroit donné qu'un très-foible sujet de mécontentement, ils ne manquent jamais de dire qu'on les a tuez. ) *Il faut aller en guerre contr'eux, les exterminer, & tirer vengeance du mal, qu'ils nous ont fait.* Si tous ceux qui assistent à ce Conseil ré-  
pon-

pendent les uns après les autres, *Netbo*, ou *Togenské*, & s'ils fument dans le Calumet de guerre, pendant qu'un petit Sauvage a soin de tems en tems d'entasser du Tabac dans la tête du Calumet; cela est pris pour le consentement unanime de la Nation & de ses Alliez. Dès alors des bandes de Guerriers partent pour ailer surprendre leurs ennemis, quoi que souvent ils ne soient pas coupables de ce que quelque Sauvage s'avise de leur imputer.

Les Iroquois se trouvant un jour irrités de quelque mécontentement, qu'un François du Canada leur avoit donné, ne voulurent point attaquer toute la Nation. Ils se contentèrent d'en tuer deux à coups de haches. Après avoir attaché leurs cadavres à de grosses pierres, ils les jettèrent dans le Fleuve, & les laisserent aller au courant de l'eau, pour dérober aux autres la connoissance de cette noire action. En effet on n'en auroit peut-être jamais rien sû, si les liens étant venus à se pourrir, l'eau n'eut jetté ces deux corps sur le rivage. Ces Sauvages se voyant soupçonnez du fait par les défenses qu'on leur fit de ne plus s'approcher du Fort, ni des Maisons des habitans, commencèrent à craindre que les Canadiens ne se vengeassent de cette action barbare. Pour en prévenir les effets, ils montèrent aux trois Rivières, où ils tinrent Conseil au nombre de huit cens hommes. Le resultat fut, qu'il falloit tâcher de surprendre, & de couper la gorge, à tout ce qu'il y a avoit alors de gens à Quebec capitale du Canada, laquelle étoit encore alors mal peuplée.

Il est difficile de garder le secret dans un Conseil tenu par tant de gens à la fois, & qui sans doute n'étoient pas tous d'un même sentiment. La Providence, qui veilloit pour la conservation de cette Colonie naissante, permit qu'un de ces Sauvages nommé la *Forière*, que nos Religieux avoient ménagé aux trois Rivieres pendant deux ans, & qui s'étoit attaché à eux d'inclination, en donnât avis à l'un des nôtres, nommé Frere Pacifique, qui en avertit les François. Cela les obligea de se retrancher dans un petit Fort de bois, revetu de de pieux, & de palissades assez mal en ordre. On n'épargna rien à ce Sauvage pour le récompenser de son avis. On le chargea de presens. On lui en promit encore de plus considerables, non seulement pour apprendre ce qui se machinoit contre les Canadiens, par ceux de sa Nation, mais encore pour l'obliger à les détourner de leur entreprise. Le Sauvage s'acquitta fort bien de sa commission. Il menagea si heureusement cette affaire, que non seulement il leur fit abandonner leur dessein, mais les persuada même d'y renoncer absolument, de se reconcilier avec les François, & de recevoir des vivres, dont ils avoient grand besoin alors. Ces Sauvages envoyèrent pour cet effet quarante Canots avec des femmes, & les Canadiens leur en fournirent autant que le tems le put permettre.

Les François reçurent avec beaucoup de joye les propositions de paix, qui leur furent faite en plein Conseil, par le Sauvage la *Forière* de la part des Iroquois, qu'il avoit ap-  
palez

païsez. Il fut dit, que les Chefs, & les Capitaines de la Nation rendroient les deux meurtriers aux Canadiens, pour en faire ce qu'ils voudroient: & leurs Anciens eurent ordre de se rendre à Quebec pour traiter de cette affaire. La proposition que la *Foriere* fit aux Sauvages sur ce sujet, les effraya d'abord. Mais faisant reflexion ensuite sur la foiblesse, & sur la douceur des François, qui étoient alors en Canada, & s'appuyant sur le crédit du Pere Joseph le Caron Recollet, qui leur avoit toujours fait paroître beaucoup d'amitié; ils persuaderent celui des deux, qui étoit le moins coupable, de descendre avec eux à Quebec. Cependant les Iroquois ordonnèrent à leur petite Armée de faire halte à demie lieue du Fort des François, pour attendre le succès de cette négociation. Les Iroquois presenterent leurs Criminels aux Canadiens, avec quantité de Robes de Castors, qu'ils donnerent pour esfuyer leurs larmes, selon leur coutume. En effet ils assoupirent l'affaire par leurs présens. C'est par-là qu'ils appaisent ordinairement la colere de ceux qu'ils ont irrités, qu'ils engagent leurs Alliez à la guerre, qu'ils font la paix, qu'ils délivrent les prisonniers, & que, selon leur maniere de dire, *ils ressuscitent les morts*. Enfin l'on ne parla, & ne répondit que par des présens, qui passèrent pour des paroles dans leurs Harangues.

Les présens, que les Sauvages font pour la mort d'un homme, qui a été massacré, sont en grand nombre. Mais ordinairement ce n'est pas celui, qui a assassiné, qui les offre.

fre. L'usage de ces peuples veut, que ce soient les parens, la Bourgade, ou même toute la Nation, selon la qualité, & la condition de celui qui a été tué. Si le meurtrier est rencontré par les parens du défunt, avant qu'il ait satisfait, il est mis à mort sur le champ. Suivant donc cette coutume, avapt que la *Foriere*, les Anciens, & les Capitaines des Sauvages eussent commencé à parler, ils firent un present de douze peaux d'Elans, ou Orignaux, pour adoucir les Canadiens; afin qu'on reçut agréablement ce qu'ils avoient à dire. Ils firent ensuite un second present, & le jetterent aux pieds des Canadiens, disant, que c'étoit pour nettoier la place sanglante où le meurtre avoit été commis: protestant qu'ils n'avoient eu aucune connoissance de cette affaire, qu'après le coup fait, & que tous les Chefs de la Nation avoient blâmé & condamné cet attentat. Le troisiéme étoit pour fortifier les bras de ceux qui avoient trouvé ces cadavres au bord du Fleuve, & qui les avoient porté dans le bois. Ils y ajoutèrent deux Robes de Castors, sur lesquelles ils devoient se reposer, pour se délasser du travail, qu'ils avoient souffert en les enterrant. Le quatriéme devoit servir à laver & à nettoyer ceux qui s'étoient souillez par ce massacre, & pour leur rendre l'esprit, qu'ils avoient perdu, quand ils firent ce malheureux coup. Le cinquiéme, pour effacer tout le ressentiment, que les Canadiens en pouvoient avoir. Le sixiéme, pour lier une paix inviolable avec les François, ajoutant, que de formais leurs haches seroient suspendues, sans fraper leurs coups, & qu'ils

les jetteroient si loin , que jamais personne ne les pourroit trouver ; c'est à dire , que leur Nation étant en paix avec les Européens n'auroit plus d'armes que pour la chasse. Le septieme étoit pour témoigner le desir , qu'ils avoient , *que les Canadiens eussent les oreilles percées* , c'est à dire dans leur style , *qu'elles fussent ouvertes à la douceur de la paix ; pour accorder aux deux meurtriers le pardon de la faute qu'ils avoient commise.*

Ils offrirent en suite quantité de colliers de porce'aine , pour allumer *un feu de Conseil* aux trois Rivieres , où les Iroquois étoient pour lors , & un autre feu à Quebec. Ils ajoutèrent encore un autre présent de deux mille grains de porcelaine noire & bleüe , pour servir de bois & d'aliment à ces deux feux. Il faut remarquer , que les Sauvages ne font presque jamais d'assemblée que le Calumet à a bouche. Le feu leur étant donc nécessaire pour fumer , ils en allument presque toujours dans leurs Conseils. Ainsi c'est une même chose chez eux *d'allumer un feu de Conseil* , *ou tenir une place pour se visiter* , & *s'assembler* , comme font les parens , & les amis , qui veulent traiter de leurs affaires. Enfin le huitième présent étoit pour demander l'union de leur Nation avec les Canadiens ; & ils ajoutèrent un grand collier de porcelaine , avec dix Robes de Castors & d'Orignaux , afin de confirmer tout ce qu'ils venoient de dire.

Quelque dessein qu'on eût à Quebec de punir les meurtriers , pour prevenir de pareilles cruautez dans la suite ; on fût pourtant obligé de leur pardonner , parce qu'on

n'étoit pas en état de résister à ces piteux ennemis. On leur demanda deux otages, pour servir de cautions de toutes leurs promesses, & ils donnèrent au Père Joseph deux jeunes garçons *Iroquois*, nommez *Nigamon*, & *Tebachi*, pour les instruire. Ensuite on renvoya les coupables, à condition néanmoins, qu'à l'arrivée des Vaisseaux, qu'on attendoit d'Europe, on décideroit cette affaire en dernier ressort.

Je me souviens, qu'étant en Canada, j'ai souvent ouï murmurer les François de cette affaire, & que même ils ont fait paroître qu'ils étoient fort indignez de cette action, qui étoit demeurée impunie. Depuis cela les *Iroquois* ont commis beaucoup d'autres attentats semblables, disant, qu'en enlevant ainsi des chevelures des François, ils en seroient quittes pour quelques peaux de bêtes fauves, à la place de celles des Canadiens qu'ils écorcheroient. En effet ces Barbares en ont été toujours plus insolens, méprisant les Canadiens comme gens sans cœur; & quelque semblant qu'ils ayent fait de traiter avec eux, ils n'ont jamais rien fait que par politique, pour tirer des marchandises de l'Europe, au delà de ce qu'ils donnoient de pelletteries.

La guerre que les *Iroquois* ont actuellement avec les François du Canada fait connoître la cruauté de ces Peuples. Il faudroit leur ôter les armes à feu, pour les réduire, les obliger à se rendre plus sédentaires qu'ils ne sont, & à vivre à la façon des habitans de l'Europe. Ce seroit le moyen de les convertir au Christianisme. Les Espagnols y ont réussi parmi les Mexicains, qui n'ose-

roient

roient avoir des armes à feu sous peine de la vie. Cependant ces peuples n'en font pas plus maltraitez, & les Mexicains sont aussi bons Catholiques, qu'il y en ait monde.

Nos Recollers, dans la premiere Colonie du Canada, reconnurent bien la necessité qu'il y avoit de renvcrser de Conseil des *Iroquois*, les plus redoutables ennemis des Européens. Ils jugèrent que toutes les paix que ces Sauvages font avec leurs ennemis sont feintes. Ils ont souvent représenté au Roi de France, que pour attirer ces Barbares, & les empêcher de predre dans leur Conseils des mesure préjudiciables à la Colonie du Canada, il falloit fonder un Seminaire de cinquante ou soixante enfans *Iroquois* pour sept ou huit ans seulement: après quoi ces enfans Sauvages pourroient être entretenus du revenu des terres qui seroient cultivées pendant cetems-là: que ces enfans s'offroient tous les jours à nos Religieux du consentement de leurs Parens, pour être instruits & élevez dans la Religion Chrétienne; que les *Iroquois* & les autres Sauvages, voiant leurs enfans nourris & entretenus de cette maniere, ils n'auroient pas pensé dans leurs Conseils à former des entreprises contre la Colonie, pendant que leurs enfans auroient été garans de la fidelité de leurs Peres.

XXXV. Il n'y a point d'Ordre Religieux plus propre que le nôtre à soutenir les Colonies, que l'on établit de la part des Catholiques dans l'Amerique: & l'on voit la verité de ce que je dis par ceux que l'Empereur Charles-Quint a envoyé dans le Mexique, où l'on trouve aujourd'hui une infinité de familles

milles puissantes, qui ont profité du desintéressement de nos Religieux. Les meilleures terres n'y ont pas été absorbées comme dans le Canada, où les endroits les plus riches, & les plus fertiles sont entre les mains de quelques Communautés, qui s'en sont accommodées, pendant l'absence des Recollets, qui sont pourtant les premiers & les plus anciens Missionnaires du Canada. Les Peuples de la nouvelle France aiant fait de grandes instances pour nous y faire retourner, après une longue absence forcée, nos Recollets ont trouvé à leur retour, qu'on avoit pris les meilleures terres de nos établissemens du Couvent de nôtre Dame des Anges, où j'ai même souvent renouvelé & marqué les bornes qui nous restoit : afin de prevenir les desseins de ceux qui vouloient achever de nous oter ce qui nous en restoit encore. Je n'ai pas dessein de taxer, ni d'offenser personne. Si l'on me fait mauvais gré de ce que je publie ici de mes découvertes, on doit pourtant me laisser en repos à cet égard : car je pourrois publier des choses, qui ne plairoient pas à bien des gens, quoi que je ne disse que la verité.

Je ne parlerai pas ici des grands avantages que l'on a tiré des Recollets pour les Missions des quatre parties du monde. Je raconterai seulement les travaux de nos Religieux, dans ce siècle, pour les Découvertes, que nous avons faites dans l'Amerique. Lorsqu'on établit la Colonie Françoise du Canada; nos Recollets ne demanderent aux Puissances que douze hommes propres à cultiver les terres, & à y entretenir une mé-

nagerie, qui seroient commandez par un Pere de famille seculier; pour y faire subsister cinquante ou soixante enfans sauvages pendant que nos Religieux s'étendroient pour les Missions avancées; afin d'attirer les autres Nations au Christianisme. Ces Religieux en effet exposent leurs vies à toutes sortes de fatigues, dans le dessein de porter l'Évangile par tout le Monde.

Nos Religieux ont fait connoître autrefois, que la Religion Chrétienne & l'autorité de la Justice devoient être soutenues d'une bonne Garnison, établie dans quelque lieu commode de l'Amérique Septentrionale, pour tenir en sujétion plus de huit cens lieues de pays le long du Fleuve de St. Laurent. On ne peut y aborder, que par l'embouchure de ce Fleuve, & ce seroit là le vrai moien d'y faire fleurir le commerce, & de l'y rendre extrêmement avantageux. On augmenteroit même par là le pouvoir du Prince, qui s'en rendroit le Maître, & on agrandiroit ses Etats d'un grand Fleuve. On pourroit ajouter à cela plusieurs grands Pays, que l'on posséderoit dans ce vaste continent sur le Fleuve Mississipi, qui est infiniment plus commode que le St. Laurent, pour y établir de nouvelles Colonies: parce qu'on y peut recueillir des grains deux fois l'année, & en quelques lieux mêmes jusqu'à trois; que d'ailleurs on en peut tirer un très-grand nombre d'autres avantages. A quoi on peut ajouter, que par ce moien on rendroit tributaires grand nombre de peuples, qui viendroient se joindre à ces nouvelles Colonies.

Mais pour venir heureusement à bout d'une si noble entreprise, il faut que ceux, qui voudront

aront se prévaloir de nos découvertes, y fassent administrer la justice avec exactitude. Les commencemens des peuplades est toujours fort difficile. Il est donc nécessaire de prévenir les vols, les meurtres, les débauches, les blasphemes, & tous les autres crimes qui ne sont que trop communs parmi les Européens, qui habitent dans l'Amerique. Il faudroit faire construire un Fort à l'embouchure du St. Laurent, & à celle du Mississipi, qui sont les abords des Vaisseaux. Pendant cela les habitans pourroient s'étendre, & défricher les terres à vingt & vingt cinq lieues à la ronde. Ils y feroient plusieurs récoltes en un an, & travailleroient à apprivoiser les Taureaux Sauvages, dont on se serviroit ensuite à plusieurs usages. On pourroit profiter des mines, dont j'ai parlé, & des Cannes de Sucre, qui s'y trouvent en plus grand nombre que dans les Isles de l'Amerique; parce que les terres y sont plus propres à planter ces Cannes de Sucre. On y peut semer aussi beaucoup de grains, qui ne peuvent venir à maturité dans les Isles. Le Climat des terres, qui sont entre la Mer glaciale, & le Golphe de Mexique, est beaucoup plus temperé le long du Mississipi, que dans les Isles dont nous parlons. L'air y est à peu près dans la même temperature qu'en Espagne, en Italie, & en Provence. Les terres y sont extrêmement fertiles. Les hommes & les femmes y vont toujours têtes nues, & y sont d'une taille plus avantageuse que dans l'Europe.

A l'égard des pensées que ces peuples barbares ont touchant le Ciel & la Terre; quand on leur demande, qui est celui qui les a formé? quelques Vieillards d'entr'eux plus habiles que

les autres répondent , que pour le ciel , ils ne savent comment il est fait , ni qui en est le premier Auteur. *Si nous y avions été* , disent-ils , *nous en pourrions savoir quelque chose. Tu n'as point d'esprit , de nous demander ce que nous pensons d'un lieu si élevé au dessus de nos têtes , où il est impossible que les hommes montent. Peux-tu nous montrer par l'Ecriture , dont tu nous parles , un homme qui soit revenu de là haut , & la maniere , dont il y est monté?* Lorsque nous-dîmes à ces Sauvages , que nos Ames détachées du Corps montent au Ciel en un clin d'œil , pour y recevoir la recompense de leurs œuvres , de la main du Maître de la vie ; ces peuples indifférens pour tout ce qu'on leur dit , mais assez politiques pour accorder en aparence tout ce qu'on trouve bon de leur proposer , répondent ; *voilà qui est bien pour ceux de ton pays. Mais nous n'allons point au Ciel après la mort. Nous allons au pays des Ames , où nos gens vont à la chasse & vivent plus tranquillement qu'ici. Tout ce que tu nous dis est bon pour ceux qui sont au delà du grand Lac. C'est ainsi , que ces peuples appellent la Mer. Ils ajoutent , qu'ils font faits d'une autre maniere que les Européens.*

À l'égard de la terre , ils disent qu'un certain Genie , qu'ils appellent *Micaboche* , l'a couverte d'eau , & racontent mille fables , dont quelques unes ont du rapport avec le Déluge. Ils croient , qu'il y a entre le Ciel & la terre certains esprits qui ont la puissance de prédire l'avenir , & que leurs Devins , comme je l'ai déjà dit , guerissent toutes sortes de maladies. Un de ces Jongleurs dressa une Cabanne avec dix gros pieux , qu'il planta fort avant dans la terre , & fit un tamarre effroyable , pour consulter les Esprits ,  
afin

afin de favoir s'il y auroit bien-tôt de la neige en abondance , pour faire une bonne chaffe d'Elans , ou de Castors : après quoi il s'écria tout d'un coup du fonds de cette Cabanne, qu'il voyoit beaucoup d'Orignaux, ou d'Elans encore fort éloignez , mais qu'ils s'approchoient à sept ou huit lieuës de leurs Cabannes.

La patience est absolument necessaire à ceux qui se consacrent à la Mission. Pendant tous nos Voyages en Amerique , nous avons toujours pris nos repas à terre , ou sur quelque natte de joncs , quand nous étions dans quelque Cabanne de Sauvages. Une buche, un fagot de bois de Cedre nous servoient de chevet pendant la nuit. Quelques buches étoient nos sieges. Nous n'avions point de servietes, que des faucilles de blé d'Inde, ou les herbes fanées des prairies. Hors les tems des grandes chasses, la viande étoit si rare , que nous avons souvent passé six semaines, ou deux mois sans en manger, si ce n'est quelque petit morceau de Chien Sauvage, d'Ours, ou de Renard, que les Sauvages nous donnoient dans les festins. Ainsi nos viandes étoient les mêmes que celles des Sauvages : de la sagamité. Pour lui donner quelque gout, nous y mêlions de la Marjolaine, du Pourpier sauvage, & d'une certaine espece de baume avec de petits oignons sauvages, que nous trouvions dans les bois, & dans les campagnes. Nôtre boiffon étoit de l'eau que nous prenions dans les Fontaines, dans les Rivieres, ou dans les Lacs. Si quelqu'un de nous se trouvoit indisposé dans le tems que les arbres étoient en sève, ou s'il sentoit quelque foiblesse d'Estomach, nous faisons une fente dans l'écorce d'un Érable, & il en sortoit une eau sucrée,

qu'on amassoit dans un plat d'écorce de bouleau. On la beuvoit comme un remede souverain, quoi qu'à la verité les effets n'en fussent pas fort considerables. On trouve quantité d'Érables dans les vastes Forêts de ces pays-là, & on en peut tirer des eaux distillées. Ensuite en les faisant bouillir long-tems, nous en faisons du sucre rougeâtre beaucoup meilleur que celui qu'on tire des Cannes ordinaires dans les Isles de l'Amérique. Nous faisons du vin des Raisins sauvages que nous trouvions & qui étoit très-bon. Nous le mimes dans un petit baril, qui avoit servi pour le vin, que nous avions apporté, & dans quelques bouteilles. Un mortier de bois, & une de nos serviettes d'Autel nous servoient de pressoir. La cuve étoit un seau d'écorce, qui n'étoit pas capable de contenir tout notre vin. Ainsi pour n'en point perdre, nous en fimes du raisinet, qui n'étoit pas moins bon que celui d'Europe, & nous nous en regalions aux bons jours. La chandelle, dont nous nous servions, étoit faite de petits cornets d'écorce de bouleau, que nous allumions, & qui nous duroient très-peu. Nous étions obligez de lire & d'écrire à la clarté du feu pendant l'hyver, ce qui nous causoit beaucoup d'incommodité.

Pendant que nous étions au Fort de Frontenac à six vingt lieuës de Quebec Capitale du Canada, vers le Sud, nous fimes un jardin fermé de bonnes palissades, pour en empêcher l'entrée aux enfans des Sauvages. Les pois, les herbage, & tout ce que nous y avions semé de legumes, y venoient bien, & nous en eussions eu en très-grande abondance, si nous eussions eu tous les outils propres à labourer la terre, au commencement de l'établissement de ce Fort,

qui

qui n'étoit fermé alors, que de gros pieux. Nous nous servions de bâtons pointus, & n'avions point d'autres instruments d'agriculture. Tout ce qui nous consolait dans ce genre de vie pénible, c'étoit l'esperance de voir un jour l'Evangile dans ces vastes Provinces, par la benediction de Dieu sur nos travaux.

J'ai donné tous mes soins à humaniser les Iroquois, à les rendre capables de loix & de police, à arrêter leurs faillies brutales, autant qu'il étoit possible. J'ai taché de les desabuser de leurs superstitions : cependant il faut avouer : qu'on a fait très-peu de progrès à cet égard. Que l'on cherche du changement, & quelque humanité parmi eux, on les trouvera pourtant tels qu'ils étoient, il y a 30 ou 40. ans.

Les Sauvages, qui traitent toujours nos Religieux de *Chitagon*, c'est-à-dire de *Pieds-nuds*, les ont souvent regretez vers le Lac de Frontenac, où ils avoient une Maison ; & j'ai souvent oui dire, que quand un Prêtre de St. Sulpice, un Jesuite, ou quelque autre Ecclesiastique du Canada demandoit aux Iroquois, d'où vient, qu'ils ne leur donnoient point de leur chasse, comme aux *Pieds nuds*? Ils leur répondoient, que nos Recollets ont accoutumé de vivre en commun comme eux, & qu'ils ne prennent point de recompense de tous les presens qu'ils leur font, qu'ils ne prennent ni pelletteries, dont tous les autres Européens sont si avides, ni aucune autre chose pour recompense de tout ce que nos Religieux faisoient pour eux. Cela fait voir, qu'on devoit commencer par l'animal avec ces peuples-là, & aller ensuite au spirituel : & que si, comme dans l'Eglise primitive, les Chrétiens d'aujourd'hui se détachent

du grand intérêt, ou au moins, s'ils prenoient des Sauvages en échange ce qui seroit raisonnable par rapport à ce qu'ils troquent contre eux, on gagneroit sans doute davantage avec eux, & l'on convertiroit peut-être ces Nations Barbares.

Pendant que j'étois Missionnaire au Fort de Frontenac, parmi les Iroquois, & que les Jésuites étoient répandus çà & là dans leurs Cantons, ces Religieux servoient à d'autres usages que moi : & ces Barbares, qui ne se conduisent, que par les sens, regardoient les Jésuites, comme des Capitaines, & des Résidens permanens de la Colonie Française du Canada, qui maintenoient l'Alliance entre eux, qui dispoient de la paix, & de la guerre, qui restoient dans leurs Cantons pour y servir de gages & de cautions, lors que ces peuples alloient en traite dans les Pays habitez du Canada. Sans cela ces Barbares auroient été dans des défiances perpétuelles, & dans la crainte d'être arrêtz, faute d'avoir chez eux des ôtages, pour la sûreté de leurs vies, & de leurs biens.

On a remarqué, que les Missionnaires, dont je viens de parler, se chargent de la tutelle des Sauvages, & s'en acquittent parfaitement bien. Ils attirent ces Barbares dans leur résidence, les exercent à défricher les terres de leurs Cantons; & cela contribue à l'avantage de la Colonie & de l'Eglise même. On doit à leur credit & à leur zèle des fondations considérables pour les Missions des Sauvages, & ces Missions sont proprement les endroits, où se forment les véritables Saints. Mais pour dire un mot du progrès de ces Missions, dont je parle, seroit-il possible, que ce nombre si prodigieux de Sauvages.

vages couverts eût échappé à la connoissance d'une foule de François Canadiens , qui vont tous les ans à trois ou quatre cens lieues de chez eux & dans les extrémités des Pays connus, pour y commercer? Comment se peut-il faire, que ces Eglises si devotes & si nombreuses ayent disparu, lorsque j'ai passé parmi tant de Nations , à nos yeux & à ceux de nos Recollets, qui ont parcouru tant de Peuples Sauvages? On fait que les Sauvages viennent tous les ans en grandes troupes dans le Canada. Mais tout le pays est témoin , que dans leurs mœurs , & dans leurs manieres d'agir, ils ne font rien paroître , que de Sauvage, sans donner aucune marque de Religion. Toutes les preuves qu'ils en donnent, c'est d'assister comme des Idoles, à nos Mysteres, à nos instructions, & à nos prieres. Du reste on les voit indifférens, sans aucun attachement, sans discernement de foi, & sans esprit de Religion.

Tout ce qu'on peut faire , c'est de tirer du fond des bois certaines familles, qui marquant plus de docilité, & les disposer à s'établir dans des Cantons habitez. On en voit deux Villages aux environs de Quebec Capitale du Canada, & deux autres plus haut sur le Fleuve de St. Laurent aux environs de Mont-Real. C'est donc en ces endroits, que l'Eglise des Sauvages se trouve, & quoi que leur Langue, aussi-bien que leurs manieres de vivre, soient toujours sauvages, on ne laisse pourtant pas de tenir ces Neophites dans le devoir: cependant on ne gagne pas beaucoup sur leur esprit. Il s'en trouve quelques-uns, qui sont Chrétiens de bonne foi: mais il y en a plusieurs, & même des familles entieres, qui échappent de temps en temps aux

Missionnaires, après avoir demeuré avec eux pendant dix ou douze ans, & qui s'en retournent dans les bois, à leur première façon de vivre.

On répondra, peut-être, que l'on voit plusieurs Chrétiens en Europe s'écarter de leur devoir par une vie libertine & profane: mais il ne s'agit pas ici de la corruption des mœurs de ces Barbares, mais de l'attachement qu'ils ont au Christianisme. Or il est certain, qu'ils en abandonnent la profession, & en laissent périr tout sentiment dans leur cœur par leur insensibilité, & par leur aveuglement: quoi qu'on ait publié le contraire en France dans plusieurs Relations, qu'on a débitées sur ce sujet, & fait lire aux Pensionnaires des Ursulines; & que l'on ait même dit qu'il y avoit des Indiens convertis, à qui l'on a administré la Confirmation, & qu'on a reçu dans les premiers Ordres de l'Eglise.

RELATION  
DES  
VOYAGES  
DE GOSNOL,  
PRINGE ET GILBERT,  
à la Virginie en 1602. & 1603.

Traduite de l'Anglois.

**N**ous partimes de *Falmouth* le 26. Mars 1602. à bord du *Discovery*, au nombre de 32. hommes d'Equipage.

Le 14. Avril nous cumes la vûë de *Sainte Marie* une des *Açores*.

Le 23. étant à 200. mille de cette Isle, nous trouvâmes 37. dégrez de hauteur à l'Oüest. L'eau de la mer paroïssoit jaune du côté du Sud & du Nord, jusqu'à plus de deux mille dans l'eau. Nous fondâmes & trouvâmes 30. brasses. Nous puisâmes un seau de cette eau jaunatre : elle ne différoit point en goût des autres eaux de la Mer. Sa couleur tiroit sur l'azur.

Le 7. Mai nous vîmes divers oiseaux de la grandeur des Ramiers, des *Pengouins*, des *Petrelles*, des *Cootes*, des *Hakbuts*, des *Mouettes*, &c.

Le 8. l'eau ne parut plus jaune. Elle étoit

verte & asurée. Nous ne trouvâmes aucun fond sur 70. brasses d'eau.

Le 9. nous primes bon fond de sable sur 22. brasses. La sonde amena de petites pierres reluisantes, & cela peut faire croire qu'il y a là quelque matiere Minerale. Nous étions par estime à 43. degrés de hauteur.

Le 10. nous trouvâmes 27. 30. 37. 43. & enfin 108 brasses d'eau. Plusieurs de nos gens jugerent que le Courant venoit de l'Ouest de l'île de *Saint-Jean*. Nous vîmes des poissons.

Le 12. 80. brasses de fond. En cent lieues de route à l'Ouest depuis *Sainte Marie* jusqu'ici, notre Maître *William Strcate* n'avoit point aperçû de Courant. Il lui parût que le Courant portoit au Nord-Est. Chose assez remarquable pour vouloir en connoître la vraie cause.

Le 13. Nous eumes fond sur 70. brasses. Nous vîmes flotter autour de notre Batiment quantité de bois. Nous sentimes une odeur de terre, semblable à celle que l'on sent à la pointe Meridionale de l'*Andalousie*.

Le 14. la terre se montra au Nord. Nous appellames cette Côte du Nord *North-Land*, & un rocher gisant tout près de cette Côte à douze milles à l'Ouest, *Rochers des Sauvages*, parce que nous les aperçumes pour la premiere fois de ce côté-là. A cinq milles de ce rocher à l'Est-Nord-est il y a une pointe couverte de bois. Nous vîmes de ce côté-là une Chaloupe Biscaïenne allant à voile & à rames, équipée de huit hommes. Nous primes d'abord ces gens pour des Chrétiens échapez de quelque orage, mais quand ils furent plus près, nous les reconnumes pour des Sauvages. Dès qu'ils furent assez à portée pour leur pouvoir raisonner, ils

crie-

crièrent & nous auffi. Ils nous firent un signal d'amitié. Un d'eux s'avança, & nous harangua à fa mode. Enſuite ils vinrent hardiment & tous nuds à notre bord. Ils avoient ſur les épaules une peau de Cerf, & autour des reins une autre, qui leur couvroit les parties naturelles. Un de ces Sauvages, qui paroifſoit le Chef de la bande, étoit habillé de noir. Il avoit une Culotte, des bas, des ſouliers, un chapeau & une ceinture. Deux ou trois autres de ſes gens avoient auffi des habillemens à la Chrétienne. Ils nous firent une eſpèce de plan de la Côte voifine par le moyen d'un morceau de craye, & nous parlerent de *Plaiſance* & de *Terre-Neuve*. Ils prononcèrent divers mots en uſage chez les Chrétiens, & il ſembloit qu'ils nous entendoient mieux que nous ne les entendions. Ils étoient noirs, de longs cheveux leur tomboient ſur les temples, & ſe nouoient derrière le col; ils étoient bien faits de corps, droits & robuſtes. Ils auroient voulu que nous euſſions reſté plus long-tems là, mais nous avions deſſein d'aller à un autre endroit. Ainſi nous nous ſéparames de ces Sauvages, laiſſant cette côte, pour faire route plus à l'Oueſt.

A 16 milles au Sud-Oueſt de cette côte nous découvrîmes deux Iles, l'une à l'Eſt du *Rocher des Sauvages*, & l'autre au Sud. La Côte que nous quittâmes étoit couverte de beaux arbres, de belles plaines & d'agréables collines pleines de verdure. Il y a des endroits pierreux où l'on voit briller du gravier qui nous donna dans la vuë, & peu ſ'en fallut que nous n'y reſtaſſions plus long-tems.

Lè 15. nous découvrîmes encore la Terre. C'étoit une Tête qui failloit vers nous. Nous

estimâmes que ce devoit être une Isle; parce qu'à l'Ouest de cette Tête ou Cap, c'est-à-dire entre la Terre & le continent nous y trouvâmes un Courant. A l'extrémité de l'Ouest, nous y trouvâmes une ouverture large. Nous appellâmes cette Isle *Shoalhope*.

Nous mouillâmes près de cette Tête, sur 15 brasses de fond & y prîmes quantité de Morrhues, à cause de quoi nous échangeâmes le nom de la terre, & l'appellâmes *Cap-Codd*. (*Cap des Morrhues*) Nous y vîmes aussi beaucoup de harangs, de maqueraux & d'autres poissons. Le rivage est bas & sablonneux, mais la côte est saine. On y peut ancrer sur 16 Brasses de fond. Le *Cap-Codd* git à 42. degrés de hauteur, il a trois quarts de lieue en largeur & s'étend Nord-Est quart de l'Est. Notre Capitaine alla à Terre, & y trouva quantité de pois, de fraises, &c. Le sable est bas & profond vers la Mer; le bois de chauffage que nous y prîmes c'étoit du Cîprès, du bouleau, du coudre, &c. Etant à Terre, un jeune Indien de la Côte se presenta au Capitaine & lui offrit ses services. Il étoit armé d'un Arc & de flèches. Ses larges oreilles étoient ornées de grandes plaques de cuivre.

Le 16. Nous rangeâmes la côte au Sud. On y voit de belles campagnes, mais les Isles étoient couvertes de bois.

A 12 milles du *Cap-Codd* nous trouvâmes une autre pointe qui fut nommée *Care-punt*, parce que tandis que nous faisions des bordées, pour doubler cette pointe, nous tombâmes tout à coup dans un bas fond, d'où nous nous tirâmes pourtant fort heureusement. Après cela nous portâmes le Cap vers la Côte, & vinmes mouiller à l'entrée de la nuit sur huit brasses de bon fond.

Le

Le 17. toute la journée même route.

Le 18. Beau tems ; nous envoyames notre Chaloupe, pour aller fonder au delà d'un banc sur notre route près d'une autre pointe, que nous appellames *Gilberts-punt*. Notre Chaloupe trouva 4. 5. 6. 7. brasses de fond & plusieurs Ilets ; mais quand nous y fumes , les Ilets s'étoient changez en Collines de la terre ferme.

Ce même jour plusieurs Canots joignirent notre Bord. Un de ces Indiens portoit au col une plaque de cuivre d'un pied de long & de demi pied de large en guise de poitrail, à ce que je crois. Ils avoient tous des anneaux de cuivre à leurs oreilles. Ils nous apporterent du tabac, des pipes, des peaux & autres choses semblables en troq. Un de ces Sauvages avoit le visage peint & la tête entourée de plumes. Ceux-ci n'étoient pas si hardis que les premiers que nous vîmes : mais en recompense c'étoient des voleurs habiles.

Le 19. Nous vinmes sur 4. à 5. brasses d'eau au delà du banc & mouillames une lieue plus loin. Ces deux dernieres pointes sont à deux milles l'une de l'autre, & il y a entre deux un bas fond. La hauteur étoit de 41. degrés 40. minutes.

Le 20. Nous tuâmes divers Pinguoins à côté de notre Vaisseau, & vîmes quantité de Poissons. La Côte de *Gilberts-punt* s'étend Est quart du Sud jusqu'aux prétendus Ilets. Nous trouvâmes deux petits golfes, où nous esperions de pouvoir faire aiguade. On aperçût beaucoup de fumée du coté des terres : aussi cette Côte est fort peuplée. Pendant que nous côtoyons, on voyoit quantité de Sauvages courir le long du rivage. Ces bonnes gens paroissoient nous admirer.

Le

Le 21. Nous fîmes route de *Gilberts punt*, aux prétendues Isles, près de terre nous trouvâmes 10. 9. 8. 7. & enfin 6. brasses d'eau : à un mille de terre assez près des prétendus Ilôts il y avoit, à ce qu'il nous sembloit, une ouverture vers laquelle nous virames le Bord : croiant que c'étoit l'extrémité de ce que le Capitaine *Gofnol* avoit découvert depuis le *Cap Codd*, & qui suivant son estime s'étendoit plus de 30 milles en longueur ; mais à un mille des Côtes, ne trouvant plus que trois brasses de fond, nous nous desistâmes de cette recherche, & donnâmes à cette Côte le nom de *Shole-hope*, (*Esperance vaine.*)

Après cette ouverture au Sud-Est git le Continent, que nous rângeâmes. Nous vîmes là une Ile déserte, dont nous aprochâmes & que nous appellâmes pour cause *Martha's Vine-yard*, (*la Vigne de Marthe.*) Cette Isle est à huit milles de *Shole-hope*, en à cinq de tour & git sous 41 degrés 15 minutes de latitude. C'est une Isle fort agreable. Vingt-deux de nos hommes allerent à terre, & y trouverent quantité de bois, des fraises, des groseilliers, & beaucoup d'églantiers. On y vit aussi des grües, des herons & plusieurs autres oiseaux qui nichent sur les rochers. On y trouva des cerfs. Nous mouillâmes assez près de terre sur huit brasses de fond & y primes des morhuës en aussi grande quantité qu'au *Cap Codd*; mais celles de *Martha's Isle* valoient mieux que celles du Cap.

Le 23. Nous levâmes nos Ancres & abordâmes vers l'entrée de la nuit au Nord-Oüest de l'Isle. Douze ou quinze Sauvages armés de flèches & équipés comme les autres vinrent nous visiter hardiment, & nous apportèrent du tabac,  
des

des peaux de Cerf & du poisson bouilli. Ils parurent honnêtes & traitables.

Le 24. Nous remîmes à la voile, & passâmes au delà du Cap. Nous vîmes une Île assez proche, que nous appellâmes *Dover-Cliff*, & mouillâmes pendant la nuit à un endroit où il y a un bon courant. Le matin nous envoyâmes la Chaloupe pour reconnoître un autre Cap, entre la terre ferme & nous. De là à un mille en mer, il y a un rang de rochers au dessus de l'eau, & qui par conséquent ne sont pas dangereux. Nous mîmes le Cap vers cette pointe & allâmes mouiller sur huit brasses, à un quart de lieue de la Côte, où nous avions trouvé cet agréable courant. Nous appellâmes cela *Gosnols-hope*, (*l'esperance de Gosnol.*) Mais le Capitaine *Gosnol* lui donna le nom d'*Elisabeths Cape*. C'est ici que nous avions résolu de nous fixer. Ce Cap d'*Elisabeth* est à un mille de *Dover Cliff*, à la même distance, ou à peu près de *Martha's Vineyard*, & à quatre milles du continent. L'Île *Elisabeth* a au Nord un Ilet de demi-mille en circuit; qui est couvert de Cedres, & que l'on nomma *Hills-hope*. Au Nord de celui-ci il y en a un autre à l'entrée d'une ouverture vers le Continent. On lui donna le nom de *Hope's-Hill*.

Nous vîmes le 25. à *Gosnol's hope*, ainsi qu'il a été dit.

Le 26. Nous mîmes notre Chaloupe en état d'être navigée.

Le 27. Un Indien nous rendit visite avec deux personnes, dont l'une nous parût sa femme, & l'autre sa fille. Elles étoient toutes deux grandes, bien faites & fraîches, d'un regard fort agréable & même l'œil un peu fripon : mais  
l'Indien.

L'Indien n'ôta pas la vûe de dessus elles. Il observoit attentivement toutes leurs démarches à notre égard. Cependant ces femmes ne souffrirent pas qu'aucun de nous les touchât autrement que la bienfiance le demandoit.

Le 28. Nous refleximes sur la résolution prise de faire ici l'établissement d'une Colonie. Nous avons projeté de nous établir au bout Occidental de *Elisabeths-Isle*, parce que nous n'avions point de connoissance de l'extrémité au Nord-Est. Cette Isle est Nord & Sud. Il y a à l'Ouest diverses Criques, où l'eau se trouve si renfermée, quelle se reflexit, pour ainsi dire, contre elle même. Les Indiens s'en vont souvent là, pour pecher des Crabbes. Cet endroit est à 41. degrés dix minutes. On a tout près de la terre huit brasses d'eau. Ce pays est tout-à-fait desert & inhabité, couvert d'arbres & de rejettons de chesnes, de fresne, d'yeuses, de Bouleaux, de Sassafras, de Cedres, &c. Les moindres plantes & les arbrisseaux consistent en legumes sauvages, jeune sassafras, cerisiers, vignes, eglantiers, épine-vinettes &c. Il y a aussi beaucoup de fraises, de framboises, de patates, de pommes de terre &c.

Pour la fertilité de la terre, elle est absolument telle qu'on peut la souhaiter. Nous y semâmes des poix, qui en 8 jours de tems se trouverent avoir crû demi pied, tant le *Sol* est bon.

Il y a en cette Isle un reservoir d'eau fraîche qui peut avoir à peu près deux milles de circonférence, & n'est d'un côté qu'à 30 verges de la mer. Il y a au milieu de cet étang un îlet de roche de la grandeur d'un arpent de terre, & tout-à-fait couvert de bois. C'est là que nous entreprîmes de bâtir un Fort, & une habitation,

pre-

presumant que ce lieu seroit fort propre à cela. Les Indiens de ce quartier appellent l'or *Wassador* : d'où nous concluons qu'il doit y en avoir là.

Le 29. Nous travaillames à charger du *Sassafras*, & à jeter les fondemens de notre Fort : nous refimes le fond de notre Chaloupe, & fimes aussi une barque platte pour naviger dans cet étang. En moins de douze heures le *Sassafras* en poudre retablit un de nos gens qui se trouvoit l'Estomac extrêmement chargé, pour avoir trop mangé de *Chien-marin*.

Le 30. Notre Capitaine *Gosnol* alla à *Hilsbope* avec quelques-uns de nos gens. En revenant il prit un Canot abandonné de quatre Indiens, qui se sauverent aussi-tôt qu'ils virent nos Anglois.

Le 31. *Gosnol* voulant reconnoître le continent, nous sillames, le Cap vers la terre. On y jeta l'Ancre près de la côte, & le Capitaine mit pied à terre avec quelques-uns de ses gens. Aussi-tôt hommes, femmes, & enfans parurent de tous côtez, & s'avancerent pour troquer des peaux de Bêtes sauvages, du tabac, des tourterelles, du chanvre, &c. Enfin tout ce qu'ils avoient apporté. Les gens de ce quartier paroissent de bonnes gens.

Nous trouvames sur tout le rivage de cette Mer des coquillages de moules de la couleur des Nacres de perle : mais nous n'en saurions dire autre chose, n'ayant rien eu pour les ouvrir. Cette Terre est la plus belle que nous eussions encore vû ici ; elle promet, à la voir même de loin, beaucoup plus qu'on n'oseroit en attendre. On n'y voit que de belles campagnes couvertes de fleurs. Il y a des Vergers ; (car c'est

c'est ainsi qu'on peut appeller tous ces beaux arbres fruitiers, qui sont près les uns des autres;) de beaux & agreables bois, divers reservoirs d'eau & deux grandes rivieres, qui, à mon avis, peuvent un jour être tres-utiles, si l'on y fait des havres pour les Vaisseaux qui aborderont. Il y a, à l'embouchure d'une de ces rivieres ou golfes, un Ilet, dont j'ai parlé ci devant sous le nom de *Hope's hill*. L'autre riviere est à cinq heures à l'Ouest du Continent. La Côte, qui est entre deux, fait un coude. Elle s'étend Ouest quart au Nord, & au delà de ces Rivieres Sud-Ouest quart de l'Ouest.

Voilà jusqu'où nous découvrimes alors, sans aller plus loin cette fois là. Ainsi nous retournames sans delai à notre Fort.

On passa le 1. Juin à amasser du *Sassafras* & à bâtir notre Fort.

Le 2. 3. & 4. furent employés à faire des lieux de provision où nous pussions ferrer nos vivres, jusqu'au retour de nos Vaisseaux.

Nous eumes la visite d'un Seigneur Sauvage. Il nous la rendit dans son Canot. La visite fut courte; mais en nous montrant le Soleil, il nous fit connoître que le jour suivant il ne manqueroit pas de nous venir rendre une visite plus longue. Aussi le fit-il.

Le 5. Nous continuames de travailler. Cinquante Sauvages grans & robustes vinrent à nous de la terre ferme armés de flèches. Parmi ces Sauvages il y en avoit un qui nous parut leur Chef; car toute la troupe le respectoit. Cependant notre Vaisseau étoit à une heure de la Côte, le Capitaine *Gosnol* se tenoit à Bord, ainsi que le Capitaine *Gilbert* qui ne mit jamais le pied hors du Bord. J'étois donc seulement moi  
hui

huitième à terre. Ces Indiens s'avancèrent à l'improviste, lors que nous pensions à nous poster entre la Mer & l'eau douce. Je m'avançai de même vers eux, & portai mes deux mains à la tête, les rabatant ensuite sur la poitrine, & je leur presentai en même tems mon fusil. C'étoit leur dire, que je leur donnois le choix de la paix ou de la guerre. Le Chef des Sauvages fit à peu près les mêmes signes de paix. Là dessus je l'embrassai. Toute la Suite Sauvage s'alla asséoir à terre, les fesses contre les talons, & tenant de leurs mains leurs jambes; vraie posture des Singes. Assis de la sorte, ils proposerent divers trafics à nos gens.

Le même jour le Capitaine *Gosnol* se rendit à terre avec douze hommes du Bord. Il salua le Chef des Sauvages à notre maniere, mais le Sauvage ne fit pas la moindre démonstration de civilité. Notre Capitaine lui fit present d'un chapeau de paille, d'une paire de souliers & d'un couteau. Il mit le chapeau sur sa tête & admira le couteau. Cependant cette honnêteté, qui coutoit peu, nous gagna les cœurs des Sauvages.

Le 6. Le tems fut pluvieux. On se tint à Bord.

Le 7. Le Chef des Sauvages revint avec toute sa suite, & resta presque toute la journée. Lorsque nous dinames, ils vinrent se mettre sans façon à notre table, mangerent de la Morhue à la moutarde & burent de notre biere: mais il y avoit du plaisir à voir leurs grimaces & comment ils se prenoient le né, lorsqu'ils avoient attrapé quelque morceau un peu trop frotté de moutarde. Pendant le repas les Sauvages nous volerent quelques bagatelles, qu'ils nous ren-

dirent ensuite avec une frayeur respectueuse ; parce qu'ils apprirent que leur Chef avoit connoissance de ce vol, & qu'avec cela ils s'imaginoient que nous voudrions nous en venger : & quand ils virent que nous n'en paroissions point fâchez, ils se mirent à rotir à leur manière, sur des bâtons élevés au dessus du feu, des Crabs & des harangs verts, qui étoient fort gros. Après le repas le Chef prit congé, & partit avec toute sa suite, excepté quatre qui restèrent pour nous aider à cueillir du *Sassafras*, mais ils ne voulurent point aller à Bord.

Le 8. On fit la distribution des Victuailles entre ceux qui devoient s'en retourner en *Angleterre*, & ceux qui devoient rester à la Colonie. Ces derniers n'avoient que pour six semaines de provisions au lieu de six mois, & cela suivant la repartition du Capitaine *Gilbert*. Là dessus il y eut du mécontentement, parce que quelques-uns crurent que le Capitaine *Gilbert* avoit résolu de ne pas décharger des vivres & qu'il avoit dessein de les remporter en *Angleterre*. De plus quelques brouillons ou mal intentionnez s'opposèrent à ce qu'on laissât-là du monde.

Enfin après avoir tenu conseil, on résolut de s'en retourner tous ensemble en *Angleterre*.

Un Indien se rendit à notre bord & y resta toute la nuit. Nous le traitâmes honnêtement & le renvoyâmes le jour d'après à terre. Celui-là étoit plus sobre & plus discret que ses Camarades, mais il nous parût que le drôle avoit été envoyé pour espier nos démarches. Au matin il nous prit quelque ferraille, sans que pourtant il prétendit avoir fait aucun mal en cela. Lors qu'il fut à terre, nous lui dîmes de battre du feu, ce qu'il fit en frottant une pierre  
d'Éme-

d'Emeril, (dont on se fert à couper du verre, & qu'on appelle en Latin *Smiris*, ) contre un morceau de bois fort dur, qu'il portoit pour cet usage. Ce bois prend très vite feu. La flamme en sortit presque aussi-tôt.

Le 9. Nous travaillames encore à notre Fort, car nous qui étions à terre nous perseverions toujours dans notre résolution d'y rester.

Le 10. Le Capitaine *Gosnot* alla avec son Vaisseau à l'Isle des *Cedres*, (que nous avons nommé *Hill's hope*, ) pour charger du bois de Cedre. Il me laissa moi neuvième au Fort, où nous n'avions de provisions que pour trois jours. Il nous promit d'être de retour le lendemain.

Le 11. il ne revint pas, ni personne de sa part; & là dessus j'envoiai quatre de nos gens prendre des Crabbes, des tourterelles &c. pour nous en nourrir jusqu'au retour du Vaisseau. Cependant il étoit hors de la portée de notre vûe, & si le vent se fut alors tourné au Sud-Oüest, il n'auroit pû revenir qu'avec beaucoup de difficulté, ou du moins il auroit resté long-tems en route. Les quatre hommes dont j'ai parlé, & à qui j'avois recommandé de ne point se separer pour leur sureté & pour être plus forts, en cas d'attaque; ces quatre hommes dis-je se separerent. Deux allerent d'un coté & deux de l'autre, pour chercher dequoi vivre & c'est en cet état-là, que quatre Indiens en attaquerent deux à coups de flèches. Un des deux fut blessé à la cuisse: mais l'autre qui étoit vigoureux sauta sur ces Indiens & cassa les cordes de leurs arcs, ce qui leur fit prendre la faite. Nos gens furent obligez de passer la nuit dans le Bois, parce qu'il étoit fort tard & qu'il n'y avoit pas moien de percer dans l'obscurité à trrvers les brof-

brossailles. L'absence de nos hommes nous inquiéta.

Ils revinrent le 12. & cela nous fit plaisir, mais le Capitaine, qui tarδοit si long-tems contre sa promesse, nous dérangoit entierement. Cependant nous vivions comme nous pouvions d'une espece d'oseille dont nous faisons de la soupe, de pommes de terre, de tabac & autres pareilles choses dont la nature étoit obligée de se contenter, faute de mieux. Enfin le Capitaine *Gosnol* revint & Dieu fait la joye que nous en eumes.

Le 13. Plusieurs de nos gens qui avoient donné parole de rester, perdirent courage, & se dédirent. Là dessus il fut relolu, que pour cctte fois on penseroit à s'en retourner.

Le 14. le 15. & le 16. Nous nous occupames à aller prendre du *Sassafras*, & à le porter à Bord. Nous chargeames aussi du bois de cedre & laissames ensuite là le Fort & l'habitation que dix hommes avoient fait en dix neuf jours de tems. C'étoit grand dommage; vingt hommes pourvûs des commoditez necessaires y auroient pû fort bien loger.

Le 17. Nous mîmes à la voile & passames *Elisabeth's-Ile* & le *Dover-cliff*. Nous mouillames à cinq milles de notre Fort, près de *Martha's Vine yard*. Nous allames à terre & nous y trouvames quantité de gibier.

Le 18. Nous appareillames, pour retourner en *Angleterre*. Le vent d'Oüest regne ordinairement tout l'Été sur cette Côte.

Le 26. Juillet nous vinmes mouiller heureusement à *Exmouth*.

En 1603. Mr. *Richard Hackluyt* Paroissien de la Cathedrale de *Bristol* propōsa de découvrir

vrir plus particulièrement la partie la plus Septentrionale de la *Virginie*. Après plusieurs conférences , qui se tinrent là-dessus entre *Hackluyt* & divers Marchands considerables ; il fut resolu d'y faire un Voyage. On y envoya d'abord M. *Richard Hackluyt*. *John Angel* & *Robert Saltern* , qui avoit fait ce Voyage l'année d'au paravant avec le Capitaine *Gosnol* , de qui nous venons de donner la Relation. On les envoya , dis je , au Chevalier *Walter Raleigh* , à qui la Reine *Elisabeth* avoit donné des privileges fort étendus sur la Côte de *Virginie* , pour le prier de les faire entrer dans ses droits. Le Chevalier *Walter Raleigh* le leur accorda. Ils équipèrent donc le *Speed-Well* ( du port de 50 tonneaux ) de vivres , & de trente hommes d'équipage. On prit *Martin Pring* pour Capitaine de ce petit Batiment. C'étoit un homme expert & sage. *Edmund Jones* fut son Lieutenant : & *Saltern* son premier Commis. Outre ce Vaisseau , on équipa une Barque , (*the Discovery* ) du port de 26. tonneaux , que *William Browne* , & *Sammel Kirkland* , gens entendus en la Marine , commandèrent en qualité de Capitaine & de Lieutenant , ayant sous eux treize hommes & un garçon de Bord. Ces deux Bâtimens furent avittuaillez pour huit mois , & l'on y chargea des marchandises , que l'on crût propres aux *Indes Occidentales*. Ces marchandises consistoient en chapeaux de plusieurs couleurs , en habits de petites serges , de toile &c. en bas , souliers , pèles , bèches , scies , haches , crocs , ou crochets , racloirs , couteaux , coutelas , marteaux , rabots , cloux , hameçons , sonnetés,

386      R É L A T I O N  D E S  V O Y A G E S  
nètes, corail, miroirs, épingles, éguilles,  
toute sorte de verroterie, fil, filets, &c.

Le 20. de Mars 1603. Nous mimes à la  
voile, & sortimes de *Kingrode*.

Le 10. Avril nous fimes voile de *Milfords  
have*, après avoir été obligé d'y attendre le  
vent quinze jours. Nous reçûmes nouvelle  
de la mort de la Reine *Elisabeth*. Nous pas-  
sames les Açores, en faisant route; & nous  
eumes la vûë du *Pic* des Isles de *Corvo* & *Flo-  
res* &c. Après avoir couru encore cinq cens  
milles, nous découvrimes diverses petites  
Isles, gisant près de la Côte Septentrionale  
de la *Virginie*, à 43. degrés de latitude. Ces  
Islets paroissoient couverts d'une assez belle  
verdure, & de plusieurs sortes d'arbres, ce-  
dres, pins & autres. Nous trouvames là un  
endroit où la morhue est incomparablement  
meilleure que celle qui se pêche autour de  
l'Isle de *Terre Neuve*, & les *greves* plus pro-  
pres pour la sécher, que par tout ailleurs.  
Il n'y a qu'un seul inconvenient, qui puisse  
nuire à la pêche. C'est que l'on n'y fait  
pas faire le sel, & c'est là pourtant une cho-  
se très importante.

Nous sillames à la Côte qui est au Sud-  
Oueſt de ces Isles & allâmes mouiller de con-  
ſerve ſous la principale. Nous donnames à  
une de ces Isles le nom d'*Isle des Renars*, à  
cauſe que nous y en trouvâmes en quan-  
tité.

Nous traversames à la Terre ferme avec  
nos Chaloupes, en paſſant entre toutes ces  
Isles. La terre ferme git preſque toute Nord-  
Eſt & Sud-Oueſt. Nous trouvâmes entre  
les Isles aſſez bon mouillage ſur 6. 7. 8. 9. 10.  
&

& 12. brasses d'eau. Nous aprochâmes de la Terre ferme, sous les 43. degrés & demi. Nous y trouvâmes quatre rivières. Celle qui est à l'Est à un banc à son embouchure. Après l'avoir passé, nous fîmes cinq milles en la remontant, & y trouvâmes assez de profondeur. En virant de bord nous découvri- mes au Sud-Ouest deux autres assemblages d'eau, mais il nous parut que ces eaux n'alloient pas fort avant dans les terres. Pour la quatrième Rivière, qui est plus à l'Ouest, c'est assurément la meilleure. Nous la remontâmes jusqu'à dix ou douze milles.

Nous ne trouvâmes en tous ces lieux aucune créature humaine : cependant on aperçût des marques de feu, preuve qu'il y avoit eu du monde. Nous vîmes quantité de bois assez beaux, des chênes, des pins, des bouleaux, des sapins, des coudriers, &c. Enfin on y trouve de beaux arbres à bâtir des Vaisseaux & à faire des mats. Ces Bois sont pleins de cerfs, d'élans, d'ours, de renards, de loups, de chiens sauvages & autres animaux. Cependant nous quittâmes bien-tôt la Côte & les Isles, parce que nous n'y trouvions point de *Sassafras*, & nous allâmes du côté de la *Roche des Sauvages*, où *Gofnol* avoit été l'année d'auparavant. Nous y trouvâmes beaucoup de gens, mais comme il n'y avoit point de *Sassafras*, nous abandonnâmes encore ce lieu. De là nous entrâmes dans le grand Golfe, que *Gofnol* avoit découvert en 1602. Nous y trouvâmes des habitans au côté du Nord, mais nous passâmes au rivage de l'autre côté, parce que nous n'avions pas encore découvert ce que nous voulions. Nous

383 RELATION DES VOYAGES  
ancrames donc au Sud à 41. degréz & quel-  
ques minutes dans une Baye que nous nom-  
mâmes *Witsons-Bay*, du nom de *John Whitson*,  
Maire de *Bristol*. Il y a plus loin une hau-  
teur qui fut appelée la hauteur d'*Aldworth*,  
du nom de *Robert Aldworth*, qui avoit beau-  
coup contribué à ce Voyage.

Nous trouvâmes-là du *Sassafras* en abon-  
dance ; mais après avoir examiné la situation  
du lieu & la qualité des gens ; on jugea à  
propos de faire une espèce de défense ou de  
boulevard, pour se mieux tenir sur ses gar-  
des. Pendant que nous étions-là, les natu-  
rels du pays nous vinrent trouver, au nom-  
bre dix. Ils vinrent ensuite en bien plus  
grand nombre. Nous les reçumes civilement  
& leur fimes present de diverses bagatelles.  
Ils mangerent des poix & des fèves, avec nos  
gens, mais généralement ils se payoient mieux  
de poisson, qui est leur nourriture ordinaire.

Un de nos hommes jouoit de la guittarre,  
& ces Indiens y prenoient un grand plaisir.  
Ils lui donnerent du tabac, & des pipes,  
des peaux de Serpent de six pieds de long,  
dont ils se servent comme de ceintures, des  
peaux de cerf & autres choses pareilles. Pen-  
dant que cet homme jouoit, ils faisoient une  
bande de vingt hommes, & se tenant par la  
main, ils dansoient en rond autour de lui.  
Cette danse étoit assez agreable. Ils sautoient  
& cabrioloient à la Sauvage, & pronon-  
çoient en chantant *yo, ya, yo, ya, yo, ya*.  
On n'entendoit autre chose. Celui qui rom-  
poit le Cercle en se separant des autres étoit  
batu & exposé aux railleries de la troupe.

*Ils ont encore une autre danse qui se fait en rond*  
au-

*autour d'un Cercle planté de pieux , ornez de mechantes figures. Ils mettent au milieu du cercle trois femmes , qui s'embrassent étroitement ; pendant que ceux qui dansent autour du cercle , affectent , en les regardant , les grimaces les plus plaisantes qu'ils se puissent imaginer.* Entre ces Sauvages il y en avoit qui portoient sur la poitrine des plaques de cuivre , d'un pied de long & d'un demipied en largeur. Leurs arcs étoient de bois de coudrier peint en noir & mêlé de jaune. Ceux que nous vîmes avoient cinq à six pieds de long & une corde ou nerf à trois doubles : aussi étoient-ils plus forts que ceux , dont on se sert en Angleterre. Leurs flèches avoient presque une aune & un quart en longueur , & n'étoient pas faites de cannes & de roseaux , mais d'un bois fort léger , uni & rond. Ils y attachent au haut trois ou quatre longues plumes d'aigle , par le moien d'un espèce de colle forte. Leurs carquois étoient d'une grandeur proportionnée & faits d'une espèce de roseaux secs , & peints aux deux extrêmités fort proprement , à peu près de la largeur de la main , en rouge & en diverses autres couleurs.

Nous avons amené deux grans Dogues , que les Indiens redoutoient plus que vingt de nos hommes. Un de ces Dogues portoit une demi-pique dans sa geule. Un certain Thomas Bridges s'étant écarté de ses compagnons , fit six milles & plus dans les terres , & revint sain & sauf sans autre escorte qu'un de ces gros chiens. Lorsque nous voulions faire peur aux Sauvages , & les obliger à s'éloigner , nous n'avions qu'à lâcher les deux Dogues. Les Indiens se sauvoient au plus

vite & crioient, comme si les chiens les eussent déjà tenus à la gorge.

Les gens de cette Côte-ci, sont d'un chatain fort brun, ou de la couleur de cuir tanné. Je ne crois presque pas que cette couleur vienne du temperament; & je croirois plutôt que c'est par un pur accident, que l'air & l'age produisent. Ils font quatre tresses de leurs cheveux & les entortillant ensuite autour de la tête ils les nouent un peu au dessus du col. Ils entrelaissent dans les cheveux diverses plumes, & les bagatelles qui leur plaisent. Pareil de ces ornemens, qui selon leur opinion, font le plus bel effet du monde, ils se regardent comme des gens qui n'en ont point de pareils. Ils couvrent d'un morceau de peau leurs parties naturelles, & font passer cette peau entre les jambes, en sorte qu'elle s'attache par devant & par derrière à leur ceinture. Ces gens paroissent jaloux de leurs femmes; elles ne se montreroient pas, excepté deux, qui portoient des peaux, qui les couvroient par devant & par derrière jusqu'aux genoux, & qui avoient sur une épaule seulement une espece de manteau à l'Irlandoise, fait avec la peau d'un Ours. Les hommes sont plus grands que les Anglois, ils sont dispos & sains de leurs membres, robustes, bien faits & forts: mais ils sont perfides & traitres, comme nous l'éprouvames à la fin.

Nous apportames à *Bristol* un de leurs Canots. Il y en a de dix sept pieds de long & de quatre de large; ils sont faits à peu près comme nos Bateaux de la *Tamise*. Les Indiens les fabriquent avec des écorces de bou-  
leaux,

leaux, qui sont plus grans & plus gros que ceux d'Angleterre. Le Canot que nous apportames étoit tissü avec des Verges d'osier fortes & souples. Les bordages étoient frotez d'une espece de godron, ou plutôt d'une terebentine dont l'odeur n'est pas moins agreable que celle de l'encens. Il étoit ouvert comme nos Bataux à rames, & se terminoit en pointe par les deux extrêmités, excepté que la prouë étoit un peu élevée, & avoit une espece de Cap. Neuf hommes y pouvoient tenir, & cependant le Canot ne pesoit tout au plus que soixante livres, ce qui paroît presque incroyable. Les rames de ces Canots sont plates & ressemblent aux péles dont on se sert pour le four; elles sont de bois de fresne & de deux aunes de long: les Sauvages en rament très bien, & d'une grande vitesse. Ayant remonté la riviere, nous trouvames plusieurs tentes des *Indiens* assez près les unes des autres, mais où il n'y avoit personne, & ensuite leurs jardins: un de ces jardins étoit de la grandeur d'un arpent de terre & semé de tabac, de citrouilles, de concombres & d'autres plantes ou herbes potageres. Ils y sement aussi du *Maiz*, ou *Blé d'Inde*. Ces tentes composoient apparemment une Communauté des *Indiens*. Elles sont la plupart d'une figure conique comme des ruches. Il y en a qui ressemblent à un Cylindre. L'Architecture n'en est pas exquise; un trou au milieu du toit donne passage à la fumée. Quelques autres trous à la ronde servent de fenêtrés, afin de rafraichir l'air interieur par le moyen de l'air du dehors. Nous trouvames dans les campagnes des poix sauvages,

392 RELATION DES VOYAGES.  
des fraises belles & grosses, des groseilles,  
des framboises &c.

Nous avions déjà demeuré trois semaines à cette Côte, avant que de nous rendre à ce lieu-ci, où nous devions rester pour y prendre notre charge, suivant l'ordre qui nous en avoit été donné. Nous nous mîmes à préparer la terre: nous la bêchâmes, nous la remuâmes & y semâmes ensuite du froment, du mil, de l'orge, & toute autre sorte de grains qui étoient déjà fort hauts sept semaines après notre arrivée; bien que tout cela eut été semé fort tard. Cela fait voir que le climat & le *Sol* y sont très bons. Le chanvre, le lin & autres grains grossiers, qui ont besoin d'un terrain humide & gras y viennent fort bien, sur tout vers l'embouchure des rivières: aussi l'herbe étoit-elle si haute en quelques endroits, qu'elle nous alloit aux genoux. Pour ce qui regarde les arbres du pays & les autres plantes qu'on y trouve, il y a le *Saffras*, dont j'ai parlé. Cette plante est un spécifique contre la verolle, la peste & plusieurs autres maux; à ce que l'on dit. Il y a des sèpes de vignes en quantité, qui croissent sans artifice & qui pourroient réussir, si l'on venoit à les cultiver. On y voit des cèdres, des chênes, des hêtres, des bouleaux, des cerisiers, dont le fruit étoit déjà meur, des noiselières, des *Wichafells*, des frênes, des peupliers & autres arbres de haute futaye. On y trouve une espèce d'arbre, dont le fruit ressemble à une prune rouge: ce fruit porte une couronne. *Robert Saltern* prit la racine d'un de ces arbres & l'aporta par curiosité en Angleterre. Nous mangeâmes aussi de  
très-

très-bonnes cerifes & des prunes blanches, qui n'étoient pas encore bien meures. Je ne dis rien de plusieurs arbres & arbrisseaux que nous ne connoissions point.

Pour les Bêtes ; il y a des Cerfs & des Daims en quantité, des ours, des loups, des renards, des chats sauvages, des tigres & des pantheres, [ au rapport de quelques-uns, ] des porcs-épics, des loutres & des castors, dont je ne doute pas que nous ne retirions avec le tems de grands avantages ; puisqu'on nous a assuré qu'en 1604. la traite des Castors & des loutres du Canada a valu 300000. écus aux François.

Les oiseaux qu'on trouve ici sont des Aigles des vautours, des gruës, des herons, des corneilles, des mouettes & quantité d'oiseaux de mer & de rivieres. Il faut avouer que la terre, l'air, & la mer sont ici remplis d'animaux qui seroient à ces Sauvages des dons de la Bénédicence Divine, s'ils avoient le bonheur de le reconnoître. On y trouve d'excellens poissons ; nous y vîmes tant de morhues, qu'on auroit pu en charger plusieurs vaisseaux, quantité de Marsouins, des lamproyès, de Turbots, de maqueraux, d'harangs, de congres, d'écrevisses, de moules & autres coquillages.

A la mi-Juin notre Barque eut sa charge de Sassafras, & nous lui fîmes prendre les devans pour l'Angleterre. Elle arriva à *Kingrode* une quinzaine de jours avant nous. Après le départ de cette Barque nous nous hatâmes de donner à notre Vaisseau la cargaison nécessaire. Cependant les *Indiens* résolurent de nous surprendre par trahison, & un jour que ceux qui coupoient le Sassafras s'étoient endormis,

cent quarante Sauvages armez d'arcs & de flèches s'avancerent vers notre loge, où il n'y avoit que quatre fusiliers en garde. Ils auroient bien voulu que ces quatre hommes fussent venus auprès d'eux, mais nos gens n'abandonnerent pas leur poste. Notre Capitaine homme de tête, mais qui n'avoit que deux de ses gens à Bord faisant de son mieux pour n'être pas surpris des Sauvages, tira le Canon pour les effrayer, & en même tems éveiller nos travailleurs. Il y en eut qui s'éveillèrent en effet & qui appellerent les deux grands Dogues si formidables aux *Indiens*; après quoi ils se rendormirent encore. Un second coup de canon tiré pour les avertir une autre fois, les éveilla tout à fait, & alors ils saisirent leurs armes & prirent la route du Vaisseau avec les deux Chiens, dont un portoit une demi-pique dans la gueule. Les *Indiens* les voyant s'en aller à Bord sous l'escorte de ces Dogues, usèrent de dissimulation & se retirèrent fort civilement en apparence: mais un jour avant notre départ, ils mirent le feu dans les forêts où nos gens alloient couper du Bois. Le jour même de notre départ, comme nous levions l'ancre, ils s'avancerent en plus grand nombre, (je crois qu'ils étoient plus de deux cent,) vers le rivage de la mer, plusieurs même ramerent avec leurs Canots jusqu'à notre bord, & vouloient que nous retournassions avec eux à terre: mais nous les écartames, & ne voulumes point trafiquer avec eux ceste fois-là.

Le 8. & 9. Août nous quittâmes ce bon havre, où nous avions trouvé vingt brasses d'eau à l'entrée & où l'on peut mouiller commodément à l'abri des terres sur sept  
bral-

brasses. Ce havre est à 41 degrés 25. min.

Notre Capitaine n'avoit gagné si fort au Nord, qu'à cause que les Côtes hautes donnent les meilleurs havres & les plus sûrs. En quoi il ne se trompoit pas. Nous observâmes aussi qu'on ne trouve du *Sassafras*, que dans un terrain sabloneux.

A notre retour nous fîmes route vers les 38. degrés, à peu près à la hauteur des *Açores*. Des Côtes de *Virginie* à celles d'*Angleterre* nous ne mîmes en tout que cinq semaines; mais le vent d'Est retarda long-tems notre entrée à *Kingrode*. Nous y entrâmes le 2. Octobre, après six mois d'absence.





RELATION  
DU DETROIT  
ET DE LA  
BAIE DE HUDSON,

A MONSIEUR \*\*

Par Monsieur JEREMIE.



Our prendre les choses dans leur origine, & pour mieux donner l'intelligence de ma Relation, je dirai que les Danois navigerent dans ces Pays, il y a quatrevingt-dix à cent ans.

Le Détroit que nous nommons d'*Hudson*, a pris ce nom de Henri Hudson Anglois, qui le découvrit l'an 1612. Il a 120. lieues de long & 16. ou 18. de large. Il est bordé des deux côtez de rochers escarpez d'une hauteur prodigieuse, tous entrecoupez de collines sombres où le Soleil ne communique jamais sa lumiere. La neige & les glaces s'y voyent toute l'année; ce qui cause des fraîcheurs

cheurs terribles ; & si l'on ne profitoit pas des tems où elles sont moins fortes qu'en d'autres, il seroit impossible d'y naviger. On ne peut y passer que depuis le 15. de Juillet jusqu'au 15. Octobre. Encore dans ces saisons là, on est quelquefois obligé de donner dans des bancs de glaces ; & il n'est pas aisé de s'imaginer, comment un Navire peut s'y faire passage : car elles sont quelquefois si pressées les unes contre les autres, qu'autant que la vûe peut s'étendre, on ne voit pas une goutte d'eau. On se *grapine*, c'est-à-dire, on saisit les Navires contre ces glaces comme contre une muraille, & lorsque par la force des vents & des courans qui sont très-violens dans ces endroits-là, il se fait quelque ouverture au travers des glaces, alors on met les voiles au vent, lorsqu'il est favorable, pour se faire passage avec de longs bâtons ferrez. Pour cet effet, on pousse ou l'on écarte ces glaces ; mais malgré tous ces efforts, on y reste quelque-fois plus d'un mois embarrassé sans pouvoir avancer. C'est ce qui cause la difficulté de ces voyages : Car d'ailleurs, avec certaines précautions, on ne court pas plus de risque que dans les autres Mers.

Quoique ce Détroit soit un País tout à fait inculte, & le plus ingrat de tous les País du monde, il y a cependant des Sauvages que nous nommons *Esquimaux*, qui habitent dans ces malheureux déserts. Ils ont cela de commun avec le País qu'ils occupent, qu'ils sont si farouches & si intraitables, que l'on n'a pas pû jusqu'à présent les attirer à aucun commerce. Ils sont la guere à tous leurs

voisins, & lorsqu'ils tuent ou prennent quelques-uns de leurs ennemis, ils les mangent tout crus, & en boivent le sang. Ils en font même boire à leurs enfans qui sont à la mamelle, afin de leur insinuer la barbarie & l'ardeur de la guerre, dès leur plus tendre jeunesse.

Ils sont presque toujours sans feu, à cause de la rareté du bois. Le froid y est cependant extraordinaire en quelque saison que ce soit. Ils logent pendant l'hiver dans les creux des rochers où ils se renferment avec leurs familles, & couchent tous ensemble sans distinction de sexe & de parenté. Ils y restent plus de huit mois, sans voir ni l'air, ni rien qui approche de la lumière. Ils ont la précaution pendant les trois ou quatre mois d'Été, d'amasser des viandes de balene, de vaches marines & de loup marin, dont il s'en trouve beaucoup dans tous ces Pays-là. Ils font toutes leurs chasses & tuent toutes sorte d'animaux avec des flèches, à quoi ils sont fort adroits. Ils n'ont jamais eu l'usage d'aucunes armes à feu ni d'aucun ferrement, à moins qu'ils ne surprennent quelques unes de nos Chaloupes pêcheuses. Après qu'ils ont déchiré & mangé nos pauvres Matelots, ils se servent de ces petits bâtimens pour aller d'un lieu à l'autre; & lorsque ces Chaloupes sont hors de service, ils les brisent; afin de profiter des cloux qu'ils forgent entre deux cailloux pour leur usage. Ils font des especes de *Biscayenes*, qu'ils couvrent de peau de loup marin, au lieu de bordage. J'ai vû ces Biscayennes assez grandes pour porter plus de cinquante personnes;

nes; ils font aussi de la même maniere des petits Canots , où ils ne laissent qu'une petite ouverture au milieu pour la place d'une homme assis : cette ouverture est entourée d'une bourle , qui se lie au travers du corps. de maniere que les vagues leur passent par dessus la tête , sans que le Canot s'emplisse d'eau. ils ont de grandes pagayes ou avirons plats par les deux bouts ; ce qui leur sert comme de balancier , sans lequel ils auroient peine à se tenir dedans , tant ces Canots sont petits.

Ces Peuples différent des autres Sauvages , en ce que communement les autres Sauvages n'ont point de barbe , & que ceux-ci au contraire en ont jusqu'aux yeux ; ce qui a fait dire à quelques personnes qui ont voulu pénétrer leur origine , qu'il faut que ce soit quelque Navire Basque qui étant à la pêche , ait fait naufrage dans ces endroits-là & dont les gens s'y sont multipliés depuis ce tems. Leur langage , quoique très-corrompu , a cependant quelque rapport avec la langue Biscayenne , ce qui donne lieu à cette conjecture. Cette grande barbe , qu'ils ne coupent jamais , les rend si affreux & si hideux qu'ils ont plutôt la figure de quelque bête farouche que celle d'homme ; car ils n'ont que les bras & les jambes qui leur donnent quelque ressemblance avec les autres hommes.

A l'extrémité de ce Détroit du côté du Nord , il y a une Baye que nous nommons *Baye de l'Assomption* , de laquelle on n'a pas encore de connoissance certaine. Quelques-uns de nos Navigateurs s'étant engagés insensiblement dans cette Baye , environ 30.

ou 40. lieuës, ils s'apperçurent que leurs compas n'avoient plus leurs mouvemens ordinaires; ce qui fait préjuger qu'il y a infailliblement quelque Mine le long de cette Baye, qui attire l'Aimant de tous côtez. On croit qu'il y a communication du fonds de cette Baye au Détroit de *Davis*. C'est de cette Baye d'où sortent presque toutes les glaces qui se déchargent par le Détroit de *Hudson*. On ne fait pas encore comme ces glaces se forment. Il y en a de si grosses, que leur superficie au-dessus de l'eau, surpasse l'extrémité des mats des plus gros Navires. Nous avons eu une fois la curiosité de sonder au pied d'une glace qui étoit échoüée, où on fila cent brasses de ligne sans trouver le fonds. Plus avant du côté de l'Ouest, il y a une grande Isle que nous nommons *Phelipeaux*, où il y a quantité de vaches marines, & sans doute que si la saison permettoit d'y faire descente, on pourroit y ramasser beaucoup d'ivoire; ce qui ne iaisseroit peut-être pas d'être assez lucratif. Les dents de ces vaches marines ont une coudée de long, & sont grosses comme le bras, d'une ivoire presque aussi belle que celle de l'éléphant. Cette Isle n'est point élevée comme le reste du Détroit; au contraire, elle est fort plate, & son rivage sablonneux cause une aspect tout à fait agréable. A l'opposite de cette Isle, il y a une terre fort plate que nous appellons *Cap de l'Assomption*; duquel je ne dirai aucunes particularitez, parce qu'on ne l'approche pas d'assez près pour y faire aucune remarque.

Il faut présentement revenir à notre premier dessein, & dire que les Danois, après avoir passé tout le Détroit dont je viens de faire

la description, continuant toujours leur route vers le Nord, aborderent enfin la Terre ferme à une Riviere que l'on a nommée *Riviere Damoise*, & que les Sauvages nomment *Manoteoufibi*, qui signifie Riviere des Etrangers. Là, ils mirent leurs Vaisseaux en hyvernement, & se logerent aussi du mieux qu'ils purent, comme gens qui n'avoient nulle experience de ce Pays, & qui ne se desioient pas du grand froid qu'ils avoient à combattre : Enfin, ils essayèrent tant de miseres, que la maladie s'étant mise entr'eux, ils moururent tous pendant l'hiver, sans qu'aucun Sauvage en eut connoissance.

Le Printems venu, les glaces déborderent avec leur impetuosité ordinaire, & emporterent leur Vaisseau avec tout ce qui étoit dedans, à la reserve d'un canon de fonte d'environ 8. livres de balle, qui y resta, & qui y est encore tout entier, excepté le tourillon de la culasse que les Sauvages ont cassé à coups de pierres.

Les Sauvages furent bien étonnez l'Eté suivant, lorsqu'ils arrivèrent dans ce lieu, de voir tant de corps-morts, & des gens dont ils n'en avoient jamais vû de semblables. La terreur s'empara d'eux, & les obligea de prendre la fuite, ne sachant que s'imaginer en voyant un tel spectacle. Mais, lorsque la peur eut fait place à la curiosité, ils retournerent dans le lieu où ils auroient fait, selon eux, le plus riche pillage qui jamais ait été fait. Mais malheureusement, il y avoit de la poudre, dont ils ne savoient pas les proprietes ni la vertu ; ils y mirent imprudemment le feu qui les fit tous sauter, brûla la maison & tout ce qui étoit dedans ; de maniere que

que les autres qui vinrent après eux, ne profiterent que des cloux & autres ferremens qu'ils ramassoient dans les cendres de cet incendie.

La *Riviere Danoise* dans son embouchure, n'a pas plus de 500. pas de largeur & est fort profonde; ce qui forme un grand courant, lorsque la Mer entre & fort à toutes les marées avec beaucoup de rapidité. Ce *Détroit* n'a pas plus d'un quart de lieuë de long, ensuite dequoi cette Riviere s'élargit & continue son cours, étant pendant l'espace de 150. lieuës fort navigable. Tout ce Pays est presque sans bois, hors les Isles dont cette Riviere est toute entrecoupée. Au bout des 150. lieuës, il y a une chaîne de hautes montagnes qui rendent cette Riviere impraticable, à cause des chûtes d'eau & des rapides continuels qui s'y rencontrent; après quoi, elle reprend son cours ordinaire & tranquille, & a communication avec une autre Riviere que l'on nomme *Riviere du Cerf*, dont je parlerai par la suite.

Pour revenir à notre but, & pour donner toutes les connoissances possibles de tous ces Pays-là, il faut redescendre à la Mer, & continuer notre route vers le Nord.

A 15. lieuës de la Riviere Danoise, se trouve la *Riviere du Loup-Marin*, parce qu'effectivement il y en a beaucoup dans cet endroit. Entre ces deux Rivieres, il y a une espece de Bœuf que nous nommons *Bœufs musquez*; à cause qu'ils sentent si fort le musc, que dans certaine saison de l'année, il est impossible d'en manger. Ces animaux ont de très-belle laine: elle est plus longue que celle des Moutons de Barbarie. J'en avois ap-  
por-

porté en France en 1708. dont je m'étois fait faire des bas qui étoient plus beaux que des bas de soye : J'ai même encore ici un petit reste de cette laine, que j'aurois l'honneur de vous envoyer, si je croyois que cela vous fit plaisir, pour en faire faire l'essai par d'habiles ouvriers.

Ces Bœufs, quoique plus petits que les nôtres, ont cependant les cornes beaucoup plus grosses & plus longues. Leurs racines se joignent sur le haut de la tête, forment comme un gros bourlet, & descendent à côté des yeux, presque aussi bas que la gueule. Ensuite le bout remonte en haut, qui forme comme un croissant. Il y en a de si grosses, que j'en ai vû étant séparées du crane, qui pesoient les deux ensemble 60. livres. Ils ont les jambes fort courtes, de maniere que cette laine traîne toujours par terre lorsqu'ils marchent; ce qui les rend si difformes, que l'on a peine à distinguer d'un peu loin de quel côté ils ont la tête. Il n'y a pas une grande quantité de ces animaux; ce qui feroit que les Sauvages les auroient bien-tôt détruits, si on en faisoit faire la chasse: joint à ce que, comme ils ont les jambes très-courtes, on les tue lorsqu'il y a bien de la neige, à coups de lance, sans qu'ils puissent fuir. Cette Riviere du Loup Marin va jusqu'au Pays d'une Nation que l'on nomme *Plascôtez de Chiens*, lesquels ont guerre contre nos *Savanois*, c'est-à-dire, ceux avec qui nous traitons. Et comme ils n'ont aucun usage d'armes à feu, non plus que les Esquimaux; lorsqu'ils entendent quelques coups de fusils, ils prennent tous la fuite, abandonnent leurs femmes & leurs enfans, que nos Sauvages emmenent prisonniers,

niers, & les font servir d'esclaves. Ils prennent très-peu d'hommes, parce qu'ils ont la jambe plus fine que les autres. Il ont dans leur Pays une *Mine de Cuivre rouge*, si abondante & si pure, que, sans le passer par la forge, tel qu'ils le ramassent à la Mine, ils ne font que le frapper entre deux pierres, & en font tout ce qu'ils veulent. J'en ai vû fort souvent, parce que nos Sauvages en apportent toutes les fois qu'ils alloient en guerre de ces côtes là.

Toute cette Nation est d'une physionomie fort douce & fort humaine; ce qui me fait croire que si l'on pouvoit les attirer à quelque commerce, on auroit de l'agrément avec eux. Leur Pays est fort ingrat; il n'y a point de Castor ni d'autres pelleteries; ils ne vivent que de poissons & d'une espece de Cerf que nous nommons *Cariboux*, qu'ils tuent avec des flèches. Ils en prennent aussi avec des colliers. Il y a des Lièvres qui sont beaucoup plus grands que ceux de France. Ils sont blancs l'hyver, & gris l'Eté; ils ont de fort grandes oreilles toujours noires. La peau en hyver est fort belle & d'un poil fort long, qui ne tombe pas comme aux autres Lièvres de l'Europe, de maniere que l'on en feroit de très-beaux manchons.

Je ne dirai rien de positif des Remarques que l'on peut faire, en continuant le long de la Mer vers le Nord, sinon que nos Sauvages rapportent que dans le fonds de cette Baye, il y a un Détroit où l'on découvre les terres facilement d'un bord à l'autre. Ils n'ont pas encore pénétré jusqu'au bout de ce Détroit: Ils disent qu'il y a des glaces toute

l'an-

l'année, que les courans transportent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Suivant toutes les aparences, il est à croire que ce bras de Mer a communication avec la Mer de l'Ouest; & ce qui donne lieu à cette conjecture, c'est que lorsque les vents dépendent du Nord, la Mer dégorge par ce Détroit en si grande abondance, que l'eau augmente dans toute la Baye d'Hudson, quelquefois de dix pieds à pic plus que son cours ordinaire. Aussi remarque-t-on que lorsque l'on voit la Mer s'enfler, on cherche havre pour se mettre à l'abri du vent de Nord.

Les Sauvages disent, qu'après avoir marché plusieurs mois à l'Ouest-Sud-Ouest, ils ont trouvé la Mer sur laquelle ils ont vû de grands Canots (ce sont des Navires) avec des hommes, qui ont de la barbe & des bonnets, qui ramassent de l'Or sur le bord de la Mer (c'est-à-dire, à l'embouchure des Rivieres.)

Les Platscoftez de Chiens dont je viens de parler, n'ont point d'autres ferremens que ceux qu'ils viennent ramasser dans les débris de l'incendie des Danois. Ils ne plaignent pas leurs peines, lorsqu'ils peuvent trouver trois ou quatre petits cloux longs comme le doigt tout rouillez. Ils viennent cependant quelquefois à pied de plus de 400. lieuës; car ils n'ont point l'usage des Canots. Les Esquimaux du Détroit de Hudson y viennent aussi quelquefois pour le même sujet. Ils traversent la Baye de Hudson avec ces Biscayennes faites avec des peaux de Loups marins dont j'ai parlé ci-devant.

Il faut présentement nous approcher du

*Forç*

*Fort Bourbon*, distant de la Riviere Danoise de 60. lieuës. Il n'y a rien de remarquable dans tout cet espace, sinon que pendant tout l'Été il y a des quantitez prodigieuses de *Cariboux*, qui étant chassés des bois par la grande multitude de ce que nous appelons *Maringoins* & *Tons*, viennent se rafraîchir au bord de la Mer. On en voit des troupeaux de plus de dix mille, & cela continuellement pendant l'espace de 40. ou 50. lieuës. Si les peaux de ces animaux étoient propres à quelque chose, on en feroit amasser par les Sauvages autant que l'on voudroit; mais, nos Chamoiseurs de Niort disent qu'elles sont trop foibles pour souffrir l'apprêt. \* Il y a aussi de toute sorte de gibier, comme Cygnes, Outardes, Oyes, Gruës, Canards, enfin toute sorte d'autre menu gibier, en si grand nombre, que lorsque toute cette volatille s'éleve, elle fait tant de bruit, qu'il est impossible de s'entendre parler, & incontinent l'air en devient si obscur, qu'à peine peut on voir le Ciel au travers. Ceci paroîtra peut-être fabuleux, aussi-bien que quelque autre circonstance que je ne puis me dispenser de marquer, pour ne rien omettre de ce qui doit satisfaire la curiosité; mais je puis protester que je ne marque rien, qu'après l'avoir vû & examiné par moi même; & afin de ne rien risquer sur le rapport d'autrui, je me suis transporté presque dans tous les lieux dont je parle.

La Riviere Bourbon, que les Sauvages

NOM-

\* Les peaux de Cariboux se peuvent passer & sont très belles. J'en ai vû un morceau passé par des Sauvages de Canada.

nommé *Paouiriniouagaou*, qui signifie Délégué des Etrangers, fut découverte quelques années après la Riviere Danoise. Ce fut un Anglois nommé *Nelson*, dont cette Riviere porte le nom. Il y arriva en Autonne fort tard, & fit descente dans cette Riviere du côté du Nord, mais comme pour lors, tous les Sauvages s'étoient retirez dans la profondeur des bois; que Nelson ne voyoit personne qui lui donnât connoissance du País, & qu'il apprehendoit qu'il ne lui arrivât le même accident qu'aux Danois, il se contenta de planter un poteau auquel il arbora les armes d'Angleterre pour titre de possession, avec un grand carton sur lequel étoit dessiné un Navire; & il pendit à une branche d'arbre une grande chaudiere pleine de menuës marchandises, dont les Sauvages profiterent au Printems, lorsqu'ils revinrent au bord de la Mer. Comme ils avoient déjà quelques indices de ces sortes de marchandises, par l'avanture qui étoit arrivée aux Danois, ils ne douterent pas que les mêmes personnes qui leur avoient laissé un si riche dépôt, ne revinssent l'année suivante. Ils attendirent jusqu'à la dernière saison. En effet les Anglois arriverent, trouverent ces Sauvages qui les reçûrent aimablement, & les conduisirent avec leur Navire dans des Isles qui sont à sept lieues dans la Riviere, où les Anglois firent leur premier établissement.

M. de *Groisfeliez* Citoyen de Canada, homme entreprenant & grand Voyageur, étant avec nos Sauvages de Canada dans le País des *Outaouias*, poussa si loin, qu'il eut connoissance de la Baye de Hudson. Etant de retour

à *Quebec*, il se joignit à quelques Bourgeois, arma une Barque & entreprit de la découvrir par Mer. Il y réussit, & alla aborder à une Riviere que les Sauvages nomment *Pinafouï-etchicouën*, qui veut dire, Riviere rapide, qui n'est distante que d'une lieüe de celle dont je viens de parler. Il fit son Établissement du côté du Sud, dans des Isles qui sont à trois lieües dans la Riviere. Pendant l'hyver, les Rivières étant glacées, les Canadiens que Mr. de Groiselicz avoit avec lui, gens fort alertes & agiles dans les bois, étant à la chasse le long de la Mer à l'embouchure de la Riviere de *Nelson*, que nous nommons presentement de *Bourbon*, trouverent un établissement d'Europeans, ce qui les surprit fort. Ils retournerent promptement, sans se faire découvrir, pour en donner avis à leur Commandant, qui ne manqua pas aussi tôt de faire armer tous les gens & de se mettre à leur tête, pour savoir ce que c'étoit. Ils firent leurs approches, & ne voiant qu'une petite mauvaise chaumine, couverte de gazons, & trouvant la porte ouverte, ils y entrerent les armes à la main, & y trouverent 6. Matelots Anglois qui mouroient de faim & de froid. Ils ne se mirent point en défense, au contraire, ils s'estimoient fort heureux de se voir prisonniers des François, puisque par ce moyen, ils avoient leur vie en sûreté.

Ces 6. Matelots avoient été dégradés par un Navire qui avoit armé à *Boston*, dans la Nouvelle Angleterre, & qui n'avoit aucune connoissance des premiers qui avoient armé à Londres. Voici la maniere dont ils furent dégradés. Ils étoient arrivez fort tard, &  
ayant

ayant mouillé l'ancre à l'embouchure de la Riviere Bourbon, le Capitaine envoya sa Chaloupe à terre avec cinq hommes pour chercher un lieu d'hivernement. La nuit, il fit un si grand froid, que les glaces qui descendoient de cette Riviere, entraînérent le Navire, dont on n'a jamais oüi parler.

Pendant le cours de l'hyver, il vint quelques Sauvages chez Mr. de Groiséliez, qui lui dirent qu'il y avoit un autre établissement d'Anglois à sept lieuës dans la Riviere Bourbon. Aussi-tôt il se disposa à les aller attaquer, mais, comme ils étoient fortifiez, il prit ses mesures, & choisit un jour qu'ils pourroient être en réjouissance: En effet, il les attaqua le jour des Rois, & les surprit dans une telle yvresse, qu'il les prit sans qu'ils pussent se défendre, quoiqu'ils fussent 80. Anglois, & que nos François ne fussent que 14. Ainsi Mr. de Groiséliez resta maître de tout le Pays.

L'Été suivant, lorsqu'il voulut retourner en Canada, rendre compte de ses Exploits & de sa découverte, il laissa son Fils nommé *Choiart* avec cinq hommes, pour garder le poste qu'il avoit conquis, & repassa en Canada avec son beau frere nommé *Ratiffon*, bien chargez de pelleteries & d'autres marchandises Angloises. Mais quoique, selon les apparences, ils eussent assez bien fait leur devoir pour être bien reçûs, on les chagrina cependant beaucoup sur quelque prétendu pillage dont ils n'avoient pas donné connoissance aux Armateurs; ce qui oblgea Mr. de Groiséliez de faire passer son beau frere *Ratiffon* en France, pour se plaindre de l'injustice

rice qu'on leur faisoit. Mais il fut encore plus mal reçu qu'en Canada ; ce qui le mit dans un tel désespoir, qu'il projecta de passer en Angleterre, pour y proposer un armement & aller retirer son neveu *Chouart*, qu'il venoit de laisser à la Baye de Hudson, ce qu'il fit. Il fournit des memoires si positifs, qu'on lui donna un Navire bien armé avec lequel il alla reprendre le lieu que l'on nommoit pour lors *Port Nelson*.

Les Anglois sont restez possesseurs de ces Postes, jusqu'en 1694. que Mr. d'Iberville arma deux Navires, *le Poli & la Charante*, qui étoient commandez par Mr. de Scrigni son frere. Il passa par le Canada pour se fortifier de cent Canadiens, afin d'aller reprendre la Baye de Hudson : mais ce projet ne réussit pas.

Nous partîmes de Quebec le 10. Août, jour de Saint Laurent, & nous arrivâmes à la rade du Port Nelson le 24. Septembre. Aussi-tôt Mr. d'Iberville fit descendre tout son monde à terre, avec les canons de campagne, mortiers & autres munitions de guerre. Nous commençâmes par faire de bonnes batteries & plateformes, où nous plaçâmes nos Canons & nos Mortiers, à environ 500. pas des palissades du Fort. Ce Fort étoit composé de quatre Bastions qui formoient un quarré de 30. pieds, où étoit un grand magasin haut & bas. Dans l'un de ces bastions, étoit le magasin de la traite; un autre servoit de magasin aux vivres, & les deux autres servoient de corps de garde pour loger la garnison; le tout bâti de bois. En ligne de la premiere palissade, il

y

y avoit deux autres Bastions , dans l'un desquels logeoient les Officiers , & l'autre servoit de cuisine & de forge pour la garnison. Entre ces deux Bastions , étoit une espece de demie-lune ou il y avoit 8. canons de 8. liv. de balles , qui défendoient du côté de la Riviere & au bas de cette demie-lune , une plateforme à ras-d'eau , défendue par 6. piéces de gros canons. Il n'y avoit point de batterie rangée du côté du bois ; tous les Canons & pierriers étoient sur les Bastions. On comptoit dans tout ce Fort , qui n'étoit que de deux palissades de pieux debout , 32. canons & 14. pierriers. Ils étoient 53. hommes dedans. Nous les harcelâmes depuis le 25. Septembre que nous mîmes pied à terre , jusqu'au 14. Octobre , que se voyant assiégés de toutes parts , ils ne pouvoient plus résister à nos bombes , joint à ce qu'ils étoient continuellement chagrinés par nos fusiliers qui tiroient sans cesse dans leurs meurtrieres. Ils furent enfin obligés de se rendre , & ne demanderent que d'avoir la vie sauve ; ce qu'on leur accorda facilement. M. d'Iberville fit son entrée le 15. Le Fort fut nommé *Fort Bourbon* , & la Riviere sur laquelle il est situé , fut nommée *Riviere Sainte Therese* , à cause que le Fort fut réduit sous l'obéissance des François le jour de Sainte Therese 14. Octobre. Nous perdîmes dans cette occasion un Frere de M. d'Iberville. Le Fort étoit assez bien fourni de toutes sortes de marchandises & de munitions , tant de guerre que de bouche. Nos Navires hyvernerent-là , parce que la saison étoit trop avancée pour repasser en Europe.

En 1695. le 20. Juillet, Mr. d'Iberville partit avec ses deux Vaisseaux, & nous laissa au nombre de 67. hommes, sous le commandement d'un nommé M. de la Forest; M. de Martigny étoit Lieutenant, & moi Enseigne & Interprete des langues des Sauvages, & Directeur du Commerce.

Le 2. Septembre de l'année 1696. les Anglois arriverent au nombre de 4. Vaisseaux de guerre & une Galiotte à bombes. M. de Serigny qui étoit parti de la Rochelle avec deux petits Navires, savoir le *Hardi* & le *Dragon*, arriva deux heures après les Anglois; mais comme ils occupoient la rade, il ne put nous donner de secours; il fut obligé de retourner en France où il arriva heureusement, & le *Hardi* commandé par M. la Motte-Egron fit naufrage en allant en Canada. Les Anglois commencerent à nous attaquer le 5. du mois, avec leur Galiote qu'ils avoient fait avancer à une portée du canon du Fort, avec 2. Navires pour la soutenir.

Le 6. nous nous aperçûmes qu'ils faisoient quelque mouvement pour y faire descente. M. de la Forest m'envoya avec quatorze hommes à dessein de m'y opposer: Ils étoient 400. hommes prépoiez pour cette entreprise. Ils firent plusieurs tentatives; mais, comme nous étions embusquez dans des buissons épais, & que j'avois le soin de faire tirer mes gens à propos les uns après les autres; si tôt que je voyois paroître quelque Chaloupe armée, les Anglois retournoient promptement à leur bord, n'osant risquer de nous forcer, parce qu'ils ne savoient pas le nombre que nous étions dans nôtre embus-

buscade. Cependant ils tiroient continuellement des bombes, dont il en tomba 22. dans le Fort, qui manquèrent plusieurs fois à y mettre le feu. A la fin n'ayant presque plus de vivres & de munitions de guerre, & voyant que nous ne pouvions plus esperer de secours de France, nous fûmes obligez de capituler. Ils nous accorderent tout ce que nous leur demandâmes ; les Articles de la Capitulation étoient des plus avantageux. Mais ils fausserent leurs promesses, car, au lieu de nous mettre sur les Terres Françoises avec tous nos effets, comme ils nous l'avoient promis, ils nous emmenerent en Angleterre, & nous jetterent en prison, pendant que nos pelleteries & autres effets furent mis au pillage. Quatre mois après, nous repassâmes en France, où on faisoit un armement de quatre Vaisseaux de guerre pour aller reprendre le poste que nous venions de perdre. On nous fit tous embarquer dessus, & nous allâmes joindre Mr. d'Iberville qui étoit pour lors à Plaisance, & qui y prit le commandement des quatre Vaisseaux pour retourner à la Baye de Hudson. Il s'embarqua sur le *Pelican* de 50. Canons. Mr. de Serigny son frere commandoit le *Palmier*, de 40. Canons; le *Profond* étoit commandé par Mr. Dugué, & Mr. Chartrié commandoit le *Vespe*.

Lorsque nous fûmes entrez dans le Détroit de Hudson, les glaces nous contraignirent de nous separer. Mr. d'Iberville prit le devant, & Mr. Dugué fut poussé par les courans, tout à fait du côté du Nord, où il rencontra trois Navires Anglois contre lesquels il se batit depuis huit heures du matin jus-

qu'à onze heures du soir, sans que les Anglois le pussent prendre, quoiqu'ils fussent supérieurs en force, mais non pas en courage.

J'ai déjà dit que Mr. d'Iberville avoit pris le devant, il arriva à la Rade du Fort-Bourbon le 5. Septembre. Aussi-tôt il envoya sa Chaloupe à terre avec 25. hommes de l'élite de son équipage.

Le 6. les Navires Anglois arriverent. Mr. d'Iberville se disposa à les recevoir. Il leva les ancres & fut au devant d'eux. Ils se flatoient de l'enlever, le voyant seul contre trois; mais ils furent bien étonnez, lorsqu'ils virent l'intrepidité avec laquelle il alla les attaquer. Dès sa premiere volée, il en fit arriver un qui se rendit sans oser plus remuer. Ensuite, il prêta le côté à l'Amiral qui étoit de 50. canons, contre lequel il fit tirer sa volée si à propos & avec tant de succes, qu'avant qu'ils eussent le tems de changer de bord, ils virent la moitié des voilures de l'Anglois dans l'eau, & couler à fonds devant son autre compatriote, qui ne pensa plus qu'à se sauver, voyant un tel debri. Mr. d'Iberville lui donna la chasse, mais il se sauva à la faveur de la nuit. Mr. d'Iberville retourna prendre possession de sa prise, que l'on dit en terme marin, *amariner sa prise.*

La nuit du 7. au 8. il s'éleva une tempête du vent de Nord si furieuse, que Mr. d'Iberville & sa prise furent jettez à la Côte, sans pouvoir l'éviter. Les deux Navires furent perdus avec 23. hommes qui se noyerent. Tous les autres se sauverent à terre lorsque la marée fut basse.

Quand

Quand tous nos Navires furent arrivez, nous commençâmes à assieger le Fort. Ils ne firent pas grande resistance. Ils se rendirent sans capituler, lorsqu'ils scurent par leurs gens mêmes qu'ils ne pouvoient esperer de secours de l'Europe, & la maniere dont leurs Navires avoient été traitez.

Après que M. d'Iberville eut fait son entrée dans le Fort, & qu'il eut mis ordre à toutes choses, il ne songea plus qu'à repasser en Europe. Il s'embarqua sur le *Profond*, & mit à la voile le 24. Septembre, accompagné du *Vespe*. Il laissa le commandement du Fort à M. de Serigny son frere, parce que le *Palmier* qu'il commandoit, avoit cassé son Gouvernail en touchant sur une barre.

En 1698. il vint un autre Navire apporter un Gouvernail, parce que dans tout ce País qui n'est que de sapinage, on ne pouvoit trouver des bois propres pour cela. Pour lors les deux Navires repasserent en France, & Mr. de Serigny donna le commandement du Fort à Mr. de Martigny son parent. Pour moi je suis resté Lieutenant avec ma qualité d'Interprête. Il y eut trois Commandans alternativement les uns après les autres, sous lesquels il ne se passa rien qui soit digne de recit.

En 1707. après avoir demandé plusieurs fois mon congé à Messieurs de la Compagnie pour passer en France, ils me l'accorderent enfin. Arrivé à la Rochelle, je fus proposé à la Cour pour aller relever celui qui commandoit au Fort Bourbon, qui étoit un nommé Mr. Delisle, frere de Mr. de S. Michel qui étoit autrefois Capitaine de Port à Rochefort.

En 1708. nous partîmes de la Rochelle où j'avois levé une nouvelle Garnison; mais, lorsque nous fumes à l'entrée du Détroit de Hudson, les vents nous contrarièrent si long-tems, que nous fûmes obligez de relâcher à Plaisance, où j'eus l'honneur de vous écrire, pour vous demander la permission de tirer des vivres de Canada, & vous eutes la bonté d'y donner votre consentement.

En 1709. nous nous rendîmes au lieu destiné, où j'ai trouvé Mr. Delisle & toute sa Garnison fort en peine, parce qu'ils étoient à la veille de manquer de vivres & de munitions. Comme nous y étions arrivez fort tard, joint à ce que le Navire s'étoit beaucoup endommagé dans les glaces, il fallut faire un second hivernement; ce qui causa une grosse perte à Messieurs de la Compagnie, en ce qu'ils avoient tout à la fois deux Garnisons & un gros Equipage à payer & à nourrir. Pendant l'hiver Mr. Delisle fut attaqué de l'airme dont il mourut. Je suis resté Commandant pendant six années dans le Fort Bourbon, où j'ai eu l'honneur d'être établi par ordre précis du Roi, dont je garde encore les Commissions: Aucun de ceux qui m'avoient précédé, n'en avoit eû de semblables.

En 1714. je reçeu des ordres de la Cour avec des lettres de Mr. le Comte de Pontchartrain, pour remettre le poste aux Anglois, ainsi qu'il étoit porté par le Traité d'*Utrecht*.

Je m'aperçois que c'est abuser de votre bonté, Monsieur, de vous parler si long-tems de choses inutiles: Il faut revenir à notre premier dessein, qui est de vous donner toutes

Les connoissances poffibles de la situation en général du Fort Bourbon, & des avantages qu'on peut tirer par ion commerce

Quoique le Fort foit bâti fur la Riviere Sainte Therete, c'est par la Riviere Bourbon que descendent tous les Sauvages qui viennent en traite. Cette Riviere est d'une si grande étenduë, qu'elle passe par plusieurs grands Lacs dont le premier, distant de la Mer d'environ 150. lieuës, a environ 100. lieuës de circonference. Les Sauvages le nomment *Tatusquoyaou-secabigan*, qui veut dire, Lac des Forts, dans lequel Lac du côté du Nord, il se décharge une Riviere que l'on nomme *Quisquatchiouen*, autrement grand Courant. Cette Riviere prend sa source d'un Lac distant du 1. de plus de 300. lieuës, qui se nomme *Michinipi* ou grande Eau, parce qu'en effet, il est le plus grand & le plus profond de tous les Lacs. Il a plus de 600. lieuës de tour, & reçoit la décharge de plusieurs Rivieres, dont les unes ont correspondance avec la Riviere Danoise, & les autres, dans le Pays des Placôtez de Chiens. Autour de ce Lac & le long de toutes ces Rivieres, il y a quantité de Sauvages dont les uns se nomment *Gens de la grande eau*, & les autres sont les *Affnibouels*. Il faut remarquer qu'autant que les Esquimaux\* sont farouches & barbares, autant ceux-ci sont-ils humains & affables, aussi-bien que tous ceux avec lesquels nous avons commerce dans toute la Baye de Hudson; ne traitant jamais les François que de leurs peres & de leurs patrons. Ils n'ont pas la même attache pour les Anglois, parce qu'ils disent qu'ils sont trop dissimulez &

ne disent jamais la vérité; ce qu'ils n'aiment pas. Quoique Sauvages, ils sont tout-à-fait ennemis du mensonge; ce qui est assez extraordinaire pour des Nations qui vivent sans subordination ni discipline. On ne peut leur imputer aucun vice, si ce n'est qu'ils sont un peu médisans. Ils ne jurent jamais, & n'ont pas même de terme dans leur langue, qui approche du *jurement*.

A l'extrémité du Lac des Forts, la Riviere Bourbon reprend son cours, qui procede d'un autre Lac nommé *Anisquaouigamou*, qui veut dire jonction des deux Mers, parce que dans son milieu, les terres se joignent presque toutes. La partie du côté de l'Est de ce Lac qui est situé en long, à peu près Nord & Sud, est un Pays de Forêts épaisses où il y a beaucoup de *Castors* & d'*Origneaux*. C'est où commence le Pays des *Cristinaux*. Le climat commence à y être beaucoup plus temperé qu'au Fort Bourbon. Le côté de l'Ouest de ce Lac est rempli de fort belles Prairies, dans lesquelles il y a quantité de ces gros Bœufs dont j'ai parlé. Ce sont des *Affinibouels* qui occupent tout ces Pays. Ce Lac a environ 400 lieuës de tour, & est distant du premier, de 200. lieuës.

A cent lieuës plus loin, dans l'Ouest Sud-Ouest, toujours le long de cette Riviere, il y a un autre Lac qu'ils nomment *Oucnipigouchib* ou la petite Mer. C'est à peu près le même Pays que le precedent. Ce sont des *Affinibouels*, des *Cristinaux*, & des *Sauteurs* qui occupent les environs de ce Lac. Il a environ 300. lieuës de tour. A son extrémité, il y a une Riviere qui se décharge dans un  
autre

autre Lac que l'on nomme *Tacamiouen*. Li n'est pas si grand que les autres. C'est dans ce Lac que se décharge la Riviere du Cerf, qui est d'une si grande étendue, que nos Sauvages n'ont pas encore peu aller jusqu'à sa source. Par cette Riviere, on peut aller joindre une autre Riviere qui porte son courant du côté de l'Ouest; au lieu que toutes celles dont je viens de parler, ont leur décharge, ou dans la Baye de Hudson, ou bien dans la Riviere du Canada. J'ai fait tout mon possible pendant que je suis resté au Fort Bourbon, pour envoyer des Sauvages de ce côté-là, savoir s'il n'y auroit point quelque Mer dans laquelle se déchargeât cette Riviere; mais ils ont guerre contre une Nation qui leur barre ce passage. J'ai interrogé des prisonniers de cette Nation, que nos Sauvages avoient amenez exprès pour me les faire voir. Ils m'ont dit avoir guerre avec une autre Nation beaucoup plus éloignée qu'eux dans l'Ouest. Ceux-là disent avoir pour voisins, des hommes barbus qui se fortifient avec de la pierre, & se logent de même; usage que les Sauvages n'ont point. Ils disent que ces hommes portant barbe, ne sont point habillez comme eux, & qu'ils se servent de chaudières blanches. Je leur montrai une tasse d'argent, & ils me dirent que c'étoit de cela même dont les autres leur avoient parlé. Ils disent aussi que ces gens-là cultivent la terre avec des outils de ce metal blanc. De la maniere qu'ils dépeignent le grain que ces gens cultivent, il faut que ce soit du Maïs.

Pendant que j'étois à *Quebec*, il y a 4. ou  
 S 6 5.

5. mois, Mr. Begon Intendant de Canada, me fit l'honneur de m'envoyer querir, pour que je lui donnasse les connoissances que j'avois de ce Pays-là, pour faire entreprendre cette découverte par le Canada. Mais je croi qu'elle seroit beaucoup plus facile par les routes que je viens de marquer, si nous possedions encore le Fort Bourbon, en ce que le chemin seroit beaucoup plus court, & que ce sont presque toujous de beaux Pays, où l'on ne manqueroit point de chasse, par la quantité d'animaux & de gibier qu'il y a dans toutes ces Contrées, outre les fruits qui y viennent sans les cultiver, comme des Prunes, des Pommés, des Raisins, & quantité d'autres petits fruits que je ne nomme pas.

Au bout du Sud Ouest de ce, Lac *Tacamamionen*, il y a une Riviere qui se décharge dans un autre Lac appelé *Lac des Chiens*, qui n'est pas fort éloigné du Lac supérieur, & où nos Voyageurs vont tous les jours par la Riviere de *Montreal*.

Je vais presentement parler de la Riviere Sainte Therese dont j'aurai bien-tôt fait le détail. Cette Riviere n'est pas d'une grande étendue à son embouchure où est situé le Fort Bourbon; elle n'a pas plus d'une demie lieuë de large.

En 1700. à deux lieuës du Fort du côté du Sud, on a fait bâtir un Fort nommé le Fort *Phelipeaux*, & un grand Magazin pour servir de retraite, en cas d'attaque des Ennemis. C'est-là où cette Riviere commence à être entrecoupée d'Isles.

A vingt lieuës du Fort, la Riviere se partage en deux, & le bras qui vient du côté  
du

du Nord, que les Sauvages appellent *Apit-sibi*, ou Riviere du Battefeux, a communication avec la Riviere Bourbon, & c'est par là que la plûpart des Sauvages qui viennent en traite, descendent, par le moyen d'un portage qu'ils font du Lac des Forêts à cette Riviere.

A vingt lieuës au dessus de cette premiere fourche, il y en a une autre qui vient du Sud, que les Sauvages nomment *Guiché-Mataouang*, qui veut dire grande Fourche. Celle là a communication avec la Riviere des Saintes Huiles dont je parlerai dans la suite. Le bras qui vient de l'Ouest, quoiqu'il porte toujours le nom de Sainte Therese, n'a pas cependant grande étendue. Elle se disperse en plusieurs petits ruisseaux d'où elle prend sa source, & dans tous lesquels il y a quantité de Castors, de Leups-Cerviers, Martres & autres menues Pelleteries.

Entre les deux Forts de Bourbon & de Phelipeaux, il y a une petite Riviere appelée de *l'Egarée*, par laquelle on tire quelque fois du bois de chauffage; ce qui ne laisse pas d'être fort rare autour du Fort. Plus bas, tout à fait à l'ouverture de la Mer, il y a une autre petite Riviere nommée de la *Gargouffe*, dans laquelle, lorsque la marée est haute, il y entre quantité de Marsoins. Il seroit fort facile d'y tendre une pêche, en ce que la Riviere est fort étroite. Si cette pêche étoit une fois bien établie, on y seroit tous les ans plus de six cent barriques d'huile. Les premiers frais de cette pêche ne monteroient peut-être pas à 2000. écus, & il n'en couteroit pas tous les ans 2000. liv. pour la bien

entretenir; ce qui seroit cependant d'un gros profit, en ce que les huiles valent toujours de l'argent en France.

Il n'y a aucune remarque à faire le long de la Mer, tirant vers le fonds de la Baye de Hudson, que la Riviere des *Saintes Huiles*, éloignée du Fort Bourbon de 100. lieues du côté du Sud, où les Anglois avoient autrefois fait un établissement pour la traite avec les Sauvages; mais se voyant attaquez par les François, ils mirent eux-mêmes le feu à leur Fort, & brulerent tout ce qui étoit dedans. Ils esperoient se refugier par terre au Fort Bourbon; mais les Canadiens les poursuivirent si vigoureusement, qu'ils les joignirent, avant qu'ils eussent fait la moitié du chemin, & les emmenerent prisonniers en Canada. Pour lors ce poste fut abandonné jusqu'en 1702. que Mr. de *Flāmanville* Commandant au Fort Bourbon reçût ordre de Messieurs de la Compagnie de Canada d'envoyer Mr. de *Beaumenil* son frere rectifier ce poste. Il fit construire une petite maison; mais on ne put entretenir ce poste que deux années, parce qu'il coutoit plus à la Compagnie qu'il nedonnoit de profit. Quoique dans le haut de cette Riviere, il y ait beaucoup de Castors & quantité de Sauvages qui y viendroient en traite, on pourroit même y attirer une grande partie de ceux qui trafiquent avec les Anglois, & qui sont établis au fonds de la Baye. Cette Riviere est fort platte dans son entrée, par conséquent il n'y pourroit entrer que des Bâtimens de 50. à 60. tonneaux. Il seroit assez facile de s'y loger, parce que le bois y est plus com-

man qu'en tous les autres endroits dont j'ai déjà parlé.

Je ne dirai rien du continent de cette Baye tirant vers le poste que les Anglois occupent, appellé communément le fonds de la Baye; parce que je n'en pourrois parler que par tradition, n'y ayant jamais été. Mais si vous souhaitez, Monsieur, lorsque je serai en Canada, j'en conférerai avec quelques personnes qui ont été plusieurs fois dans ce Pays là; & à mon retour, j'aurai l'honneur de vous donner les connoissances que j'en aurai tirées.

Pour finir mon projet, je reviendrai au Fort Bourbon, premier objet de mon Memoire; & je dirai que ce poste est très avantageux pour son commerce, lorsqu'il est bien entretenu. On traite avec les Sauvages à très-bonnes conditions; lorsqu'on a des Marchandises telles qu'ils les demandent. Ce Fort est situé par 57. degrés de latitude Nord. Par conséquent il y fait extrêmement froid pendant l'hyver qui commence à la S. Michel, & ne finit qu'au mois de Mai. Le Soleil se couche dans le mois de Decembre à 2. heures  $\frac{1}{4}$ . & se leve à 9. heures  $\frac{1}{4}$ . Lorsqu'il fait quelque belle journée & que le froid est un peu temperé, les Chasseurs tuent autant de Perdrix & de Lievres qu'ils en veulent. Une année que M. de la Grange Capitaine de Flute du Roi, hivernoit au Fort de Bourbon avec son Equipage, nous eumes la curiosité de compter combien il en seroit apporter au Fort pendant l'hyver: Le Printems étant venu, nous comptâmes avoit mangé 80. hommes que nous étions, tant de Garnison que d'Equipage, 90. mille Perdrix & 25. mille Lievres.

A la fin d'Avril, les Oyes, les Outardes & les Canards arrivent & y restent près de deux mois. Il y en a une si grande quantité, que l'on en tue autant que l'on veut; & lorsque les Chasseurs de la Garnison sont occupez au travail, on envoie des Sauvages à la chasse, auxquels on donne une livre de poudre & quatre livres de plomb, pour vingt Oyes ou Outardes qu'ils sont obligez d'apporter au Fort.

Il y a aussi pendant ce tems-là quantité de *Cariboux*. Ces animaux passent deux fois l'année, savoir la première fois dans les mois de Mars & d'Avril. Ils viennent du Nord & vont au Sud. Il y en a un nombre presque innombrable. Ils occupent en profondeur le long de ces Rivieres plus de soixante lieues d'étendue, à commencer au bord de la Mer. Les chemins qu'ils font dans la neige par où ils passent, sont plus entrecoupez que les rues ne le sont dans Paris. Les Sauvages font des barrières avec des arbres qu'ils entassent les uns sur les autres, & laissent par intervalle des ouvertures où ils tendent des collètes avec lesquels ils en prennent quantité. Ces animaux retournent au Nord dans le mois de Juillet & d'Août; & lorsqu'ils passent les Rivieres à l'eau, les Sauvages en tuent de leurs Canots, à coups de lance, autant qu'ils veulent. On a aussi la douceur de la pêche pendant l'Eté. On tend des filets avec lesquels on prend de très-bons Poissons, comme du Brochet, de la Truite de la Carpe & de ce que nous appellons, *Poissons blancs*. Il est fait à peu près comme le Harang blanc: mais c'est, sans contredit,  
le

le meilleur Poisson qu'il y ait dans tout l'Univers. On en fait des provisions pour l'hyver, que l'on met dans la nege aussi bien que la viande que l'on veut conserver. Lorsqu'ils sont gelez, ils ne se gâtent plus jusqu'à ce qu'il dégele. On conserve aussi de cette maniere, des Oyes, des Canards & des Outardes que l'on met à la brochie pendant l'hyver, pour accompagner les Perdrix & les Lievres; de façon que ce Pays, quoique sous un mauvais climat, est cependant fort bon pour la vie, lorsque, par le secours d'Europe, on a du pain & du vin. Quoique l'Eté soit fort court, nous avions cependant un petit Jardin qui ne laissoit pas de produire de fort bonnes laitues, des choux verts, & autres menues herbes que nous salions pour faire de la soupe pendant l'hyver.

Quoique les Peuples qui habitent tous ces Pays, soient fort dociles & naturellement amis des François; cependant en 1712. je me trouvai dans l'obligation d'envoyer une partie de mes gens à la chasse de ces Cariboux qui passent dans les mois de Juillet & d'Août, parce que je n'avois point reçu de secours de France, depuis que j'en étois parti en 1708. & que je manquois de vivres & de poudre, pour faire chasser au gibier avec des fusils. J'avois député mon Lieutenant, les deux Commis & les meilleurs hommes de ma Garnison, auxquels je m'étois efforcé de donner une assez bonne provision de poudre & de vivres François. Ils se camperent malheureusement proche un Camp de Sauvages qui jeunoient beaucoup & manquoient de poudre, parce que je ne voulois pas leur en traiter

ter, la conservant pour m'assurer la vie & celle de mes gens. Ces Sauvages se voyant bravez par les miens qui tiroient inconsidérément sur toute sorte de gibier, & qui faisoient bonne chere à leur barbe, sans leur en faire part, projetterent de les tuer pour profiter de leur pillage. Il y avoit deux des François qu'ils redoutoient plus que les autres. Pour s'en défaire plus facilement, ils les inviterent à une jouissance qu'ils devoient faire la nuit dans leurs Cabanes. Les deux François s'y rendirent sans se défier du piège qu'on leur tendoit. Les autres six se couchèrent tranquillement, croyant être en toute sûreté; mais, ils ne savoient pas la trahison qui se tramoit contr'eux. Lorsque nos conviez à ce funeste Banquet voulurent entrer dans leurs Cabanes, ils trouverent ces perfides rangez des deux côtez en haye, avec des bayonnettes à leurs mains, & de grands couteaux avec lesquels il les poignerent, sans qu'ils se pussent mettre en défense, parce qu'ils n'avoient point d'armes. Lorsqu'ils eurent tué ces deux, ils ne songerent plus qu'à prendre leurs mesures pour aller égorger les six autres qui dormoient. Ils aprêterent leurs armes à feu & leurs bayonnetes, & furent attaquer ces pauvres gens endormis. Ils commencerent par faire leurs décharges de fusil, & se jetterent ensuite sur eux la bayonnete à la main, & les égorgerent avant qu'ils fussent bien éveillés. Il y en eût cependant un qui n'ayant reçu qu'un coup de balle de fusil à travers d'une cuisse feignit d'être mort. Les meurtriers le voyant sans mouvement, se contenterent de lui ôter la chemise de dessus.

fus le corps, comme ils faisoient à tous les autres, en se dépêchant le plus qu'ils pouvoient, & de piller ce qu'ils trouvoient, afin de prendre aussi-tôt la fuite, crainte d'être surpris.

Lorsque ce mort imaginaire eut un peu repris ses sens, & qu'ils n'entendit plus de bruit, il leva la tête & vit tous ses pauvres compatriotes étendus morts. Il se traîna comme il put, jusqu'à l'entrée du bois. Il essaya de se lever, & s'apetçût pour lors qu'il n'avoit reçu le coup que dans les chairs. Il boucha ses playes avec des feuilles d'arbre, parce qu'il perdoit tout son sang, & s'achemina vers le Fort à travers des ronces & des épines, nud comme l'enfant qui vient de naître.

Il arriva au Fort à neuf heures du soir, après avoir fait dix lieuës dans ce triste équipage, tout en sang & son pauvre corps tout déchiré. Jugez, Monsieur, quelle fut nôtre surprise, & dans quel embarras je me trouvai, lorsqu'il nous annonça la mort de tous ses camarades. Aussi-tôt je ne pensai plus qu'à me tenir sur mes gardes & à faire mettre toute l'artillerie en état, parceque j'apprehendois que ces perfides ne fissent quelque tentative sur le Fort.

Comme nous ne restions plus que neuf hommes, y compris l'Aumônier, un Chirurgien & un petit garçon, il m'étoit impossible de pouvoir garder les deux postes. Je rappelai auprès de moi le petit nombre de Garnison qui me restoit, pour faire bonne garde nuit & jour, sans oser sortir de nôtre Fort. Ces Barbares affamez de Marchandises, vinrent au Fort *Phelipeaux* où ils ne trouverent

personne. Ils pillerent & ravagerent tout ce qu'ils rencontrèrent. Ils y prirent onze cent livres de poudre que je n'eus pas le tems de faire transporter au Fort Bourbon; c'étoit tout ce qui nous restoit. Ainsi, nous passâmes tout l'hyver dans le Fort sans oser sortir, sans vivres & sans poudre, & où nous pensâmes mourir de faim & de misere, toujours dans l'apprehension de revoir ces malheureux meurtriers à nôtre porte, mais ils n'ont pas paru depuis.

En 1713. Messieurs de la Compagnie envoyèrent un Navire qui nous apporta toute sorte de rafraichissemens & des Marchandises pour la traite dont les Sauvages avoient grand besoin. Car il y avoit quatre ans qu'ils étoient en souffrance, parceque je n'avois plus de Marchandises à leur traiter; ce qui étoit cause qu'il en étoit mort beaucoup par la faim, ayant perdu l'usage des flèches depuis que les Europeens leur portent des armes à feu. Ils n'ont d'autre ressource pour la vie, que le gibier qu'ils tuent au fusil ou à la flèche. Ils ne savent aucunement ce que c'est que de cultiver la terre pour faire venir des legumes. Ils sont toujours errans & ne restent jamais huit jours dans un même endroit.

Lorsqu'ils sont tout à fait pressés par la faim, le pere & la mere tuent leurs enfans pour les manger; ensuite, le plus fort des deux mange l'autre; ce qui arrive fort souvent. J'en ai vû un qui, après avoir dévoré sa femme & six enfans qu'ils avoient, *disoit n'avoir été attendri qu'au dernier qu'il avoit mangé, parce qu'il l'aimoit plus que les autres,*

*& qu'en ouvrant la tête pour en manger la cervelle, il s'étoit senti touché du naturel qu'un pere doit avoir pour ses enfans, & qu'il n'avoit pas eu la force de lui casser les os pour en sucer la moëlle.* Quoique ces gens-là effuyent beaucoup de misere, ils vivent cependant fort vieux ; & lorsqu'ils viennent dans un âge tout à fait décrepit & hors d'état de travailler, ils font faire un banquet, s'ils ont le moyen, auquel ils convient toute leur Famille. Après avoir fait une longue harangue dans laquelle il les invite à se bien comporter & à vivre en bonne union les uns avec les autres, il choisit celui de ses enfans qu'il aime le mieux, auquel il presente une corde qu'il se passe lui-même dans le cou, & prie cet enfant de l'étrangler pour le tirer de ce monde où il n'est plus qu'à charge aux autres. L'enfant charitable ne manque pas aussi-tôt d'obéir à son pere, & l'étrangle le plus promptement qu'il lui est possible. Les Viellards s'estiment heureux de mourir dans cet âge, parce qu'ils disent que lorsqu'ils meurent bien vieux, ils renaissent dans l'autre monde comme de jeunes enfans à la mamelle, & vivent de même tout l'éternité ; au lieu que lorsqu'ils meurent jeunes, ils renaissent vieux, & par consequent toujours incommodez comme sont tous les vieilles gens.

Ils n'ont aucune espece de Religion chacun se fait un *Dieu* à sa mode, à qui ils ont recours dans leur besoin, sur tout lorsqu'ils sont malades. Ils n'implorent que ce Dieu imaginaire qu'ils invoquent en chantant & en heurlant autour du malade, en faisant des contorsions & des grimaces capables de le fai-

re mourir. Il y a des Chanteurs de profession parmi eux , aufquels ils ont autant de confiance que nous en avons à nos Medecins & Chirurgiens. Ils croyent avec tant d'aveuglement ce que ces Charlatans leur difent , qu'ils n'ofent rien leur refufer ; de maniere que le Chanteur a tout ce qu'il veut du malade ; & lorsque c'est quelque jeune femme ou fille qui demande la guérifon , ce Chanteur ne le fait point qu'il n'en ait reçu quelque faveur. Quoique ces gens-là vivent dans la derniere des ignorances , ils ont cependant une connoiffance confufe de la Création du monde & du Déluge , dont les Vieillards font des hiftoires tout à fait abfurdés aux jeunes gens qui les écoutent fort attentivement. Ils prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir , & furtout toutes les fœurs , parce qu'ils difent qu'elles s'accomodent mieux enfemble que fi elles étoient étrangères.

Ils font fort charitables envers les Veuves & les Orphelins ; ils donnent tout ce qu'ils ont avec un grand défintereffement. Auffi font-ils tous auffi riches les uns que les autres , tous les meubles étant pour ainfi dire communs. Leurs tentes font de peaux d'Orignal ou de Cariboux , qu'ils portent l'été fur leur dos lorsqu'ils décampent d'un endroit pour aller dans un autre , & l'hyver ils les traînent fur la neigs. Ils fe fervent de raquetes l'hyver pour marcher fur la neige , comme font les Sauvages de Canada.

Il y a beaucoup de Cafors dans ces Païs-là , meilleurs que ceux qui viennent de Canada ; mais , il eft furprenant de voir la peine

neque les Sauvages ont à les prendre l'hiver, parceque la peau n'en vaut rien l'été, en ce qu'elle n'a point de poil. Il faut qu'ils rompent les glaces à coups de haches & autres ferremens, quelquefois en plus de cent endroits, quoique les glaces ayent dans le fort de l'hiver plus de quatre à cinq pieds d'épaisseur. Ces animaux ont un instinct tout particulier pour se loger. Il choisissent une petite Riviere qu'ils barrent dans l'endroit le plus étroit, pour arrêter l'eau qui leur sert d'étang, au bord duquel ils font une cabanne qu'ils couvrent de terre assez épaisse, crainte que le froid ne passe à travers. Ils font leurs amas de branches d'arbres, pour en manger l'écorce pendant l'hiver.

Ils ont divers appartemens dans ces Cabannes. Ils ne mangent point où ils couchent, crainte d'y faire quelque saleté. Le jour, ils n'approchent point de leurs lits que lorsqu'ils ont envie de dormir. Ils sont ordinairement dans ces Cabannes, deux, quatre ou six, toujours nombres pair, mâles & femelles, parmi lesquels il y a un maître qui a soin de faire travailler les autres. Et s'ils se rencontrent quelque paresseux, les autres le battent tant, qu'ils le contraignent d'abandonner & de chercher parti ailleurs.

Les Castors ont les jambes fort courtes, de maniere que leur ventre traine toujours à terre. Ils ont quatre dents fort grandes, deux dessous, deux dessus, avec lesquelles ils coupent le bois avec tant de facilité, qu'en très-peu de tems ils ont abattu un arbre aussi gros qu'un homme l'est par le corps. Ils ont la queuë platte comme une truelle de Maçon,  
avec

432 RELATION DE LA BAIE &c.  
avec laquelle ils portent la terre, & maçon-  
nent leurs cabannes & écluses, avec plus  
d'industrie que les hommes ne pourroient fai-  
re. Outre le Castor dont il y en a beaucoup,  
il se trouve des Loups-Cerviers, des Ours,  
des Martes, des Pequans, des Orignaux ou  
Elans, enfin, de toute sorte d'Animaux dont  
les peaux sont fort recherchées en France,  
suivant l'expérience que j'ai de ce commer-  
ce, si ce poste étoit bien entretenu de Mar-  
chandises, & qu'il fût encore aux François,  
je croi que tous frais payez, il donneroit tous  
les ans plus de 100000 liv. de profit. En 1713.  
on ne m'avoit pas envoyé 8000 liv. de car-  
gaison en tout, & j'ai fait en 1714. pour  
plus de 120000 liv. que j'ai apporté avec  
moi, lorsque j'ai été relevé par les Anglois.  
Ce poste seroit, selon moi, un des meilleurs  
qu'il y ait dans l'Amerique, pour peu qu'on  
y fit de dépense.



LES TROIS  
NAVIGATIONS  
*DE*  
MARTIN FROBISHER.





## LES TROIS NAVIGATIONS

D E

MARTIN FROBISHER,

Pour chercher un passage à la

CHINE ET AU JAPON

P A R L A

MER GLACIALE,

En 1576. 1577. &amp; 1578.

*Ecrites à Bord du Vaisseau de Frobisher.*

TRADUITES DE L'ANGLOIS.

**M**artin *Frobisher* convaincu par une expérience de plusieurs années de Navigation, qu'il y a un chemin plus court par Mer, pour se rendre à la *Chine* & au *Catay*, que celui du *Cap de Bonne Esperance*, communiqua en . . . à plusieurs de ses Amis le dessein qu'il avoit de chercher une nouvelle route par le Nord. Il demonstra même sur la Carte, que ce passage devoit se chercher par le *Nord-Ouest*, & qu'il étoit vraisemblable qu'on le trouveroit: sur quoi

il réfolut d'exécuter fon projet, & de juftifier a fon retour par des témoignages non recufables les fondemens de fa recherche, ou de ne revenir jamais. C'étoit-là fans doute un deffein bien glorieux: mais quoi qu'il en foit, & quelque raifon qu'eut *Frobisher* d'efperer que fa découverte feroit infaillible, le fuccès ne répondit pas à fon entreprife.

Quinze années fe pafferent à chercher les moyens d'en venir à bout. Il en parla fouvent à fes intimes Amis & à plufieurs Marchands qui ne firent pas grand compte de ce projet. Il s'adreffa donc à la Cour, où l'on fit plus de cas de fon deffein, puis que Mylord Comte de *Warwick* (*Ambroife Dudley*) le favorifa fi bien, qu'il lui fit compter pour cette navigation une fomme d'argent affez confiderable, dont il acheta & équipa deux petits Bâtimens de 20. à 25. tonneaux & un autre de 10. tonneaux. Avec cela il fe pourvut de Munitions de bouche & de tout ce qui pouvoit lui être néceffaire pour une Navigation d'une année.

Le Jeudi 7. Juin 1576. nos Batimens, le *Michel* commandé par *Rindekly*, & le *Gabriel* par *Ratcliffe*, mirent en mer avec notre pinaffe & firent voile vers *Deffort*, où nous fumes obligez de mouiller, parce que le mât de *Mifene* & le beaupré de nôtre pinaffe fe rompirent au choc d'un gros Vaiffeau qui étoit à la Rade & contre lequel elle donna. Sans cet accident nous aurions pû arriver ce même jour à *Greenwich* où étoit alors la Cour.

Le 8. Nous levames l'Ancre fur le midi & arrivames le même jour à *Greenwich*, nous fimes plufieurs falves de gros Canon à l'honneur de la Cour. Sa M. nous fit l'honneur de nous  
sou-

souhaiter un bon Voiage & de nous envoyer un Gentilhomme à bord.

Le 9. le Secretaire *Woolly* se rendit à Bord & exhorta l'Equipage de la part de S. M. à être soumis aux ordres des Capitaines. En même tems sa M. nous fit souhaiter un bon succès dans l'entreprise projetée.

Le 10. étant à la hauteur de *Gravesend*, nous primes nôtre latitude qui étoit de 51. degrez 33 minutes. L'Aiman varioit de 11 dégrez & demi.

Le 24. à deux heures après midi, nous eumes la vue de *Fair-ile* qui nous demouroit au *Nord-Est*. Nous nous tinmes un peu au Sud de l'Île & la rangeames au *N. O.* quart à l'*Ouest*.

Le 25. depuis 4 heures du matin jusqu'à 8. nous eumes un fraix de *N. O.* quart au *N.* & fimes l'*Ouest*. La pointe de l'*Ecosse* nommée *Swinborne* nous demourant à l'*O. S. O.* nous fillames *N. N. O.* vers *Fair-ile*. Nous courumes droit à la pointe Septentrionale & trouvames assés près de terre 60. 50. 40. brasses d'eau sur un fond de coquillages. A demi lieue de l'Île nous trouvames 36 brasses, & nous avançames pour voir de trouver quelque bonne Rade à l'abri des vents *Nord-Ouest*. Nous sondames dans la longueur de deux cables de la Côte, & trouvames un fond de rochers fort sale avec beaucoup d'eau. Nous ne jettames point l'ancre & laissames nôtre voile de Misenc avec la grand' voile, jusqu'au retour de la Marée. La Marée alloit *N. O.* & *S. E.* le vent *S. E.* & l'Ebbe ou le jussant *N. O.*

Le 26. Nous fillames de *Fair-ile* à la pointe de *Swinborn* par un vent forcé du Sud & primes nôtre hauteur qui se trouva de 59. *D.* 46. *M.* la

distance du soleil à nôtre Zenit étant de 37. *D.* Nous avions l'île *Fowlay* à six lieües *O. N. O.*, & la pointe de *Swinborn E. S. E.* Le *Gabriels* s'étant ouvert & de plus aiant besoin de faire de l'eau, nous entrames dans la Baie de *S. Tronion* & mouillames sur 7 brasses bon fond de sable. L'embouchure de cette Baie à 17 brasses d'eau, plus avant 15. puis 12. 10. 9. 8. & enfin 7 comme on vient de le dire. Cette Baie git *N. N. O.* Après que nous eumes bouché la Voie d'eau & fait aiguade nous débouquames, le soleil étant au *N. N. O.* & le vent. *S. S. E.* après avoir débouqué nous virames à l'Est par la hauteur de *Fowlay*. On jetta la sonde & l'on trouva 50 brasses fond de sable mouvant. A une lieüe de là, même profondeur & fond de sable blanc mêlé de coquillages rougeatres, à la pointe Meridionale de *Fowlay*.

Le 27 le Soleil au Sud, l'île *Fowlay O. N. O.* hauteur 59. *D.* 56 *M.* Nôtre cours par un vent. *S S. O. O.* quart au *N.* Depuis midi jusqu'à à 4. *h.* par un beau frais nous fimes 6 lieües *O.* quart au *N.* On jetta la sonde sur 60 brasses fond de pierres mêlé de coquillages. L'île nous demeura à huit lieües à l'Est.

Le 1. Juillet de 4. à 8. *h.* nous fimes 4 lieües à l'Ouest. Nous eumes un vent fort qui nous empêcha de tenir la Mer. Nous fimes 2 lieües *S. O.*

Le 3. la Bouffole varia d'un Rumb à l'Ouest. De 4. *h.* à 8 du matin nous fimes 6 lieües, de 8 à 12. 4. lieües *O.* quart au *N.*

Le 11. Nous vimes étant au *S. E.* le *Friefland* ou l'*Islande* à 16 lieües de nous *O. N. O.* paroissant une haute pointe couverte de neige. Nous étions à la hauteur de 60. *D.* On fit voir  
le

le vers la terre & l'on fonda sans trouver fond sur 150 brasses d'eau. On mit en Mer la Chaloupe où nôtre Capitaine suivi de quatre hommes se fit nager vers la terre, qui se trouva inaccessible par la quantité de glaces qui bordoient les côtes: Ainsi il falut retourner à bord. Nous eumes peine à éviter les glaces à cause d'une forte brume: mais malgré cela on ne laissa pas de faire vingt lieues au *Sua-O*, du Jeudi matin à 8 h. au vendredi à midi.

Le 16. le Soleil *S. E.* à 33 *D.* du Zenit, & ensuite *S. S. E.* à 40 *D.* A sa plus grande hauteur 52. *D.* Le Compas varioit alors de deux Rumbs & demi à l'Est.

Le 20 nous aperçumes une terre haute, à laquelle on donna le nom de *Queens Elisabeth foreland*. Cap ou promontoire de la Reine *Elizabeth*: & courant au long de la Côte au Nord nous découvrimes une autre pointe avec un golfe ou enfoncement, ou peut-être même un Détroit entre ces deux Iles. Nous trouvames beaucoup de glaces & tinmes le Nord, sans pouvoir venir jusqu'au prétendu Détroit, le vent nous étant contraire.

Le 21. nous vimes un Continent de glace, & courumes Ouest, pour éviter d'y tomber.

Le 26. on vit comme une terre couverte de glace. Hauteur 62 *D.* 2: *M.*

Le 28 au matin tems fort embrumé, qui s'étant ensuite éclairci nous fit voir une terre que nous primes pour la *Terre de Labrador* entourée de glaces. Nous mimes le Cap sur la Côte, mais ne trouvant point de fond sur 100 brasses d'eau, on crût que c'étoit de la glace & non une Côte. Ainsi ne pouvant prendre terre nous re-

mimes le Cap à la Mer, par où nous évitâmes les glaces.

Le 30. nous approchâmes à une lieue du rivage, cherchant un havre. Le Baie se trouva pleine de glaces, & le *Bot* s'étant avancé près de la Côte à la longueur d'un cable ne pût trouver de fond sur 100 brasses. Nous fillâmes au long de la Côte *O. N. O.* selon le gisement de cette terre. Les Courants y sont fort rapides & nous jugeâmes que l'on pouvoit dériver en avant à la faveur de ces Courans au moins 3 lieues & demie en une heure. Le 31. nous vîmes à 4 heures du matin, le tems étant fort serain, une terre haute Nord quart à l'Est de nous. Nous courûmes *N. E.* quart à l'Est de cette terre, mais étant plus près nous trouvâmes que les glaces s'étendoient le long de la côte au moins de la largeur de cinq lieues. Ce qui nous la rendit inaccessible.

Le 1. Août. Calme. On mit la Chaloupe à la mer & l'on fonda à la distance d'une grande Ile de glace, à peu près de la longueur de deux Cables. On trouva 16 brasses sur un fond pierreux & fondant une seconde fois, cent brasses sur un fond de sable.

Le 2. on fonda à un quart de lieue plus loir. On trouva 60 brasses sur un fond ferme, l'Ile de glace se separa en deux pieces avec un fracas si grand qu'on auroit dit qu'un rocher tomboit dans la Mer. A 4 heures après midi on trouva 90 brasses fond noir, mêlé de petites pierres blanches comme des perles. La Marée nous fit dériver vers la Côte.

Le 10. Nôtre Chaloupe, où étoit le Capitaine avec quatre hommes, nagea vers une Ile gifant à une lieue de la grande Ile. Le Cou-

rant y portoit au-*Sud-Ouest*. Ils y descendirent en morte-eau & monterent au haut de l'Île: Mais dans la crainte d'être surpris de la brume, ils retournerent à bord.

Le 11. hauteur de 63 *D. 8 M.* nous entra-  
mes dans le Détroit dont on a parlé ci-dessus.

Le 12. on fit voile vers une Île qui fut nom-  
mée l'Île *Gabriel*, à 10 lieues de nous, & l'on  
mouilla dans une Baie sablonneuse sur 8 brasses  
d'eau. Nous avions la terre à l'*O S. O.* Cette  
mauvaise Baie à 10. lieues de l'Île *Gabriel* fut  
nommée *priors-fond*.

Le 14. on leva l'ancre, & l'on alla mouil-  
ler dans une autre Baie sur 8. brasses beau fond  
de sable mêlé d'une terre noire. On espalma le  
Vaisseau & l'on fit aiguade.

Le 15. on fit voile du coté de *priors-Bay* ou  
*fond*.

Le 16. calme & glaces: En deux heures de  
tems nous fumes pris dans les glaces de l'épais-  
seur d'un quart de pouce, bien qu'il fit très  
beau.

Le 17. on leva l'ancre & l'on vint à *Thomas-  
William Île*.

Le 18. Courant *N. N. O.* nous tombâmes  
sous *Burchards-Île*, à 10 lieues de *Thomas-Wil-  
liam*, sur 23 brasses, de bon fond.

Le 19. au matin le tems & la mer étant cal-  
mes, nôtre Chef & un Capitaine escortez de 8  
hommes se firent nager vers la terre pour voir  
si il n'y avoit point d'habitans. Etant au plus  
haut de l'Île ils aperçurent sept Canots du côté  
Oriental nageant vers l'Île; surquoi ils retour-  
nerent à Bord, & après avoir délibéré sur ce  
qu'on feroit, on renvoia la Chaloupe avec cinq  
hommes, pour voir où ces Sauvagees iroient.

On leur fit signe avec un étendard blanc & l'on engagea un des Canots à suivre nôtre Chaloupe le long de la Côte: Mais aiant aperçu notre Batiment ils ramerent au plus vite, pour se fauver à terre. Le Capitaine sautant après eux sur le rivage en saisit un qu'il mena à bord, après l'avoir fait boire & manger, il le fit remettre à terre. Surquoi tous les autres, au nombre de dix-neuf vinrent à notre Bord avec leurs canots. Ils parloient tous un même langage dont nous n'entendimes pas un mot, & ils avoient aillés le même air que les *Tartares*: de grans cheveux noirs, le visage large, le né plat, un teint basané. Homme & femmes étoient vêtus de robes faites de peaux de chiens marins. Les hommes avoient les jouës & le tour des oreilles peints de raies bleües. Leurs Canots étoient faits de ces mêmes peaux de chiens de Mer, mais la quille étoit de bois. Ces Canots étoient de la grandeur d'une Chaloupe Espagnole.

Le 20. on leva l'ancre pour aller au côté *Oriental* de l'Île. Le Chef, notre Pilote, & quatre hommes allerent à terre & virent les huttes des sauvages qui ramerent vers notre chaloupe. Nos gens en amenerent un à bord; on lui donna une sonette & un couteau, & après cela le Chevalier *Frobisher* ordonna à 5 de nos gens de le mettre à terre, sur un rocher & non sur le rivage près du reste de la troupe: En quoi nos gens ne lui ayant pas obeï, mal leur en prit, car les sauvages les retinrent avec la Chaloupe.

Le 21. nous aprochames de la Côte. On tira un coup de fauconneau, on sonna de la trompette, mais tout cela fut inutile, & nous n'aprimés rien de nos gens. Cette Baïe fut nommée la Baïe des cinq hommes, (*five-men-Bay*)  
nous

nous fortimes de là & allames jeter l'ancre sur 13. brasses bon fond. Nous passames la nuit à l'ancre, & le lendemain au matin nous trouvames qu'il avoit neigé sur le tillac de l'épaisseur d'un pied.

Le 22. au matin on leva l'ancre, & l'on retourna à l'endroit où nous avions perdu nos hommes. Nous apperçumes 14. Canots dont quelques-uns vinrent assez près de nous. Mais on ne pût rien apprendre touchant nos gens; Nous fimes signe à ces Canots, & nous les invitames à nous joindre en leur montrant une sonnete. Cela nous réussit. En ayant atrapé un avec le Sauvage qui étoit dedans, nous retournames à *Thomas Williams-Ile*, où nous passames la nuit à l'ancre.

Le 26. on leva l'ancre pour s'en retourner. A midi nous étions à la hauteur de *Trumpett-Ile*. Le 27. à la hauteur de *Gabriels-Ile*, & le soir à 8. heures, nous crûmes être à 10. lieues du Cap *Labrador* à nôtre *Oïest*. Le 28. route *S. E.* Le 29. *E. S. E.* Nous fimes 22. lieues.

Le 1. Septembre au matin nous eumes la vue de *Fresland* à 8. lieues de nous. Les glaces nous empêcherent d'y toucher. Du 1. au 6. nous fimes voiles le long de l'*Islande* & le matin à 8. heures la partie Meridionale de l'Ile nous demeura à 10. lieues à l'*Est*.

Le 7. gros tems. La tempête jetta un de nos Matelots du haut du grand Mât dans la mer, mais le balancement du Vaisseau lui ayant donné le moyen de saisir un bout de la Vergue de *Mifene*, il eut le bonheur d'être secouru.

Le 25 nous eumes la vue d'*Orckney* une des *Orcades*, & le 8. Octobre du *Sheld*. Nous sillames en rangeant la Côte d'Angletere & vinmes

ancrer à *Yarmouth*, & le jour suivant à *Harwich*.

Le Chevalier *Frobisher* de retour à *Londres*, on lui demanda quel avantage il remportoit des Terres découvertes au Nord. Il ne pût montrer qu'un morceau de pierre noire qu'un Matelot lui avoit donné à Bord. La femme d'un des interessez à cette Navigation s'avisa, & peut-être par hazard, de le jeter dans le feu, de l'y laisser rougir, & de l'éteindre ensuite dans du vinaigre. On y remarqua des veines d'or. Un Orfèvre en tira même assez à proportion de la pierre. Il n'en fallut pas davantage pour se promettre des merveilles, au cas que l'on pût apporter quantité de ces pierres noires. L'avidité du gain fit entrer plusieurs personnes dans le projet de la découverte du passage, & même il y en eut qui sollicitèrent le privilege pour cette Navigation, à l'exclusion de tous les autres. Enfin l'esperance du gain, plus qu'autre chose, fit entreprendre une seconde Navigation.

La Reine *Elisabeth* y entra dans les mêmes vûes que les autres interessez dont je viens de parler: à quoi le Comte de *Warwick* & plusieurs autres Seigneurs Anglois contribuerent beaucoup. La Reine donna à *Frobisher* le Vaisseau l'*Aide*, du port de 200 tonneaux & de cent hommes d'Equipage, outre les Barques le *Grabriel* & le *Michel*. On se pourvût pour six mois de provisions de guerre & de bouche.

Le 25. Mai *Frobisher* se rendit à bord à *Blackwel* où nos Vaisseaux étoient à l'ancre. Il fut résolu de partir au premier bon vent.

Le 26. on alla mouiller à *Gravesand*.

Le 27. tout l'Equipage communia des mains du Ministre de *Gravesend*: le soir nous partimes pour *Tilbery hope*.

Le 28. à 9. heures du soir nous arrivâmes à *Harwich* & nous y arrêtâmes jufqu'au 30.

*Frobisher* reçût des lettres du Confeil, par lesquelles il lui étoit ordonné expreffement de ne point paffer fes ordres, & fur tout de ne pas augmenter fes Equipages qui faisoient en tout 120. hommes. Ce qui le porta à congédier plufieurs de fes hommes qui étoient affez propres pour le Voyage, mais peu difpofez à fubir les ordres.

Le 31. nous remîmes à la voile, & tinmes route au Nord rangeant les Côtes d'*Angleterre* & d'*Ecoffe*.

Le 7. Juin nous parvinmes au paffage de *S. Magnus* entre les Iles *Orcades*. Ces Iles qui font 30. en nombre gisent au Nord de l'*Ecoffe* dont elle dépendent. On les appelle en Anglois *Orckney*.

Nous nous rafraîchîmes aux *Orcades* & fîmes de l'eau: plufieurs de nos Soldats eurent permiffion d'aller à terre pour s'y divertir pendant un jour: mais à peine les Infulaires les eurent-ils apperçus qu'ils prirent la fuite comme s'ils euflent vû des Ennemis. Nôtre Lieutenant qui fe nommoit *George Best*, s'étant avancé tout feul vers eux & ayant fait arrêter nos débarquez leur fit entendre qu'ils étoient Anglois & amis. Surquoi il fe raffurèrent. Ces pauvres gens nous donnerent pour de l'argent tout ce qu'ils eurent. Nos Rafineurs découvrirent-là une mine d'argent.

*Orckney* la principale des *Orcades* git à 59. D. 30 minutes de latitude eu égard au Climat & à fa fîtuacion il y fait grand froid: Cependant il y croit fuffifamment de grains & des fruits pour l'entretien des habitans, qui d'ailleurs paroiffent contens dans leurs pauvreté. Il y a beaucoup

d'oiseaux, dont ils vivent ainsi que d'œufs, & de poissons. Ils mangent outre cela du pain d'orge & boivent ordinairement du lait de vache. Ils ont pourtant de la bière en quelques endroits. Leurs maisons sont pauvres & assez chétives, de cailloux & sans cheminées. Les Insulaires des *Orcades* sont grossiers mais affables. Pour leur chauffage ils brûlent des mottes de terre, des tourbes & de la fiente sèche de vache : car le pays est sans bois. Ils manquent de cuir, ce qui étoit cause qu'ils préféroient de vieux souliers & des cordes à l'argent que nous leur offrions pour les provisions qu'ils apportoient : tant il est vrai que l'or & l'argent sont des biens fort inutiles lors qu'ils ne sont pas acquerir le nécessaire. Il nous parut pourtant qu'ils savoient fort bien le prix de l'argent d'*Angleterre*. La Capitale de l'île s'appelle *Kyrwoy*. Ils sont de même Religion que les *Ecoffois* : Il y a une Abaïe à l'Ouest de l'île qui s'appelle *Saint Magnus* & qui a donné le nom au passage dont j'ai parlé.

Après nous être pourvus de rafraichissemens pour le Voiage, nous fîmes voile d'*Orckney* le 8. Juin & passâmes par un bon fraix dans la nuit le passage de *S. Magnus*. Au point du jour nous avions déjà perdu la Terre de vüe : nous sillâmes deux jours *O. N. O.* Le vent s'étant tourné, nous dérivâmes côté en travers. Nous fîmes l'*Ouest* autant qu'il fut possible, & le vent s'étant encore tourné, nous fîmes le *Nord*.

Nous rencontrâmes en ce parage trois pêcheurs *Anglois* revenant d'*Islande*, & leur donnâmes des lettres pour nos amis d'*Angleterre*. Nous croisâmes ces mers pendant 26 jours, sans découvrir aucune terre, bien que de tems en tems nous vissions flotter du bois & même  
des

des Arbres que nous crûmes venir des Côtes de *Terre-Neuve* par les Courans de l'*Ouest* qui portoient à l'*Est*. On trouve dans ces Mers des poissons & des Oiseaux extraordinaires qui vivent sans doute de ce qu'ils trouvent dans cette Mer, n'y ayant aucune Terre voisine.

Nous fines voiles au bout de 20 jours par un vent très favorable qui continua pendant 4 jours le *S. Michel* étant de l'avant fit le signal par un coup de feu & ferra ses voiles dans la crainte qu'étant près de Terre, comme on le soupçonnoit, on ne tombât sur la Côte pendant la brume qui étoit forte. Nous fines la même manœuvre. L'eau trouble & noirâtre nous fit connoître qu'en effet nous n'étions pas loin d'une Côte.

Le Chevalier Frobisher envoya *Christofle Hall*, qui avoit fait le même Voiage l'année d'aparavant, pour découvrir cette Terre, dont celui-ci ne pût aprocher. Il découvrit seulement plusieurs grandes Iles de glace qui paroissoient 30 ou 40 brasses au dessus de l'eau, & qui n'étoient pas à 12 lieues du rivage selon notre estime.

Le 4. Juillet le tems s'étant éclairci, nous reconnumes que nous étions à la Côte Meridionale de *Friesland*, parce nôtre hauteur étoit de 60 degrés & demi.

La Terre ou Ile nommée *Friesland* paroît fort haute & brisée. Les Montagnes y sont entierelement couvertes de neige, & toutes les côtes de glace, comme d'un boulevard, en sorte qu'on ne sauroit les reconnoître. On tient que c'est une Ile aussi grande que l'*Angleterre*. Quelques Ecrivains la nommens *West Friesland*, peut-être parce que cette Terre est plus Occidentale qu'au-

qu'aucun endroit de l'*Europe*. Quoiqu'il en soit il nous sembla que le *Freeiland* s'étendoit assés loin au *Nord*. S'il faut s'en rapporter à la Relation des deux freres Venitiens *Nicolo & Antonio Zeni*, que la tempête poussa des Côtes d'*Irlande* en *Friesland* où ils firent naufrage, il y a deux cens ans, ces deux Navigateurs ont été les premiers Europeens qui aient découvert cette Terre, & donné la Relation de l'Etat des Insulaires qui l'habitent. On y dit qu'ils sont aussi bons Chrétiens que nous. Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous avons trouvé le gifement des Côtes conforme à leurs Cartes. La Mer y doit être poissonneuse, car allant à la Dérive par le calme, nous jettames la ligne & amorçames un fort gros poisson nommé *Hollibut* qui fournit pendant un jour de quoi manger à tout l'Equipage, & avec cela se trouva de fort bon gout.

A 5. lieues de la Côte la sonde amena une espece de corail blanc mêlé de petites pierres blanches qui brilloient comme du *Crystal*. Ce qui nous fit croire que si cette terre étoit bien découverte, on pourroit y trouver quelques richesses. On n'y vit cependant quoique ce soit qui ait vie, sinon des Oiseaux. C'est une chose remarquable qu'en ce parage on y trouve des Iles de glace de plus de demi-lieue de tour, extrêmement élevées & qui vont à 70 ou 80 brasses de profondeur dans la Mer. Toute cette glace qui est douce s'étoit peut-être formée dans les Détroits des terres des environs, ou peut-être sous le pôle, d'où les vens & les Courans l'avoient détachée.

Nous ne trouvâmes aucun de ces monceaux de glace d'un gout salé, ni même d'un gout sô-mache. D'où l'on peut croire que ce n'étoit point

point une eau de la Mer congelée, puis qu'elle est toujours salée, mais l'eau dormante de quelques lacs, ou quelque eau venant des ruisseaux voisins des Côtes, ou peut-être des neiges fondues venant des Montagnes, ou enfin l'eau de quelques torrens, de rivières, &c. Ces masses s'étoient ensuite détachées comme je l'ai dit. La véritable Mer ne se gele point & je ne crois pas qu'il y ait de fondement en ce qu'on a dit jusqu'à présent sur les glaces formées de l'eau de la Mer.

Frobisher prit deux fois la résolution de descendre à terre, mais en vain, à cause des brouillards épais qui sont fréquens dans ces Mers de glace & qui lui faisoient perdre les Vaisseaux de vue; sans parler du danger où nous aurions été exposés par la quantité de glaces flottantes.

Les travaux de notre pèlerinage sur ces Mers glacées au mois de Juillet, n'avoient d'autre adoucissement qu'un froid extrême, les vents impetueux du Nord, la neige, la grêle & les frimats, au lieu des fleurs, des fruits & du ramage des Oiseaux qui sont ailleurs les agrémens de l'Été. Cependant nous n'étions qu'à 61. D. de latitude, & il est très vrai que plus au Nord, par Ex. à 70. D. le froid n'y est pas si grand.

Après avoir rodé 4 jours & 4. nuits autour de *Friesland*, Frobisher résolut de prendre sa course vers le Détroit qui porte son nom. C'est ce Détroit que nous avons trouvé l'année d'au paravant, & par lequel notre Général avoit crû pouvoir se rendre dans la Mer du Sud.

Nous eslujames entre le *Frisland* & le Détroit un violent orage dans lequel le gouvernail du *S. Michel* se rompit. Après avoir fait environ 50 lieues dans le Détroit suivant notre estimation,

me nous jugeames à propos de ferler nos voiles, parce que la Mer étoit toujours grosse. Le 17 nous revîmes les Barques que nous avions perdu de vue.

Comme nous allions embouquer dans le Déroit, il nous sembla de le voir fermé par un haut rempart de glace, ce qui jetta nos Equipages dans une grande consternation ; mais le Général qui ne regardoit point au danger dans une affaire où il s'agissoit des interêts de la Reine & de sa Patrie, franchit deux fois le peril à travers les glaces jusqu'aux rivage à l'Est & aux Ilets qui en sont proches, avec deux Chaloupes destinées à cette traversée. Cependant on laissa nôtre Vaisseau & les deux barques en pleine Mer à cause des glaces.

Pendant que Frobisher cherchoit un lieu propre à débarquer, on apperçut quelques naturels du pays, qui se mirent à courir & à danser en faisant des cris extraordinaires.

On tacha de les attirer par des caresses, on leur presenta des couteaux & autres bagatelles qu'ils refuserent des mains de nos gens. Il fallut mettre cela sur le rivage & se retirer ensuite, après quoi ils aporèrent d'autres choses en échange au même eudroit. A la fin deux des plus courageux posant leurs armes s'avancerent vers le Général, qui, à leur exemple, s'avança aussi avec un autre de nos gens, après avoir fait arrêter les hommes qui le suivoient. On trouva moyen de surprendre deux de ces sauvages dont un s'échapa, & là-dessus les autres coururent à leurs arcs & à leurs flèches & revinrent à l'improviste sur nos gens, sans avoir égard à ceux qui suivoient. Mais malgré cela nous gardâmes nôtre prisonnier, les flèches des sauvages

ges bïessèrent plusieurs de nos gens.

Pendant que *Frobisher* tâchoit de reconnoître la Côte à l'Est & les Iles des environs, notre vaisseau & les deux Barques évitant de trop prendre le large pour ne pas s'éloigner du Général, qui n'avoit presque point de victuailles avec lui, essuyèrent une violente tempête pendant la nuit dans les glaces, qui certainement étoient d'une grosseur extraordinaire. Il plût à Dieu de nous aider en nous favorisant par un tems clair, en sorte que nous les voyons venir & que par conséquent nous pouvions éviter ces glaces énormes. En quatre heures de tems il y en eut quatorze qui vinrent nous assaillir, & si nous avions eu le malhur de succomber au danger, nous aurions perdu par cet accident notre Général, le Capitaine & nos meilleurs Matelots, qui tous étoient à terre sans provisions. L'habileté de notre premier Canonier & de deux de nos Pilotes, gens d'expérience nous tira d'affaire en ce danger, que nous essuyames, plutôt que de tenir la Mer, & de hazarder de perdre notre Chef & le reste de nos gens.

Cette haute Terre que notre Capitaine avoit découvert le premier en 1576 du haut du perroquet du grand Mât & qui fut nommée *Holtes*, du nom de celui qui commandoit alors sur le *Gabriel* sous les ordres de *Frobisher*, fut nommée cette fois-ci *Northfore-land*.

Nos Rafineurs mirent pied à terre à la petite Ile où l'on avoit trouvé de l'or l'année d'auparavant. Ils n'y en trouverent pas cette fois-ci de la grosseur d'une noix. En revange nos gens en trouverent beaucoup dans les autres Iles: sur-quoi notre Général se rendit à Bord le soir à 10 heures. On fit quelques salves en signe de re-  
jouïf-

jouïſſance pour ſon arivée, & ſes gens apor-  
rent des œufs, des oiſeaux, & un chevreau dont  
l'Équipage ſe régala. On reconnut à quelques  
marques qu'il devoit y avoir eu là du Monde.

Il y avoit déjà quatre jours que nous faiſions  
voile par l'embouchure du Déroit, lorſque les  
vens *Nor-Oueſt* & *Oueſt* aiant fait une grande  
ouverture dans les glaces, le paſſage du Déroit  
nous fut entierement libre le 19. Juillet. Le 20  
notre Général & le Capitaine allerent ſonder  
près de la Côte à l'*Oueſt* & y trouverent aſſés  
bon mouillage pour le Vaiſſeau & les deux Bar-  
ques. La Baie fut nommé *Forkmans Bai*, du  
nom d'un de nos Pilotes.

Le même jour, nos Batimens étant ancrés,  
le Général alla à terre avec quelques uns de nos  
gens. Après avoir rendu grâces à Dieu de ce  
qu'il nous avoit conſervé, on prit poſſeſſion du  
pays au nom de la Reine. Après quoi le Géné-  
ral ordonna à tous ceux qui étoient preſens au  
nombre de 40 hommes, *d'obeir aux Comman-  
dans Fenton & York & à Beſt ſon Lieutenant,  
pendant ſon abſence.* Pour lui, il avança deux  
lieues dans le pays & éleva des monceaux de  
pierres ſur les hauteurs, comme une marque de  
poſſeſſion. Il fit dreſſer une eſpece de colom-  
ne ſur une Montagne qui fut nommée le Mont  
*Warwick*: après cela notre Général revint à  
Bord avec bonne proviſion de cette terre Mine-  
rale où l'on croyoit trouver de l'or. En reve-  
nant il trouva deux Cabanes couvertes de peaux  
de chiens marins, d'où les ſauvages ſe ſauve-  
rent auſſi-tôt vers les Montagnes. On y laiſſa  
quelques bagatelles, des ſonnettes & de petits  
coutaux, avec une lettre, du papier, des plu-  
mes & de l'ancre, afin que nos gens que les  
Sau-

Sauvages avoient retenu l'année d'au paravant (supposant qu'ils étoient encore en vie,) pûssent en faire usage, & connoître notre dessein. Plusieurs de nos gens qui allerent encore à terre; trouverent que les Cabanes dont on a parlé avoient été avancées près du rivage. C'étoit sans doute une précaution des Sauvages, pour se sauver dans leurs Canots, au cas qu'ils iè vissent poursuivis sur terre. Notre monde se separa en deux troupes, & aiant passé la montagne fut bien-tôt près des Sauvages. Ceux-ci s'en étant aperçu prirent sans balancer la fuite du côté de leurs petites barques, abandonnant même plusieurs de leurs rames. Ils ramerent vers le bas de la Baie où ils trouverent nos Chaloupes qui les rechassèrent vers le rivage, ce que l'on n'auroit jamais pû faire, s'ils eussent eu toutes leurs rames, parce qu'étant extraordinairement vites à ramer, on auroit perdu son tems à les suivre.

Dès que les Sauvages furent à terre, ils revinrent sur nos gens. Trois des leurs qui furent blessés par les notres en cerencontre, sauterent en desesperés du haut des rochers dans la mer & se noierent; ce qui ne seroit pas arrivé, s'ils se fussent montrés plus soumis, ou si nous avions pû leur faire comprendre que nous n'étions pas leurs ennemis. On leur auroit conservé la vie, & pansé leurs blessés; mais ces pauvres malheureux ne connoissant point la compassion ne cherchent que la mort, lors qu'ils se voient reduits à l'extrémité.

Le reste des Sauvages se sauva sur les hautes Montagnes; deux femmes qui ne purent courir aussi vite que les hommes tomberent entre nos mains. L'une étoit agée, & l'autre embarassée d'un enfant. On laissa la Vieille qu'on prit pour

un Diable, tant elle étoit laide & mal faite: On nomma l'endroit où l'on venoit d'être aux prises avec les sauvages la *Pointe de sang*, & le lieu où nous étions à l'ancre *York-Bai* du nom du Capitaine d'une de nos Barques.

Tout ceci montrait assés qu'il n'y auroit pas moien de les gagner ni par douceur, ni par Amitié: On retourna à leurs cabannes, où l'on ne trouva que la main d'un vieillard, une espede de pourpoint, une ceinture & les souliers des hommes que nous avions perdu l'année d'au-paravant. C'est tout ce que nous en ayons jamais pû apprendre.

Pendant le Général Frobisher considerant que le tems pressoit, résolut de chercher une mine assés abandonnée pour fournir à la cargaison de nos Batimens; remettant à une autre occasion de continuer la découverte de ces Terres Septentrionales. Sur cela il passa le 26 Juiller au *North-land* avec les deux Barques, laissant l'*Aide* à l'ancre à *Forkmans-Bay*, dans le dessein de poursuivre la Navigation s'il étoit possible, lors qu'il auroit trouvé un bon havre & une cargaison suffisante pour nos vaisseaux. Les Barques mouillerent cette même nuit là dans la Baie de *North-land*: mais la Marée étoit si forte & les glaces flotoient avec une telle violence que nous pensâmes périr plusieurs fois. Enfin après avoir découvert une Mine que nous estimions fort riche, & porte à Bord environ 20 tonnes de la prétendue Terre Minerale chargée d'or, les glaces entrèrent le 28. dans la Baie avec tant de violence que nos deux Barques s'y trouverent engagées.

Le *Gabriel* y perdit la seule ancre qui lui restoit, aiant perdu ses deux autres ancres dans l'orage

rage precedent : & malgré cela il fut comme miraculeusement préservé près d'un glace flottante qui s'arrêtant près du *Gabriel*. en défendit l'approche aux autres glaces. Le *Michel* alla jeter l'ancre sur cette glace & y resta comme sous un Boulevard : mais à minuit cette glace se sépara de telle sorte par la violence de la Marée & par son propre poids, que l'Equipage se crût perdu.

Nous levames l'ancre à la Marée suivante & nommames cet endroit *Beere-Bay*, & l'île *Leicesters-Ile*. On trouva dans l'une de ces Iles un sepulcre où étoient renfermés tous les ossements d'un homme. Nous demandames par signes à nos prisonniers sauvages, si ce n'étoient pas les os d'un homme mangé par ses compatriotes, à quoi ils répondirent par d'autres signes, que c'étoit le cadavre d'un homme déchiré des Loups.

Un de nos sauvages s'avisa de planter 5 plumes en rond dans la terre, & un petit os au milieu. Les Matelots s'imaginèrent qu'il alloit faire quelque sortilege ; mais nous en jugeames tout autrement & crûmes qu'il vouloit faire connoître par là qu'il étoit, lui, que cet os representoit, prisonnier pour l'amour des cinq Matelots que ses Camarades nous avoient pris l'année d'aparavant. Nous lui fimes voir le tableau de son compatriote emmené l'année precedente en *Angleterre*. D'abord il le regardoit avec beaucoup d'attention, & paroissoit attendre qu'il lui parlât : car il croioit cette image en vie. Après cela il lui parla, & voyant qu'elle ne repondoit mot, il prit ce silence pour un mépris & voulut lui donner un coup de poin. On lui fit remarquer que n'étoit qu'une image :  
mais

mais malgré cela il ne laissa pas de continuer dans sa surprise & de nous regarder comme des hommes qui pouvions faire des gens ce qu'il nous plaisoit. Pour le mieux tromper on lui avoit fait voir son Camarade équipé à l'Angloise & à la sauvage. Nous reconnumes par là qu'il avoit connoissance de la prise de ces cinq hommes : car il les compta par ses doigts & nous montra un *Bot* de pareille fabrique à celui dans lequel nos gens avoient été pris. Nous lui fîmes signe que les Sauvages les avoient tués & mangés. Il le nia par d'autres signes.

On trouva sous des pierres quelques provisions de poisson & autres choses que les naturels du pays y avoient cachées, comme des couteaux d'os, une espece de chaudières faites de peau de poissons, des mors &c. Notre Sauvage nous montra fort bien l'usage de toutes ces choses. Il prit un de ces mors, & saisissant un de nos chiens il le brida & le conduisit, en le gouvernant aussi bien que nous gouvernons nos chevaux. Il l'attela à une espece de traîneau & s'y assit un foïet à la main. Nous reconnumes par ses signes qu'ils engraisent les petits chiens de même que nous le Bétail pour les manger, & qu'ils se servent des gros pour attelage.

Le 29. Juillet nous découvrîmes à 5. lieues de *Beere-Bay* une havre défendu à droit & à gauche par quelques Ilets où les courans s'amortissoient & qui arrêtoient les glaces. On jugea qu'il y feroit bon pour nos Vaisseaux, & là dessus on y mouilla sous une petite Ile. Cette Ile, la Baye & le havre furent nommez *Warwick* du nom de la Comtesse de *Warwick*. Tout ce quartier n'est pas à 30 lieues du Cap *Queens foreland* à l'embouchure du Détroit *Frobisher*. Nous trou-

trouvâmes-là quantité de ce mineral dont j'ai parlé. Après l'avoir lavé il paroiffoit avoir beaucoup d'or. On crût devoir s'en charger ici plutôt qu'ailleurs. On mit les travailleurs en œuvre.

Le 30 Juillet, on envoya à *Forkmans-Bay* le *Michel* pour faire revenir l'*Aide* & tout le refte de l'Equipage. Nous vîmes fur la grande terre vis-à-vis de l'Île de *Warwick* les pauvres habitations, ou plutôt les trous des Sauvages de cette Contrée; & certainement nous ne pûmes regarder fans furprife ces triftes & miferables logis. Ils fe réfugient apparemment dans ces habitations fouteraines pour fe garantir des rigueurs du froid. Elles ont deux bralfes de profondeur fous terre & font rondes comme nos fours: Avec cela elles font fi près les unes des autres, que l'on croiroit voir les tanieres des Renards, ou les trous des lapins. Les Sauvages les creufent de telle forte par deffous, que l'eau qui vient d'en-haut s'y écoule fans leur caufer aucune incommodité. Elles font ordinairement près ou même au bas d'une Baye, pour y être mieux à l'abri des vents & pour bien fe défendre contre le froid. L'entrée & les avenues y regardent toujours vers le *Sud*. Les parois de ces logis fouterains font pour ainfi dire incruftées d'os de Baleines depuis le bas jufqu'au haut, & agencées auffi artificieufement que nos aix, avec cela tout eft coufu & fermé exactement dans toutes les ouvertures d'en-haut, par des nerfs qui joignent des peaux de Chiens marins, en guife de tuilles. Ces maifons n'ont qu'un appartement: & la moitié de cet appartement plus élevé d'un pied que l'autre moitié eft pavée de pierres larges; au lieu que l'autre eft couverte de mouffe

& sert sans doute aux plus viles fonctions du ménage. Quoiqu'il en soit ils y vivent comme des Bêtes, & je crois qu'ils sejourneront en un même lieu jusqu'à ce que l'extrême saleté les en chasse. Il nous parut aussi que ces peuples sont errans comme les Tartares & divisez en bandes sans aucune demeure fixe. Outre ces habitations d'hiver, ils ont encore des tentes quarrées & couvertes de peaux de Chiens marins.

Ils ont pour armes l'arc, la flèche, la fronde, & le Dard. Leurs Arcs sont de bois & de la longueur d'une aune d'Angleterre. Ils sont renforcez par des Nerfs, & les cordes de ces arcs sont aussi de nerfs. Leurs flèches sont de trois pieces, le devant & le derriere est d'os, le milieu de bois; & le tout est de la longueur de deux pieds. Chaque flèche deux plumes taillées sur le devant du tuyau, & lors qu'ils la veulent décocher ils font reposer le plat de la plume sur le bois de l'arc. Ces flèches ont trois différentes têtes, de pierre, de fer en forme de cœur, ou d'os & cet os est aiguilé des deux côtez & pointu. Cette tête est peu ferme, parce qu'elle est attachée fort lâche & même n'est souvent que posée dans une coche, de sorte qu'il arrive que la flèche ne fait que fort peu d'effet, à moins qu'elle ne soit décochée de fort près.

Leurs dars sont de deux sortes, ils en ont à diverses pointes qui avancent par devant. Le milieu est dos; ils ont du rapport à nos broches à rotir de la viande; mais ils sont plus longs. Les Sauvage ont des instrumens de bois, d'où ils lancent ces dards avec beaucoup de vitesse. L'autre sorte est beaucoup plus grande. Ces derniers ont des deux côtez & au devant un long

long os bien éguilé. Il reffembent affez à nos épées.

Ils ont deux fortes de bateaux de cuir garnis en dedans de planches quarrées de bois, qui font jointes fort industrieufement par des courroyes. Les plus grands de ces Canots reffembent à nos bataux à rames & peuvent tenir 16. 18. & même 20. perfonnes. Ils mettent vers la prouë une voile de boyaux des Bêtes qu'ils tuent, coufus enfemble fort proprement. Les plus petits de ces Canots ne tiennent qu'un homme.

Ils chaffent aux Oifeaux & aux autres Bêtes avec les armes dont j'ai parlé, & prennent le poiffon avec le dard. On remarqua qu'ils avoient du fer aux pointes de leurs flèches, de leurs couteaux, & des outils dont ils fe fervent pour faire leurs Canots &c. Mais ces instrumens font fi mal faits, qu'ils ne peuvent s'en fervir qu'avec peine. Je crois qu'ils ont commerce avec des peuples qui leur fourniffent du fer.

Ils ont fur la tête une efpece de capuchon de Moine long & pointu : lorsqu'ils veulent faire beaucoup d'amitié à quelqu'un, ils lui font prefent de la pointe de ce capuchon. Les hommes ne le portent pas tout à fait fi pointu que les femmes. L'un & l'autre fexe eft chauffé de la même façon d'une chauffure qui va jufqu'aux genoux fans aucune ouverte ; & cette chauffure eft de cuir. Ils en tournent le dehors en dedans pour mieux conferver la chaleur des jambes, & en mettent deux ou trois paires l'une fur l'autre, fur tout les femmes. Ils portent leurs couteaux, leurs éguilles & autres chofes femblables dans ces chauffures. Pour empêcher que ces bas ne leur tombent fur les talons ils y paffent un os

qui prend du talon jusqu'au genou & fait à leur mode le même effet que nos jarretieres.

Ils preparent leurs peaux avec le poil. Ces peaux sont douces & unies. En hyver & entems humide ils portent le poil en dedans, dans le chaud ils le mettent en dehors. Voila tout leur ornement. Nous n'avons pû remarquer quel est leur culte, ni quelle idée ils ont de Dieu. Je ne fais s'ils sont Anthropophages. Ils mangent crue quelque sorte de viande que ce puisse être, chair, & poisson sans s'embarasser de la fraîcheur de la viande.

Nos prisonniers sauvages nous donnerent à connoître, qu'ils avoient communication avec des Peuples qui portent des plaques d'or sur le front.

Le pays est haut & pierreux au deux côtez du Détroit de *Frobisher*. On y voit des Montagnes couvertes de neige. Il n'y a presquerien de plain & d'uni, & point du tout d'herbe, excepté quelque peu de mouffe produite dans des lieux bas & humides. Pour du bois il n'y en a pas davantage. On peut dire en un mot qu'il n'y a ni arbre, ni plante. On y trouve cependant quantité de Cerfs à peu près de la couleur de nos ânes; leurs bois est plus large & plus haut qu'aux autres, & leur pied de 7 à 8 pouces de tour, ressemble à celui de nos bœufs. On y trouve aussi des lievres, des loups, des ours blancs & beaucoup de gibier.

Si cette terre est infertile, dure & ingrate, le génie des habitans répond fort bien à ces qualitez. Ils sont lourds, brutaux, & grossiers, incapables de cultiver la terre, & ne vivant que de chasse, de pêche & de gibier qu'ils abattent avec leurs flèches: Il semble, que ce pays,  
quoi-

quoique très froid, soit sujet au Tonnerre & aux tremblemens de terre : car on y trouve de hautes Montagnes de pierres poreuses, qui paroissent avoir été séparées des autres & amoncelées ensuite par des moyens extraordinaires. Peut-être cela s'est-il fait par des tremblemens de terre.

On n'y voit ni Rivieres, ni eaux courantes; il n'y a d'eau que celle qui provient des neiges qui se fondent en Eté & qui coule des Montagnes du pays. Il ne peut même y avoir aucune eau courante, à cause du froid âpre & violent qui dure sans cesse les quatre saisons de l'année, & qui endureit & resserre la terre d'une telle force, que les eaux n'y fauroient avoir d'issue comme dans les autres pays, ni former un Bassin, & se repandre dans un lit. A l'égard de ces eaux de neige, qui coulent des Montagnes en Eté, elles restent toutes dans des cavitez basses, comme dans un Vivier ou dans un Marais, jusqu'à ce que par la longueur du tems elles s'inbibent dans la terre. J'attribue tout cela aux gelées si rudes & si violentes, que dans plusieurs endroits la terre se trouve gelée à 4. ou 5. brasses de profondeur, & les pierres attachées si fortement ensemble par cette gelée, qu'on ne peut les separer qu'à coups de marteau.

Je crois que cela prouve assez que le cours des eaux & leur source y doivent être interrompus, sans en chercher d'autres causes: & qu'ainsi ces eaux ne pouvant prendre leur cours sur terre, elles sont contraintes de se détourner & de se rendre à la Mer, par des veines & des conduits souterrains. Je crois

encore que ce froid extraordinaire augmente considérablement la chaleur dans les entrailles de la terre, parce qu'elle s'y trouve renfermée par le resserrement des pores : & je conclus que cette chaleur ainsi renfermée peut contribuer uniquement à la formation des Mines & à la végétation de la matière minérale qui se trouve en ces lieux-ci.

Le 6. Août notre Lieutenant alla à terre avec les Soldats pour couvrir nos travailleurs. On fit des tentes sur l'Île de la *Comtesse* & l'on s'y retrancha du mieux qu'on pût. Dans le fort du travail, un assez grand nombre de Sauvages se montra sur le haut d'une Montagne vis-à-vis de nos gens. Ils avoient arboré une espèce de pavillon, & faisoient beaucoup de bruit. Il nous parut qu'ils étoient de la même troupe que nous avions vue à l'autre côté du Détroit, & qu'ils venoient redemander les gens que nous avions à eux. Le Général s'avança avec nos deux prisonniers, sur une éminence, afin qu'ils pussent voir leurs compatriotes, & pour leur parler par le moyen de ces Sauvages. Notre homme apercevant ses compagnons se mit à pleurer si amèrement, que pendant long-tems il ne lui fut pas possible d'ouvrir la bouche : mais reprenant enfin ses esprits, il leur parla & leur offrit les bagatelles que nous lui avions donné. Ils lui témoignèrent beaucoup d'amitié & de regret pour son esclavage.

Le Chevalier *Frobisher* leur fit connoître par signes, qu'il souhaitoit de ravoir les cinq hommes qu'on lui avoit pris ; sous promesse de leur rendre l'homme, la femme & l'enfant qu'il avoit à eux, & de leur faire divers  
pre-

presens en recompense. Là-dessus notre Sauvage nous donna à connoître par d'autres signes, que nos hommes étoient encore en vie, qu'on nous les rendroit, & que ses compatriotes témoignoient qu'on pouvoit leur écrire. Cette circonstance fait voir qu'ils savent ce que c'est que l'écriture, ou que cela leur avoit été appris par nos gens. Quoiqu'il en soit on se separa sans donner de lettre, parce qu'il étoit tard.

Cependant le jour suivant dès le matin ils demanderent la lettre, & montrant le Soleil avec trois doigts de la main élevé, ils nous faisoient connoître que dans trois jours nous les verrions de retour. C'est aussi à quoi les Sauvages ne manquerent pas, mais ils revinrent sans nos gens.

La nuit suivante, le Lieutenant ordonna à notre Trompette de sonner la retraite, afin que nos gens qui étoient encore à l'Île se rendissent au Drapeau, de peur, de surprise de la part des Sauvages qui étoient fort près de nous. On representa aux Equipages; que dans un si grand éloignement de chez soi, & au milieu de plusieurs dangers, il falloit se précautionner contre les surprises des Sauvages, qui pouvoient venir nous attaquer au jussant, lors qu'il n'y a pas 3. pieds de Marée.

Le Général *Frobisher* changeant alors de résolution ne jugea pas à propos d'entrer plus avant dans le Détroit, ni de faire d'autre découverte. Il crût qu'il faudroit tacher d'apprendre la langue du pays par le moien de nos prisonniers. A l'égard de nos gens retenus depuis un au par les Sauvages, il parut inutile d'en faire d'autre recherche.

D'ailleurs le tems étoit court, & il n'y avoit guerres lieu de rester plus long-tems sans danger dans ces parages. Ainsi on ne pensa qu'à charger la terre Minerale qui faisoit en partie le sujet de notre Navigation. La recherche du passage fut remise pour une autre fois.

Le 9. on fit un Fort dans l'Ile de la *Comtesse* sous l'angle d'un Rocher que la Mer environne de trois cotés. On le ceignit d'une espece de mur terrassé du coté de terre, & on le nomma *Best*, du nom de notre Lieutenant. C'étoit plutôt pour empêcher que les Sauvages ne nous accablassent par leur nombre, que dans la crainte d'être surmontez par leur bon ordre & par leur adresse. On prétendoit aussi leur faire voir notre vigilance, d'autant plus que nos prisonniers disoient par signes, que leur Roi *Catchöe* s'avançoit pour les secourir. A tout hazard il falloit se précautionner & voir ce qui en seroit.

Le 10. à minuit notre Lieutenant fit donner une fausse allarme, tant pour tenir plus alertes ceux de nos gens qui étoient à terre, que pour voir quel fond il y avoit à faire sur le secours de ceux qui étoient à Bord des Vaisseaux.

Le 11. on aperçut encore plusieurs Sauvages sur une éminence, à l'autre côté de l'Ile. Notre Général s'avança de ce côté-là, dans l'esperance d'apprendre quelques particularitez touchant nos cinq hommes, & d'avoir réponse à sa lettre: mais cette multitude farouche disparut tout aussi-tôt, & s'alla cacher derriere les rochers, excepté trois homme; croyant sans doute surprendre quelques-uns de nos gens par cette ruse. Ils avoient dessein d'attirer notre Chaloupe derriere une pointe de ter-

re hors de la vuë & de la portée du reste de l'Equipage. Mais comme je dis, on se doutoit de leur ruse & il n'en arriva aucun mal. On mit un de nos prisonniers à terre. Les Sauvages lui offrirent une grosse vessie en échange d'un miroir qui fut mis à la place de la vessie & emporté par les Sauvages; après quoi le prisonnier fut renvoyé dans la Chaloupe. En même tems nos gens qui étoient dans l'Isle & pouvoient mieux voir le manège des Sauvages que *Frobisher* sur la Chaloupe, l'avertirent que les Sauvages embusquez derrière les rochers l'observoient de près; sur quoi il se retira à la Chaloupe sans autre nouvelle de ses cinq hommes.

A l'égard de la vessie, nôtre Sauvage nous fit connoître par signes, quelle lui avoit été donnée pour y garder de l'eau à boire; mais nous comprimes que c'étoit pour s'en servir à se sauver à la nage. L'homme & la femme avoient essayé plus d'une fois à se sauver par le moyen de nos Canots qu'ils détachotent des Vaisseaux. Dans la suite nous ne les en laissames pas approcher. Peu de tems après ils parurent plus de vingt sur une montagne, les mains sur la tête, dansant & chantant avec beaucoup de bruit. Nous jugeames qu'ils se presentoient ainsi, comme pour dire que c'étoit là toute leur troupe, & que nous en fissions autant. Ils demeurèrent en cette posture jusqu'à la nuit, mais à la décharge d'une pièce d'Artillerie ils se sauverent avec de grans cris dans les rochers.

Le 12. on fit l'exercice pour faire voir aux gens du Pays, qui nous voioient de derrière

leurs rochers , que nos hommes étoient bien dressés.

Le 14. notre Général soupçonnant que les Sauvages épioient toutes nos démarches, alla avec deux Canots bien équipés à une Baye de l'Isle de la *Comtesse* y chercher de la terre Minerale. Il y trouva des Sauvages, qui apercevant nos gens, arborerent un pavillon blanc fait de vessies cousues avec des boiaux. Ils le faisoient voltiger comme pour nous appeller : mais il ne parut que trois de ces Sauvages. Aussi-tôt que nous fumes près on en vit une grande troupe se cacher derrière les rochers , ce qui faisoit assez comprendre leur vuë. On leur fit entendre que s'ils vouloient s'approcher sans armes on les traiteroit en Amis , quoique leurs démarches nous fussent très-bien connues : Mais ils répondirent mal à ces signes d'amitié : Ils s'approchoient par derrière les rochers pour prendre avantage sur nous , croiant qu'on ne les verroit pas. Un d'eux faisant le sincere, nous incitoit à venir à terre. Il nous témoignoit beaucoup de civilité à sa mode , & portoit ses mains nues sur la tête en signe de paix. Il jetta même tout près de nous une grosse piece de chair cruë. Nous fimes tirer cette chair à bord. Notre homme voiant que ce mets ne nous tentoit pas, voulût nous mettre en gout par d'autre viande qui étoit cuite , qu'il nous fit porter par un Sauvage qui contrefaisoit le boiteux. Et même pour mieux soutenir leur role , un autre chargea le boiteux sur es épaules , le porta près du rivage où nous étions, & l'y laissa. Ils esperoient que  
nous

nous nous laisserions surprendre à cette ruse, & que pour cette fois mettant pied à terre, ils ne manqueroient pas de nous attraper quelqu'un de nos Matelots. Nos gens auroient bien voulu aller à terre, ce que *Frobisher* ne voulut pas permettre, ni que personne s'exposât; de peur de retarder le départ. Mais cependant il permit de tirer un coup de Canon, pour mieux découvrir l'artifice du boiteux, qui se sauva bien vite vers la Montagne. Alors une troupe de Sauvages s'avança le plus près du rivage qu'elle pût, & éscarmoncha long-tems de l'arc, de la fronde & du javelot. Ils nous poursuivirent le long du rivage, sans qu'aucun de leurs coups portât. La Côte étoit bordée de ces Sauvages, mais si écartez les uns des autres, qu'il ne fut pas possible d'en compter le nombre. On en compta plus de cent. Nous revinmes à bord sans aucune perte.

Il se trouva qu'en vingt jours on avoit porté à bord deux cens tonneaux de matiere Minerale, bien que nous n'eussions que cinq mauvais travailleurs, & quelques Soldats pour leur aider. Il étoit tems que notre travail finit : les fouliers & les habillemens de l'équipage étoient usés: nos paniers & plusieurs de nos barils défoncez, nos Utenfiles rompus. Plusieurs de nos gens étoient devenus perclus de froid, incommodés de descentes &c. Et comme la nuit du 21. au 22. il avoit fortement gelé autour de notre Vaisseau, on conclut que le Soleil s'en allant au Sud, il falloit se hâter de s'en retourner.

Le 22. nous desfilmes nos tentes, on alluma des feux sur la plus haute Montagne

de l'Île. On en fit le tour drapeaux déployez. On tira le Canon à l'honneur de la Comtesse de *Warwick*, dont cette Île portoit le nom. Ensuite nous allames à Bord.

Le 23. on leva l'ancre par un vent d'Ouest, & le vent étant tombé, nous allames mouiller derriere une pointe de la Baye.

Le 24. à 3. heures du matin on remit à la voile par un vent d'Ouest. Le soir à 9. heures nous laissames le *Queens-fore-land* derriere, & ayant ainsi débouqué du Détroit de *Frobisher* nous nous trouvames en pleine Mer & fimes route vers le Sud.

Nous eumes dans la nuit un vent violent, & si grande abondance de neige qu'il y en avoit demi-pied par dessus les écoutilles.

Du 24. au 28. beaucoup de vent, mais passable: notre route S. S. O. Nous crumes avoir perdu nos Barques.

Le 29. le vent fut violent: c'étoit le N. E. nos Barques mirent les voiles en fagot & nous ne portames que la Misene. Le *Michel* s'écarta de nous, mit le Cap sur *Orkney* & arriva sain & sauf à *Yarmouth*.

Le 30. le vent fut violent: le Capitaine & le Contremaître, ou Bosseman du *Gabriel* furent tous deux jettez hors de bord par un coup de Mer, bien que la Barque fut amarée fortement avec de gros Cables de poupe à prouë. On eut peine à sauver le Bosseman, mais le Capitaine se perdit. Nous avions déjà fait deux cent lieues depuis le *Queens-fore-land*.

Le 31. à minuit nous essuïames deux ou trois coups de vent très violens.

Le 1. Septembre & la nuit suivante, on mit

mit le Vaifseau en panne, parce que nous voulions attendre nos barques. Notre Vaifseau rouloit extraordinairement sur les houles de cette Mer agitée, & nous fumes obligez de porter encore une voile pour éviter de rouler.

Le *Gabriel* ne pouvant suivre, faute de pouvoir porter les voiles, nous le perdimes de vuë. Notre Vaifseau haut de poupe & long, donnoit beaucoup de prise au vent, & filloit extrêmement vite.

Le 2. le vent tomba dans la matinée. Notre gouvernail s'étant rompu en deux piéces, il s'en fallut peu que nous ne le perdissions. On prit son tems pour faire passer fix de nos plus forts Matelots sous la quille, avec des planches & des cables pour le renforcer.

Le 2. & le 3. vens contraires.

Le 11. au soir il s'éleva un vent de *Sud-Oueft* & nous fimes route *Sud-Eft*, de même que le jour d'après. Ce jour-là nous primes hauteur: nous crumes être à 150. lieuës des *Sorlingues*.

Le 13. nous fillames à peu-près à la hauteur de ces Iles.

Le 15. on jetta la sonde sur 61. brasses fond de beau sable, au *Nord* de *Scilly*. Nous gouvernâmes *Eft* quart au *Nord*, *Eft-Nord-Eft* & *Nord-Eft*.

Le 16. à 8. heures on jetta la sonde. On trouva 65. brasses fond de sable rouge. Nous crumes être dans le Canäl de *Saint George* un peu au delà des bancs. Nous fimes toute la nuit petites voiles, la sonde à la main

& trouvâmes 40. brasses plus ou moins. Ainsi nous ne connoissions pas bien notre route.

Le 17. nous trouvâmes à 40 brasses du sable rouge mêlé de coquilles. Nous étions près de *Lands-end*. Nous passâmes entre *Lands-end* & les *Sorlingues* par un tems couvert: Quand l'air se fut éclairci nous nous trouvâmes près des Côtes, & nous embouquâmes plus avant dans le Canal de *Saint George*, mais la Mer étant grosse & notre gouvernail mauvais, nous jugeâmes à propos d'entrer dans le premier havre qui se présenteroit. Nous vinmes à la rade de *Padsiorw* en *Cornouailles*, & y mouillâmes. Aiant appris des gens du pays que cette rade est fort dangereuse, nous remîmes en Mer. Nous fîmes route le Cap *sur-Londy*, d'où nous renversâmes le bord pour entrer dans une Rade ouverte où nous perdîmes une ancre. Le vent nous jeta en pleine Mer, & nous arrivâmes enfin heureusement à *Milford-hawe* dans la Province de *Galles*:

Le 23. de Septembre après nous être rafraichis un mois à *Milford-hawe*, nous fîmes voiles vers *Bristol*. On y déchargea la matière Minerale & on la porta au Château de cette Ville. Nous trouvâmes à *Bristol* la Barque nommé le *Gabriel* en mauvais état, & sans un seul Matelot qui pût faire la manœuvre.

Nous eumes lieu de rendre grace à Dieu de ce qu'il nous ramenoit tous sains & saufs chez nous, sans autre perte que de trois hommes dont un mourut en Mer. Encore étoit il malade, lorsqu'il partit d'*Angleterre*.

Le

Le Chevalier *Frobisher* alla à la Cour rendre ses devoirs à la Reine, qui le reçut fort bien. L'homme, la femme & l'enfant que l'on avoit pris aux Sauvages furent presentez à S. M. Ils ne changerent point de contenance & ne témoignèrent aucune surprise; sinon qu'ils baissèrent la vuë devant ceux qui étoient là pour les voir.

Le Sauvage voiant à *Bristol* le Trompette du Général *Frobisher* à cheval, & voulant en faire autant, s'y mit à rebours la face tournée du côté de la queue. Il prenoit beaucoup de plaisir à voir sauter & caracolier le Cheval.

Tout le tems que ce Sauvage veçût, la Reine lui donna la permission de tirer sur la Tamise, à toute sorte d'Oiseaux & même au Cignes; quoique cela fut défendu à d'autres.

On nourrit ces pauvres gens à leur manière, c'est à-dire avec de la viande crüe. Ayant tué une poule, ils la vidèrent aussi-tôt & mangerent les entrailles avec l'ordure, sans autre façon. Mais il ne vèquirent pas long tems. Ils moururent tous deux avant que l'enfant eut atteint l'âge de 15. mois.

La Reine nomma des Commissaires pour examiner la matiere Minerale que l'on avoit apportée. Pour le passage, il sembloit qu'on pouvoit encore se flatter de le trouver. Ainsi la Reine résolut d'envoyer un plus grand nombre de Vaisseaux au *Nord-Ouest*. On donna le nom de *Meta incognita* à cette étendue de pays nouvellement découverts vers le *Nord* par le Général *Frobisher*. On fit faire une Maison portative qui se pouvoit dé-

démonter & l'on résolut que cent hommes, dont quarante seroient Matelots, trente Soldats & le reste pour les Mines, hiverneroient en ce pays-là & feroient provision de Marcafites pour l'année qui suivroit leur hyvernement. On leur donnoit un Chef, des raffineurs, des Boulangers & des Charpentiers, & tous ceux-ci étoient compris sous le nom de Soldats.

Notre Flotte qui étoit de quinze Vaisseaux mit à la voile le 31. Mai par un vent si favorable, que le 6. juin nous étions déjà sur les Côtes d'*Irlande*, à la hauteur du Cap *Cleare*,

Nous fîmes route au *Nord-Ouest* avec un vent passable, sans faire aiguade & sans nous ravitailler, bien que plusieurs de nos Vaisseaux n'eussent pas abondance de provisions. La force du courant nous fit dériver selon notre estime beaucoup plus au *Nord* que nous ne voulions. Nous jugeames que ce Courant portoit aux Côtes de *Norwege* & aux parties les plus Septentrionales de la terre. C'étoit un Courant pareil à celui que les *Portugais* trouvèrent au *Sud* de l'*Afrique* & qui les porta du Cap de *Bonne-Espérance* au *Détroit* de *Magellan*. Ce Courant ne passe pas dans le *Détroit*, la Mer s'y trouvant trop pressée, mais revient de *Sud* à *Nord* dans le Golfe de *Mexique*, d'où étant repoussé par les terres, il reprend son cours au *Nord-Est*.

Nous navigeames du 6. au 20. Juin sans voir de terre, & sans rencontrer quoique ce soit qui eut vie, excepté quelques Oiseaux.

Le

Le 20. à deux heures du matin notre Admiral cria terre. C'étoit celle d'*Ouest-Frise*, qui fut nommée cette fois-ci *Ouest-Angleterre*. L'Admiral débarqua avec quelques Volontaires. Je crois qu'ils sont les premiers Chrétiens, après les freres Zeni dont on a parlé, qui ayent débarqué en ce pays inconnu ; ou du moins les premiers de notre connoissance. L'Admiral prit possession de ce pays au nom de la Reine. On y trouva un assez bon havre pour nos Vaisseaux. Nous y découvrimus plusieurs petits Bateaux des habitans du pays, & quelques unes de leurs tentes de la même construction que celles que nous avions vuës à *Meta incognita* dans notre second voyage.

Ces gens sauvages & farouches s'imaginant sans doute qu'ils étoient seuls au monde, ne nous virent pas plutôt paroître, qu'ils fuirent de toute leur force, abandonnant leurs tentes & tout ce qui étoit dedans. Nous y trouvames entre autres choses une espece de tiroir avec des cloux, des harangs des feves rouges, des planches de sapin assez bien faites, & plusieurs autres choses travaillées avec industrie, d'où l'on infera qu'il faut qu'ils ayent commerce avec quelques peuples plus polis qu'eux, ou qu'ils soient extrêmement adroits. On ne leur prit que deux Chiens qu'on amena, & on leur laissa en échange des sonnettes, de petits miroirs & quelque verroteries.

Quelques-uns croient que cette *Ouest-Frise* ou *Ouest-Angleterre* ne fait qu'un même Continent avec le *Meta incognita* par le côté  
de

de cette dernière terre qui regarde le *Nord-Est*, & que même elle est peut-être jointe au *Groenland*. La raison en est que ces Peuples d'*Ouest-Frise* sont faits de même que ceux de *Groenland* & que leurs loges, leurs armes &c. se ressemblent parfaitement.

Le 23. nous remîmes à la voile & fîmes route par un bon vent pour aller vers le Détroit de *Frobisher*. Nous donnâmes à un haut rocher de l'*Ouest-Angleterre*, & le dernier que nous y aperçûmes, le nom de *Charing-Cross*; à cause de sa ressemblance avec *Charing-Cross*: après avoir levé l'ancre, on fut obligé de courir *Sud*, à cause des glaces qui se rencontroient au *Nord*.

Le 30. nous vîmes une telle quantité de Baleines que nous crûmes que c'étoient des Marsouins. Le même jour le *Salomon* passa à pleines voiles sur une de ces Baleines, mais de telle manière, que d'abord le Vaisseau étoit comme échoué sur le corps de l'animal, sans pouvoir avancer ni reculer. La Baleine se haussant ensuite donna un grand coup de queue & plongea aussi-tôt après. Deux jours ensuite nous trouvâmes un très-monstreux poisson mort flottant sur l'eau, & nous crûmes que c'étoit celui sur lequel le *Salomon* avoit fillé.

Le 2. Juillet nous eûmes la vuë de *Queensfore-land*, nous fillâmes toute la journée à travers les glaces sans nous allarguer des Côtes. Le soir nous voulûmes commencer d'embouquer dans le Détroit, mais il fallut rebrousser bien vite chemin. Le Détroit étoit absolument fermé par les glaces, accumulées

fées à l'entrée, qui ressembloient à des Montagnes.

Nos Vaisseaux chercherent en vain d'avancer du côté où il y avoit la moindre apparence de passage, afin de mouiller au havre où nous avions mouillé à notre second voyage. En cette occasion nous perdimes la *Judith* & le *Michel*, & n'en eumes de nouvelles que vingt jours après. Nous eumes encore le malheur de perdre le *Denis* dans les glaces à la vuë de tous les autres Vaisseaux, & une partie de la Maison portative que l'on devoit dresser à *Meta-incognita*. Tout l'équipage du *Denis* se sauva heureusement dans la Chaloupe.

Tout ceci étoit un Théâtre de misères pour nos Equipages. Une violente tempête qui suivit la perte du *Denis* nous menaça d'un même sort. Notre Flotte étoit investie de glaces. On ne pouvoit rebrousser chemin. Nous en avions devant nous une telle quantité, qu'il étoit impossible de les franchir en avançant. Dans cette situation nous essuïames un orage du *Sud-Ouest* en pleine Mer. Toutes les glaces qui étoient derrière nous étoient accumulées autour de la Flotte, & nous fermoient le retour. La plupart de nos gens se trouverent furieusement combatus. Quelques-uns de nos Vaisseaux fersant leurs voiles voguoient du côté de la moindre petite ouverture. D'autres jettoient leurs ancres sur les glaces, & s'y grapinoient à l'abri de la tempête, moins exposez ainsi au choq des glaces flottantes. D'autres en étoient si fort ferrez qu'ils ne pou-

pouvoient garentir que par des cables, des planches, des paillasses & autres pareilles choses, le bordage & les flancs des Vaisseaux contre le tranchant des glaces : afin que le corps du Batiment ne s'en trouvât pas endommagé. Dans une pressante necessité l'on connoît le courage & l'intrepidité des hommes, & le pouvoir d'un bon Chef. Le Matelot, le Soldat & le travailleur, tout agissoit pour sauver sa vie, & bien qu'ils ne fussent pas accoutumés à ces fatigues, ils les surmonterent par leur patience. On détournoit l'impetuosité des glaces avec des piques, des planches, & de gros bâtons, pour empêcher ces masses tranchantes d'endommager nos Vaisseaux. Ce qui seroit arrivé malgré les cables, les paillasses &c. Car ces glaces couperent des planches de plus de trois pouces d'épaisseur, & mieux qu'on n'auroit pû le faire avec la hache. Nos plus forts Vaisseaux furent élevez d'un pied au dessus de l'eau par la violente pression des glaces qui s'étoient amoncelées autour de nous. Telle fut notre situation toute la nuit & une partie du jour. Jamais on n'a prié Dieu de meilleur cœur. Enfin la brume qui avoit duré pendant cet orage se dissipa; le vent se fit *Ouest-Nord-Ouest* & chassa les glaces. La Mer fut ouverte. Nous y entrames. Nos Matelots mirent la main à l'œuvre pour radouber nos Vaisseaux & relever nos mâts de hune avec toute la diligence possible; après quoi il fut résolu de tenir la Mer, jusqu'à ce que le Soleil & le vent eussent achevé de fondre les glaces dans notre passage.

Le

Le 7. Juillet quoique nos Equipages ne fussent pas encore bien revenus de la peur, nous virâmes de bord vers la terre qui nous parut être la Côte Septentrionale du Détroit. On jugeoit que ce devoit être le *North-Fore-land*. Mais quoi qu'il en soit, il étoit difficile d'estimer juste, à cause du brouillard épais qui s'étendoit vers la Côte, & de la neige qui venoit de tomber. Nous errâmes vingt jours dans la brume avec de grands dangers, comme on peut le croire; puisque nous prétendions être au *Nord-Est* du Détroit de *Frobisher*, au lieu que nous étions au *Sud-Ouest* de *Queens-Fore-land*; ayant dérivé au *Sud-Ouest* par un Courant du *Nord-Est*.

Nous découvrîmes ici une pointe que l'on prenoit mal à propos pour le *Mont-Warwick* dans le *Détroit*: mais nos plus experts Mariniers trouverent qu'il n'étoit pas vraisemblable qu'on eut embouqué si avant en si peu de tems; ni possible qu'on se fut trompé si grossièrement dans son estime; à moins que d'avoir dérivé par un terrible Courant. Il est bien vrai que le flot se faisoit sentir beaucoup plus qu'à l'ordinaire, & que joint aux Courans il prenoit nos Vaisseaux & les faisoit tourner en un moment comme un tourbillon; de sorte que la Mer brisoit avec autant de bruit que la chute d'eau dans la *Tamise* près du pont de *Londres*.

Pendant notre Admiral tint Conseil, pour savoir en quel endroit on étoit. *James Beare* Lieutenant à bord de l'*Anne* & qui, à notre second Voyage, avoit dressé des Cartes exactes de toutes les Côtes, ne pût nous tirer de

l'incertitude, non plus que les autres. Notre premier Pilote declara, *qu'il n'avoit jamais vû la Côte près de laquelle on se trouvoit, qu'il ne pouvoit croire que ce fut une terre dans l'interieur du Détroit de Frobisher.*

Le tems continua d'être embrumé. On batiça de retourner à travers les glaces, pour chercher une Mer libre, ou de se laisser porter par le Courant dans une Mer inconnüe. Le Vice-Admiral, à bord duquel étoit le susdit Pilote, & deux autres de nos Vaisseaux ayant tous trois perdu la Flote de vuë prirent le parti de tenir la Mer, ainsi que l'*Anne*, qui s'égara seul, jusqu'à ce qu'il rejoignit la Flote après avoir pris hauteur, le tems s'étant éclairci.

Tous les Vaisseaux de la Flote, excepté les Navires dont on a parlé firent, de conserve avec l'Admiral, plus de soixante lieuës de route dans le Détroit prétendu. Nous eumes toujours un très beau pays à l'estribord & devant nous une Mer ouverte.

L'Admiral auroit continué la route, s'il n'eut eu des ordres précis de se tenir de conserve: car il ne doutoit pas qu'il ne pût entrer par là dans la Mer du *Sud* & penetrer ensuite jusqu'au *Catoy*, par la raison que je'veis dire. C'est que plus on avançoit dans cette Mer, plus elle s'élargissoit & moins on y rencontroit de glaces; parce qu'il y a un tel cours dans ces eaux, que les glaces qui s'y rencontrent y sont chassées à l'*Est* & au *Nord*, selon ce qui parut aux débris flotans du *Denis*. D'autres croioient pourtant que quand même on auroit eu le bonheur de passer, la force du flot qui tient neuf  
heu-

heures dans ce parage contre trois heures d'ebbe auroit empêché le retour.

Au raport de quelques uns de nos gens, ils trouverent à soixante lieuës de route dans le pretendu Détroit dont je parle, & à bas bord, une terre peuplée, fertile en paturages, abondante en bétail & en gibier, comme perdrix, alouettes, lievres, &c. même un deux trafiqua avec les habitans du pays des couteaux, des sonnettes, des miroirs, de la verroterie, &c. pour des oiseaux, des pelletteries & autres pailles choses.

Après plusieurs jours de navigation l'Admiral jugea qu'il seroit à propos de revenir. On fit voile entre une Côte qui est le derriere du Continent de l'*Amerique*, & la terre que l'on avoit nommée *Queens-Forè land*; & comme en faisant route dans ce parage on remarqua une espece de *Baye*, qui s'étendoit jusqu'au Détroit de *Frobisher*, le *Gabriel* y fut envoyé le 21. Juillet, pour voir s'il y auroit moien de la traverser d'un bout à l'autre pour rentrer ensuite dans le Détroit par l'autre côté. Cela réussit, & prouve que le *Queens-Forè land* est une Ile. On doit croire qu'il en est de même de plusieurs autres de ces terres.

Enfin, comme il étoit tems d'aller chercher les havres où nos Vaisseaux devoient se décharger de leur charge, on navigea du côté de l'entrée du Détroit de *Frobisher* par un tems extrêmement embrumé, à travers diverses terres détachées, mais peu éloignées de la Côte, & entre des rochers à fleur d'eau: mais cette route étant dangereuse, on fut obligé de laisser filer les ancres jusqu'à la profondeur de  
cent

cent brasses & davantage, de peur que nous n'allassions nous briser sur ces rochers. Et pour ne pas nous affaler sur la côte pendant la brume, notre Chaloupe nagea sur l'avant, & l'on ne fit route que la sonde en main.

L'*Anne* que nous avions perdu fut plus de vingt jours à tourner autour du *Queens-Fore-land* pour découvrir le havre où nous devions mouiller; sans pouvoir passer, à cause des glaces. Ce Vaisseau se rendit enfin le 23. Juillet à *Hattons-head land* dans le Détroit, où sept Vaisseaux de notre Flotte étoient à l'ancre. On peut juger de la joye de se revoir après avoir eslué tant de dangers.

Le 24. le *François* nous joignit aussi. Ce Vaisseau qui avoit fait route pendant plusieurs jours de conserve avec notre Vice-Admiral, nous en donna des nouvelles & du *Bridgewater*, qu'il avoit perdu après l'avoir dégagé d'entre les glaces. Les deux autres qui nous manquoient s'y étoient plus engagez que jamais. Le *Gabriel* étoit entré dans le Détroit de *Frobisher*, tenant route du Cap Occidental de *Queens-Fore-land*, & par derriere cette terre jusqu'aux Cap *Goodhope*. Il trouva dans le nouveau Détroit, par lequel il venoit de passer, un courant si violent, que sans un vent favorable il lui auroit été impossible de naviger-là.

Le 26 il tomba plus d'un pied de neige, qui se gèloit à mesure qu'elle tomboit.

Le 27. le *Bridgewater* s'étant dégagé vint mouiller à *Hattons-head-land* près de la Flotte. Il étoit si délabré que pour le tenir à flot on en tiroit par heure près de trois cens bâtonnées d'eau. Nous aprimes par ce Vaisseau  
que

que le Détroit étoit baricadé par ces glaces & qu'il étoit impossible d'aller à la Baye de *Warwick*.

Ceraport acheva de jeter nos hommes dans une consternation, qui fut suivie de murmures contre l'Admiral : mais sans se mettre en peine de ces murmures, il résolut de chercher son havre, ou de mourir dans l'entreprise : & là dessus on fit le signal pour se rendre sous son pavillon, à quoi l'on obéit avec joie, parce qu'on prit ce signal pour un ordre d'aller mouiller à *Hattons-head-land*. Notre Admiral mit à la voile, après avoir souffert un orage qui passa presque aussi-tôt. Tandis qu'à voiles fermées il se laissoit dériver entre les glaces, il y trouva heureusement un passage. La Flotte suivit & l'on se vit enfin tous ensemble le trente-unième de Juillet, après mille peines & mille fatigues au havre si désiré. L'Admiral heurta à l'entrée de la Baie de *Warwick* avec tant de violence contre un glaçon, qu'après avoir sauté de dessus ses ancres il s'y fit une telle voie d'eau, qu'on eut peine à le tenir à flot.

Le Vaisseau du Lieutenant Admiral *Fenton* avoit été le plus engagé dans les glaces, mais il se tira d'affaire en se tenant toujours à l'ancre sous ces lourdes masses, comme sous un boulevard; & malgré cela il arriva dix jours avant tous les autres. *Fenton* avoit déjà découvert plusieurs mines & avancé dix lieues dans le pays sans trouver d'habitation. Après quoi étant retourné à son bord, il avoit résolu d'attendre encore sept jours l'arrivée de la Flotte. Après cela la Flotte n'arrivant pas il s'enfer-

roit retourné, parce qu'il commençoit à manquer de vivres.

L'Admiral étant à terre tint conseil sur les moyens d'exécuter promptement le dessein de découvrir les lieux où pourroit être la meilleure terre minerale. On delibera sur l'ordre qu'on observeroit étant à terre, & sur l'endroit qu'on choisiroit pour batir un Fort & une Maison pour ceux qui devoient y passer une année.

Le 1. Août chaque Capitaine fit mettre à terre dans l'Isle de la *Comtesse*, par ordre du Général, les Soldats & les travailleurs. On y porta les provisions, les tentes &c. afin que l'on pût amasser incessamment la quantité nécessaire de matiere Minerale, pour en charger les Vaisseaux.

On fit la revue des hommes, après quoi on mit chacun à l'ouvrage.

Le 2. on publia à son de Trompe les ordres du Général *Frobisher*.

Pendant que les Matelots faisoient leur Ouvrage, les Chefs cherchoient les lieux propres à fouir; les Rafineurs faisoient l'essai de la matiere, & ceux qui s'étoient embarquez en qualité de Volontaires n'étoient pas non plus sans rien faire.

Le même jour le *Gabriel* arriva de la part du Vice-Admiral, qui étoit pris dans les glaces près de *Mount-Oxford*. Toute la Flotte s'étoit rassemblée excepté 4. Vaisseaux, & celui qui s'étoit ouvert & avoit coulé bas dans les glaces. Cés 4 Vaisseaux étoient le *Thomas Allen* Vice-Admiral, l'*Anne*, le *Thomas d'Ipswich* & la *Lune*. L'absence de ces Vaisseaux retar-

tardoit notre travail , parce qu'ils avoient les meilleurs Ouvriers & presque toutes les provisions nécessaires pour l'habitation.

Le 9. L'Admiral assembla son Conseil , au sujet du Fort & de la Maison qu'on devoit bâtir pour ceux qui hiverneroient. On délibéra d'envoier incessamment les Massons & les Charpentiers à l'Ouvrage. Mais avant que de commencer le Batiment , on examina ce que chaque Vaisseau avoit apporté pour l'édifice , & il se trouva qu'il n'y avoit de matiere que pour deux côtez. Encore n'étoient-ils pas bien entiers ; parce qu'il avoit falu employer diverses planches , des apuis , des poteaux , & des pieces de bois contre l'impetuosité des glaces , lorsque nos Vaisseaux s'y étoient trouvé investis. De plus après une supputation exacte des provisions, on vit qu'il n'y auroit pas assez de boisson pour cent hommes, qui étoient destinez à passer l'hyver : parce que la plûpart des provisions étoient, comme j'ai déjà dit , chargées sur les quatre Vaisseaux non arrivez. *Fenton* s'ofrit d'hiverner avec soixante hommes. On appella les Massons & les Charpentiers , qui demanderent 9. semaines pour construire une loge qui put tenir soixante hommes ; & même ils supposoient que l'on eut assez de bois. Mais comme on ne pouvoit tout au plus séjourner encore que vingt-six jours , l'Admiral conclut , *qu'il falloit s'en retourner sans faire d'habitation* , & l'on donna ordre à *Selman* Ecrivain , d'enregistrer cette résolution , *pour en rendre compte à la Reine , & aux interressés dans cette Navigation.*

Le 6. Août trois de nos Navires vinrent avec beaucoup de travail, jusqu'à la pointe de *Leicester*, esperant de trouver le côté meridional du Détroit sans glaces; mais ils tomberent dans un calme, & ne pouvant avancer, ils furent bien-tôt plus engagez que jamais dans les glaces que le Courant amenoit.

Tant de calamitez, les dangers continuels où l'on se voioit, & le peu d'apparence qu'il y avoit de pouvoir être plus long-tems dans un parage où les cordages se geloient toutes les nuits, en sorte que l'on ne pouvoit plus faire la manœuvre, firent penser à prendre d'autres mesures. On tint le 8. Août Conseil & l'on proposa, *de chercher un Port pour radouber les Vaisseaux & se rafraichir; afin de s'en retourner incessamment en Angleterre; & qu'après tant de dangers d'où Dieu nous avoit tiré, ce seroit le tenter, que de se remettre dans le peril. &c.*

On alleguoit, au contraire, *que chercher un havre dans des mers si dangereuses, c'étoit se mettre doublement dans le danger de tenir; que quand même on auroit le bonheur de ne pas échouer sur les rochers qui se trouvent près des Côtes les plus saines de ces parages, on n'échapperoit pas une autre fois à la fureur des glaces que les marées & les Courans très rapide y jettent. Sans parler de plusieurs autres accidens.* On ajoutoit, pour faire sentir l'inconvenient qu'il y auroit à mouiller; *que l'air devenu très froid menaçoit d'une violente gelée, qu'il valoit donc mieux tenir la mer, que de se jeter dans un mauvais havre, pour boucher une*  
*voye*

voje d'eau, & courir le risque d'y être enfermé tout l'hyver.

Best declara qu'il regardoit ce prompt retour en Angleterre comme bonteux ; que pour lui il aimoit mieux s'exposer à tout, &c.

J'ai, ajouta-t-il, dans mon Vaisseau une Chauloupe de cinq tonneaux en fagot. Elle a été destinée pour ceux qui doivent hyverner. J'offre de la monter & de m'en servir, si l'on veut ; je verrai s'il y a moyen de franchir le peril des glaces, &c.

Cette résolution étoit veritable & sincere, quoi qu'il vit bien que la plûpart de ses gens aimeroient mieux chercher un abri dans le dessein de s'en retourner ensuite, mais il se flatoit de pouvoir gagner une partie de son Equipage. Il jugeoit donc à propos de courir le long de la Côte, pour voir si quelques-uns de nos Vaisseaux maltraitez des glaces dans la dernière tempête, n'auroient pas effectivement cherché un abri au premier havre pour se rafraichir & pour se donner le radoub plûtôt, que de commettre encore une fois leur salut aux glaces : C'étoit d'ailleurs dans ce même parage qu'ils avoient perdu l'Admiral, & le reste de la Flotte.

Best croyoit encore de pouvoir trouver un lieu propre à s'y tenir une autre fois ; il espéroit de découvrir quelques minieres pour y faire sa Cargaison ; ce qui lui étoit beaucoup plus commode, par le voisinage de la haute Mer, qu'il ne l'auroit été plus avant dans le Détroit : parce qu'il y auroit beaucoup moins à craindre des glaces. Quoiqu'il en soit, il s'en tenoit à la résolution de croi-

ser près de cette Côte aussi long-tems qu'il seroit possible, & de ne point s'écarter les uns des autres ; afin de pouvoir se secourir mutuellement, pendant que l'on enverroit les Chaloupes sous la conduite de deux ou trois bons Pilotes chercher une Baie où l'on put trouver un mouillage.

Malgré cette résolution le *Thomas Ipswich* se separa la nuit suivante & fit route vers l'Angleterre. Mais Best ne laissa pas de perséverer dans son dessein. Il alla avec la Chaloupe & le Canot de la *Lune* pour voir de trouver quelque rade dans une des Iles qui gisent au dessous de *Huttons-head-land*, esperant d'apprendre des nouvelles de la Flotte, ou de découvrir de ce coté là quelques Mines. Enfin il eut le bonheur de trouver un ancrage passablement bon, où les Vaisseaux pouvoient être assez commodement à l'abri.

Il découvrit encore de ce coté-là une grande Ile dont la terre est noire. Il en fit rapport aux Equipages, n'oubliant rien pour les encourager à nager vers l'Ile. Ils y trouverent en effet une prodigieuse quantité de minerai ; & si la bonté de cette Terre eut répondu à la quantité, ils y en auroit eu assez pour les plus avides. Ce prétendu bonheur que le Capitaine regarda comme une véritable benediction, fit donner le nom de *Best Blessing* (*Benediction de Best*) à l'Ile. Après une si bonne aubaine il retourna le 9. Août à 10 heures du soir plein d'esperance & de joie a son bord, où les gens l'attendoient avec beaucoup d'impatience.

Le jour suivant ils entrèrent dans la rade  
par

par un vent assez passable, le *Bot* nageant de l'avant pour sonder. Malgré cette précaution, l'*Anne* entrant dans le havre toucha sur un rocher à fleur d'eau & y resta échoué sur le côté jusqu'au retour de la marée: de sorte que sans la grande vergue du grand mast il se seroit entièrement renversé au montant du flot. On tira plus de deux mille batonnées d'eau avant que le Vaisseau pût être remis à flot. Aussi-tôt qu'on fut à la rade, les Matelots donnerent le raboub aux Vaisseaux & les calfeutrerent, pendant que les travailleurs aux Mines assembloient en toute diligence le plus de matiere qu'il étoit possible. On monta la Chaloupe qu'on avoit portée en fagot, & l'on trouva que l'on n'avoit ni courbes, ni autres renforcements, ni cloux, ni chevilles de fer, pour attacher les parties de ce petit Batiment. Par bonheur il se trouva un Forgeron parmi l'Equipage; mais comme on n'avoit ni enclume, ni marteau, on fit de nécessité vertu. Deux petits soufflets tinrent lieu d'un grand, une picce d'Artillerie servit d'enclume, les pincettes, les grils, & les peles servirent à faire des cloux & des chevilles de fer.

Le 11. Août *Best* & son Lieutenant allèrent au sommet du Cap de *Hattons-head-land*, qui est le plus élevée de tout ce Détroit, lever un plan des parties les plus basses de cette Côte, & découvrir, autant qu'il seroit possible, s'il y avoit encore beaucoup de glaces dans le passage, quelles mines il pouvoit y avoir &c. On y trouva beaucoup de cette matiere que l'on croit produire de l'or, &

*Best* fit dresser uné espee de croix de pierre au haut de *Hattons-head-land* , pour faire voir que des Chrétiens y a'oient passé.

Le 17. lui & ses gens donnerent la chasse à un grand Ours blanc, dont ils eurent peine à venir à 'bout vingt hommes armez qu'ils étoient. Ils végurent de cet Ours pendant plusieurs jours.

Le 18. après avoir achevé de monter la Chaloupe , ce qui ne se fit pas sans peine, *Best* résolut de s'y hasarder pour embouquer dans le Détroit de *Erobisher*. On tacha de Ven dissuader, & le Charpentier qui l'avoit montrée n'oublia rien pour l'assurer lui-même qu'il ne s'y hasarderoit pas, parce que ce petit Batiment ne tenoit qu'à de mauvaises chevilles de fer, &c.

C'en fut assez pour faire perdre courage aux Matelots qui devoient être de l'entreprise & le Capitaine lui-même ne voulant pas être accusé d'entêtement & d'imprudence, au cas que cette course ne pût réussir, déclara au Lieutenant & aux Matelots les plus expérimentez, qu'il y alloit de son honneur en cette affaire, qu'il vouloit chercher l'Admiral, pour lui communiquer la grande valeur du Mineral qu'il avoit trouvé; qui seulement à l'œil, étoit peut-être du moins aussi bon que l'autre. Mais cependant, ajouta t'il, la vue seule en est juge, & il se peut bien que ce ne soit que des pierres inutiles. Dites moi donc en conscience, si la Chaloupe est assez forte, pour pouvoir s'y hasarder. A quoi le Charpentier répondit qu'oui, pourvu qu'on évitât les glaces & qu'il ne s'élevât point d'orage. Là dessus Jean Gray Pilote à bord  
de

de l'Anne, déclara courageusement qu'il lui-vroit le Capitaine dans cette entreprise, & cette résolution piqua d'honneur plusieurs Matelots. *Best* partit en compagnie de dix-neuf personnes sur la Chaloupe, avec des vivres & autres provisions. Son Vaisseau resta à l'ancre, & pour lui, faute de vent, il suivit la Côte du *Sud* & fit trente lieues en ramant; jufqu'à ce qu'il fut au plus dangereux du Détroit. Alors il passa à l'autre bord, & suivant la Côte du *Nord*, il tint route vers l'Île de la *Comteffe* dans la Baïe de *Warwick*, esperant que de cette maniere il pourroit découvrir la Flotte, ou trouver quelques débris du naufrage.

. Après plus de quarante lieues à l'embouchure du Détroit, ce ne fut pas fans danger qu'on traversa vers l'autre rivage. La force du courant fit dériver si avant, que la nuit d'après on fut obligé de mouiller entre des rochers près de la Côte brisée de l'Île de *Gabriel*, un peu au dessus de la *Baie de Warwick*. On trouva près du rivage des pierres élevées en croix: signes que des Chrétiens avoient passé là.

Le vingt-deuxième d'Août, on eut la vue de la Baïe de *Warwick*. On pouvoit la reconnoître distinctement du sommet d'une Colline. Continuant à ranger la Côte du *Nord*, on aperçut de la fumée sous une montagne. Quand on fut un peu plus près, on distingua des hommes qui faisoient voltiger une espèce de drapeau. Comme les naturels du pays avoient accoutumé d'en faire autant quand ils apercevoient quelqu'une de nos

Chaloupes , on se douta que ce pourroient être des Sauvages. On découvrit ensuite quelques tentes & l'on distingua les couleurs de ces drapeaux , qui étoient blancs & rouges. Cependant comme on ne voioit ni vaisseau ni havre , à quatre ou cinq lieues à la ronde , & que d'ailleurs on croioit qu'aucun de nos gens n'avoit eu la pensée d'aller par là , on ne savoit quel jugement faire. On s'imaginait que quelques Vaisseaux de nôtre Flotte batuz de l'orage & déroutez par la brume pourroient bien être venus faire naufrage de ce coté-là entre les glaces & les rochers ; que nos hommes y auroient été pillés par les naturels de cette Côte , & qu'ils se servoient de ces pavillons pour attirer les autres. Sur cela *Best* & ses gens résolurent d'aller enlever ces drapeaux aux Sauvages prétendus : mais à la fin on découvrit que ces Sauvages étoient des Anglois.

Lors que *Best* fut près du rivage , il ordonna au *Bot* de rester en mer , par précaution , afin que les gens du *Bot* se pussent tirer du danger en cas de malheur. Etant à portée on se hêla de part & d'autre suivant l'usage de mer , & l'on se reconnut avec la plus grande joye du monde : ce qui n'est pas surprenant , puisqu'on se revoyoit enfin après avoir essuyé mille dangers.

Le Vice-Amiral l'*York* venoit d'arriver à cette Côte , pour faire fouiller dans une Mine que l'on y avoit découverte , & qu'il avoit nommée la *Mine de la Comtesse de Suffex*. Pour *Best* , il alla à la *Baye de Warwick* conférer avec *Frobisher* , & faire éprouver par les fondeurs la matiere minerale qu'il avoit trouvée

à *Best Blessing*, dont il avoit apporté des monstres, après quoi il devoit retourner à son bord.

Après avoir conféré avec d'Admiral, & reçu les ordres, il chargea son Vaisseau de cette terre, qui fut trouvée bonne, à l'épreuve qui en fut faite.

Le 23 *Best* fut au Conseil qui se tint à Bord de l'*Aide*. On y regla diverses choses sur la maniere dont il faudroit se conduire l'année suivante.

Le 24 le Général alla avec deux Chaloupes & beaucoup de monde à *Bear-Bay* (la *Baye des Ours*). Il ordonna à *Best* de l'attendre avec ses hommes, & d'essayer de surprendre quelques habitans du pays. Il en paroïssoit de tems en tems & l'on en voyoit quelquefois sept ou huit barques à la fois, qui rodoient sans doute pour surprendre ceux qui travailloient aux Mines, qui n'étoient pas en grand nombre. Mais lorsqu'il y avoit un gros Bâtiment mouillé à la Rade, ces Sauvages prévoyant qu'il devoit y avoir beaucoup de monde, prenoient la fuite & n'avoient garde de paroître. On se flatoit de pouvoir investir avec des Chaloupes, l'Île où ils avoient accoutumé de se montrer & d'en surprendre quelques-uns. Mais avant que les notres fussent avancez, les Sauvages avertis par ceux de leurs gens qu'ils avoient posté sur les hauteurs, prirent la fuite, laissant près de leurs trous un des plus grans Javelots dont ils se servent. Le Général auroit bien voulu amener en *Angleterre* quelques-uns de ces Sauvages, mais ils avoient appris à

à ne se pas approcher trop près de nos gens.

Best s'en alla le même jour à *Hartons-head-land* où étoit son Vaisseau. Il y arriva le 25. du mois. Il trouva son Navire chargé & tout prêt à faire voile : de sorte qu'il repartit le jour suivant par la *Baye de Warwick*, mais il n'y arriva que le 28. parce qu'il mit à terre à *Bearbey* quelques travailleurs ; afin que ceux de nos Vaisseaux qui n'avoient pas encore leur charge se trouvaient plutôt en état de mettre à la voile.

Le 30 l'*Anne* s'échoua. Il s'y fit huit ouvertures , par les rochers & par les glaces. Le même jour la maison , que l'on avoit portée en fagot , & que *Fenton* avoit ordonné de bâtir dans l'Isle de *Warwick* , fut achevée. Les Massons la firent à chaux & à sable , afin qu'elle fut plus durable , & que l'on pût voir l'année suivante si les neiges , les glaces , les orages & les Sauvages l'auroient épargnée. On vouloit tâcher d'apprivoiser ces hommes farouches & brutaux , & voir si on les trouveroit plus dociles à notre retour. On laissa dans la maison diverses bagatelles , comme des coutaux , des sonnettes , ( dont ils sembloient s'accommoder volontiers , ) des figures d'hommes , de femmes & de Cavaliers en plomb , des miroirs , des sifflers , des pipes , de la verroterie & choses pareilles. On y fit un four & l'on y laissa du pain , afin qu'ils pussent en goûter. On enterra le bois destiné pour bâtir un Fort , & l'on ensemença la Terre de poids , de froment & autres grains , pour voir si elle produiroit bien.

Après que la Flotte eut sa charge , *Frober-*  
ber.

her assemblant les gens leur dit, qu'il auroit voulu découvrir le pays beaucoup plus avant qu'il ne l'avoit fait encore; que son but ne seroit pas seulement de ramener en Angleterre ses Vaisseaux chargés, mais qu'il seroit aussi bien aise de pouvoir faire un rapport exact & circonstancié de la qualité du pays. Que cette résolution ne pouvant être exécutée alors, il jugeoit devoir s'en retourner au plutôt à cause des brumes épaisses, des neiges, des orages & des glaces auxquelles on se voyoit exposé par l'approche de l'hiver: que si par malheur les vents contraires venoient à surprendre, on se trouveroit assiégré des glaces, où il faudroit perir de faim, de froid & de misère. Cependant avant que de partir, le Général voulut tenter encore de pénétrer plus avant au Nord du Détroit avec la Chaloupe, & il découvrit que les Terres autour de *Bear Bay* & de l'île *Holtes* ne font point partie du Continent, comme il l'avoit crû, mais que ce sont des Iles qui font de ce côté là une espèce d'Archipelage.

Nous mîmes à la voile & sortîmes tous de la *Baye de Warwick* le 31. Août, excepté le *Judith* & l'*Anne*, qui firent aiguade ce jour là, & nous rejoignirent le jour suivant 1. Septembre. Ce jour là & le jour d'après nous eûmes un tems fâcheux & courûmes beaucoup de risque parmi les glaces & les rochers. Une partie de la Flotte se dispersa, si bien que l'on ne se rejoignit plus.

Le *Bridgewater* qu'on avoit laissé en peril, fut contraint de prendre la route du côté du Nord par un passage inconnu, très dangereux & plein de rochers au dessous des *Bear-Bay*, d'où il débouqua pourtant fort heureuse

494 LES TROIS NAVIGATION.  
reusement dans la mer du *Nord*: cette mer  
qui est derriere le Détroit de *Frobisher*: dans  
laquelle *Frobisher*, comme on l'a dit, & d'au-  
tres après lui ont navigé & où l'on a décou-  
vert une grande Terre qui avance dans la  
mer. Tous ces Navigateurs ont crû qu'il y a  
là un passage à la mer du *Sud*. Le *Bridgewater*  
découvrit au *Sud-Est* de *Frislande* à 57 D. &  
demi de latitude une grande Ile inconnue au-  
paravant. Cette Ile dont le *Bridgewater* rasa  
la Côte pendant trois jours, parut fertile &  
agreable.

F I N.



